

La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

13e Année, No 4

AVRIL 1920

PRIX: 20 CENTS



L'illusion d'un roi. (Voir page 141.)

A partir du présent No "La Revue Populaire" se vend 20c l'exemplaire

UN APPEL A L'ESPRIT DE JUSTICE DES LECTEURS

Les lecteurs de la REVUE POPULAIRE ont pu constater la grande augmentation de matière à lire que ce Magazine leur a donnée depuis quelques années.

De cent, le nombre de ses pages s'est élevé progressivement à 196, soit le double, cela malgré la cherté toujours plus grande des matières premières et des heures de travail.

Or, depuis quelques mois, des frais imprévus sont venus augmenter considérablement les frais d'édition et mettent en danger l'existence de ce Magazine favori des Familles Canadiennes.

Les typographes, pressiers, margeurs, etc., faisant partie de l'Union, ont eu un important relèvement de salaires ce qui a déjà notablement augmenté les frais de revient; il vient s'y ajouter aujourd'hui une dépense supplémentaire considérable par le fait de l'augmentation énorme du prix du papier. Ce prix avait déjà été augmenté à plusieurs reprises mais il dépasse maintenant les limites que l'on aurait pu prévoir.

Et ce n'est sans doute pas définitif car, à partir de juin où les fabricants auront toute latitude d'agir et ne se guideront que d'après la loi de l'offre et de la demande, ce prix sera sans aucun doute encore relevé!

De plus, la Société des Gens de Lettres, avec laquelle nous avons un contrat pour la reproduction de romans, a augmenté son tarif de 40 pour cent.

C'est une situation critique sans précédent et dont sont victimes tous les éditeurs de Journaux et de Magazines; nous sommes donc dans l'obligation formelle de porter le prix de la REVUE POPULAIRE à 20c l'ex-

emplaire, à partir du présent numéro, et ce n'est qu'après mûre réflexion que nous avons pris cette décision. Nos lecteurs reconnaîtront, néanmoins, que nous sommes venus à cette mesure imposée par les circonstances, plus tardivement encore que la généralité des autres Journaux et Magazines.

Or, cette augmentation de 5 cents que nous demandons à nos lecteurs qui ont de l'intelligence et comprennent la situation, est-elle un sacrifice?

Non, si l'on veut bien réfléchir à ceci : LA REVUE POPULAIRE donne, chaque mois, un roman complet lequel, en librairie au prix actuel des livres, ne coûterait pas moins de 40 à 50 cents, ce qui signifie déjà une économie pour le lecteur.

De plus, est-il besoin de rappeler que la REVUE POPULAIRE contient en plus une énorme quantité d'articles souvent instructifs et toujours intéressants, que l'on ne trouve dans aucune autre publication en langue française au Canada et qui formeraient à eux seuls un volume d'une valeur indiscutable?

L'ensemble, partie des articles et partie du roman, est donc vendu au-dessous de sa valeur réelle à 20 cents et nous sommes convaincus que le nouveau prix de notre Magazine sera accueilli avec d'autant plus de bonne volonté par notre clientèle qu'elle comprendra que nous l'avons établi, non par idée de bénéfice pour nous-mêmes, mais par la force des circonstances.

Nous espérons, en conséquence, que les nombreux amis de la REVUE POPULAIRE lui continueront, dans l'avenir, la même faveur qu'ils lui ont toujours accordée dans le passé.

POIRIER, BESSETTE & CIE.

131, rue Cadieux, Montréal.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPIETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

*religieux, classiques,
français, canadiens.*

FOURNITURES

*de bureaux,
de classes, dessin.*

ARTICLES

*religieux
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,
MONTREAL.



EDMOND J. MASSICOTTE

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 13. No 4

Montréal, Avril 1920

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

VOICI L'AVRIL... ET C'EST PAQUES, ET C'EST LE PRINTEMPS!

Avril! Pâques! Le renouveau!

Tout près des cieux, les cloches vont, vers la lumière, sonner la résurrection du Christ et du printemps.

Les cloches joyeuses de Pâques n'ont pas besoin d'une humble et courte voix pour exalter leur histoire. Elles sont les hérauts de leur glorieuse épopée.

Harmonieusement.

Infatigablement.

Pardessus les villes et les bourgs, elles tracent en plein azur leur sonores sillages de prière, d'amour, de sérénité et de paix, et lorsque leur chant d'airain, du haut des fiers beffrois, descend sur les humains prosternés, c'est comme un voile de consolation et d'espérance qui s'étend sur la terre.

Pâques, mot de douceur, de force nouvelle et d'allégresse, mot tout blanc, jumeau du mot Noël, évocateur de chant de cloches et de nids, du ciel bleu, du réveil de la terre, des éternels espoirs, de lis immaculés, de roses triomphantes, de serments d'amoureux dans les sentiers déserts, avril, c'est le joyeux retour des printemps doux et blancs.

Pâques! Printemps! Aubes joyeuses où, l'âme en fête, en courant par monts et par bois, l'on comprend mieux la chanson discrète et naïve, les mots

attendris qu'implorent les âmes sonneuses; où l'on se grise d'une larme dans un sourire, d'un reproche dans un baiser et d'aveux qu'on n'ose dire.

Pâques meurtrières, Pâques sanglantes ne sont plus; le cauchemar a pris fin, et le monde rajeuni peut désormais entonner son vibrant Alleluia. La civilisation ne se sent plus secouée que par les derniers spasme du monstre qu'elle a fini par terrasser, et elle s'achemine enfin vers le port, vers le salut, vers la lumière dont nos enfants rempliront leurs yeux et leurs cœurs.

Alleluia! Alleluia! Entonnons, avec le poète, la bonne chanson de Pâques et du printemps:

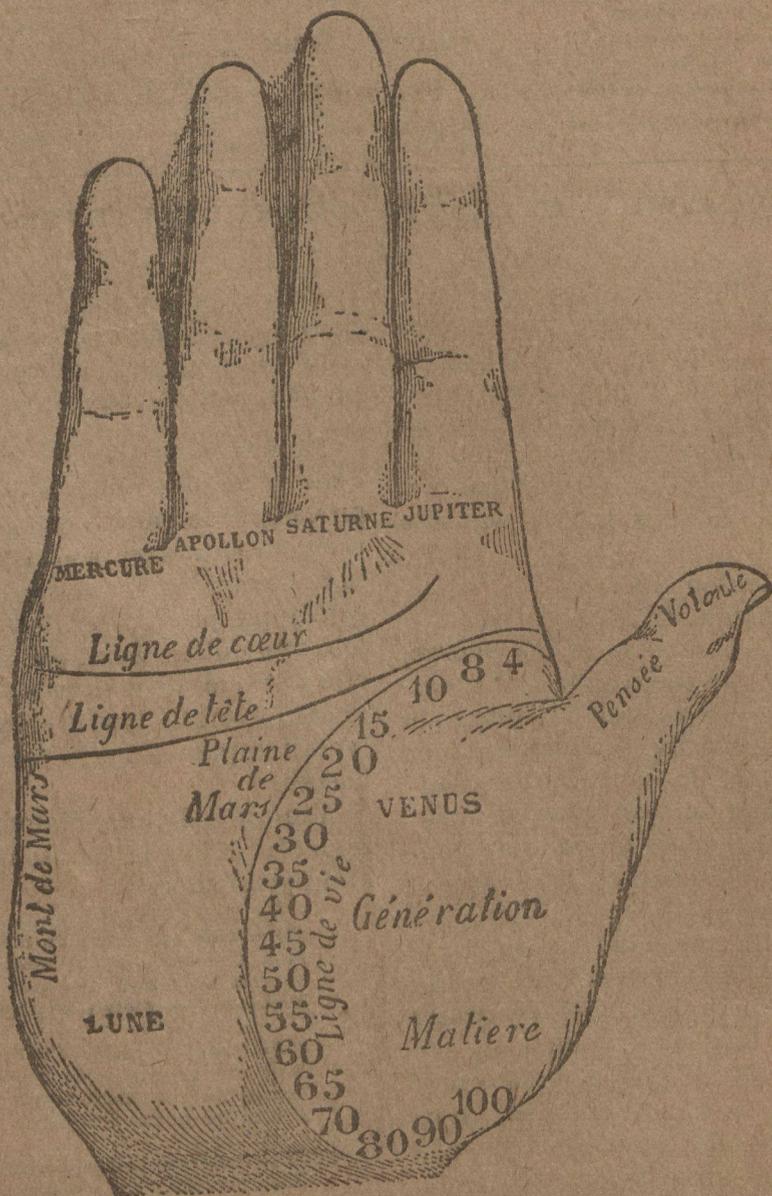
"Mon âme est pleine de cloches,
Mon âme est pleine d'oiseaux!
Je vois au miroir des eaux
Trembler les étoiles proches.

"Mon âme est pleine d'églises,
Mon âme est pleine de fleurs!
Les enfants oublient leurs pleurs
A chanter parmi les brises.

"Mon âme est pleine d'archanges,
Mon âme est pleine d'essors!
J'entends travailler les Sorts
Pour l'espoir secret des granges.

"Mon âme est pleine de joie,
Mon âme est pleine de dieux!
Amour, bande-moi les yeux
Pour me guider dans ta voie."

Gustave Comte



Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

CE QUE L'ON PEUT LIRE DANS SA PROPRE MAIN

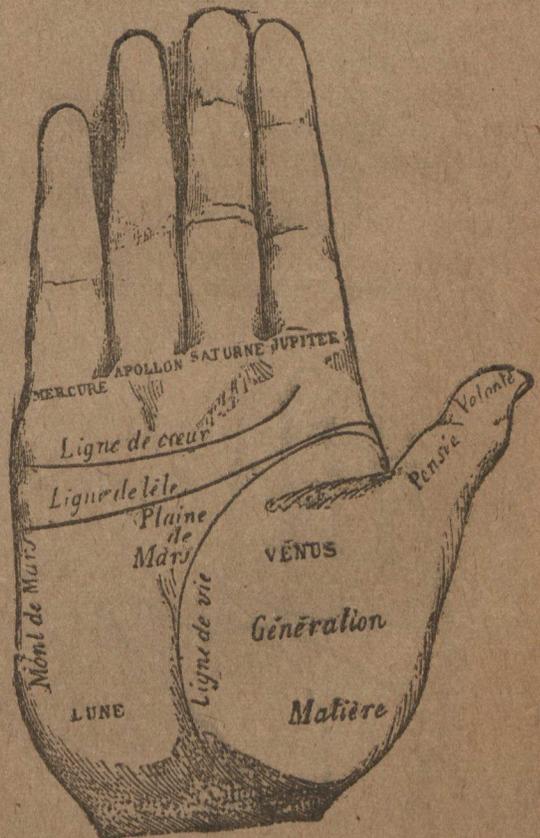
L'attraction des différents monts de la main, entre eux.—Principales lignes de la main.—Conséquences morales des formes de la ligne de coeur.—Maladies annoncées.—La ligne de tête, ses formes, ses conséquences.—Maladies inhérentes à cette ligne.—La ligne de vie et ses phases.

Alexandre Dumas, fils, l'auteur de la "Dame aux Camélias" et de tant de pièces à thèses, le pionnier des psychologues, des scrutateurs de l'âme humaine au théâtre, croyait aussi à la manifestation des états d'âme par les signes extérieurs et physiques, et il ne craignit pas d'écrire jadis que la "Chiromancie serait un jour la grammaire de l'organisme humain." Maintes expériences lui ont depuis donné raison, et nombreux sont les véritables savants qui ne dédaignent pas de recourir à cet art, lorsqu'ils ont à faire un diagnostic pathologique.

La chiromancie juge par l'ampleur et la place des monts et par la forme des lignes. Elle est très simple dans ses bases, très facile à comprendre et très facile à employer. Ce qui empêche les néophytes de parvenir tout de suite, en chiromancie, c'est qu'on la trouve trop simple et qu'on se croit obligé de dépasser ses limites, pour trouver quelque chose de plus prétentieux, de plus embrouillé, de plus difficile, et même parfois, impossible à comprendre. On ne veut pas d'une science qui s'explique clairement. On ne veut pas approfondir et l'on abandonne comme inintelligible ce que l'on aurait facilement trouvé avec un peu de réflexion et de patience. On

comprendra bientôt toutes ces nuances par des exemples absolument lucides, tirés de la chiromancie moderne, en harmonie physiologique avec les sciences de divination.

Attraction des monts l'un vers l'autre

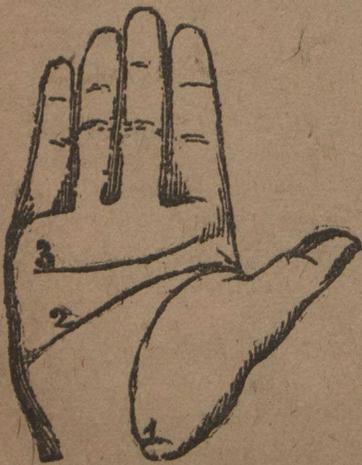


Les monts se trouvent dans la paume, sur la "racine de chaque doigt", dont ils prennent le nom. Nous avons le mont de Jupiter, de Saturne, du Soleil, de Mercure; disposés comme l'indique la gravure. Quand un mont est véhément, il peut, comme il en arrive des organes en phrénologie, attirer à lui le mont voisin, ce qui déplace et réunit parfois deux monts en un seul; il faut alors tenir compte de l'influence supérieure du mont dominant et attractif. Les monts de Mars, Lune et Vénus sont ainsi placés:

Le mont de Mars commence au-dessous du mont de Mercure, limité par la ligne de coeur; le mont de Mars et le mont de la Lune se trouvent partagés en deux parties égales, le mont de Mars en premier, en second le mont de la Lune, qui descend jusqu'à la rascette.

Le mont de Vénus, nous le savons déjà, occupe la base du pouce dans la paume, où il se présente en formant en quelque sorte une troisième phalange, bien que le pouce n'ait réellement que deux phalanges.

Principales lignes de la main



No 1. La première est la ligne de vie, qui contourne la base du pouce.

No 2. La seconde est la ligne de tête.

No 3. La ligne de coeur est la troisième, elle court immédiatement sous les monts à la base des doigts.

Conséquences morales des formes de la ligne de coeur

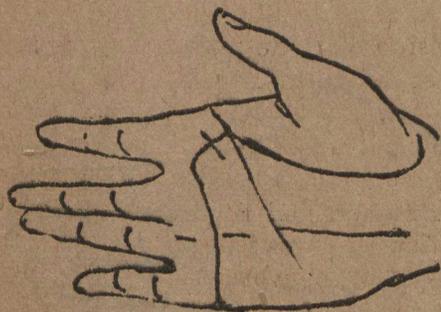
Si elle est longue, sans couper toute la main, bien marquée sans être creuse, c'est tendresse, bienveillance, bonne amitié; elle peut avoir quelques rameaux du côté de la percussion, sous le mont de Mercure (percuSSION vient de "percutere" frapper, c'est le côté, l'ourlet de la main, lorsque l'on frappe du poing sur une table. C'est l'hypothénar en chiromancie), elle peut jeter un rameau sur Jupiter qui rendra la passion ou l'affection plus énergique, plus tendre et plus favorable.



Si elle est creuse, droite, et coupe toute la main, c'est cruauté, méchanceté, tendances à la violence.



Si elle se rapproche beaucoup de la ligne de tête, c'est souvent hypocrisie, duplicité, sournoiserie. Si elle commence sous le mont de Saturne, c'est peu de tendresse et affections peu heureuses. Si elle se brise sous Saturne, c'est fatalité, c'est vie courte. Si la ligne de coeur est faite en chaînes, elle peut signifier inconsistance; elle est plus positive en expliquant la santé: c'est disposition aux maladies de coeur ou aux palpitations. Une ligne de coeur rouge peut signifier passion violente, mais elle signifie violence.



La ligne de coeur pâle, c'est souvent débauche froide. Lorsque la ligne de coeur vient se réunir en s'abaissant à la ligne de tête et à la ligne de vie et qu'elle forme au bout sur le mont de Jupiter "une croix" de Saint-André, c'est union ou mariage apportant des chagrins, des pertes ou



des souffrances. Quand, sans avoir ce signe, la ligne de coeur vient se réunir à la ligne de tête et de vie, c'est

présage d'une mort violente, ou d'un accident fatal. Si la ligne se trouve dans les deux mains, c'est souvent apoplexie.

Des points dans la ligne de coeur même annoncent ordinairement un chagrin de coeur; sous le soleil, c'est chagrin ou empêchement causé par une passion pour un ou une artiste, ou une personne distinguée; les exemples expliqueront les nuances. Lorsque la ligne de coeur manque dans une main, c'est manque d'harmonie dans l'organisme, c'est signe de maladie, c'est aussi manque de tendresse et par conséquent égoïsme.

Maladies annoncées par la ligne de coeur

Donnons ici un aperçu des maladies qu'indique généralement la ligne de coeur. Ces indications seront plus tard confirmées et nuancées par des exemples; il en sera de même pour les autres lignes principales.



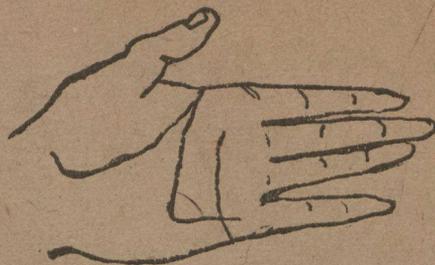
Une ligne de coeur en chaînes, c'est palpitations, ou dispositions lymphatiques, anémie. Si elle est d'une couleur de bistre, jaunâtre foncé, livide, c'est certainement disposition aux maladies de foie.

Si elle est brisée, sous Saturne surtout, c'est anévrisme; quand elle manque tout à fait dans la main, c'est disposition aux maladies violentes de coeur, c'est accident grave ou fatalité.

Des points dans la ligne de coeur annoncent à la fois des chagrins et des maladies.

Conséquences des formes de la ligne de tête

La ligne de tête prend naissance entre le pouce et l'index et est ordinairement réunie à la ligne de vie, qu'elle quitte après une union plus ou moins longue pour s'avancer en diverses directions, tandis que la ligne de vie contourne le mont de Vénus. La ligne de tête droite signifie raison, clarté, lucidité, si elle ne dépasse pas le milieu du mont de Mercure.

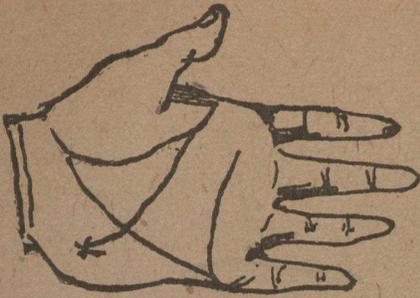


Ordinairement la ligne de tête des gens d'affaires de ce genre remonte vers le mont de Mercure par une branche, tandis que l'autre ligne de tête continue son chemin inexorable en partageant toute la main.



Si elle continue droite en coupant horizontalement toute la main jusqu'à la percussion, c'est entente des affaires, positivisme, égoïsme, avidité, avarice, sang-froid, calcul même avec les doigts lisses ! Une ligne de tête bien écrite et ainsi formée annonce toujours, quelle que soit la modification que les autres lignes viennent y apporter, au moins un fond d'extrême économie et d'avidité; cette ligne de tête appartient surtout au mangeur moral, et plus encore lorsqu'elle se recourbe pour former, en montant, un sillon sur le mont de Mercure : c'est alors disposition à la ruse, à l'adresse excessive en affaires; c'est conscience prête à faire des concessions vis-à-vis du gain.

Une ligne de tête partagée à son extrémité en deux branches, dont l'une va droit et l'autre descend un peu vers le mont de la Lune, indique l'aptitude à trouver des prétextes, à voir les choses sous un double point de vue, à mentir au besoin avec habileté: c'est la main des avocats, des sophistes, des gens de droit. On trouve aussi cette ligne en fourche dans la main des grands acteurs qui ont besoin d'oublier leur personnalité pour endosser celle du personnage qu'ils doivent représenter. Cette fourche se remarque surtout dans la main des femmes habiles; elle a, en outre, une influence plus ou moins grande, selon le développement plus ou moins grand du mont de Mercure.



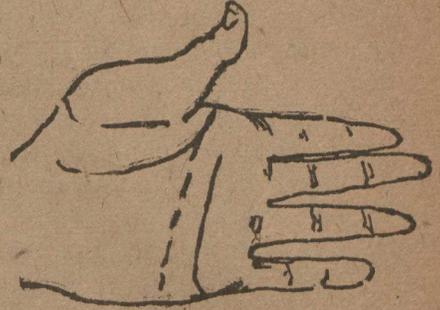
Si la ligne de tête, au lieu d'aller droit, descend, après avoir traversé la plaine de Mars, vers le mont de la Lune, c'est tendance vers l'imagination, la poésie. Si elle va plus bas encore, si elle descend jusqu'à la rascette, toujours sur le mont de la Lune, c'est l'amour des sciences mystiques, des pratiques superstitieuses, le goût des communications ténébreuses et du spiritisme pouvant, si la ligne de tête descend très bas et s'il s'y trouve une étoile, conduire à la folie. Si cette ligne s'incline seulement vers le mont de la Lune et que ce mont soit rayé par plusieurs raies entre-croisées près de la rascette, c'est disposition à la poésie, à la littérature.

Sur le mont de la Lune, si la ligne de tête forme une grande croix par sa rencontre avec l'hépatique, c'est exaltation dans les idées.



Si la ligne de tête s'arrête sous Saturne, c'est mort dans la jeunesse ou intelligence attaquée. Lorsque la ligne de tête ne s'avance pas plus loin

que le milieu de la main, c'est intelligence peu développée ou au moins peu de persévérance, inconstance dans les idées, manque de tenue; c'est légèreté d'esprit, absence d'ordre et d'économie.



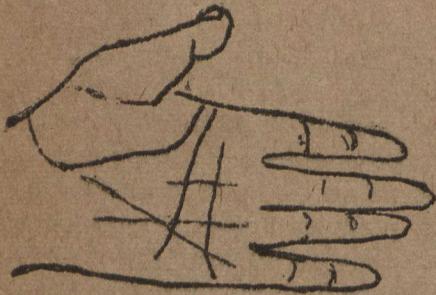
Si la ligne de tête est formée de petits tronçons séparés, c'est disposition aux amux de tête et surtout manque de mémoire instantané, oubli, manque de suite pour terminer une idée et même une phrase commencée.



Lorsque la ligne de tête est brisée sous Saturne en deux tronçons superposés, c'est pour les criminels échafaud, pour les autres personnes, c'est tête brisée ou blessure grave, ou c'est la rupture d'un membre, plutôt jambe que bras. Ce signe n'existe souvent que dans une seule main.

Lorsque la ligne de tête est séparée de la ligne de vie, c'est confiance en soi, accès de franchise involontaire, brusquerie, coups de boutoir, décisions trop promptes toutes les fois qu'il y a enthousiasme, et passions dangereuses par cela même. Quand on

voit ce signe dans une main, il vaut mieux conseiller, à moins d'un avantage certain et qu'il ne faut pas laisser échapper, d'attendre toujours jusqu'au lendemain pour se décider, afin d'éviter souvent une grande déception ou un malheur. La ligne de tête, séparée surtout avec les planètes de Mars et de Saturne prépondérantes, donne une audace, une imprudence excessives; c'est la main des coups de tête : elle est souvent très utile aux acteurs, aux avocats, aux virtuoses dans les concerts, aux chanteurs et aux cantatrices de théâtre. Elle leur donne le mépris du public, une assurance, une confiance en soi imperturbables. Elle est très bonne pour les improvisateurs, ou faiseurs de conférences, qui non-seulement conservent leur sang-froid, mais se plaisent à y briller, et en arrivent, quand ils sentent la sympathie du public auquel ils s'imposent par leur confiance, à essayer des traits d'audace, des idées étranges, à se laisser aller à l'enthousiasme qui les fait réussir presque toujours. Presque tous



les grands avocats ont la ligne de tête séparée. Et, comme pour prouver la réalité des effets de cette ligne séparée qui a confiance en elle au point de tout entreprendre souvent même sans avoir rien approfondi, cette ligne de tête se trouve presque toujours chez les Américains chez qui le "go head" est en honneur.

Par opposition, la ligne de tête serrée à la ligne de vie et la suivant pendant quelque temps donne une timidité, une défiance de soi excessives, et qu'il est difficile, presque impossible de surmonter. Il faut alors engager les personnes auxquelles on voit ce si-



gne et chez lesquelles on reconnaît une grande intelligence et des aptitudes de persévérance et de travail, de les encourager à se défaire de cette défiance d'elles qui est tout simplement une maladie, puisque sans les questionner on leur signale dans leurs mains cet obstacle, dont elles conviennent toujours. Et en effet, c'est une maladie et bien funeste, puisque toutes les personnes même peu intelligentes qui ont la ligne de tête séparée (à moins d'imprudences excessives) arrivent presque toujours, tandis que les gens à lignes de tête trop serrées même avec des talents supérieurs arrivent tard par leur seul mérite et quand elles trouvent une protection sur leur chemin,—ou n'arrivent pas du tout. Toutes les personnes qui portent ce signe fatal dans leur main ont reconnu la vérité trop exacte de cette révélation.

Maladies indiquées par la ligne de tête

Les lignes de coeur et de tête tout en donnant l'indication des maladies et même du genre et de la gravité de ces maladies, ne peuvent en indiquer

l'époque approximative sans le secours de la ligne de vie. Il est certain qu'une ligne de tête représentant la durée de la vie par son parcours, on peut voir approximativement par la distance de son départ au mont du pouce si la maladie qu'elle indique aura lieu, ou a lieu dans l'enfance, la jeunesse ou l'âge mur; mais la ligne de vie seule peut préciser l'époque, par une ligne correspondante à l'étoile, à la place noire ou bleuâtre qui indique la maladie dans la ligne de tête; la ligne de vie elle-même porte à cette époque une marque noire, bleuâtre, ou une rupture si la maladie a été très dangereuse, quelquefois un point si c'est une blessure; souvent même une ligne capillaire transversale qui s'en détache vient rejoindre le signe marqué dans la ligne de tête pour mieux expliquer l'époque et le genre de la maladie.

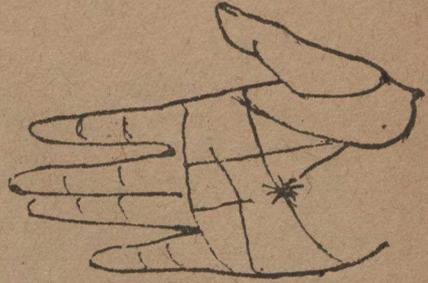


La ligne de tête dans laquelle se trouve une île indique des maux de tête nerveux, et continue tant que l'espace du temps que la longueur de l'île mesure ne sera pas accompli.

Un point noir ou bleuâtre dans la ligne de vie indique une fièvre typhoïde ou nerveuse, ou des douleurs de tête excessives à l'époque et pendant la durée que représente la marque sur la longueur de la ligne.

Un creux comme appuyé, imprimé dans la ligne de tête, indique des douleurs névralgiques violentes pendant au moins une année, souvent plus.

Une étoile sur la ligne de tête même annonce ou une blessure très dangereuse à la tête, ou folie.



Une étoile à l'extrémité de la ligne de tête au point de rencontre de la ligne hépatique qui va à Mercure annonce toujours danger ou transports au cerveau. L'étoile bien écrite annonce danger ou stérilité.



Les points noirâtres peuvent aussi indiquer des douleurs nerveuses de dents, d'oreilles, d'yeux; alors le genre de ces maladies est indiqué par les planètes bien prononcées: le type de Saturne donne les douleurs de dents (c'est une des principales signatures de Saturne que les mauvaises dents), et réuni au type de Vénus il donne la surdité. Le type du Soleil donne les maux d'yeux et les indique par une étoile au haut du mont du Soleil dans la jointure du doigt. Dans les lignes, la couleur jaunâtre foncé indique les maladies nerveuses; les taches bleues, comme bleu barbeau, indiquent les maladies organiques les plus sérieuses et les moins susceptibles de guérison.

Une ligne de tête mince faiblement

tracée indique des vapeurs, des faiblesses, des langueurs et dispositions lymphatiques, comme la ligne en chaînes.



La ligne de tête trop rapprochée de la ligne de cœur indique des étouffements et des dispositions à l'asthme, avec une fourche, elle annonce dissimulation. Une ligne de tête traversée par une quantité de petites lignes verticales indique des migraines.



Lorsque la ligne de tête commence sans toucher la ligne de vie, mais à la même hauteur en laissant une lacune, c'est maladie grave des yeux dans la jeunesse.

Ligne de vie

La ligne de vie est, on le sait déjà, celle qui contourne le pouce. Lorsqu'elle est longue, bien formée sans ruptures, sans taches de diverses couleurs, sans barres transversales, sans étoiles, sans creux, sans points, sans croix, en un mot, bien tracée, parfaitement tranquille, et contournant le pouce (cette perfection est rare, mais

peut cependant se rencontrer), elle annonce une vie longue, heureuse, exempte de maladies, et c'est aussi signe certain d'un caractère calme et résigné.

La ligne de vie nous indiquera non-seulement le germe morbide, mais même l'époque où notre vie sera attaquée, en consultant d'ailleurs la couleur et la forme des lignes; et souvent aussi l'exubérance, l'excès des monts qui, comme tous les excès, donnent une fièvre.

Lorsque la ligne de vie est pâle, elle annonce une santé délicate, un organisme ordinairement lymphatique.



Si la ligne de vie est courte, elle an-

55

On peut toujours par des soins, et surtout par le désir de vivre, prolonger son existence. Il se forme alors à la suite de la ligne de vie des lignes capillaires qui la prolongent, et qui, avec le temps, se creusent davantage.



Si une ligne de vie courte est accompagnée d'une autre ligne qui suit le contour de la première à l'intérieur du mont du pouce (la ligne de Mars)

et descend plus bas, cette seconde ligne remplace la première, et continue la vie; une double ligne de vie donne une longue existence.

Si la ligne hépatique dont nous parlons plus loin est belle, elle remplace la ligne de vie. La ligne hépatique qui va de la rascette au mont de Mercure indique un très bon estomac, et, un parfait estomac conserve et prolonge la vie; la personne alors deviendra moins forte à l'époque où la ligne de vie pourrait être brisée ou amoindrie, mais souvent sans danger, et l'époque passée, la santé reviendra. Lorsqu'une double ligne de vie se trouve avec une belle hépatique, c'est vie très longue et santé à toute épreuve.



Quand la ligne de vie discontinue et vient se rattacher à la saturnienne (ligne de chance), cette ligne remplace ou du moins continue la ligne de vie; on vit par chance, mais on n'en vit pas moins pour cela et assez longtemps.

Si la ligne de vie est rompue dans une seule main, c'est maladie grave à l'époque de la rupture, presque toujours maladie où le médecin désespère de la guérison; mais si la ligne de vie continue dans l'autre main, la maladie réputée mortelle se guérit infailliblement; on a un nombre immense d'exemples, et l'assurance du retour à la vie a aussi souvent soutenu et tranquilisé des malades con-

damnés par la Faculté, et a pu même contribuer à accélérer la guérison. La ligne de vie double est un signe de longue existence.



Une ligne de vie en chaînes, c'est vie délicate et malade ou tourmentée par les agitations nerveuses.

Lorsque la ligne de vie, à son point de départ, envoie une ligne sur le mont de Jupiter, c'est désirs ambitieux et souvent réussite.

Il a été dit, en parlant de la ligne de coeur, que lorsque cette ligne se réunit à la ligne de tête, au début de la ligne de vie—les trois lignes se fondant ensemble—c'est un signe fatal. C'est l'annonce d'une mort subite et violente, mais quelquefois à un âge assez avancé. C'est aussi le signe d'un accident grave.



Les lignes qui partent de la ligne de vie et s'élèvent bien tracées, sans être brisées, dans leur parcours, sont toujours favorables; elles annoncent ordinairement succès par le mérite personnel.

La ligne de vie s'arrêtant par petits intervalles annonce une époque de santé délicate dans la période indiquée par cette succession de petites lignes séparées.



Un point dans la ligne de vie indique une maladie et souvent une blessure: si le point est profond et noirâtre, c'est une blessure qui a pu ou pourra mettre la vie en danger.

Si la ligne de vie est creuse dans son parcours, c'est violence ou au moins rudesse, brusquerie; si elle est grêle, c'est dispositions à la mélancolie, constitution délicate.

Les maladies et accidents s'indiquent sur la ligne de vie par une tache bleuâtre qui se voit sur cette ligne à l'âge où doit se présenter une maladie; la tache bleue noire indique presque toujours une maladie nerveuse ou attaquant le cerveau comme typhoïde, fièvre de marais, etc.; ordinairement une tache noirâtre du même genre se voit dans la ligne de tête ou quelquefois de coeur (quand la tache se trouve en rapport avec l'asthme, par exemple.)



Une maladie venue à la suite d'un chagrin révèle son origine par une li-

gne qui part du mont de Vénus et coupe la ligne de vie en continuant son parcours dans la plaine de Mars; presque toujours elle se termine par un point sur la ligne de tête ou de coeur; toutes les lignes qui partent du mont de Vénus et coupent la ligne de vie en s'étendant dans la paume signifient des chagrins ou des attaques à la position. Si ces signes se prolongent, coupent la ligne de chance ou s'y unissent à une croix, c'est toujours une attaque à la fortune; lorsqu'elles sont terminées par une étoile sur la ligne de tête, c'est événements malheureux, pouvant troubler la raison; lorsque cette ligne coupe la ligne

du Soleil, c'est attaque à la position, à la fortune; cette ligne se voit surtout au début de la vie. C'est perte de fortune causée par des événements malheureux, des ruines que les parents ont eu à subir: l'âge est toujours indiqué par la place où la ligne traverse la ligne de vie.

Souvent cette perte est causée par la mort d'un parent; alors cette mort est indiquée par une étoile sur le mont de Vénus, et c'est de cette étoile que part la ligne qui annonce une ruine ou un violent chagrin, comme la mort du mari ou d'une femme aimée et même d'un ami, surtout quand ces morts ont des conséquences fatales pour la position ou la fortune.



Une croix dans la ligne de vie indique un événement fatal. Une bran-

che, qui sans couper la ligne de vie vient s'y ajouter en forme de fourche, indique l'époque d'une maladie; si la place de cette fourché est noirâtre, la



maladie sera grave et viendra d'irritations nerveuses. Les maladies qui proviennent d'une disposition goutteuse portent ce genre d'indication.



Une ligne de vie brisée en deux tronçons d'inégaux — si ces deux tronçons se trouvent comme encadrés dans un carré annonce une terrible maladie, dont l'effet sera annihilé par le carré qui représente une préservation quelconque. Partout où apparaît le carré, c'est préservation, surtout lorsqu'il entoure des lignes menaçantes, au point de vue de la santé ou de la position. En remarquant ce signe, s'il se trouve dans le passé, on se rappellera qu'on a, à l'époque indiquée, évité un danger par un événement inattendu; j'en donnerai de nombreux exemples.

Lorsqu'il se trouve dans la ligne de vie une petite fourche coupée par une ligne de chagrin qui forme dans son passage une espèce de croix, c'est



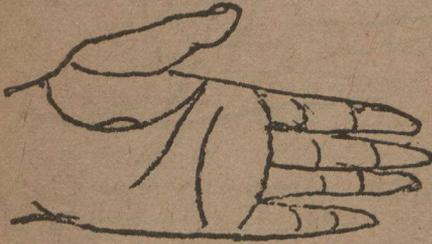
procès, plus souvent séparation dans le mariage. Si la ligne a pour point de départ à l'intérieur du mont de Vénus une étoile, c'est procès avec les parents, les amis, les proches ou les associés, à la suite d'une mort, comme par exemple, procès par héritage ou par liquidation d'affaires; quelquefois cette ligne vient en se prolongeant et en s'élevant, couper la ligne du Soleil, alors c'est procès malheureux pouvant causer une ruine.



Mais il arrive parfois que ce signe fatal vient aboutir à la ligne du Soleil dans le quadrangle, dans le milieu de la paume, ce que nous nommons la plaine de Mars; alors si cette ligne vient sans la couper se fondre avec elle, non-seulement c'est le gain sûr du procès, mais c'est fortune arrivant par les suites de ce procès même.

Si la ligne de vie prend une forme d'île dans son parcours, c'est maladie ou état de langueur pendant toute la durée de temps indiquée par le plus ou moins de place que tient cette île dans la ligne de vie; l'état des lignes de cœur ou de tête ainsi que l'excès des

monts indique le genre de cet état maladif. Souvent, quand l'hépatique est mauvaise ou absente, c'est maux d'estomac ou migraines. On peut combattre les maux d'estomac ainsi indi-



qués ou ces migraines par un exercice violent amenant une transpiration abondante, comme l'escrime, le canotage; on ne guérit pas la maladie, mais on annihile les accès.

Des îles marquées sur la ligne de vie, à l'âge appelé par les femmes âge critique, annoncent des faiblesses, des souffrances à cette époque.

Souvent chez les hommes, à ce moment que nous nommons l'âge du retour, la ligne de vie se bifurque, ce qui veut dire dispersion de la sève de vie. Ce n'est pas une maladie précisé-



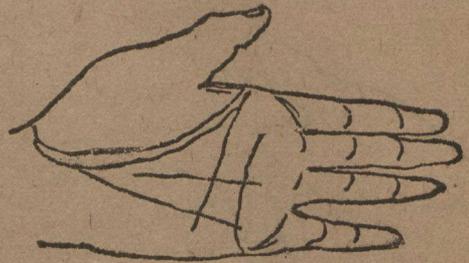
ment, c'est une diminution de forces; c'est un avertissement d'éviter les excès en tout genre, même les excès de travail. On ne doit cependant y faire une attention sérieuse que lorsque l'on sent l'énergie faiblir; il faut alors prendre des temps de repos dès que la fatigue arrive, quitter à repartir par relais, avec un nouvel attelage de forces réservées; toutefois il est bon de

faire attention, car il peut, après une très violente fatigue, en surgir de nouvelles marques, avertissements encore innocents, mais qu'il faut absolument écouter, surtout si la tête a éprouvé déjà une secousse indiquée par une étoile.

Lorsque la ligne de vie va en retour pour former avec le point de départ (la naissance) une sorte de demi-cer-

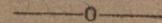
cle, c'est la vie longue, pouvant aller, si la ligne hépatique est bonne, jusqu'à cent ans et plus.

Ne pas oublier que la ligne qui double la ligne de vie, que nous nom-



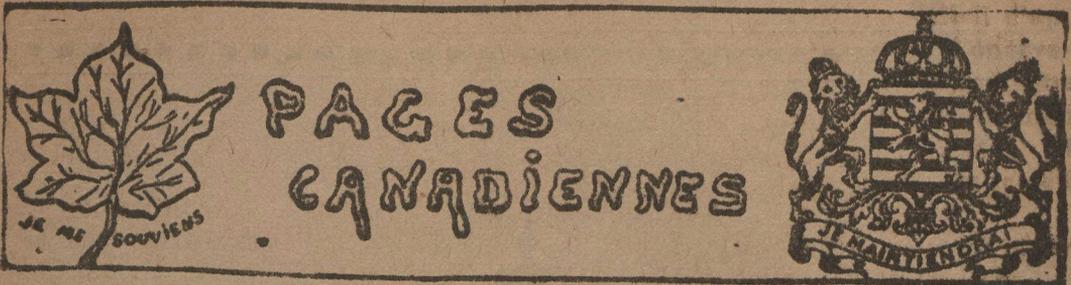
mons la ligne de Mart, soeur de la vitale, répare les accidents, les déficiences, les maladies, indiqués sur la ligne de vie.

Dans le prochain numéro, nous parlerons de la ligne de chance, de ses probabilités et de ses aléas. C'est une ligne qu'un grand nombre de lecteurs voudront sans doute étudier à fond.



LONGEVITE

Les femmes vivent plus longtemps que les hommes. La normale de la vie d'un homme est de 49 ans, celle d'une femme est de 53 ans. Les nègres vivent moins longtemps, les hommes 34 ans, et les femmes 37 ans.



Souvenirs d'autrefois: un projet de monument de Maisonneuve en 1879. Sorel, le berceau des chantiers maritimes ; quelques notes historiques. L'ancien fort, le vieux manoir, etc.

Le monument du fondateur de Montréal qui fait l'admiration des étrangers passant sur la Place d'Armes de Montréal, est certainement l'une des œuvres les mieux inspirées du regretté Philippe Hébert.

Mais, ce que nos lecteurs ignorent probablement, c'est que nous avons bien failli avoir un autre monument que celui d'Hébert, il y a une quarantaine d'années. Et, disons tout de suite qu'il est fort heureux que le projet d'alors n'ait pas réussi, car, selon que le démontre la vignette que nous publions ci-contre, nous eussions été affligés d'un monument qui aurait fait sourire au lieu de provoquer l'admiration des connaisseurs.

En ce temps-là, 1879, l'art était encore un peu naïf chez nous. Ceux qui s'y adonnaient n'étaient guère encouragés, et il leur manquait l'ambiance, le milieu.

Ils ne manquaient pas d'idées, mais ils ignoraient évidemment les règles de l'harmonie et des proportions. Ainsi, dans le modèle qu'on proposait, Maisonneuve, en dépit d'une cuirasse datant d'avant son époque, n'avait pas du tout l'aspect énergique des fondateurs bien décidés à combattre pour la civilisation. Il avait plutôt l'aspect

d'une vague statue de Jeanne d'Arc, sans compter que l'auteur avait complètement oublié la ressemblance historique. Quant au piédestal et au socle, inspiration d'après certains monuments européens, ça ne manquait pas d'envolée, mais le coup d'oeil était manqué et portait à sourire, lorsqu'on voyait les castors symboliques orochant des jets d'eau et perchés aux quatre coins, comme des matous sur une clôture.

Ce projet de monument semblait cependant sérieux puisqu'un journal de l'époque publiait ce qui suit:

"Il sera élevé sur la Place-d'Armes, précisément dans l'endroit qui rappelle le plus la valeur et le dévouement du fondateur de Montréal. L'inauguration aura lieu le 18 mai 1880, jour anniversaire de celui où Maisonneuve prit possession de l'île de Montréal au nom de Dieu et de la France, en 1641. Il aura 34 pieds de hauteur et portera sur ses faces des armoiries et des inscriptions."

Le 18 mai 1880 arriva et le monument ne fut pas inauguré. Il ne le fut jamais, et à la place nous avons eu une fontaine ordinaire, jusqu'à l'inauguration du monument d'Hébert, beaucoup plus tard.



Le premier monument de Mai sonneuve, resté à l'état de projet

Quelles furent les raisons qui firent avorter le projet?

Nous les ignorons, mais il est certain que nous n'avons rien perdu pour attendre; autrement nous aurions une horreur de plus, dans notre bonne ville de Montréal.

Encore une fois, il ne s'agit pas de déprécier ce qu'auraient pu faire nos pères, attendu, nous le répétons, que les artistes d'alors, laissés à leur propre inspiration et perdus, dans un pays trop jeune et en plein développement uniquement commercial, n'étaient pas encouragés.

* * *

Sorel est une des villes les plus actives et prospères de la province de Québec. On peut même ajouter que c'est là qu'est le berceau de la construction navale chez nous. Sorel a aussi ses pages d'histoires et les notes suivantes intéresseront sans doute tous ceux qui aiment à lire les choses du passé:

Sorel n'est pas une jeune ville, du moins sa fondation remonte aux premiers temps de la colonie française en Amérique, et que ce fut ou le fort Richelieu, ou le bourg William Henry ou la cité de Sorel, depuis trois siècles. Sorel a eu sa population régulière et constante. Cependant cette ville a peu conservé de monuments auxquels on puisse accoler le qualificatif "d'historique." De la Domination française il ne reste rien. Les vieux forts qui furent témoins des luttes acharnées de nos ancêtres contre les sauvages n'ont pas laissé de trace. Poste important, situé au confluent du Saint-Laurent et du Richelieu, qui portait alors le nom de rivière aux Iroquois. Le fort de Sorel com-

mandait un vaste rayon. Les sauvages sont disparus et les forts ont été rasés. Vers 1886 la Cie Richelieu faisait démolir la vieille "Poudrière", le "Fort" comme on l'a aussi appelé, dans le large dessein de remplir ses quais. Cette vieille relique d'un siècle passé était tout ce qui restait qui put rappeler les souvenirs d'une occupation militaire de Sorel, si nous en exceptons une vieille caserne, transformée en hangar par la Cie Richelieu et qui servit à abriter les soldats anglais que le gouvernement impérial garda ici jusqu'à 1860. La garnison composée de brillants officiers avait beaucoup de loisirs, et la chronique a conservé le souvenir de brillantes réunions où l'on ne rencontrait qu'une société d'élite et raffinée.

"On attribue aux ingénieurs militaires anglais l'admirable division des rues de Sorel qui font ressembler cette ville par leur régularité à un échiquier. On leur doit certainement le nom de "Burrough of William Henry" que portait Sorel, il y a soixante ans encore, les noms de ses rues "du Roi, de la Reine, du Prince, Augusta, George, Charlotte, Adélaïde, Sophie, Prévost, Phipps, Ramsay, etc." et de son superbe "Royal Square". Il n'y a que la rue "Providentielle" dont le nom suggestif reste cependant mystérieux.

"Le seul monument historique qui reste, bravant les années qui le sépare du siècle dernier, c'est ce que l'on est convenu d'appeler la "Maison du Gouverneur" qui n'a pas vu de gouverneur depuis près d'un demi-siècle.

"On l'appela ainsi, parce qu'elle servit de résidence aux nombreux dignitaires que l'Angleterre jugea à propos d'envoyer au milieu de nous jusque vers 1860. Cette maison située

sur les bords du Richelieu, sur le chemin de Saint-Ours dût être construite, il y a cent quarante ans. Madame Reidesel, femme du général allemand de ce nom qui vint au Canada, comme commandant des troupes allemandes lors de la révolution américaine, dans une lettre datée de Sorel, mai 1776, donne une description de la maison qu'ils occupaient et qui leur était fournie par le gouvernement. Cette description correspond exactement au corps de l'édifice tel qu'il existait encore il y a une dizaine d'années. La maison en bois d'abord dût être lambrissée en briques vers 1790. Des inscriptions en langue allemande et des noms allemands gravés au canif sur les murs et les poutres du premier étage et ailleurs et particulièrement dans l'ancienne cuisine aujourd'hui détruite prouvent que c'est bien la maison désignée par Mme Reidesel.

"Parmi les personnages éminents qui illustrèrent ce vieux manoir, le plus illustre fut Edouard, Duc de Kent, père de notre regrettée Souveraine Victoria. Le Duc aimait fort cet endroit paisible et pittoresque, entouré par une magnifique forêt, bordé par le sinueux Richelieu. La chronique ne dit pas qu'il y reçut beaucoup, mais ses lettres adressées en français au Chevalier de St-Ours, datée du 18 novembre 1799, annonçant son retour dans "le voisinage de Saint-Ours" montrent que le Duc savait entretenir d'affables relations avec ses voisins.

"Le manoir ou la maison des gouverneurs, servit de résidence d'été aux gouverneurs et aux intendants militaires du Canada. C'est là que le Duc Charles de Richmond, Charles Gordon Lennox, 8e gouverneur sous la Domination anglaise, fut mordu à la jambe par un jeune renard qu'il apprivoisait.

Parti de Québec pour le Haut-Canada, il s'était arrêté à Sorel où il reçut cette morsure. Quelques jours après, dans un obscur village, près d'Ottawa, il était atteint d'hydrophie et succombait au milieu des souffrances les plus atroces en s'écriant dans ses accès les plus douloureux: "Lennox be a man," cherchant en même temps à mordre tout ceux qui l'entouraient. Il fut enterré à Québec.

"C'est là aussi que passa plusieurs étés Lord Dalhousie, Gouverneur Général du Canada de 1820 à 1828. Lady Dalhousie qui affectionnait la maison et ses alentours et qui, de plus, aimait la botanique, laissa à un chemin qu'elle parcourait le plus fréquemment le nom qu'on lui donne encore aujourd'hui de "chemin de la Comtesse." Ce chemin situé à quelques pas du collège du Mont Saint-Bernard, malgré sa beauté est devenu presque impraticable. On ne le fréquente plus et le souvenir de son nom est tout ce qu'il en reste, à peu près, pour ceux qui l'ont connu.

"Quand éclata la rébellion de 1837, Sir John Colborne, gouverneur du Canada, plus tard Lord Seaton, habitait la maison et c'est de là que partirent les premiers ordres pour la répression de cette guerre sur les rives du Richelieu. Quelques autres commandants militaires dont les noms sont oubliés y passèrent les belles saisons. L'un d'eux même y mourut et sa dépouille repose sous l'autel de l'église Anglicane de Sorel, à la construction de laquelle il avait beaucoup aidé, tant par sa bourse que par les souscriptions qu'il avait recueillies de ses coreligionnaires d'Angleterre.

M. Benjamin d'Arban, commandant militaire, demeura à Sorel en 1848-49. Il arrivait d'Afrique, où, comme

gouverneur-général il s'acquit par son administration sage et juste, le surnom de "Le Bon".

Le dernier commandant militaire qui habita le manoir fut Sir William Eyre.

La vieille résidence resta fermée plus d'un quart de siècle. C'est dire que le temps y exerça ses ravages. Elle passa des mains du gouvernement impérial entre celles du gouvernement du pays qui vendait la maison et les superbes propriétés qui l'entouraient, il y a quarante-cinq ans, à un M. Parsons, mort depuis. Les chemins de fer, depuis l'établissement de la ligne du Sud-Est, se sont repassés cette propriété à tour de rôle. Restaurée partiellement elle servit de maison de campagne. Aujourd'hui, M. H. Beauchemin a restauré dignement l'antique manoir, et il en a fait une superbe résidence.

C'est surtout à Sorel qu'on rencontre le plus de Sorelloises, aurait dit M. de la Palisse, mais il se serait hâté d'ajouter que plus encore que les autres Canadiennes, la Sorelloise a les "yeux doux" et le coeur hospitalier.

LA TERRASSE DE QUEBEC

Combien de nos compatriotes se sont promenés sur cette magnifique promenade de la vieille capitale, et ont contemplé l'admirable paysage qu'elle domine, sans se demander depuis quand elle existait et quel était son histoire. Or, cette terrasse, qui porte aujourd'hui le nom de lord Dufferin, l'un de nos gouverneurs, fut construite, ou plutôt commencée en 1838, par lord Durham, d'après qui elle fut d'abord appelée. C'est un lieu incomparable, qui suffirait à la réputation de Québec. Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancien château Saint-Louis, qui fut détruit par un incendie en 1834.

CALCUL

Qu'aimeriez-vous mieux recevoir: un salaire de \$972 par année avec une augmentation de \$48.60 tous les six mois, ou un salaire de \$972 par année, avec une augmentation annuelle de \$194.40.

Il paraît à première vue beaucoup plus avantageux de choisir cette dernière combinaison et cependant il n'en est rien. La première est la meilleure, en voici la preuve: A supposer que vous passiez trois ans dans le même emploi et que vous choisissiez la première de ces combinaisons, c'est-à-dire l'augmentation de \$48.60 tous les six mois, vous aurez \$486 pour vos premiers six mois, puis pour les autres six mois vous recevrez 534.60; pour les six mois de la seconde année vous recevrez \$583.20; pour les six autres mois vous recevrez \$631.80; pour les six premiers mois de la troisième année vous toucherez \$680.40 et pour les six derniers mois \$729. ce qui donne un total reçu durant les trois ans de \$3,645.

Si, d'un autre côté, vous choisissez la deuxième combinaison qui, à première vue semble plus avantageuse, vous vous trouvez à retirer la première années \$972; la seconde année \$1,166.40 et la troisième année \$1,360.80 ce qui donne un total reçu durant ces trois années de \$3,449.20. Le montant rapporté est donc de \$145.80 de moins que si vous avez choisi la première combinaison.

DEUX RATS

Un homme prit deux rats, un mâle et une femelle, et les mit ensemble afin d'étudier ces petits animaux. Cela se passait au mois de décembre, neuf mois plus tard il avait 880 rats.

La justice de Champlain Légende Canadienne

L'immortel Champlain, fondateur de Québec, avait fait annoncer qu'à l'heure de ses repas, tous ceux qui auraient une plainte à lui adresser ou un acte de justice à lui demander, n'auraient qu'à sonner une clochette suspendue à une colonne devant sa demeure, à l'instant même, ils seraient admis en sa présence.

Un jour que Champlain était à table, la cloche retentit d'une façon inaccoutumée. Champlain ordonna à son valet de faire entrer le nouveau solliciteur. Il revient annoncer qu'il n'a vu personne.

La cloche retentit une seconde et une troisième fois, encore plus fortement que la première, et l'on ne voit encore personne; mais, en y regardant de plus près, le valet distingue un serpent qui se suspendait au cordon de la cloche pour la faire vibrer.

En apprenant quel étrange pétitionnaire vient invoquer son secours, Champlain se lève et s'avance sur le seuil de la porte, disant que, si l'occasion s'en présentait, il devait rendre justice aux animaux tout aussi bien qu'aux hommes.

En présence du gouverneur de la Nouvelle-France, le chétif reptile s'incline avec respect, puis le regarde d'un air suppliant, se met à ramper du côté du fleuve, et se retourne, après avoir pris cette direction, pour voir si Champlain le suit.

Le bon gouverneur le suit pas à pas. Arrivé près d'une cavité rocailleuse, le serpent s'arrête, et Champlain découvre la grotte humide où l'infortuné serpent avait ses petits. Cette grotte était occupée par un animal monstrueux. Champlain le fait tuer, et le serpent rentre avec un frémissement

de joie dans son gîte.

Le lendemain, on le voit paraître à la demeure du gouverneur, non plus cette fois pour implorer protection, mais pour témoigner sa gratitude à son bienfaiteur. Il se glisse dans la salle à manger, se lève à la hauteur de la table, et dépose dans la coupe de Champlain un diamant d'un éclat sans pareil.

PEUPLIER EMPLOYÉ POUR LA PULPE ET LA FABRICATION DES BOITES

Les diverses espèces de peupliers autres que le cotonnier sont ordinairement mêlées sans discernement sur le marché. L'espèce la plus importante dans l'Ontario est le peuplier baumier ou baume de Gilead (*Populus balsamifera*) et le tremble (*Populus tremuloïdes*). Ces bois servent surtout pour la pulpe, mais le peuplier baumier est coupé en bois de construction dans l'Ontario et est employé pour les boîtes grossières et la tonnellerie légère. Le bois est mou, léger, faible et très périssable, mais il est raisonnablement flexible, se travaille facilement et n'a ni goût ni odeur. S'il était convenablement séché il pourrait être substitué dans bien des cas au tilleul qui disparaît rapidement ou au plus dispendieux bois de rose importé ou bois blanc qu'on appelle souvent "peuplier jaune". L'approvisionnement de peuplier au Canada et dans l'Ontario est énorme, bien qu'une certaine quantité du bois debout soit défectueuse. Il est très probable que l'on trouvera de nouveaux usages pour ce bois lorsque l'on aura surmonté les préjugés qui existent contre lui, ainsi que le dit un bulletin publié par la Division forestière du ministère de l'Intérieur.



POUR LIRE AUX ENFANTS A
L'HEURE DU COUCHER



LA TEMPETE

(Conte tiré de Shakespeare)

Il y avait dans la mer une île dont les seuls habitants étaient un vieillard nommé Prospero, et sa fille Miranda qui était d'une très grande beauté. Elle était venue si jeune dans cette île qu'elle ne se rappelait pas avoir vu d'autre visage humain que celui de son père.



Il habitait à l'intérieur d'un rocher, dans une grotte divisée en plusieurs pièces, dont l'une servait à Prospero de cabinet de travail. Il y mettait ses livres, qui traitaient presque tous de magie; car, en ce temps-là, presque tous les savants l'étudiaient. De plus, la connaissance de cet art avait été très utile à Prospero; car, jeté par le sort sur cette île enchantée où la vieille sorcière Sy-

corax venait de mourir, il avait pu, grâce à son art, délivrer beaucoup d'esprits bienfaisants emprisonnés par la mégère dans les troncs d'arbres, parce qu'ils avaient refusé d'obéir à ses ordres.



Depuis lors, ces bons esprits, dont le chef était Ariel, obéissaient docilement à Prospero.

Le charmant petit esprit Ariel n'avait aucun défaut, si ce n'est peut-être qu'il prenait un plaisir un peu vif à tourmenter un vilain monstre appelé Caliban, fils de sa vieille ennemie, la sorcière Sycorax.

Prospero avait trouvé ce Caliban dans les bois. C'était un être étrange, mal bâti, plus pareil à un singe qu'à un homme.

Prospero l'emmena dans sa grotte, lui apprit à parler et l'aurait traité avec bonté; mais la mauvaise nature que Caliban avait héritée de sa mère Sycorax était telle qu'il ne voulait rien apprendre de bon ou d'utile; son maître l'employa donc comme esclave, l'envoyant chercher du bois, ou lui faisant faire les gros travaux. Ariel était chargé de le surveiller.

Quand Caliban flânait au lieu de travailler, Ariel (invisible à tous les yeux, si ce n'est à ceux de Prospero) venait en catimini le pincer, ou lui faisait faire la culbute dans la mare, ou encore, prenant la figure d'un singe, lui faisait des grimaces.

Puis, changeant subitement de forme, il se métamorphosait en hérisson, et se mettait dans les jambes de Caliban qui n'osait plus avancer, de peur de se blesser les pieds aux piquants de l'animal.

Ariel avait ainsi une quantité d'inventions pour tourmenter Caliban, lorsqu'il négligeait la tâche imposée par Prospero.

Etant maître de ces puissants esprits, Prospero pouvait, par leur intermédiaire, commander aux vents et aux flots.

Par ses ordres, ils soulevèrent un jour une violente tempête, au milieu de laquelle il montra à sa fille, luttant contre les vagues furieuses, qui menaçaient à tout instant de l'engloutir, un magnifique vaisseau, rempli, ajouta-t-il, d'êtres vivants semblables à eux.

"Oh! mon père chéri, s'écria Miranda, si vous avez par votre art soulevé ce terrible ouragan, ayez pitié de leur détresse! Voyez: le vaisseau va être mis en pièces. Les malheureux! ils vont tous périr! Si j'en avais le pouvoir, je ferais rentrer la mer sous

la terre, plutôt que de laisser le vaisseau se perdre, avec les passagers qu'il abrite.

— Calme-toi, Miranda, répondit Prospero, il n'y a rien de grave. J'ai fait en sorte qu'il ne leur arrive aucun mal. C'est pour toi que j'ai fait tout cela, mon enfant. Tu ne sais rien encore, ni qui tu es, ni d'où tu viens; de moi, tu sais seulement que je suis ton père et que nous vivons dans cette grotte. Te rappelles-tu un temps qui a précédé notre arrivée ici? Je ne le pense pas, car alors tu n'avais pas trois ans.

—Mais si, père, je m'en souviens, répliqua Miranda.

—Que te rappelles-tu? demanda Prospero. Une maison autre que celle-ci, des personnes? Dis-moi tout ce dont tu te souviens, mon enfant."

Miranda répondit: "Mes souvenirs sont vagues, comme ceux d'un rêve... Voyons, n'avais-je pas autrefois quatre ou cinq femmes pour prendre soin de moi?"

—Certainement, dit Prospero, et davantage. Comment se fait-il que tu en aies gardé le souvenir? Te rappelles-tu comment tu es venue ici?

—Mon père, dit Miranda, je ne sais plus rien.

—Il y a douze ans, Miranda, reprit Prospero, j'étais duc de Milan; tu étais alors princesse et mon unique héritière. J'avais un frère plus jeune que moi, appelé Antonio, en qui j'avais entière confiance; comme j'aimais l'étude, je lui laissai la direction des affaires de l'Etat; mais ton oncle était perfide, comme la suite devait le prouver. Plongé dans mes livres, sans ambition terrestre, j'employais tout mon temps à étendre mon esprit; pendant ce temps, mon frère Antonio, à qui j'avais confié toute mon autorité,

commença à se croire le véritable maître. Profitant de l'occasion que je lui avait donnée de se rendre populaire auprès de mes sujets, sa méchante nature conçut l'ambition de me dépouiller de mon duché; et c'est ce qu'il ne tarda pas à faire, avec l'aide d'un de mes redoutables ennemis, le roi de Naples.

—Mais, dit Miranda, pourquoi ne vous ont-ils pas fait périr?

—Mon enfant, répondit le père, ils n'osèrent pas, à cause de la grande affection que mon peuple avait pour moi. Antonio nous emmena à bord d'un navire, et quand nous fûmes à plusieurs lieues en mer, il nous mit de force dans une petite barque sans cordages, sans voile, sans mâts, et nous abandonna à la mort. Mais un seigneur de sa suite, un certain Gongalo, qui m'était dévoué, avait, en cachette, placé dans la barque de l'eau, des provisions, des vêtements, et quelques livres qui me sont plus précieux que ne l'était mon duché.

—Oh! mon père chéri, s'écria Miranda, combien je dus vous embrasser alors!

—Non, ma mignonne, dit Prospéro. Tu fus mon ange gardien. Ton sourire innocent m'aida à faire face à l'adversité. Nos provisions, continua-t-il, durèrent jusqu'au moment où nous débarquâmes sur cette île déserte. Depuis lors, ma plus grande joie a été de t'élever, Miranda, et je crois que tu as bien profité de mes leçons.

—Que le ciel vous le rende! mon père bien-aimé! dit Miranda. Mais dites-moi, je vous prie, la raison pour laquelle vous avez soulevé cette tempête.

—Sache, répondit Prospéro, que cette tempête va faire échouer sur le

rivage de cette île mes ennemis, le roi de Naples et mon méchant frère."

Puis, Prospéro toucha sa fille de sa baguette magique, et elle s'endormit profondément; le gracieux Ariel venait rendre compte à son maître de la tempête, et de la manière dont il avait traité l'équipage du vaisseau; et comme Miranda ne pouvait pas voir les esprits, Prospéro ne tenait pas, devant elle, à paraître parler dans le vide.

—“Eh bien, mon brave esprit, dit Prospéro à Ariel, comment as-tu accompli ta mission?”

Ariel fit alors une description animée de la tempête, de la terreur des matelots; il raconta comment le fils du roi, Ferdinand, avait sauté le premier à la mer, si bien que son frère le croyait perdu, englouti par les flots.



Prospéro et Miranda voguant vers l'île déserte

“Mais il est sain et sauf, dit Ariel, mort de son père qu'il croit noyé. Il

dans un coin écarté de l'île, assis tristement, les bras croisés, et pleurant la n'est pas tombé un cheveu de sa tête, et ses vêtements princiers, bien que ruisselants d'eau, paraissent plus frais que jamais.

—Voilà qui est bien, mon délicat Ariel, dit Prospéro. Amène-le moi ici maintenant; il faut que ma fille voie ce jeune prince. Mais où sont le roi et mon frère?

—Je les ai laissés, répondit Ariel, à la recherche de Ferdinand qu'ils n'espèrent guère trouver, car ils croient l'avoir vu périr sous leurs yeux. Il ne manque personne de l'équipage, quoique chacun se croie seul sauvé, et le vaisseau, invisible à leurs yeux, est intact dans le port.



Prospéro toucha sa fille de sa baguette magique

—Ariel, dit Prospéro, tu as bien rempli ta mission, mais il reste encore à faire.

—Pourtant, ne vous rappelez-vous pas, maître, dit Ariel, que vous m'avez promis ma liberté? Souvenez-vous, je vous prie, que je vous ai servi fidèlement, sans vous mentir, sans commettre de fautes, et aussi que je l'ai fait de bonne grâce.

—Comment! s'écria Prospéro, as-tu oublié à quels tourments je t'ai arraché? Ne te souviens-tu pas de la méchante sorcière Sycorax, que la vieillesse et l'envie avaient presque courbée en deux? Où était-elle née, voyons, dis-le moi?

—A Alger, dit Ariel.

—Vraiment! dit Prospéro; et maintenant il faut que je te rappelle ton histoire. Cette vilaine sorcière Sycorax, dont la méchanceté était plus grande qu'on ne saurait dire, fut chassée d'Alger, et les marins la débarquèrent ici; et comme tu étais un esprit fin, trop délicat pour exécuter ses ordres barbares, elle t'enferma dans un arbre où je t'ai trouvé gémissant. Rappelle-toi que je t'ai délivré de ce supplice.

—Pardon, mon cher maître, dit Ariel, confus d'avoir paru ingrat. Je vous obéirai.

—C'est bon, dit Prospéro, et après je te rendrai la liberté." Il lui donna alors ses instructions, et Ariel partit d'abord vers l'endroit où il avait laissé Ferdinand: Il le trouva à la même place, assis sur l'herbe.

"Mon jeune seigneur, dit Ariel en le voyant, je vais bien vous faire bouger. Il faut, à ce que je vois, que je vous amène à la princesse Miranda, afin qu'elle vous connaisse. Suivez-moi, allons." Et il se mit à chanter:

"A cinq bonnes brasses sous les flots repose ton
père.

Ses os sont changés en corail.
Ce qui était ses yeux, perle est devenu.
Il n'est rien en lui de périssable

Qui ne soit changé au fond de la mer
En je ne sais quoi de précieux et d'étrange.
Les Ondines, d'heure en heure, sonnent son glas.
Ecoutez, je les entends: Ding, ding dong!"

Cette étrange chanson qui lui parlait de son père fit sortir le prince de l'état d'hébétement dans lequel il était tombé. Tout émerveillé, il se laissa guider par la voix d'Ariel qui le conduisit auprès de Prospéro et de Miranda, assis à l'ombre d'un gros arbre.

Or, Miranda n'avait jamais vu d'homme jusque-là, si ce n'est son propre père.



O mon père! c'est sûrement un esprit!

"Miranda, dit Prospéro, que vois-tu là-bas?"

—O mon père! dit Miranda, saisie d'étonnement, c'est sûrement un esprit. Comme il est beau! N'est-ce pas un esprit?"

—Non, ma fille, dit Prospéro; il mange et dort comme nous. Ce jeune homme que tu vois était à bord du

vaisseau. Le chagrin a altéré ses traits sans quoi il serait vraiment beau. Il a perdu ses compagnons, et il erre à leur recherche...

Miranda, qui croyait que tous les hommes avaient le visage grave et une barbe grise, comme son père, fut charmée de la tournure du jeune prince, et Ferdinand, voyant une si belle dame, dans un lieu si désert, préparé, d'ailleurs, par l'étrange musique qu'il avait entendue, à ne rencontrer que des merveilles, se dit qu'il était dans une île enchantée dont Miranda était la reine. Il s'adressa donc à elle comme à une déesse.

Elle répondit timidement qu'elle n'était pas une déesse, mais une simple jeune fille, et elle allait donner quelques détails sur elle-même quand Prospéro l'interrompt.

Il était heureux de voir que les deux jeunes gens se plaisaient et s'admiraient réciproquement; mais pour mettre à l'épreuve la constance de Ferdinand, il résolut de lui susciter quelques obstacles; aussi, s'adressant au prince d'un ton sévère, il l'accusa de venir en espion dans cette île pour la lui enlever, à lui qui en était maître et seigneur: "Suivez-moi, dit-il, je vous enchaînerai par le pied et le cou. Vous boirez de l'eau de mer, et vous vous nourrirez de coquillages, de racines séchées, et de glands.

—Non, dit Ferdinand. Je n'accepterai pas ce régal avant d'avoir affaire à un ennemi plus puissant que vous", et il tira son épée; mais Prospéro, d'un geste de sa baguette magique, le cloua au sol, si bien qu'il lui était impossible de bouger.

Miranda, s'accrochant à son père, lui dit: "Pourquoi vous montrer si dur? Ayez pitié de lui, mon père; je réponds de lui. Ce n'est pas que je

connaisse beaucoup les hommes, mais celui-ci me paraît digne de foi.

— Silence! dit son père. Un mot de plus, et je vous gronde, ma fille”.

Puis, s'adressant à Ferdinand:

“Allons, venez, jeune homme; il vous est impossible de ne pas m'obéir.

— Il est vrai,” dit Ferdinand; et comme il ne savait pas que c'était une influence magique qui le rendait ainsi incapable de toute résistance, il était tout surpris de se sentir mystérieusement contraint à suivre Prospéro. Se retournant pour voir Miranda aussi longtemps qu'il lui était possible, il dit, au moment de pénétrer dans la grotte:

“Mes sens sont interdits comme ceux d'un homme en rêve; mais les menaces de cet homme et la faiblesse que je ressens me paraîtraient peu de chose, si j'avais l'espoir de revoir quelque jour un si charmant objet.”

Prospéro ne garda pas longtemps Ferdinand dans la grotte; il reparut bientôt avec son prisonnier, auquel il assigna une rude tâche; puis, feignant de rentrer dans son cabinet de travail, il resta à les observer, lui et Miranda.

Prospéro avait commandé à Ferdinand d'empiler de grosses bûches de bois. Les fils de roi n'étant pas accoutumés à un travail si pénible, le prince fut bientôt épuisé de fatigue.

“Mon Dieu, dit Miranda, en le voyant, ne travaillez pas tant. Mon père est en train d'étudier, il ne sortira pas d'ici trois heures: reposez-vous un peu, je vous en prie.

— Je n'ose pas, Madame, répondit Ferdinand. Il faut que je finisse ma tâche avant de me reposer.

— Si vous voulez vous asseoir un moment, dit Miranda, je vous aiderai

un peu.” Mais Ferdinand ne voulut pas en entendre parler.

Au lieu de l'aider, Miranda le retarda plutôt, car ils entamèrent une longue conversation, et le tas de bûches ne grossit que lentement.

Prospéro, qui n'avait donné à Ferdinand cette tâche que pour l'éprouver, n'était pas en train d'étudier, comme le supposait sa fille. Il se tenait, invisible, derrière eux, à les écouter.

Ferdinand demanda à Miranda son nom, et elle le lui dit, tout en ajoutant que c'était désobéir à son père.

Prospéro ne fit que sourire de cette désobéissance; il la jugeait avec indulgence, car c'était lui qui avait, grâce à la magie, inspiré à Miranda son affection pour Ferdinand. Et il écouta avec satisfaction un long discours du jeune prince, dans lequel celui-ci déclarait à Miranda qu'il la préférait à toutes les princesses qu'il avait jamais vues.

En réponse aux éloges qu'il lui faisait sur sa beauté, la déclarant la plus belle des belles. Miranda répondit: “Je ne me rappelle le visage d'aucune femme, et je n'ai jamais vu d'autres hommes que mon père et que vous. Ce que sont les hommes loin d'ici, je n'en sais rien; mais il est sûr que je ne souhaite pas d'autre compagnon que vous”. Puis, se reprenant: “Peut-être dis-je trop franchement ma pensée; j'oublie, je le crains, les préceptes de mon père.”

Prospéro sourit de nouveau, et secoua la tête comme pour dire: “Voilà qui va bien; ma fille sera reine de Naples.”

Puis Ferdinand fit un nouveau discours (car les jeunes princes parlent en beau langage) pour dire à la naïve Miranda qu'il était héritier de la cou-

ronne de Naples, et qu'il la choisissait pour reine.

"Ah! prince, dit-elle, je vous répondrai en toute sincérité: si vous le désirez, je serai votre femme."

Prospéro coupa court aux remerciements de Ferdinand en se rendant visible à leurs yeux.

"Ne crains rien, mon enfant, dit-il. J'ai tout entendu et j'approuve tout ce que vous avez dit. Si je vous ai traité sévèrement, Ferdinand, je le réparerai amplement en vous donnant ma fille. Toutes mes exigences n'étaient qu'un moyen d'éprouver votre amour. Vous en êtes sorti à votre honneur; prenez donc ma fille en récompense; elle est, vous pouvez m'en croire, au-dessus de tout éloge."



"Je ne me rappelle le visage d'aucune femme," dit Miranda.

Puis, leur disant que sa présence était nécessaire ailleurs, il leur de-

manda de s'asseoir et de causer ensemble jusqu'à son retour, ce qu'ils firent sans se faire prier.

Après les avoir quittés, Prospéro fit venir Ariel, qui parut aussitôt, impatient de raconter ce qu'il avait fait du frère de Prospéro et du roi de Naples. Il raconta qu'il les avait laissés, affolés de terreur par tout ce qu'il leur avait fait voir et entendre.

Tandis qu'ils étaient affamés et fatigués d'errer à l'aventure, il avait subitement fait paraître à leurs yeux un festin délicieux; puis, comme ils allaient se mettre à table, il leur était apparu sous forme de harpie, c'est-à-dire sous les traits d'un monstre ailé et vorace, et le festin s'était évanoui. Puis, à leur complète stupéfaction, cette soi-disant harpie leur avait adressé la parole, leur reprochant d'avoir cruellement chassé Prospéro, et de l'avoir abandonné, lui et son enfant, à la fureur des flots; ajoutant que toutes ces épreuves avaient leur châtimement.

Le roi de Naples et Antonio s'étaient repentis alors de leur injuste conduite envers Prospéro. Ariel dit à son maître que sûrement leurs regrets étaient sincères, et que lui-même, tout Esprit qu'il était, ne pouvait s'empêcher de les plaindre.

"Amène-les ici, alors, Ariel, dit Prospéro; si toi, qui n'es qu'un esprit, tu es ainsi ému de leur détresse, n'aurai-je pas pitié d'eux, moi qui suis leur semblable? Amène-les moi vite, Ariel, mon mignon."

Ariel revint bientôt avec le roi, Antonio, et, à leur suite, le vieux Gonzalo. Ils l'avaient tous suivi mystérieusement touchés par la musique aérienne, grâce à laquelle Ariel les avait conduits jusqu'à son maître.

Quant à Gonzalo, c'était le même

qui autrefois avait rempli la barque de Prospéro de provisions et de livres.

Ils étaient si annihilés par le chagrin et la terreur qu'ils ne reconnurent pas Prospéro. Ce dernier se fit connaître d'abord au brave Gonzalo, l'appelant son sauveur; et alors Antonio et le roi virent qu'ils avaient devant eux Prospéro, leur victime.



La harpie.

Antonio, avec des larmes et des paroles de repentir, implora le pardon de son frère; le roi exprima ses remords d'avoir aidé Antonio à déposer le duc Prospéro leur pardonna à tous deux; puis, comme ils avaient pris l'engagement de lui rendre son duché, il dit au roi de Naples: "J'ai aussi un don à vous faire," et, levant un rideau, il lui montra son fils Ferdinand, jouant aux échecs avec Miranda.

On ne peut imaginer de joie plus grande que celle du père et du fils, qui s'étaient crus réciproquement noyés et se retrouvaient ainsi inopinément.

Le premier moment passé, le roi de Naples fut presque aussi ébloui de la beauté et du charme de la jeune Miranda que son fils l'avait été. "Qui est cete jeune fille? dit-il; il semble qu'elle soit la déesse qui nous a séparés, puis réunis.

—Non, seigneur, répondit Ferdinand, souriant de voir que son père tombait dans la même erreur que lui, lorsqu'il avait vu Miranda pour la première fois. C'est une mortelle, mais par l'immortelle Providence, elle est mienne. Je l'ai choisie sans votre consentement, mon père, car je ne vous croyais plus de ce monde. Elle est la fille de Prospéro, le fameux duc de Milan dont j'ai longtemps entendu parler, avant de l'avoir vu. J'ai reçu de ses mains une nouvelle vie, et il est comme mon second père, puisqu'il m'a accordé sa fille.

—Et je serai son père à elle, dit le roi, mais quelle étrange chose que je doive demander pardon à mon enfant!

—Ne parlons plus de cela, dit Prospéro; oublions le passé, puisque tout s'est bien arrangé." Et il embrassa son frère, l'assurant encore de son pardon, il dit que la Providence, dans sa sagesse, avait bien fait toutes choses, puisque sa fille deviendrait reine de Naples, et que son exil en était la cause lointaine, leur réunion à tous sur cete ile déserte ayant amené l'amour du jeune prince pour Miranda.

Ces bonnes paroles, avec lesquelles Prospéro tâchait de reconforter son frère, remplirent Antonio de tant de honte et de remords qu'il pleurait sans pouvoir parler; le bon vieux Gonzalo pleurait aussi, mais de joie, au spec-

tacle de cette réconciliation; et il appelait la bénédiction du ciel sur le jeune couple.

Prospéro leur annonça ensuite que leur vaisseau était intact dans le port, avec l'équipage au complet, et que dès le lendemain matin, ils repartiraient tous pour l'Italie.

"En attendant, dit-il, je vous offre les rafraîchissements que renferme ma pauvre grotte; et, pour passer la soirée, je vous raconterai l'histoire de ma vie depuis le jour où j'abordai dans cette île."

Il appela Caliban, lui ordonna de préparer à souper et de mettre tout en ordre dans la grotte.

L'aspect étrange, difforme et rébarbatif de ce vilain monstre, que Prospéro présenta comme son unique serviteur, provoqua d'ailleurs l'étonnement de tous.

Avant de quitter l'île Prospéro donna congé à Ariel, à la grande joie de ce pétulant petit esprit, qui, tout en ayant fidèlement servi son maître, aspirait toujours à être libre, afin d'errer à sa guise, comme l'oiseau sauvage, dans le vaste espace, sous les arbres verts, au milieu des fruits et des fleurs odorantes.

"Mon joli petit Ariel, dit Prospéro

au lutin, tu me manqueras bien! Cependant je te rends la liberté.

— Merci, mon maître vénéré, dit Ariel. Permettez encore, avant de vous séparer de votre fidèle lutin, que j'accompagne votre vaisseau avec des vents favorables. Mais quand je serai libre, maître, la joyeuse vie que je mènerai!"

Et Ariel chanta cette jolie chanson:

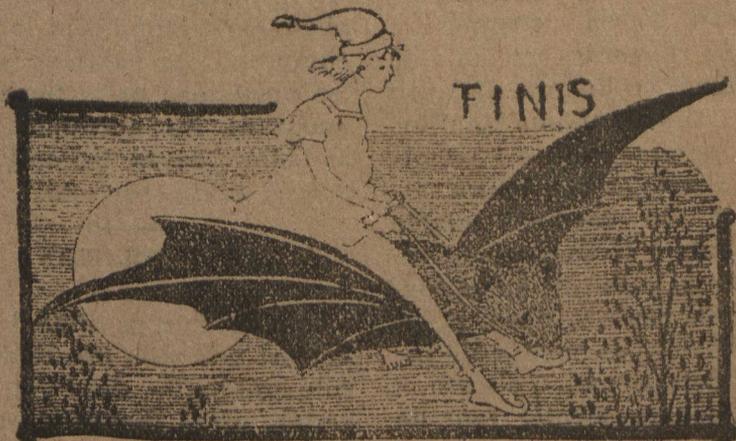
"Là où butine l'abeille, je butine;
J'habite le calice d'une primevère;
C'est là que je me cache quand tuient les fleurs."
Chanson

Monté sur la chauve-souris,
Joyeusement je poursuis l'été,
Gai, gai, je vivrai galement
A l'abri des fleurs que porte la branche."

Puis, Prospéro enterra profondément ses livres et sa baguette, car il ne voulait plus exercer la magie.

Ayant ainsi triomphé de ses ennemis, réconcilié avec son frère et le roi de Naples, rien ne manquait plus à son bonheur que de revoir son pays natal, de reprendre possession de son duché, et, finalement, d'assister à l'heureux mariage de sa fille Miranda et du prince Ferdinand.

Le roi déclara qu'on le célébrerait en grande pompe, dès leur arrivée à Naples, où après une heureuse traversée due aux bons soins d'Ariel, ils abordèrent bientôt.



ADAM

Sa Biographie

Adam est le premier "canayen" de ce temps-là mentionné dans les annales des vieux pays.

Il habitait à Eden, une petite ville où il semblait jouir d'une certaine influence. Il s'appelait Adam. Son autre nom a été oublié par les nombreux historiens qui se sont occupés de lui. Encore aujourd'hui on ne sait pas s'il signait ses chèques M.—Adam ou M. Adam—.

Il vécut aux environs de 5,000 ou 10,000 ans avant J.-C.

Adam s'occupait de jardinage et de la culture intense des fruits. On ne sait pas grand chose de sa jeunesse, on prétend même qu'il n'a jamais été jeune.

Il vécut très heureux durant plusieurs années, puis, il rencontra celle qui devait être sa femme. La noce se passa en famille et n'apporta rien de bien remarquable ni de bien spécial à mentionner. Les "feuilles" de modes de l'époque ne font nullement mention de la toilette de noce de la mariée. Eve ne s'est jamais beaucoup occupée du mouvement féministe, aussi elle n'avait que très peu de choses à faire, son "barda" terminé.

Un jour elle rencontra un individu du nom de Satan, un homme qui avait le fond noir; il lui donna une MacKintosh. Si cette pomme avait été examinée par nos experts en nourriture saine elle aurait été sûrement rejetée comme impropre à la consommation, mais en ces temps primitifs on ne connaissait que très peu l'hygiène, et les microbes n'avaient pas encore été inventés. Adam prit part au 5 o'clock et le regretta jusqu'au dernier jour de sa vie.

S'il avait pu prévoir toutes les histoires qu'on devait raconter sur son compte il se serait sans aucun doute abstenu de... mais il ne pouvait pas prévoir.

Adam doit beaucoup de sa renommée à ses descendants, à vous, à moi, à d'autres.

Ses fils, Caïn et Abel, eurent l'honneur d'avoir leurs noms en vedette dans la première page des grands journaux jaunes de ce temps-là, pour un petit incident sur lequel nous ne reviendrons pas.

Adam est généralement considéré comme ayant été le premier citoyen de son temps et nous lui devons toute notre reconnaissance pour son esprit public qui lui a fait consentir à devenir le pionnier et l'ancêtre de la glorieuse race à laquelle nous appartenons.

UN JOURNAL PARLE

Dans le comté de Switzerland (E.-U.) existe un journal parlé que l'on dit très florissant. C'est simplement un bulletin qui est lu aux abonnés de la "Farmers' Telephone Company."

A une certaine heure, chaque jour, les employés du téléphone, dans toutes les parties du comté, appellent les abonnés et leur lisent le bulletin qui comprend les naissances, les décès, les prévisions de la température, les mariages, les accidents, les cas de maladies graves, les enlèvements, les procès en divorce, etc.

CLIMAT

La place la plus saine du monde entier est une ville des Etats-Unis; la ville de Seattle, dans l'état de Washington, où la mortalité est de 8 par 1,000.

Notre roman complet :

Fiancée d'Outre-Mer

Par DANIEL LESUEUR

I

Ce matin de juin, il y avait beaucoup de monde sur la jetée du Havre. A quelque distance, et sur une mer aussi bleue que le ciel, d'un bleu septentrional et fin, on apercevait le transatlantique l'"Aquitaine" qui attendait la marée pour entrer dans le port. Déjà le petit remorqueur sifflait et soufflait, évoluant pour aller chercher là-bas le colosse au repos.

L'heure et le temps favorable grossissaient de curieux, de flâneurs, le groupe des parents et des amis qui, fiévreusement, se pressaient vers le môle, en avant du mât des signaux. A l'oeil nu ou à l'aide de jumelles, on essayait de reconnaître des visages dans le grouillement noir, taché de mouchoirs blancs, que formaient les passagers sur la dunette. Mais il fallait y renoncer. La vaine tentative aggravait les impatiences.

Un peu à l'écart de la foule, et loin de la banalité des propos, un homme se tenait accoudé au parapet de pierre, le regard tendu fixement vers le paquebot immobile, — regard d'expression singulière, à la fois inquiet et attendri, interrogateur et mélancolique. La physionomie de ce personnage, avec sa barbe en pointe grisonnante et ses cheveux argentés sous le

rebord d'un élégant feutre mou, attestait la cinquantaine. Une haute stature, demeurée relativement svelte, la finesse des traits, une recherche — momentanée ou habituelle, — dans le costume, et cet indéfinissable on ne sait quoi dont se compose "l'air distingué", le classaient au-dessus de la moyenne sociale. Qui l'eût observé avec attention aurait peut-être fait cette remarque qu'il portait une tenue d'une correction presque exagérée pour cette matinale démarche dans un port de mer. Son pardessus clair, d'une coupe coquette, paraissait tout neuf, et la neige irréprochable du gilet, comme le pli vertical du pantalon, la fraîcheur des gants gris perle, avaient quelque chose d'apprêté, de fringant.

Mais quiconque aurait souri en murmurant: "vieux beau", se fût bien vite rétracté, non sans quelques remords et un brin d'émotion, en apprenant à l'intention de quoi Jacques Fanteuil venait de s'occuper si spécialement de sa toilette. C'est pour accueillir sa fille qu'il s'était habillé avec tant de soin — sa Marguerite, qu'il avait laissée partir tout enfant et qu'il eût voulu revoir majeure. Car n'est-ce pas précisément cette grave échéance de la vingt et unième année qui la lui ramenait aujourd'hui?

Parmi tout un monde de souvenirs et de pensées, surgissait en lui ce sentiment de l'âge. "Me trouvera-t-elle bien vieilli, bien différent de mon dernier portrait?" se disait-il. Ce dernier portrait datait de sept ans au moins. En voici plus de douze que Marguerite n'avait vu son père, — qu'elle continuait à appeler souvent dans ses lettres par espièglerie gentille, "le beau Fanteuil", suivant une tradition oubliée maintenant à Paris.

"Le beau Fanteuil"... Qu'il était loin! Ce surnom le ramenait à la période mondaine qui précéda son premier mariage. Il se voyait conduisant les cotillons, évoluant sous les yeux guetteurs et indulgents des mères, parmi les sourires empressés des jeunes filles. Il savait bien qu'il n'avait qu'à choisir: aucune ne lui dirait non. Ne possédait-il pas, outre sa belle fourrure, quelques centaines de mille francs, placés dans la maison d'un oncle heureux en affaires, qui l'associait à sa fortune? Et n'ajoutait-il pas à tant d'avantages un don de plaire, inhérent à sa bonne grâce, à l'affabilité, à la gaieté d'un caractère, dont il ne s'avouait pas la faiblesse?

C'est ainsi qu'il avait épousé une héritière, jolie fille par-dessus le marché, Mlle Marguerite Verlain, dont le père dirigeait une des plus fortes études d'avoués de Paris. Et il n'imaginait pas que le malheur pût jamais le toucher, au moment même où s'acheminaient vers lui les pires catastrophes.

En quelques rapides années, "le beau Fanteuil", si heureux jusque-là, connut toutes les tristesses. Son oncle perdit leurs deux fortunes dans un krach, et se suicida. Son beau-père Verlain mourut d'une congestion cérébrale, et sa jeune femme, saisie par la terrible nouvelle, au moment

de devenir mère pour la seconde fois, succomba en mettant au monde un enfant, qui ne vécut point.

Jacques Fanteuil demeura veuf et personnellement ruiné. Cependant, comme tuteur de la petite Marguerite, — nommée du même prénom que la pauvre morte, — il disposait d'importants revenus. L'héritage Verlain était considérable, et partagé en deux parts seulement. Mme Fanteuil n'avait qu'une soeur, mariée elle-même à un Américain fort riche, et qui allait le devenir plus encore. La fillette orpheline, de par le régime dotal sous lequel s'étaient mariée ses parents, aurait droit à tous les biens de sa mère.

Jacques adorait cette enfant. Mais, à l'époque où il perdit sa femme, il était encore trop "le beau Fanteuil", pour que les joies un peu austères de la paternité fussent à remplir sa vie. Un moment arriva où les soins de l'éducation, et même la présence de Marguerite, pesèrent quelques peu à sa liberté masculine. Et, précisément, cette crise matérielle et morale, coïncida avec les instances de Mme Baxton, la belle-soeur d'Amérique, la seconde demoiselle Verlain, qui, dans sa demeure immense et somptueuses de New-York, souffrait de n'avoir pas d'enfant, et faisait des vœux pour qu'on lui confiât sa petite nièce.

Jacques Fanteuil consentit à se séparer de sa fille. "Dans l'intérêt de la chérie", déclarait-il. Et il s'en persuadait lui-même, car, ainsi, Marguerite aurait la sollicitude, les gâteries, et aussi la surveillance d'une seconde mère, non moins tendre que la véritable, au lieu d'être abandonnée aux institutrices ou enfermés dans un pensionnat.

"Je ne l'emmène, d'ailleurs, que pour un temps", affirmait Mme Bax-

ton. "Vous la reprendrez quand vous voudrez, mon cher Jacques. Peut-être vous remarierez-vous. Et quand vous vous serez créé un intérieur, je n'aurai plus le droit..."

—Non, non," protestait le beau Fanteuil. "Je ne me remarierai jamais. Qui pourrait remplacer votre adorable soeur?..."

Mme Baxton faisait semblant de croire à cette douleur inconsolable, tout en sachant très bien que le coeur excellent mais peu profond de son beau-frère n'était pas de ceux qui se referment pour jamais sur un sentiment unique. Et justement parce que son "adorable soeur" se trouvait déjà trop bien, ou plutôt trop mal, remplacée, et de façon trop multiple, elle avait hâte de prendre en main l'éducation de sa nièce. Marguerite atteignait ses huit ans. Il importait de la soustraire à une direction paternelle que l'affection, pour sincère qu'elle fût, ne suffirait pas à rendre éclairée.

C'est ainsi que Marguerite Fanteuil partit pour l'Amérique avec sa tante Baxton. Elle en revenait pour la première fois, treize ans plus tard, en ce matin de juin où son père l'attendait, dans une confusion bien singulière de sentiments, accoudé au parapet de pierre de la jetée du Havre.

"Peut-elle m'accuser d'indifférence?" se demandait-il. Et la question seule provoquait un malaise et un remords, en dépit de toutes les justifications intérieures. "Malgré mes prévisions, malgré le culte que je garde à la mémoire de sa mère, je me suis remarié," pensait-il encore. "N'était-ce pas mon devoir de préférer pour cette enfant, aux soins d'une belle-mère, si parfaite qu'elle soit, la tendresse vraiment maternelle de sa tante qui l'adore, et qui, d'ailleurs, l'a-

vait auprès d'elle depuis trois ans quand j'ai épousé Rithé?..."

La seconde Mme Fanteuil s'appelait, de son prénom, Marie-Thérèse. L'union de la dernière syllabe du premier mot avec la première du dernier formait ce diminutif de Rithé, si doux à la ferveur du vieux mari, qui restait par une grâce persistante de son coeur futile et câlin, le toujours jeune adorateur.

Certes, plus de raisons existaient qu'il n'en découvrait lui-même pour qu'il s'applaudit d'avoir laissé grandir sa fille dans un milieu dont il n'appréciait que trop vaguement la saine et fortifiante influence. Mais tout au fond de lui-même une voix chuchotait que cette sage conduite lui fut dictée moins par un désintéressement de père que par un égoïsme d'amoureux. Une fois épris de Marie-Thérèse Clériot, il ne s'était pas soucié de rien au monde que de plaire à cette belle veuve et d'obtenir sa main d'abord, puis de se soumettre à toutes ses volontés. Or, la première volonté de Marie-Thérèse était de satisfaire tous les caprices de son fils Max. Et Jacques Fanteuil en épousant la mère, avait, de tout son coeur, adopté l'enfant. Le prodige de l'amour fit ce miracle que le père réel et plutôt indifférent de Marguerite devint le père adoptif très aveuglément et presque jalousement affectueux de Max. A ce phénomène, les années avaient ajouté leur oeuvre si lente et si sûre. Dans une nature comme celle de Fanteuil, très accessible aux impressions immédiates, mais facilement oublieuse de ce que dérobaient l'absence ou le passé, le beau fils présent devait élargir sans cesse la place conquise aux dépens de la fille lointaine.

Et pour dire à quel point la subdivision s'était accomplie, ne suffirait-

il pas d'indiquer que, si ce père se trouvait sur ce môle, cherchant à découvrir, sur le paquebot qui maintenant s'avancait, la silhouette de son enfant, c'était moins elle qui se trouvait en cause dans cette attente et dans ce retour que l'autre, le frère par alliance, homme fait maintenant, pour qui s'était récemment agitée l'ambition maternelle.

"La fille de mon mari est riche," s'était dit Mme Fanteuil. "Elle le sera bien plus encore quand elle aura hérité de son oncle et de sa tante Baxton. Mon fils a trois ans de plus qu'elle. La convenance des âges est parfaite. Les réunir, c'est décider leur mariage, car à vingt ans l'amour est une herbe folle qui pousse toute seule et sur tous les terrains. Pourvu que je ne me sois pas avisée de cela trop tard, et que Marguerite ne soit pas fiancée déjà en Amérique!..."

Il y avait toutefois mieux que des raisons d'intérêt pour que Jacques Fanteuil et sa femme,—celui-là d'après la suggestion de celle-ci,—souhaitassent un rapprochement, et, si possible, de l'inclination, entre Marguerite et Max. Mais sur les causes inconscientes ou précises d'un vœu après tout si naturel, ils ne s'étaient pas expliqués même entre eux, dans l'intimité la plus étroite.

Le retour de Marguerite avait été décidé. Non sans quelque difficulté du côté de la jeune fille. Dans ses lettres, elle exprimait bien un désir, peu impatient d'ailleurs, de revoir son père, et un autre désir, plus vif peut-être, celui de connaître ce Paris, où elle était née, et dont elle gardait à peine un vague souvenir. Mais sa tante ne pouvait l'accompagner, étant souffrante, hors d'état de faire le voyage. Et elle ne voulait pas se séparer de sa tante. D'ailleurs il devait être

bien entendu qu'elle ne venait sur le continent que pour une visite de quelques mois. D'autres réticences et objections perçaient dans ses réponses aux lettres pressantes de Jacques Fanteuil. Celes-ci contenaient, outre la soudaine effervescence du sentiment paternel, des arguments relatifs à cette date toute particulière de la majorité de sa fille, aux comptes de tutelle à rendre, à la hâte où il se trouvait de mettre l'héritière en possession de sa fortune.

"Pour me faire traverser l'Océan, mon cher papa, dites-moi que vous voulez enfin m'embrasser, mais ne me parlez pas de questions d'argent", répliquait Marguerite.

"Elle ne croit pas à mon affection... Cependant j'ai envisagé son bonheur avant le mien quand je me suis séparé d'elle, et depuis, en la laissant vivre là où elle se plaisait, où elle se trouvait heureuse," se disait Fanteuil, tandis que l'"Aquitaine" faisait son entrée majestueuse dans la passe étroite, entre les deux jetées.

Il s'écoutait ainsi prononcer intérieurement les paroles qu'ils se proposait d'énoncer devant Marguerite. Comment n'y croirait-elle pas? A force de se les répéter, il y croirait bien lui-même.

Sa sensibilité, récemment réveillée à l'égard de sa fille, n'admettait pas que celle-ci pût n'être point au diapason où il se sentait tout à coup lui-même. Il en eût souffert comme d'une profonde injustice. Mais il restait plein d'appréhension et de gêne, parce que la conscience de certaines réalités plutôt pénibles subsistait sous la fébrilité affective de son imagination.

Cependant l'"Aquitaine", parvenue au fond du bassin, arrivait à quai. Fanteuil maintenant suivait la foule, d'un mouvement machinal, dans un

subit engourdissement de son anxiété comme de sa joie. Tout à l'heure, tandis que le grand paquebot glissait le long du môle, il avait cru reconnaître sa fille. Une jolie petite personne blonde, penchée contre le bastingage, semblait avidement chercher des yeux quelqu'un parmi les spectateurs. Sûrement, c'était Marguerite. La voilà bien d'après sa dernière photographie, et les incertains souvenirs, et la ressemblance avec sa mère... Comme elle paraissait impatiente de le voir! Il lui faisait signe. Et même il criait son nom. Mais tout à coup, la jeune fille, levant joyeusement les bras, agitait son mouchoir, sans regarder dans sa direction. Et, comme Fanteuil se tournait, il avait aperçu une vieille dame et un jeune homme, qui envoyaient des baisers à la jolie passagère.

Ce n'était pas Marguerite. Son intuition l'avait trompé. Il en avait éprouvé une souffrance brusque et bizarre.

Debout à présent près du plan incliné par lequel on venait de relier la coupée au dallage du port, il regardait dans un sentiment d'oppression, de rêve, le flot des voyageurs s'échapper du transatlantique. La précipitation de toutes ces figures inconnues lui donnait le vertige. Mortifié, humilié presque, il avait la sensation qu'on lisait sur son visage son effarement de père incapable de reconnaître son enfant.

Ses yeux se troublaient et cillaient dans un picotement de larmes.

— "Monsieur Fanteuil, sans doute?... " interrogea une voix tranquille.

— "Oui, madame... mademoiselle... Est-ce toi, Marguerite?... " balbutia le pauvre homme tout éperdu.

— "Mais oui," répliqua la jeune fille. "Et vous allez bien, père?..."

On eût dit qu'elle l'avait quitté la veille.

Cette simplicité de façons acheva de dérouter Fanteuil. Tout bouleversé, il contemplait un fin visage, légèrement souriant et parfaitement calme, qui lui dérobaient un peu l'ombre d'un chapeau rond et le réseau brouillé d'une voilette. La délicatesse des lèvres roses entr'ouvertes sur le nacre mouillés des dents éblouissantes, et la douceur des clairs yeux noisette, faillirent le faire éclater en sanglots. Mais il observa que ces traits attendrissants se trouvaient juste à la hauteur de son regard.

— "Comme tu es grande!" murmura-t-il.

On les bouscula.

— "Sortons du chemin," fit Marguerite avec une initiative assez empreinte d'autorité.

Elle passa devant lui, et il admira la taille svelte, la grâce décidée, dans le long manteau de voyage. Une fierté lui gonfla le cœur. "Ma fille... c'est ma fille..." se disait-il. Déjà, il la chérissait, se persuadant qu'elle lui avait toujours été aussi précieuse qu'à cette minute.

Cependant Marguerite se dirigeait vers le train qui stationnait au long du quai.

— "Est-ce que nous n'attendons pas?" demanda son père.

— "Qui cela?"

— "Mais... tes amis... la femme de chambre... Avec qui es-tu venue?"

— "Je suis venue toute seule."

Fanteuil s'exclama. Ce n'était pas possible!

Marguerite se mit à rire.

— "Oui," dit-elle. "je sais. En France une femme mariée de dix-huit ans circule sans chaperon, mais on fait accompagner une fille de trente. Ne

sentez-vous pas, mon cher papa, le ridicule de cette coutume?"

Il resta penaud, tremblant de lui déplaire ou de la contrarier, comme si, au lieu de son père, il eût été quelque timide prétendant à ses bonnes grâces. Mais il éprouva confusément une impression de distance. Cette enfant venait d'un monde différent, avec une âme autre que celle dont il l'avait douée. Mais quelque chose émanait d'elle qui était plus qu'étranger imperceptiblement hostile.

Il lui demanda si elle préférerait partir de suite pour Paris, ou bien se reposer vingt-quatre heures à l'hôtel Frascati, où lui-même avait passé la nuit précédente.

— "Oh!" s'écria-t-elle avec une nuance de froideur, "j'arriverai toujours assez tôt à Paris."

Fanteuil comprit qu'elle marquait son peu d'empressement à faire connaissance avec sa belle-mère.

— "De toutes façons," ajouta-t-il, "je me suis arrangé pour t'avoir un jour ou deux avec moi tout seul. Ma femme est à la campagne avec son fils. Nous les rejoindrons que lorsqu'il te plaira.

— "Oh! alors, partons tout de suite pour Paris," dit vivement Marguerite, dont les yeux brillèrent.

Elle avait hâte de se trouver dans la ville fameuse, dont elle avait entendu dire, de l'autre côté de l'Océan: "Quand les bons Américains meurent, leur âme ne va pas au ciel, mais à Paris." Et ce paradis était son lieu de naissance. Là, elle retrouverait le souvenir de sa mère. Tout l'y appelait. Fallait-il que sa prévention fût forte contre Mme Fanteuil et Max pour qu'un élan si invincible, si naturel, en eût été entravé! Une anxiété étreignit le père.

Un instant après, la formalité des

bagages remplie, Jacques Fanteuil et sa fille montèrent dans le train. Ils choisirent un compartiment où ils avaient la chance d'être seuls. Ce fut la première minute où ils purent s'isoler, s'appartenir un peu, tout étourdis encore par le brouhaha, la bousculade de l'arrivée.

— "Tu ne m'as pas encore embrassé, ma chérie," fit le père.

Elle ôta sa violette, et tendit ses joues minces, d'une fraîcheur mate, qu'aucune émotion apparente ne colorait. Elle reçut assez indifféremment la caresse paternelle.

— "On l'aime un peu, ce vieux père?..." demanda Fanteuil tout remué.

— "Bien sûr, papa," fit-elle avec un sourire aux lèvres et dans les doux yeux noisette.

Il était si charmant, ce sourire, que le père n'y voulut pas voir de la condescendance.

— "Ote aussi ton chapeau, que je te voie mieux," demanda-t-il.

Elle obéit, et, d'un coup de doigt fit bouffer ses cheveux. Ils étaient de la même nuance brun rosé que ses prunelles: le ton illustré, chatoyant, d'une noisette mûre. Abondants, souples et gracieusement noués en une torsade haute sur les racines en auréole, ils atténuaient par leur ampleur la longueur un peu aiguë du visage. L'ensemble, sans composer une beauté parfaite, exerçait une séduction, qui ne manquait pas de s'accroître pour l'observateur à mesure qu'il étudiait cette jeune physionomie. Tous les détails en étaient marqués de finesse, de distinction, d'expression intense, sans mièvrerie ni fragilité. La pâleur unie de la peau était chaude et saine comme un pétale de rose blanche.

— "Allons, j'ai une fille ravissante," dit gaiement Fanteuil, en lui pinçant le menton.

— "Ei dons, père!" s'écria-t-elle en riant. "Laissez-moi connaître par d'autres que par vous l'exagération de la flatterie française.

— Mais tu es Française, corbleu!" cria-t-il. "Tu ne nous apportes pas, j'espère, les préjugés désobligeants que les étrangers ont contre nous!..."

Elle redevint sérieuse et ne répondit pas.

II

Pendant toute cette journée et toute celle du lendemain, le père et la fille cherchèrent mutuellement à se pénétrer, à se connaître, ou plutôt le père ne s'efforça qu'à une chose: s'expliquer à sa fille et lâcher qu'elle prit de lui l'opinion qu'il souhaitait en avoir lui-même.

Elle l'écoutait, souriait, hochait la tête, ne disait pas grand'chose. Et l'évidence, chez elle, d'une supériorité de caractère, ressortait si indéniable de leur entretien, que Marguerite en était gênée elle-même.

— "Voyons, père... Pourquoi me dites-vous tout cela? Vous avez agi comme vous avez voulu. N'était-ce pas votre droit?"

— Mais, chère enfant, je ne veux pas que tu penses..."

Il repartait, s'épanchait en longues périodes, ne pouvant croire que cette attestation paisible de son droit d'agir à sa guise ne cachât pas quelques blâme latent. Sa nature faible, émotive, pleine d'imagination dans le sentiment, ressentait un peu follement le besoin d'une affection et d'une admiration filiales dont il s'était fort bien passé jusque-là et qu'il n'avait rien fait pour conquérir depuis des années.

— "Si tu ne me comprenais pas bien, tu ne m'aimerais pas," disait-il,

ne devinant pas cette vérité de psychologie élémentaire que, précisément, ce qu'il y avait de modéré dans la tendresse de sa fille venait de ce qu'elle le jugeait avec une trop nette clairvoyance. Mais il appelait "le comprendre", accepter sa physionomie morale sous le jour par lequel il la déformait inconsciemment à son avantage.

— "Moi, ne pas vous aimer?... protestait Marguerite avec son intonation toujours égale. "Est-ce que c'est possible, voyons, cher père? Me prenez-vous donc pour un monstre?"

Il dut se contenter de cette réponse, trop éloignée à son gré du petit roman paternel et filial dont les touchantes péripéties s'esquissaient dans sa sensibilité ondoyante et chimérique depuis l'annonce du retour de sa fille. A mesure que passaient les heures, il se sentait plus intimidé devant Marguerite. Pourtant il lui demanda de le tutoyer.

Elle lui répondit avec sa bonne grâce aisée, voilait des idées arrêtées et volontaires:

— "Ce me sera difficile, père, à cause de l'habitude de parler anglais. Tout le monde se dit "vous" dans cette langue-là, vous savez bien.

— C'est que..." (il hésita) "Max me tutoie... Et ne serait-ce pas inconvenable?..."

Elle l'interrompit, les sourcils élevés, avec un petit air surpris, dédaigneux indescriptible.

— "Max?... Quel Max? Ah!... votre beau-fils, Max Clériot.

— Oui, tu comprends... Il était si jeune quand j'ai épousé sa mère, j'ai tout à fait servi de père à ce pauvre enfant."

Comme la jeune fille tombait aussitôt dans un de ces silences qui gla-

çaient Fanteuil, il reprit, se sentant rougir :

— “On ne t'en a pas dit trop de mal, j'espère, là-bas, en Amérique?... C'est un garçon un peu léger, peut-être... Mais une si franche et loyale nature!... Tu verras.” Elle sourit.

— “Pourvu qu'il soit gentil avec vous, père, je le trouverai toujours parfait. Pour ce que j'en veux faire...”

— Mais tu en feras, j'imagine, un ami... un frère, si c'est possible

— Oh! papa, à quoi bon? Nos deux chemins sont tellement séparés!...”

Ce fut lui, cette fois, qui ne répliqua pas.

Il savait bien, d'ailleurs, que si Marguerite avait pu concevoir une opinion défavorable de Max, et fortifier cette fâcheuse impression par les commentaires de sa famille américaine, c'était sa faute, à lui. Incapable de garder par devers soi des préoccupations harcelantes, il n'avait que trop parlé dans ses lettres outre-mer des sottises de son beau-fils, à des moments où ces sottises le menaçaient de très graves questions d'argent auxquelles sa fille ne pouvait toujours demeurer étrangère.

Tout cela s'était arrangé plus ou moins bien de ce côté de l'Océan. Mais avait-on oublié de l'autre?...

Ces questions d'argent, dont saignait intérieurement Jacques Fanteuil, et qui empoisonnaient sa joie de revoir sa fille, il essaya, dès le premier jour, pendant qu'ils se trouvaient tous deux seuls dans l'appartement, rue Auber, de les arborer avec elle. Marguerite le supplia de remettre ce sujet à plus tard.

— “Mais, mon enfant, il s'impose par les circonstances mêmes, ce sujet. Réfléchis que demain, quand nous te recevrons à la campagne, c'est chez toi que tu te trouveras. Nous habitons,

à Enghein, cette belle propriété des “Marguerites”, dont ta pauvre mère avait eu la fantaisie, et que j'avais nommée d'après vos deux noms semblables, à elle et à toi, comme elle aimait ce séjour au bord du lac!... Nous avons eu toutes les difficultés du monde à faire cette acquisition par ce qu'on appelle un “remploi” d'une partie de sa dot. Le notaire...

— Oh! papa, ne parlons pas de notaire... pas encore du moins... Et, tiens!... Si tu n'en parles pas, je te tutoierai” déclara Marguerite, avec un premier mouvement de familiarité, de câlinerie, qui enchantait son père.

Il l'embrassa, ravi. Puis il voulut insister.

— “Cependant, fillette, ta maison...

— Ma maison est la vôtre. Ne savez-vous pas, cher papa?...

— Et ce tutoiement!...” s'écria-t-il.

— “C'est vrai. Ne sais-tu pas que, je suis contente d'être enfin majeure, c'est que je vais pouvoir mettre un peu les choses à leur place? Tu demeures aux “Marguerites”, et moi, j'habite New-York. N'est-il pas absurde que je détienne une maison dont je n'ai que faire, et que tu ne sois pas le propriétaire d'une demeure où ma pauvre maman a voulu que tu fusses chez toi?...

— Mais tu l'habiteras, cette maison.

— Oh! pour quelques semaines, de temps à autre, en passant.

— Ne comptes-tu pas te fixer, te marier en France?”

Elle dit vivement, étudiant une réponse directe :

— La première signature que j'apposerai chez ce fameux notaire fera monsieur Jacques Fanteuil propriétaire des “Marguerites”.

Il voulut s'en défendre. Elle lui imposa silence, et, cette fois, sans froideur impérative, mais avec un vrai

baiser d'enfant, spontané, espiègle et tendre. Le père en eut les larmes aux yeux.

Le lendemain, comme le temps était splendide, Fanteuil eut l'idée que Marguerite, en arrivant à Enghein, aurait plaisir à traverser le lac, et prendrait meilleure opinion de la propriété si elle l'abordait ainsi du côté pittoresque, par la berge. Les "Marguerites", en effet, se trouvaient situées tout au fond du grand lac, et le trajet serait plus agréable qu'en contournant par la longue routes des voitures. Il télégraphia donc à son beau-fils de venir avec son embarcation à leur rencontre jusqu'au casino, où il se rendraient tout droit en quittant le train.

Et ce fut là, au long d'un parterre fleuri de roses, dans un miroitement de soleil et d'eau, que Marguerite fit connaissance avec Max.

— "Maintenant", dit Fanteuil après les avoir présentés l'un à l'autre, "sachez que vous ne pouvez me rendre plus heureux qu'en vous considérant comme frère et soeur."

Moins de cinq minutes après que cet avis eut été donné, Max, tendant la main à Marguerite pour la faire descendre dans le canot, la traita cérémonieusement de "mademoiselle". Le père jugea prématuré de faire une observation. Les rapports s'assoupliraient d'eux-mêmes. Et d'ailleurs il ne se sentit pas le coeur de reprendre son beau-fils pour une formalité qu'imposait presque l'attitude singulièrement distante de Mlle Fanteuil.

Elle s'était assise au fond du bateau, sur le siège garni de coussins et son père prit place à côté d'elle. Max dégagea les avirons et commença de ramer. Les premières minutes s'écoulèrent silencieuses.

L'eau du lac miroissait sous le soleil. Marguerite abaissa son ombrelle

du côté de l'aveuglante réverbération, et regarda vers la rive. C'était une succession de jardins pleins de fleurs, ombragés de hauts arbres, qui tous aboutissaient à la berge par une terrasse, ou quelque haie de roses, ouverte sur un pontonnement où s'amaraient des canots. Partout des feuillages somptueux et profonds abritaient des allées tranquilles, où traînaient des sièges rustiques, où se suspendaient des hamacs garnis de franoquettes brillaient parmi la verdure. Marguerite murmura :

— "Ah! c'est joli... vraiment..."

— "N'est-ce pas?" dit Fanteuil. "Et tu comprends l'engouement de ta mère..."

La phrase resta suspendue. Max, d'une saccade brusque, avait dérangé la cadence des rames. Involontairement, Marguerite lui jeta un coup d'oeil. Il venait de rougir et détournait un peu la tête.

Fanteuil se sentit troublé, comme si son mot tout naturel eût comporté quelque chose de blessant pour son fils d'adoption. Pourtant le jeune homme n'éprouvait que la secousse de l'inattendu, et la crainte qu'une allusion semblable ne heurtât sa propre mère, à lui, si on la laissait échapper devant elle. Il pressentit à quel point son beau-père se trouvait rejeté dans le passé par les quarante-huit heures vécues avec l'enfant de son premier amour. "Pourvu que maman ne s'en trouve pas meurtrie, si peu que ce soit!" songeait-il.

Marguerite en l'examinant, ne devina pas cette pensée. Elle soupçonna des sentiments égoïstes et injustes. Mais toute préparée à la découverte d'une nature antipathique, elle ne s'arrêta pas à démêler ce qui devait sûrement lui déplaire. Sur le moral de Max, elle se croyait fixée. Si son re-

gard, qui venait seulement de bien voir le jeune homme, s'attardait et revenait vers lui à la dérobée, c'est qu'elle s'étonnait beaucoup de le trouver tel au physique.

D'abord, elle eut l'impression d'une force peu ordinaire, qui se dégageait des mouvements aisés du rameur comme du relief de ses larges épaules et de ses bras musculeux sous le veston de flanelle blanche. Elle avait remarqué ces ligues athlétiques chez les jeunes Anglo-Saxons, mais ne les imaginait pas chez un Parisien, que dans son for intérieur, elle désignait par l'épithète, déjà démodée ici, de "gommeux". D'autant que celui-ci, à peine plus grand qu'elle, n'avait, au premier aspect, démenti aucun de ses préjugés. Mais cette façon énergique et tranquille de manier les avirons était certainement de quelqu'un habitué à d'autres exercices qu'à flâner la canne à la main de la rue Drouot à la Madeleine.

D'ailleurs rien n'excluait plus les idées de fatuité, d'élégance convenue et de mannequin de tailleur, que la physionomie de Max. Un type assez étrange, ce garçon, avec son visage court et basané, aux larges méplats, aux traits secs et fins, à la bouche d'une délicatesse enfantine sous une très petite moustache. Mais les yeux surtout frappèrent Marguerite: étroits et longs, avec une frange épaisse de cils très noirs qui les cernait singulièrement. Elle pensa tout de suite à des figures de Giotto, qu'elle connaissait par des reproductions. Point n'est besoin de cultiver, comme elle le faisait, la peinture, et d'être versé dans l'histoire de l'art, pour distinguer, rien qu'à de tels yeux, soulignés et aigus, une oeuvre du vieux maître florentin. Ceux de Max, qui s'effiliaient dans le sourire jusqu'à presque se fermer, pa-

raissaient grands lorsque leurs prunelles grises étincelaient de l'éclat un peu dur, et parfois presque sauvage, que sa soeur par alliance y remarquait en ce moment.

Tout à coup il les dirigea vers elle, car il se sentait observé. Ce fut vif et scintillant comme une parade de fleuret. Mlle Fanteuil tressaillit et détourna les siens.

Son père demanda alors des renseignements sur ce qui s'était passé aux "Marguerites" depuis son départ pour le Havre.

— "Rien de particulier," fit le jeune homme.

— "N'aviez-vous pas un match de tennis dans l'île?"

— Oui, mais maman avait un peu de migraine. Je n'ai pas voulu la quitter.

— C'est dommage. Tu aurais gagné sûrement."

Max eut son rire, un rire de gamin, d'une fraîcheur puérile, qui voilait ses yeux et découvrait des dents perlées dans une bouche menue. Puis d'une bonne voix un peu rauque:

— "La belle affaire, être vainqueur dans un match de tennis!... Tu ferais croire que je place drôlement mon ambition."

Il regardait Marguerite, dont il n'avait pas osé prononcé le nom.

Le père, du même ton plaisant, répondit:

— "Ton ambition? Mais tu n'en as pas un atome. Plaise au ciel que cette fillette-là t'en apporte un peu d'où elle vient!"

— "Ce n'est pas là un bagage de femme," dit Max un peu rudement.

— "Oh! pardon," fit Marguerite. "Toute créature humaine doit regarder en avant vers un but, ou bien en haut vers un idéal. L'ambition est

aussi nécessaire à la femme qu'à l'homme, je vous assure.

—Je ne suis pas de votre avis," reprit Max. "Pour moi, la femme n'a qu'un rôle: obéir."

Mlle Fanteuil fut tellement suffoquée qu'elle ne répondit pas tout de suite. Son père qu'alarmait toute apparence d'antagonisme entre les deux enfants, intervint:

—"Voyons, vous n'allez pas continuer à vous dire "vous", et à échanger des aperçus philosophiques sur ce ton cérémonieux. Je veux qu'on s'appelle par son petit nom et qu'on se tutoie. Vous êtes frère et sœur, que diable!"

Les deux jeunes gens se turent.

—"Allons, Marguerite..."

—"Oh! père," s'écria-t-elle gaiement," ne te mets pas toi-même dans ton tort en m'appelant Marguerite. Chez tante Baxton, personne ne me donne jamais ce nom à n'en plus finir. On m'appelle Maggie ou Daisy, ou quelquefois tout simplement Mag.

—Tiens! Mag et Max," dit Fanteuil, en regardant tour à tour les deux beaux jeunes êtres que rapprochaient une telle assonance, et qu'il aurait voulu réunir dans la vie comme il les unissait dans son cœur.

Mais ni l'un ni l'autre ne le suivit sur le domaine des coïncidences. Marguerite pinça légèrement les lèvres et Max, tout en remuant, regarda au large du lac. Il eut alors de nouveau l'expression presque farouche que prenaient au repos ses yeux clairs dans son masque brun, et le dessin violent de sa mâchoire, expression qui faisait penser à un aigle, à un oiseau de grand vol, sondant l'espace à travers les carreaux d'une cage.

On tourna l'île, où la jeunesse riveraine, réunie en une petite société nautique, a installé des ateliers de ré-

paration pour les canots, un jeu de tennis, des escarpolettes. Au fond du lac, une grande propriété apparut, très différente des nids de verdure, familiers et riants, aperçus jusque-là. Une immense pelouse, encadrée de superbes arbres, se déployait jusqu'à la rive, qui tombait abruptement dans l'eau par une courte assise de maçonnerie verticale, sans garde-fou. Au fond, une construction en briques grisâtres, à tourelle octogone, d'une élégance sévère, rappelait certains castels d'Ecosse. Comme habitation et jardin, c'était un peu grandiose de style pour un site coquet et si voisin de Paris. Mais la vaste nappe du lac, étendue par devant dans sa longueur, puis s'allongeant en deux bras qui isolaient le domaine, permettait ici plus d'illusion. La poésie mélancolique de l'ensemble séduisit Mlle Fanteuil.

—"Ce sont les "Marguerites," lui dit son père.

—"Le nom est trop mignard pour le décor, qui a du caractère," observa-t-elle.

—"J'espère bien que tu ne le changeras pas," s'écria-t-il vivement.

—:Mais, papa, je vous le répète, je n'ai plus rien à y voir. Tout cela est à vous, et le sera régulièrement bientôt."

Malgré la simplicité mise par Marguerite dans ses paroles et dans l'acte généreux qu'elles impliquaient, la jeune fille ne put s'empêcher de goûter avec une satisfaction malicieuse l'effet produit sur son beau frère. Quelque chose de brillant comme un éclair de surprise et d'enthousiasme anima le visage de Max, y resta un instant, et ne s'éteignit guère que devant un furtif sourire de Mlle Fanteuil. "Ah!" pensait-elle, "comme une libéralité d'argent et une évocation de

ma richesse humanisent ce beau ténébreux! C'est bien ce qu'on m'avait dit en Amérique".

Mais elle fut saisie d'entendre brusquement la voix du jeune homme.

— "Notre père ne vous a-t-il pas demandé de le tutoyer?" demandait-il.

— "Pourquoi me dites-vous cela?" répliqua-t-elle avec un raidissement immédiat, que provoquait, non seulement l'intervention, mais cette idée de parenté égale indiquée par les mots "notre père."

— "Parce que je viens de découvrir combien vous souhaitez de le rendre heureux. Et, comme je le connais, je vous en indique le meilleur moyen."

La vérité de cette phrase devint évidente par une larme qui trembla aussitôt sous la paupière de Jacques Fanteuil. Max avait-il déjà deviné que ce père exaltait depuis deux jours son insouciance de tant d'années, et que, de la grande jeune fille, très calme, passablement hautaine, ou de l'homme aux cheveux gris, le plus inquiet des deux, le plus désarmé, le plus prompt à l'attendrissement et à la soumission, n'était pas la première?...

Quant à celle-ci, pour le moment, elle demeurait interloquée. Qu'est-ce que Max avait voulu dire?... Prétendait-il lui donner une leçon?... lui faire comprendre qu'un cadeau d'une centaine de mille francs ne valait pas une marque de tendresse filiale?... De la tendresse... Mais pourquoi donc en donnerait-elle?. On ne lui en avait pas demandé de ce côté de l'Océan depuis son enfance. Son père s'était créé d'autres affections. Affaire à ces gens-là de se câliner réciproquement, puisqu'ils s'y entendaient si bien. Quant à elle, si elle s'en tenait à son devoir, elle aurait déjà lieu de s'en applaudir. Et ce n'était pas un Max Clé-

riot, un intrus, et, de plus, un étourdi, déjà coupable à sa connaissance d'assez graves écarts, qui le lui apprendrait.

Pourtant elle restait sous une impression de malaise. La joie mêlée d'inconscient orgueil qu'elle venait d'éprouver à dire à son père, et devant ce témoin: "Les "Marguerites", sont à vous", s'était soudainement évaporée. Une réflexion sentimentale n'avait-elle pas provoqué chez ce père plus d'émotion que le don magnifique? "Voilà bien la sensiblerie française qu'on m'avait dépeinte. Tout ici tient dans les mots," se dit Marguerite. Car elle voyait sa patrie avec des yeux d'étrangère. Pourtant elle s'irritait surtout qu'on y eût déjà trouvé moyen de lui inspirer un vague mécontentement d'elle-même. Et elle ne démêla pas à quelle impulsion de bonne grâce ou de jalousie elle obéissait lorsque ayant, encore entendu Max tutoyer Fanteuil, elle se décida à le tutoyer elle-même au moment où le canot abordait.

— Sais-tu, père, que tes "Marguerites" ont un petit air romantique? Cete crique sombre et écartée, ce sentier qui suit le lac sans garde-fou, évoquent des idées de mystre et de drame."

Tous deux se dirigèrent vers la maison. Max restait en arrière, occupé avec son bateau. Comme ils débouchaient d'une allée de sapins, Marguerite vit venir une dame vêtue de clair sous une ombrelle blanche. Un petit chien jappait et sautait autour d'elle.

— "Voilà ta belle-mère", murmura Fanteuil, dont le coeur battait.

La dame, en les apercevant, précipita son pas. Des exclamations, encore indistinctes, mais joliment modulées,

parvinrent à Marguerite, qui, enfin, perçut ces mots :

—“Sois la bienvenue, chérie!... Si tu savais comme je t'aime déjà!...”

Puis ce fut un tourbillon. Des bras l'enveloppaient. On l'embrassait. Des frisettes de cheveux, dont elle n'avait même pas encore vu la couleur, lui frôlaient le front et la joue. Des paroles chuchotées lui caressaient l'oreille.

—“Dieu, qu'elle est jolie, la mignonne!... Et tu es ma fille, tu sais. Il faut m'appeler maman. Ainsi tu es venue toute seule, mon pauvre trésor? De tout là-bas, d'Amérique?... Est-ce possible?... Quel crime de risquer un bijou comme ça!...”

Marguerite éprouvait des vellétés de résistance, mais aussi une certaine envie de rire, et, malgré ses préventions, quelque chose comme une vague douceur. L'exagération affectueuse ne sonnait pas faux. C'était l'expansion d'un cœur léger, qui se grisait de son propre élan. Cela ressemblait au ronron et au frôlement velouté d'une chatte, dont la grâce est irrésistible même si l'on en devine la secrète exigence. La raideur yankee de la jeune fille, plus voulue, et surtout plus acquise, que naturelle, fléchit tant soit peu dans cet enveloppement câlin.

—“Tes bagages viennent d'arriver, mignonne. Je vais te conduire à ta chambre. Tu dois souhaiter de t'installer, de te sentir chez toi, dans ton “home”, comme vous dites là-bas. C'est bien le mot, n'est-ce pas?—Oui, madame.

—Comment “madame”?... Tu ne va pas m'appeler “madame”, j'imagine!”

Dans son mouvement de stupéfaction, Mme Fanteuil s'était écartée de deux pas, et Marguerite put enfin

constater quelle sorte de personne était la femme de son père.

Elle lui trouva l'air véritablement très jeune pour les quarante-trois ou quatre ans qu'elle devait avoir. Et pourtant les cheveux grisonnaient sans doute sous le nuage de poudre, qui semblait une coquetterie. Mais c'étaient de si beaux cheveux qui ondulaient et frisaient d'eux-mêmes, en veloutes épaisses ou en bouclettes floconneuses! D'un noir profond sur la nuque et dans la haute torsade, ils se glaçaient autour du front d'un imperceptible frimas. Et cette neige paraissait artificielle ou précoce, tant restait fraîche la peau mate de brune, et tant il y avait d'éclat dans les yeux, si foncés qu'on n'y distinguait pas la pupille. Ces yeux-là, tendres et noyés d'une ombre attirante, ne ressemblaient guère aux prunelles métalliques étroitement serties et parfois durement scintillantes de Max. Mais la mère et le fils avaient le même fin profil brusqué, un peu court, entre des joues amplement modelées, et la même bouche menue aux dents de perle. Seulement les traits, d'une mâle sécheresse chez le jeune homme, s'em-pâtaient un peu chez Mme Fanteuil par la maturité féminine. Avec une tendance à engraisser et la suavité souriante de sa physionomie, elle ne faisait pas penser, comme lui, à l'ardent Giotto, mais au sensuel et insouciant La Tour, et la brume de poudre qui estompait ses cheveux complétait l'analogie avec un pastel du XVIIIe siècle.

Maintenant, d'une voix gazouillante, mais qui, par un mystère d'harmonie avec le souriant visage et le fond de nature candide, ne paraissait pas affectée, elle en appelait à son mari :

—“N'est-ce pas, Jacques, elle doit

me traiter comme sa maman, cet amour?...

—Elle a déjà bien de la peine à me traiter comme son papa," dit Fanteuil avec un peu d'amertume.

—"Oh! père..."

D'un mouvement spontané, et comme dégoûrée par la chaleur ambiante, Marguerite lui sauta au cou. Puis elle dit gracieusement à sa belle-mère :

"Je vous appellerai "marraine..." Voulez-vous?

—Il faut te contenter de cela. Rithé... Et c'est beaucoup, tu peux m'en croire", fit le père avec un rire détendu, presque joyeux.

III

Marguerite Fanteuil à Mrs Réginald W. Baxton, à New-York.

Les Marguerites, 21 juin.

"Tante darling,

"Sois tranquille, ce mot anglais est le seul dont je ferai jamais usage avec toi. Mais il est si doux, si joli!... Et il te ressemble tant!... Pour le reste, gardons toutes deux entre nous notre adorable langue française, qui est bien, je crois, la plus belle fleur de notre terre natale. Allons!... ne fronte pas les sourcils. Ne crois pas que je vais te dire du mal d'un pays auquel tu demeures si vivement attachée. Il est le mien aussi. Je le sens bien, je t'assure, et à toute minute davantage, depuis que j'ai mis le pied sur le quai du Havre... Ce quai, où mon pauvre papa m'attendait, avec sa joie troublée de remords, son air de coupable qui m'ont émue plus que je ne me souciais de le laisser voir.

"Mais que veux-tu?... Il faut bien

te l'avouer: jusqu'à présent tout ici a confirmé pour moi les préventions que, malgré toi, notre entourage et mon oncle Réginald lui-même m'ont inculquées contre nos aimables et légers compatriotes. Leur grande affaire est, pour les meilleurs, la sentimentalité, pour les pires, le plaisir. Et tous me semblent également redouter l'effort.

"Maintenant disons tout de suite que je suis tombée dans un milieu qui, même en France, doit être exceptionnel sous ce rapport. Je puis me croire chez un peuple d'enfants.

"Ce pauvre papa,—que j'aime tous les jours un peu plus,—il est mon cadet!... et de beaucoup, je t'assure. Il reste persuadé que sa séparation d'avec moi et son indifférence prolongée (car c'était de l'indifférence il n'y a pas à dire), doivent être justifiées ou excusées à mes yeux. A chaque instant, ce sont des allusions qui, pour un peu, me feraient sourire, sur ses devoirs et ses obligations, sur mon intérêt même, qui l'ont contraint à cette dure (?...) nécessité. Tandis qu'au contraire, tout me prouve que depuis nombre d'années, son cœur, sa vie, ses préoccupations, furent absorbés et détournés par une seule affection, absolument exclusive.

"Toutefois il a fait ce qu'il a voulu. La pensée ne me vient même pas de le juger. Et je n'ai pas été élevée dans cette idée toute française que les parents doivent compte de leurs sentiments et de leurs actes à leurs enfants. J'étais heureuse et bien soignée. C'est le seul point sur lequel sa conscience aurait eu quelque chose à dire. Et elle ne pouvait l'embarrasser d'aucun blâme. Alors?...

"Seulement, voilà... Par ce besoin exagéré de tendresse dont se tourmentent tous les Français (quand ils

ne sont pas dominés par le besoin de plaisir), papa ne peut admettre que sa fille ne le chérisse pas autant qu'elle hérit ceux qui l'ont élevée, c'est-à-dire toi d'abord, tante darling, et mon oncle Réginald. Oh! l'oncle... qu'on trouverait si peu aimable de ce côté-ci de l'eau, avec son air froid, sa voix brève, et qui est cependant un être de dévouement admirable, n'ayant que ton bonheur et le mien pour but, et travaillant encore comme un débutant comme un mercenaire, pour que nous soyons les reines de New-York.

"Papa, lui, qui adore sa femme, — sa Rithé, comme il l'appelle, — n'a pas trouvé dans cet amour l'énergie de refaire sa fortune. Il est toujours l'employé de messieurs Mandret, les grands banquiers, qui, après avoir naguère à peu près provoqué la ruine et le suicide de mon grand oncle Fanteuil, se sont montrés bons princes et ont pris le neveu, — ruiné également, — dans leurs bureaux. Oh! si j'étais un homme!..."

"Mais ne me suis-je pas interdit de juger mon père?..."

"Je puis prendre un peu plus de liberté avec ma belle-mère, dis, tante darling?... L'excellente femme!... Je n'aurais cependant pas le coeur de la critiquer trop sévèrement. Elle est d'une si séduisante inconscience, d'un si caressant égoïsme, d'une si suave tyrannie, et surtout d'une jalousie tellement attendrissante!..."

"Jalouse?... Et de qui?" demanderas-tu."

"Mais, de son mari."

"Et quand? et à propos de quoi?"

"Mais toujours, et à propos de tout. Dans le passé, dans le présent, dans l'avenir."

"Cela t'étonne, à épouse américaine? Ne, si calme dans la sécurité de son foyer, si confiante dans la loyauté de

ton compagnon de route!... Ah! petite tante, il y a bien d'autres choses qui t'étonneraient ici. Et particulièrement ce fait, — oublié par toi sans doute depuis que tu as franchi l'Océan que tu partages l'activité physique et cérébrale de la femme anglo-saxonne, — ce fait que, sous prétexte d'appartenir à notre sexe, on peut être aussi dépourvue de pensée, d'intérêt général, d'occupation, de vie intérieure et d'action externe, qu'un animal de luxe. Mme Fanteuil mène exactement l'existence de son petit fox-terrier, Microbe, sauf qu'elle fait elle-même sa toilette et qu'elle y met beaucoup de temps. Cela ne veut pas dire qu'elle soit coquette. La coquetterie l'obligerait à quelque application, à des démarches, à des soucis. Elle est bien trop nonchalante pour cela. D'ailleurs, elle a été, — et, ma foi, elle est encore, — assez belle pour s'épargner même ce tracass. Elle est plus que belle, — grisante et charmante. Mon père a quelque raison d'en être fou. Et quand il cherche maladroitement des excuses pour m'avoir si bien oubliée pendant douze ans, je lui crierais volontiers, si le respect ne s'y opposait: "Tu n'en as qu'une, d'excuse, mais elle suffit. Ta Rithé, avec ses yeux de velours noir et ses chatteries langoureuses, te captivait tout entier jusqu'aux moindres fibres de ton coeur."

"Si tu savais, tante, à quel point cette personnalité d'homme est dissoute, pour ainsi dire, dans cette souple, et fluide, et insignifiante nature de femme! Père a positivement peur de cette créature pourtant si douce!... Il a peur d'un froncement de sourcil, d'une bouderie, d'une larme."

"En veux-tu la preuve? Tu y constateras en même temps la jalousie respectueuse de ma belle-mère."

“Avant tout, il faut que tu saches qu'elle est aux petits soins pour moi, qu'elle m'enveloppe de câlineries presque trop flatteuses, — (ce genre-là m'agace un peu) — qu'elle excuse tout ce qui lui paraît chez moi des extravagances, et se prête à tous mes caprices. C'est un détail indispensable à la compréhension de l'anecdote. Si je ne l'ai pas signalé plus tôt, si je n'en marque pas plus de reconnaissance, c'est qu'à part moi, tout au fond de moi, j'ai une mauvaise pensée, — oh! si mauvaise que je ne peux pas la dire, même à toi. Il y a beaucoup de grâce facile, une certaine dose d'indifférence, et un peu de sympathie vraie, dans l'engouement dont s'est prise pour moi Mme Fanteuil. Il y a aussi, je n'en doute pas, le désir de rendre heureux mon père. Mais peut-être y a-t-il encore autre chose. Ces natures vides, quand elles, sont envahies par une idée, s'y livrent avec ténacité, concentration et esprit de suite. Elles mettent alors en oeuvre des ressources d'habileté dont on ne se méfie pas. Et je ne puis m'empêcher de croire que ma belle-mère a son idée.

“Donc, tu te rappelles, tante darling, que tu m'avais souvent parlé d'un portrait de maman, fait à l'époque de ses fiançailles, par ce pauvre grand peintre, mort trop jeune, Bastien Le-page. Tu m'avais dit que c'était criant de ressemblance, et une très belle oeuvre, digne d'un musée. Je ne pensais, dès mon arrivée en France, qu'à la joie de le voir, enfin, de me représenter mieux que par des photographies et ta chère ressemblance, cette mère adorée, dont mon souvenir a si vaguement gardé les traits. Même tu te souviens que si je n'ai jamais demandé ce portrait à papa, c'était par délicatesse, pour ne pas l'en priver.

“Je le cherchai dans l'appartement

de Paris. Il n'y était pas. Aux “Marguerites”, pas davantage. Je me décidai à en parler à mon père. Si tu avais vu son embarras, presque sa détresse! J'en compris la cause quand il se décida à me conduire devant ce précieux portrait. Devant? . . . hélas! je devrais dire derrière, car la toile était retournée contre le mur, à terre, et cachée encore par des panneaux à coulisses formant armoire. Une armoire inutile d'ailleurs, dans une pièce où s'entassaient des meubles de rebut.

“Je ne fis aucune observation à papa, dont l'air foudroyé m'apitoyait. Mais je lui demandai de faire descendre ce portrait dans ma chambre.

— “Je ne peux pas,” murmura-t-il, les larmes aux yeux.

— “Pourquoi?”

— “Marie-Thérèse souffrirait trop de le voir.

— “Elle se doute que j'ai une mère, cependant, et que je conserve le culte de son souvenir.

— “Tu ne peux pas comprendre, ma petite fille. Tu n'es pas mariée, tu ne sais pas ce que c'est que la jalousie.

— “Mais, papa . . . pour moi, chez moi, dans ma chambre . . . En quoi ça la touche-t-il? . . .”

“Il n'y avait pas de raisonnement possible. Père n'entendait même plus. Il jetait vers la porte les regards d'un criminel qui craient d'être surpris.

— “C'est bien, ne t'en occupes pas. Je vais lui demander moi-même,” déclarai-je.

Je crus qu'il se mettrait à genoux pour m'en dissuader. Mais j'éluais, — un peu vivement, je l'avoue, — ses représentations. Trop de choses s'agitaient en moi, et surtout la volonté impérieuse de ne plus me séparer de la chère image. Je venais de la contempler, elle, comprends-tu? . . . Elle,

qui est presque pareille à toi, sa soeur, et qui, en outre, est ma mère. Et elle est morte... Et tu es loin... Et je n'aurais pas votre chère figure!... Ah! tu ne sais pas ce que j'éprouvais. Je l'en aimais davantage, de tant te ressembler. Et je t'en aimais davantage, de me donner la tendresse que je lisais dans ses yeux si vivants, si rayonnants, qui me bouleversaient.

"Tu n'aurais pas reconnu ta tranquille Maggie si tu m'avais rencontrée dégringolant les étages à la recherche de Mme Fanteuil. L'idée de repartir tout de suite pour l'Amérique en emportant le portrait se dessinait dans ma tête... J'étais prête à quelque folie.

"Je trouvai l'indolente Marie-Thérèse en train de se balancer sur un rocking-chair, dans le jardin, sous une voûte de verdure qui encadre la plus ravissante perspective du lac.

"Son fils était auprès d'elle, se livrant à la chasse aux moustiques. Imagine-toi ce grand garçon de vingt-quatre ans, attentif et aux aguets, avec l'expression d'un chat qui épie les mouvements, occupé à préserver sa mère de toute piquûre. Que veux-tu?... Il l'idolâtre. Tu ne te figures pas ce qu'on dépense de tendres sentiments aux "Marguerites". N'empêche que moi j'avais l'air d'une barbare en venant mendier le portrait de ma mère. Enfin!...

"Oh! je ne fis pas de phrases. Je dis la chose en quatre mots. Mme Fanteuil me regarda d'un air effaré. (J'avais peut-être été un peu brusque.) Mais c'est la figure de Max qu'il fallait voir. Il était devenu pâle, avec la mâchoire contractée, les yeux durs, — des yeux très drôles, petits, qui ont l'air immense tant le regard éblouit, mais un regard d'acier déconcertant et impénétrable. Si impénétrable que

je n'en devinai guère la signification à cet instant-là. M'en voulait-il d'apporter à sa mère une cause d'énervement? Était-il fâché pour moi que j'eusse trouvé le portrait de maman dans une chambre de débarras, et qu'on me le refusât? Peu importait d'ailleurs son opinion.

"Ici, j'ouvre une parenthèse pour te prévenir que je te parlerai le moins possible de mon frère par alliance. J'ai tout lieu de croire que Max appartient à cette catégorie nombreuse de Français qui n'ont qu'une seule préoccupation: le plaisir. J'ai rangé mon père et ma belle-mère dans la classe des sentimentaux. Jusqu'à nouvel ordre, il me faut considérer leur fils comme appartenant à l'autre classe, celle des joyeux farceurs. Je dis "leur fils", car je ne sais pas lequel des deux parents s'applique le plus à dorloter ce chérubin, fort et découplé comme le jeune David de Michel-Ange. Je ne veux pas être plus malicieuse que de raison. Mais que dirait l'oncle Réginald d'un gaillard de cette carrure sans autre profession que le canotage sur le lac d'Enghein ou la chasse aux moustiques autour de sa maman?

"— Eh bien, dis-je à Mme Fanteuil, "voulez-vous permettre, marraine (car je l'appelle "marraine"), que je fasse mettre dans ma chambre le portrait de ma mère?

"— Dans ta chambre?... Mais, ma chérie, écoute... Tu l'y mettras quand tu seras chez toi.

"— Alors j'y serai dans huit jours. Je vais l'emporter à New-York.

"— Petite folle!..." s'écria ma belle-mère, — avec la câlinerie de regard et d'accent qu'elle a toujours, même dans la tristesse, même dans la bouderie ou l'impatience, et qui désarme comme une rouerie enjôleuse d'enfant. — "D'abord, à New-York,

tu n'es pas chez toi, mais chez ton oncle Baxton.

— Je vous demande pardon. Chez mon oncle, j'ai mon chez moi, que tout le monde respecte.

— Ah! oui, l'indépendance anglo-saxonne.

— Si vous voulez. Mais je vous assure, marraine, que si je ne puis pas avoir ici le portrait de ma mère, je préfère retourner en Amérique."

"Dame!... je dois convenir entre nous, chère tante, que mon ton n'était pas conciliant. Je me trouvais dans ce que tu appelles un de mes "dark fits", où la Maggie rebute parfois ton indulgence elle-même. Mme Fanteuil avait l'air près de pleurer. Max intervint.

— Comment!" s'écria-t-il, "vous feriez cela, petite soeur?... Pour l'amour de votre mère, qui n'est plus, vous causeriez un cruel chagrin à votre père, qui est vivant... Est-ce là votre logique américaine?..."

— L'idée qu'il exprimait me sembla venir d'un cœur ingénieux. Mais la dernière phrase, l'ironie que j'y crus sentir, gâta tout. Je ripostai:

— Ma pauvre mère n'a eu que moi pour l'aimer vraiment et me souvenir d'elle. Mon père a d'autres affections."

"Max me regarda... C'est drôle... Il possède comme une force de volonté magnétique dans le regard, ce garçon qui, au cours de la vie, paraît ne pas savoir ce qu'il veut. Je découvre en lui des contradictions que je ne comprends pas. C'est peut-être que je ne me soucie pas de les comprendre. Bref, nous étions dressés face à face en des dispositions passablement agressives, quand l'attitude de ma belle-mère produisit une diversion. Elle fondit en larmes.

"Bon!... Nous voilà tous les deux

à la consoler. Et, pour en venir à bout, il fallut nous donner la main et faire la paix. Max et moi, car elle ne pouvait souffrir l'idée d'une querelle entre nous. Ce la nous fut facilité par la connivence moitié malicieuse, moitié attendrie, née de nos efforts pour dissiper ce chagrin puéril. Et nous ne pûmes vraiment pas retenir un clin d'oeil et un sourire au-dessus de sa tête, quand elle exprima l'extraordinaire condition moyennant laquelle je placerais dans ma chambre le portrait de ma mère.

— "J'y consentirai," murmura-t-elle à travers le mouchoir dont elle tamponnait ses yeux, "si tu obtiens de ton père qu'il n'entre jamais chez toi. Je ne veux pas que Jacques se plaise à regarder cette image..."

"Un sanglot lui coupa la parole. On la devinait en proie à une si réelle détresse, qu'on la plaignait, malgré le côté comique de sa proposition et de toute la scène, Max, — je le vis très bien, — se retenant pour ne pas rire. Et cependant il ne tolère pas que personne contrarie sa mère.

— "C'est entendu marraine," déclarai-je. "Tout mon désir est d'avoir le portrait bien à moi, à moi toute seule. J'obtiendrai de papa qu'il ne pénètre plus dans ma chambre."

— "Tu le lui feras jurer!..." dit-elle.

"L'intonation fut si amusante à force de naïve perplexité, soulignée encore par l'anxieuse supplication des beaux yeux noirs, que notre gaieté éclata. Mme Fanteuil ne tarda guère à y prendre part, avec sa mobilité d'oiseau, qui n'étonne pas, même sous ses cheveux givrés par l'âge et la poudre, tant il y a de grâce harmonieuse dans cette âme légère.

"Et ce fut Max qui, lui-même, vint chercher le portrait dans sa retraite,

qui le descendit dans ma chambre, enfonça les clous et le suspendit. Il ne voulut même pas qu'on l'aidât. Car nous n'avons pas de domestique homme dans la maison, et il craignait qu'une femme ne se blessât. J'aurais bien attendu le tapissier. Mais il me dit très gentiment: "Non, vous devez être impatiente. . . Puis, vous avez été bonne pour ma mère. Je veux moi-même prendre soin de la vôtre."

La pensée était jolie, n'est-ce pas? Et étonnante chez ce Max, d'humeur plutôt rude. Enfin, il est si fort, que ce lourd portrait, avec son énorme cadre, a été descendu d'un étage, puis hissé, accroché en un tour de main, en belle lumière dans ma chambre.

"C'est devant cette chère image de ma mère, où je te retrouve toute, que je t'écris, tante darling.

"Ma lettre est longue. . . Et pourtant j'ai tant d'autres choses à te dire!

"Ce sera pour le prochain courrier.

"Mille baisers à partager entre toi et l'oncle Réginald.

Ta petite

Mag.

IV

MARGUERITE FANTEUIL A MRS
REGINALD W. BAXTON, A
NEW-YORK.

Les Marguerites, 10 juillet.

"Ta lettre, tante darling, m'a vraiment bien amusée. Comment! . . . tu as pu trouver dans ce que je t'ai écrit des sujets d'inquiétude pour la sécurité de mon cœur! . . . C'est à mourir de rire. Et tu vas voir si l'événement contredit tes prévisions.

"Mais, d'abord, te rends-tu compte que tes alarmes l'ont "refrancisé" au point que tu fais des sermons à ta grande nièce, et t'efforces de la met-

tre sur ses gardes. Comme si, de ce côté de l'Océan, je devais perdre, et ma belle indépendance, et la pondération, la clairvoyance, la fierté féminine, qui me permettraient d'en user. C'est-à-dire tout le fruit d'une forte et saine éducation américaine.

"Allons, petite tante, rassure-toi. Je suis tout à fait de ton avis, et plus que tu ne peux le croire, en jugeant: d'une part, que Max ne serait pas du tout le mari qu'il me faut, d'autre part que sa faible mère et mon pauvre papa se sont mis en tête de me le faire épouser.

"Sur un seul point, je ne te donnerai pas complètement raison. Je ne distingue dans leur plan de campagne ni piège machiavélique, ni bas calcul. Sans doute, je suis riche et l'enfant qu'ils préfèrent n'a pas le sou. De plus, il est incapable de se faire jamais ce qu'on appelle "une situation". (Çà, c'est peut-être moins à cause de ses défauts, que par. . . Mais je ne l'ai pas assez observé. Passons.) Donc, si mes parents ont rêvé ce mariage, il faut reconnaître dans leur projet une facile chimère de leurs cœurs tendres, où mon bonheur possible et leur joie de me garder près d'eux entrent bien pour quelque chose, plutôt qu'une froide machination combinée exclusivement dans l'intérêt d'un fils prodigue.

"Ne souris pas. Ne crois pas que ma fermeté de jugement s'amollisse pour quelques flatteries ou câlineries. Tu sais qu'on ne me prend guère de la sorte.

"Et je ne m'y prête pas, je t'assure. Si tu étais ici, et que tu voulusses à toute force me chapitrer, un peu, tu me reprocherais ma rudesse plutôt que ma complaisance aux enjôleries françaises. Mon goût pour les situations nettes me fait souffler trop vite et trop fort sur les châteaux de cartes. Tiens, en ce moment, j'ai un re-

mords... J'ai prononcé de méchantes paroles, tout à l'heure, à déjeuner.

"On me parlait mariage, et d'une façon assez transparente, ma foi!... Papa disait que le meilleur moyen de me garder près de lui, serait de me faire épouser un Français.

"Je déclarai très haut ma réputation à convoler avec un compatriote.

"— Bah! Et pourquoi donc?

"— Parce que, avant tout, je veux épouser ce que nous appelons en Amérique "a self-made man", un homme qui s'est fait lui-même, qui ne doit pas sa personnalité à papa, à maman, à une position, ou à sa femme.

"Et tu ne trouverais pas cette sorte d'homme en France?...

"Plus difficilement que là-bas. Et, d'ailleurs, je n'ai pas, comme là-bas, la possibilité de chercher, puisque, de ce côté de l'Océan, on ne laisse pas les jeunes filles se mêler à la société masculine, étudier les jeunes gens, les connaître."

"Pour que tu comprennes, chère tante, toute la clarté de ce discours aux oreilles de mes auditeurs, il te faut savoir qu'on nous fait vivre, Max et moi, tout à fait comme frère et sœur. Non seulement on autorise entre nous le tête-en-tête, mais j'observe qu'on en multiplie les occasions. Sous prétexte de canotage ou de bicyclette, Mme Fanteuil engage sans cesse son fils à m'emmener sur le lac ou dans les bois, et sa nonchalance, à défaut de raison plus sérieuse, l'empêche de s'offrir elle-même comme champion.

"Ceci, avec nos habitudes américaines, n'est pas pour te préoccuper. Au contraire. Tu penses que mieux j'approfondirai le vide dans ce caractère d'enfant gâté, moins je serai tentée de lui confier mon cœur et ma

vie. Et tu raisonnes justes. Mais représente-toi quel coup direct pour ces trois personnes, quand je leur débitai tranquillement ma déclaration de principe matrimonial. Impossible pour eux de conserver une illusion. C'est, très loyalement, ce que je voulais.

"Dame, il y eut un froid. Je ne pus guère observer les physionomies, car je regardais avec application dans mon assiette. Mais le silence fut plutôt gênant.

"Un instant après, sans en avoir l'air, j'examinai Max du coin de l'oeil. Jamais je ne lui avais vu l'expression plus farouche. Et cette physionomie, d'une énergie trompeuse, avait quelque chose d'agressif et de fier qui n'eût pas été déplaisant, si presque aussitôt l'effet n'en eût été détruit par les paroles du pauvre garçon.

"C'est à supposer qu'il le faisait exprès, car comment croire à une ironie aussi subtile, et sans motif?

"— Voyons, père," disait-il, quand est-ce que tu insisteras auprès de messieurs Maudret pour qu'ils me fassent dans leur maison, la place qu'ils t'ont promise pour moi? J'ai hâte de m'asseoir sur un bon petit rond de cuir, et de me sentir dégagé de toute initiative à prendre au sujet d'une carrière.

"— Mais," fit papa, "si bien disposés que soient ces messieurs encore faudrait-il que tu leur fusses bon à quelque chose. Tu n'as même pas le courage de suivre régulièrement les leçons de comptabilité que nous te faisons donner. Voilà bien deux semaines que tu n'es pas allé à Paris.

"Oh! s'est écrié Max, "par ces char leurs, il faisait si bon canoter!... D'ailleurs, j'étais professeur à mon tour... J'enseignais la voile à Marguerite.

"Je n'aurais pas abusé de votre

temps," lui dis-je, "si j'avais deviné que vous aviez quelque autre occupation.

"—Mais vous ne vous en doutiez guère. Vous me jugiez bon à rien. Détrompez-vous, petite soeur. J'ai été, c'est vrai, un mauvais élève au lycée, un mauvais soldat au régiment. Mais je vais devenir un excellent commis dans la banque de messieurs Mandret... Vous verrez ça.

"—Bah!" intervint sa mère, "tu n'auras pas besoin de t'y tuer à la besogne, mon chéri. Ces messieurs doivent bien à ton père de te créer une situation chez eux. Et moi je serai si heureuse de te voir sagement astreint à des heures fixes, et débarrassé du souci de l'avenir! A quoi bon te lancer dans quelque profession pleine de tracasseries et de hasards?..."

Puisque tu n'as pas de vocation déterminée.

"— Et puisque je suis trop bête pour aucune carrière intellectuelle," a ricané Max.

"Malgré un accent bizarre, il devait être de bonne foi, chère tante. Et il n'en marquait aucune humiliation. Monsieur Max Clérot dédaigne les facultés de l'esprit. Il a une théorie là-dessus, figure-toi!... Il prétend, par exemple, que l'art, n'est pour les deux tiers au moins, que prétention et imitation. Ce qu'il m'a déjà taquiné pour ma peinture!... Seulement il est assez drôle et bon enfant quand il taquine. Et je lui r'poste sans amertume, car je ne voudrais pas admettre que mon éloignement pour lui vient d'une susceptibilité froissée. Je m'exerce à supporter ses malices, et mon jugement ne porte que sur le fond de cette nature, si différente de la mienne.

"Jusqu'à présent, d'ailleurs, sa verve n'a eu pour pâture que des esquisses

à l'aquarelle, faites par moi dans notre jardin au bord du lac. Il m'en dira bien d'autres lorsque nous rentrerons à Paris, et que j'irai copier au Louvre quelques pages des maîtres que j'aime. Car telle est mon intention. Pour le coup, je l'entendrai affirmer qu'à moins d'être génial, tout travail d'art n'est qu'un servile pastiche, plus ou moins déguisé,—et chez moi, pas déguisé du tout,—d'une pensée et d'une œuvre antérieures.

"Est-ce incroyable qu'un ignorant et un oisif tel que lui, absolument dénué de tout sentiment artistique, ose dénigrer l'effort des autres?... Car "effort" est bien le mot. C'est ce que je veux, ce que je crois accomplir, en me pliant à une discipline de labeur, en m'astreignant à des heures fixes, à une tâche déterminée. Effort d'exécution, de compréhension surtout, où je sens se développer mon être intérieur. Puis c'est une joie. Je n'ai pas assez de talent pour émouvoir les autres, mais je m'émeus moi-même, et, mes paucieux à la main, je goûte des satisfactions tout à fait incompréhensibles à cet étourneau de Max.

"C'est que, avec tout cela, il a des paroles fortes et tranchantes, un air d'affirmation tranquille, qui seraient à peines supportables chez quelqu'un dont la valeur se manifesterait par une activité effective. Ce garçon silencieux qui, parfois, laisse tomber un paradoxe ou une raillerie d'on ne sait quelle région d'orgueil secret, en imposerait presque. Pour ne pas en être intimidé, ou tout au moins préoccupé, il faut, savoir, comme moi,—et je le sais du reste,— que jusqu'à vingt-quatre ans, il n'a rien fait de sérieux au monde, sinon du chagrin à ses parents par son caractère à la fois léger et indomptable, et qu'il se résigne à traverser la vie sans y jouer aucun

rôle personnel, comme un colis en voyage, poussé, hissé, par les uns et par les autres.

“Je pense avoir dissipé sans retour tes inquiétudes à son sujet, tante darling. Ce n'est pas le neveu que je te ramènerai en Amérique. Après ma lettre, tu vas être ien tranquille.

“C'est ta faute si je ne t'ai parlé que de lui, et si je n'ai plus le temps ni la place de te dire autre chose. Mais ne fallait-il pas faire envoler tes craintes chimériques?

“J ne puis plus, pour aujourd'hui, que vous embrasser bien fort, toi et l'oncle Réginald.

Ta petite,

Mag.

DE LA MEME A LA MEME

Les Marguerites, 2 août.

Ma chère tante,

“Tu te plains que je ne te parle pas de la question d'argent, que je ne mentionne même pas ces fameux comptes de tutelle, pour lesquels, ditu, j'ai fait le voyage de France.

“Excuse-moi de te contredire, mais j'ai bien fait ce voyage un peu pour mon père. Tu en conviendras.

“Tu me rends cette justice que le point de vue “intérêt” m'est indifférent. Tu conviens même qu'il l'est trop, et tu soupçonnes qu'on en profite pour me flouer, m'exploiter.

“Retire ces mots, je t'en supplie, chère tante. Ils sont des plus injustes en ce qui concerne mon père. Et d'ailleurs ils ne peuvent en rien lui convenir, puisque je l'autorise, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, à user de mon bien comme du sien propre.

“C'est ce que je lui ai dit, aussitôt

que j'ai découvert la cause de ses facons gênées à mon égard. Dans un moment critique, il avait cru, placé qu'il était entre deux devoirs, pouvoir disposer d'une parcelle de ma fortune. Il espérait restituer, il ne le peut pas. Je l'en dispense entièrement. J'approuve ce qu'il a fait. Puisque mon oncle et toi voulez savoir la vérité, et que vous y avez droit par votre sollicitude et votre tendresse, je vais vous l'apprendre. Si j'ai tenté de l'esquiver, c'est parce qu'il me faut, ici encore, chère tante, mettre en scène quelqu'un qui excite ton antipathie au point que tu prends ombrage même du mal que je t'ai dit sur son compte, et que pourtant j'ai exagéré, — je me le reproche, — pour assurer ton repos d'esprit.

“Max Clériot, d'ailleurs, est plus éloigné de moi que jamais. Une explication décisive, où je n'ai pas eu le beau rôle, a eu lieu entre sa mère et moi. Si elle lui a répété, — comme sa faiblesse de caractère me porte à le croire, — les paroles trop vives qui me sont échappées, ce garçon, qui tout au moins a de la fierté, (de cela je suis sûre,) ne deviendrait pas mon mari, quand ce serait moi qui maintenant l'en supplierais à genoux. J'ai parlé, il est vrai, sous le coup d'une indignation, dont tu vas apprendre la cause, et qui sans doute m'a emportée trop loin. Mais l'irréparable est fait. Il n'y a pas à y revenir. Tout d'abord, voici ce que mon père a dû me révéler, en me rendant ses comptes de tutelle. Je vais m'exprimer avec la liberté d'une jeune fille américaine, qui ne simule pas l'ignorance, impossible et jouée des petites oies blanches, mes sournoises compatriotes.

“Max, au départ pour ses trois années de régiment, avait ce qu'on appelle en France une “liaison”. Oui

que veux-tu? A vingt ans, voilà le mauvais sujet que c'était déjà. La jeune personne, dont tu devines la catégorie sociale, était, paraît-il, une façon de Marguerite Gautier. (Ah! voilà ce que c'est que de m'avoir laissée lire la "Dame aux Camélias". Si je l'avais dévorée en cachette, comme une petite française que j'étais, je n'oserais pas te servir cette définition.)

"La pauvre créature s'était "loquée" de mon frère par alliance. Tu vas, d'après cela, redouter encore davantage cette séduction. Pour moi, ça l'a démolie du coup, dans l'écoeurement de l'aventure. Beau garçon, avec sa tête vide, et cette fougue toujours mal contenue qui flambe dans ses yeux étranges, il était bien l'idéal d'un grisette. La romanesque fille en redevint une pour lui rester fidèle, renonçant au luxe et à ses sources honteuses, reprenant l'aiguille naguère abandonnée.

"Mais elle ne retrouva pas suffisamment d'ouvrage, tomba dans la pire misère, et alluma un réchaud de charbon. Des voisins l'empêchèrent de mourir, tout juste à temps. Max, dans son quartier de cavalerie, apprit le drame. Une nuit, le voilà qui saute par-dessus le mur, et court rejoindre sa belle. Non pas par amour, — la suite l'a prouvé, — mais par une idée biscornue du devoir. Il lui déclare qu'il va filer avec elle hors de France, et qu'il travaillera pour la nourrir. Il se fera forçador, dresseur de chevaux, un métier quelconque de casse-cou, car il n'en sait et n'en veut pas d'autres. Elle refusait un tel sacrifice. Mais il persiste. Et le débat dure deux jours.

"Pendant ce temps, un gendarme vient réclamer Max chez ses parents, comme déserteur. Tu juges de l'épouvante. On ne savait où le prendre.

Mon père et ma belle-mère étaient comme fous.

"Sur ces entrefaites, ils reçoivent la visite de la petite ouvrière, qui leur raconte qu'elle est involontairement la cause de toute l'histoire, que Max est caché chez elle, et qu'elle est venue à son insu les prévenir. Elle est prête à lui offrir, à disparaître, à faire tout ce qu'ils voudront, pourvu que la vie de celui qu'elle aime ne soit pas brisée par sa faute.

"Là-dessus, papa va surprendre Max. Scène de reproches, d'attendrissement. "Tu veux donc tuer ta mère, malheureux enfant!" Nous entendons cela d'ici. En fin de compte, il lui promet d'assurer l'avenir de la grisette, si le cavalier Clériot rentre au quartier, pour n'en plus sortir que par la porte, et aux heures de permission.

"Ce ne fut pas facile de persuader Max, qui, par haine de discipline, trouvait séduisante la perspective d'escapade et de bohème. L'idée de s'expatrier, de ne pouvoir accourir embrasser sa mère quand il le voudrait, l'arrêta pourtant au seuil de l'irréversible. Il endossa de nouveau l'uniforme, qui lui était un piège terrible, par la tentation où il se trouvait sans cesse de mettre sa main sur la figure du sous-officier insolent qui lui donnait des démentis devant les chefs ou qui le commandait grossièrement.

"Sa fugue n'ayant pas duré assez longtemps pour causer un scandale, le colonel fut indulgent envers un soldat de bonne famille et dont la hardiesse n'était pas sans lui plaire en secret. Il donna le choix au coupable entre un mois de prison et le départ pour un poste dangereux, aux confins de l'Algérie.

"Je n'ai pas besoin de te dire que la dernière proposition fut acceptée d'enthousiasme, non comme une pu-

dition, mais comme une récompense inespérée. Là-bas, en Afrique, Max se distingua, fut plusieurs fois porté à l'ordre du jour, car, dans cette vie hasardeuse, ses défauts se transformaient en qualités.

"Il en est revenu moins propre que jamais à notre existence de civilisée. Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Toute cette narration n'avait qu'un but. Vous expliquer dans quelle occasion unique, exceptionnelle, papa se crut autorisé à me faire un emprunt. Il prit sur ma fortune quelques milliers de francs pour acheter, en province, un petit fonds de magasin à la pauvre fille qui, en venant lui révéler la retraite et les desseins de Max, sauva certainement celui-ci. Plus tard, ce fut une somme plus importante, destinée encore à la demoiselle, qui, cette fois consolée, se mariait, et partait pour les colonies avec un brave garçon.

"C'était une oeuvre de justice et de bonté. Mais, vers ce moment-là, quelques allusions, dans les lettres que nous écrivait mon père, aux soucis, aux sacrifices que lui imposait Max, et aux mesures qu'il se voyait obligé de prendre, vous ont fait présumer, à mon oncle et à toi, que sa faiblesse envers son beau-fils allait jusqu'à me dépouiller pour alimenter les fredaines du jeune homme. Un mot de ta dernière lettre m'a donné à croire que de telles idées subsistaient en toi. J'ai donc dû te dire tout ce qui en était.

"Remettre à mon père cette petite dette, et lui offrir les "Marguerites", où il se plaît, voilà de médiocres témoignages de mon affection, et qui ne me coûtent guère, puisque je suis riche, et le serais davantage encore par la paternelle tendresse et l'inlassable activité de mon cher oncle Réginald.

"D'ailleurs, petite tante, tu trouve-

ras cet argent bien placé quand tu sauras qu'il m'a délivrée à jamais des tentatives matrimoniales dont tu t'ef-farais à tort.

"J'étais, en effet, sous l'impression du récit de papa, et tout énermée par cette gênante confidence, où les passions de monsieur mon beau-frère se précisaient un peu trop, lorsque Mme Fanteuil eut la mauvaise inspiration de me parler clairement pour la première fois.

"Avec sa voix d'enfant câline, ses gentillesses enjôleuses, elle me dit quel joli rêve ce serait si je devenais vraiment sa fille, et elle se mit à me décrire son cher Max sous les plus idéales couleurs. A l'entendre, c'est un être méconnu, un coeur plein de tendresse sous des dehors brusques, et une très belle intelligence, malgré son horreur des livres, qui lui interdit la culture emmagasinée par la mémoire.

"S'il n'est bon à rien dans notre société, où l'on n'arrive qu'avec des diplômes," affirmait-elle, "en revanche il deviendrait utile, et peut-être célèbre, si je le laissais suivre son goût.

—Et quel est son goût?" demandai-je.

"— Il voudrait être explorateur, conduire une mission difficile dans des pays inconnus. Mais je lui ai fait promettre d'attendre ma mort. Je ne peux supporter l'idée d'une séparation, ni celle d'un danger pour lui. Il m'aime trop pour s'en aller contre ma volonté. Cependant je vis dans des transes.

—Et vous pensez que le mariage le fixerait définitivement?"

"Mme Fanteuil me répondit avec naïveté:

"—Oui. Et surtout un mariage où il trouverait, pour user le trop plein de ses forces, toute l'activité amu-

sante qu'excite une grande fortune. Il aurait des chevaux, lui qui monte comme un centaure, un yacht pour de bon, au lieu de son canot. Il ne se rongerait pas dans un bureau tout en rêvant d'expéditions lointaines... Ah! ses rêveries... elles me font peur. Quand je le vois silencieux, les yeux au loin, je tremble qu'il n'ouvre la bouche pour m'annoncer qu'il va partir."

"Ce discours, d'une si extraordinaire franchise, augmenta la singulière nervosité où je me trouvais. Justement papa venait de me conter les amourettes de Max. Maintenant sa mère montrait avec candeur le peu que mon bonheur, à moi, pesait dans leurs projets de famille. Et rien, d'autre part, ne me donnait à penser que le héros de leurs préoccupations eût pour ta nièce même le médiocre penchant qu'il éprouva naguère pour sa grisette sentimentale. Au contraire, il semble se fier à nos parents pour me faire la cour, et ne s'adresse guère à moi que pour me critiquer. Peut-être, dans un autre état d'esprit, eussé-je décliné avec plus de ménagements l'honneur de devenir Madame Max Clériot. Le malheur voulut que je fusse aussi mal disposée que possible. Et je répondis à ma belle-mère:

"Puisque l'argent a tant d'importance pour votre fils, je peux lui faire une pension. J'ai déjà liquidé, moyennant finance, ses affaires de coeur. Je suis encore à sa disposition sous ce rapport. Mais ne me demandez pas de l'épouser. J'insiste même pour que vous ne m'en reparliez jamais."

"Elle eut une exclamation, un geste, puis un regard navré qui me causa quelque remords. Finalement elle fondit en larmes. Je la quittais sans essayer de la consoler.

"Voilà quatre jours que cette peti-

te scène se passa. Notre existence familiale poursuit son cours ordinaire. Ni papa, ni Mme Fanteuil ne sont revenus sur ce sujet délicat. On est fixé sur ma résolution, on la sent inébranlable. C'est tout ce que je demande. Quand aux brusqueries et aux ironies de Max, bien qu'elles se soient accentuées jusqu'à me faire croire que sa mère lui a répété mes paroles, je ne m'en soucie pas outre mesure.

"J'ai secrètement le regret d'avoir été un peu loin, mais ce regret même s'efface à la pensée de la barrière infranchissable que j'ai dressée ainsi entre nous, et la sécurité que tu trouveras dans cet état de choses.

"J'espère maintenant, tante Darling que tu me raconteras un peu ce qui se passe à New-York, et que tu me parleras de l'oncle Réginald et de toi, au lieu de m'envoyer des avertissements et des remontrances sur des sujets définitivement éliminés.

"D'ailleurs, mon séjour ici ne se prolongera guère, et je puis déjà t'en fixer le terme, comme tu le désires tant.

"Je pense être de retour auprès de vous pour Noël.

"Finir l'été aux 'Marguerites', passer les deux mois d'automne à Paris, pour connaître un peu la capitale et prendre quelque copie au Louvre. Voilà mon plan.

"Te plaît-il? Te rassure-t-il?"

Mille baisers de ta petite.

Mad.

V

Un après-midi de la fin d'août, vers une heure, Marguerite Fanteuil et Max Clériot se tenaient assis sur un banc rustique, côte à côte, et sans rien dire, à l'ombre d'un groupe de tilleuls.

Ils étaient fort loin d'Enghien et de

la villa paternelle, qu'ils avaient quittée le matin, sur leurs bicyclettes. Le but de leur excursion était Chantilly. Ils y étaient parvenus aisément et rapidement, par la route directe de Paris à Clermont, et ils avaient déjeuné à l'hôtel du "Grand Condé". Laissant leurs machines, ils s'étaient dirigés à pied vers le château. Maintenant avant de poursuivre leur promenade, ils se reposaient devant ce site célèbre, en attendant que s'écoulât le moment le plus chaud du jour.

Les vieux arbres qui les abritaient s'élevaient en oasis dans cette grande plaine herbeuse qu'on appelle la Pelouse de Chantilly. Leur antique et verdoyant massif regarde le château. Marguerite admirait ce qu'une pièce d'eau, encadrée de nobles rampes aux balustrades de pierre, peut donner d'élégance à une architecture assez banale. Par l'éloignement, et le reflet de ce miroir Montmorency et des Condés, avec ses deux parties d'époques différentes, s'harmonisait et se poétisait singulièrement. Une atmosphère dorée revêtait d'une patine chaude les larges architectures. Quelques légers nuages faisaient paraître le ciel plus profond et plus bleu. Et le cadre, très ouvert de toutes parts, allongeait ses calmes lignes jusqu'à la forêt d'istante, avec une majesté de lointain, de rêve grandiose.

— "Voici une impression que je ne peux pas avoir en Amérique," dit tout à coup la jeune fille. "Il y a ici du souvenir et de l'histoire. Est-ce une idée seulement? Je ne sais. Mais il me semble vraiment sentir dans ce paysage un peu de la palpitation des siècles."

A peine avait-elle parlé qu'elle en eut comme un regret. Max peut-être allait se moquer. D'ailleurs, n'était-il pas incapable de comprendre?

Le jeune homme tourna vers elle son masque au dessin net de médaille, à la bouche délicate et grave, aux yeux si clairs entre le velours étroit des cils. Il avait, plus que jamais, son air d'aigle en cage, sa figure de sauvagerie douloureuse.

— "La sensation du temps de l'espace... Pour en frémir il vous faut donc des murs où il s'est passé quelque chose? Moi, au contraire, l'homme me gêne. J'ai goûté ce vertige-là... mais tout seul, en sentinelle perdue, aux confins du désert."

Comme il avait dit cela! Pour la première fois, il ne la "blaguait" pas. Marguerite en éprouva une légère émotion confuse, un peu d'étonnement et de fierté, ainsi que d'une faveur inattendue.

— "Vous voyez bien, Max, que vous n'êtes pas insensible, autant que vous voudriez le faire croire, à la beauté."

— "Je ne la trouve pas où vous prétendez la découvrir," dit-il avec un retour de rudesse, comme vexé de s'être engagé un instant dans le même ordre d'idées qu'elle.

— "Où je prétends la découvrir?... " s'exclama la jeune fille.

— "Oui, dans les livres, sur les tableaux, à travers tout le fatras de ce qu'on a pensé, ou affecté de penser, avant nous."

— "Cependant," reprit-elle, "quand le génie a dégagé des apparences leur signification la plus subtile..."

Elle s'interrompit. Max ne l'écoutait plus. Il regardait des chevaux de course, qui, l'un après l'autre, sortaient des monumentales écuries. Des lads les montaient. Les sveltes animaux, nerveux et minces à souhait pour la détente des foulées rapides, allongeaient comme en boitillant leurs jambes de fuseau, aux canons serrés dans des bandes de flanelle. C'était la

démarche négligée, hésitante, du pur sang dont rien n'a fouetté l'orgueil. L'un d'eux, cependant, par caprice ou inquiétude, se défendit. Il fit quelques lancades, puis partit en un galop fou, tandis que le gamin qui le montait, souple et collé comme un singe à son échine, le laissait dépenser sa fougue.

— "Tenez," dit Max, "en voilà, de la beauté. Cette admirable créature en mouvement ne vaut-elle pas tout ce que le plus grand peintre peut exprimer sur une toile?"

Un enthousiasme passait dans ses yeux clairs. Ses muscles tressaillirent comme les vibrantes fibres de chair sous la robe lustrée du pur sang. Max adorait les chevaux, et souffrait de n'en plus avoir depuis son départ du régiment. Dernièrement, pour le seul plaisir de la victoire, il en avait dressé un, des plus difficiles, qu'un de ses amis avait acheté fort cher sans oser ensuite s'en servir. Maintenant, dans l'air libre du vaste paysage, le jeune homme, soulevé par un spectacle de force en action, prenait lui-même cette beauté dont il venait de parler à Marguerite.

Elle semblait frappée de sa réflexion, mais plus encore de voir s'animer ainsi ce garçon taciturne.

"Y a-t-il donc un genre de poésie qui le touche, et que je vois moins bien que lui?"

Telle fut son impression, presque inconsciente. Et elle restait un peu déconcertée de ce doute, car, jusqu'à présent, elle appréciait, dans les choses, uniquement ce qu'elle appelait "leur valeur d'art".

Mais de nouveau, elle ressentit avec une secrète colère l'insouciance et le sans gêne de Max quand celui-ci refusa carrément de l'accompagner à la galerie des tableaux.

— "Nous n'avons pas le temps,"

dit-il, "puisque nous voulons pédaler jusqu'aux étangs de Commelle. Songez qu'il nous faut être de retour à Enghien vers huit heures. Autrement ma mère s'inquiéterait."

Marguerite s'écria avec dépit:

— "Vous ne savez être gentil qu'avec votre mère. Ah! quand elle exprime la moindre fantaisie..."

— "C'est un coeur si faible et si tendre!" répliqua Max. "Tandis que vous..."

— "Moi... Eh bien?"

— "Vous êtes forte. Vous ne souffrirez jamais par le sentiment."

— "J'y tâcherai du moins. J'ai été élevée à mettre la réflexion, la pensée, au-dessus des impulsions du coeur, qui nous entraînent à tant de folies."

— "Oh! moi aussi," reprit Max, dont le visage durcit plus que jamais, "il y a quelque chose que je fais passer avant les impulsions du coeur... Et vous le savez bien."

Surprise de son accent, elle le regarda.

— "Quelque chose... Quoi donc?"

— "L'intérêt."

Le coeur de Marguerite sauta. On eût pu voir onduler sur son buste fin la batiste de sa chemisette. Elle se sentit violemment rougir. Mais elle ne distingua pas ce qu'il y avait au juste de reproche, de cynisme ou d'amertume, dans l'aveu. Max avait semblé établir une vérité toute simple, et qui n'offrait rien de choquant.

Le vague remords qui venait d'effleurer la jeune fille se dissipa d'ailleurs quand elle entendit son frère par là plaisanter le désir sincère qu'elle éprouvait de visiter les chefs-d'oeuvres réunies à Chantilly par le duc d'Aumale.

— "Laissez donc, petite soeur... Vous ne me ferez pas croire qu'un être de vingt ans, agile et grisé de

vivre, envolé sur une bonne bécane à travers champs et bois, par un jour splendide comme celui-ci, souhaite réellement de perdre deux heures dans des salles closes, devant des barbouillages plus ou moins habiles, qui ne font pâmer que par convention.

—Attendez-moi ici... Je vais y aller toute seule," dit Marguerite en se levant.

Il lui saisit le poignet pour la retenir riant à présent, dans une de ses brusques et fugaces gaietés d'enfant, qui le transformaient.

—"Vous ne ferez pas cela!"

Elle ne pouvait s'empêcher de rire elle-même, malgré le léger pédantisme et la dignité voulue qui revêtaient d'un habituel sérieux son jeune visage. Ses yeux de noisette, ses traits allongés à la pulpe suave de fleur, le reflet glauque des feuillages, les rendaient plus clairs et plus doux.

Max la vit, svelte dans la jupe de cycliste, que serrait à la taille une ceinture de cuir blanc, il la vit... si proche, et pourtant si lointaine! Entre eux s'ouvraient, songeait-il, des abîmes plus profonds que l'Océan d'au-delà duquel était venue vers lui cette soeur, que, naguère, on lui annonçait comme une fiancée.

Le rire mourut aux lèvres du jeune homme. Il lâcha, rejeta presque la main qu'il avait prise. Tous deux restèrent face à face, indécis, pleins de défiance, d'orgueil, d'incertitude et de timidité. Cependant ils éprouvaient infiniment de charme et de peine.

Dans le grand silence de l'heure chaude et de l'esplanade déserte, la crécelle d'un grillon, tout près d'eux, vibra.

—"Que de bruit pour une si petite bête!" fit Marguerite, satisfaite de trouver quelque chose à dire.

—"Vous connaissez ce joli chanteur? demanda Max.

—"Non. C'est un vilain insecte noir, n'est-ce pas?"

—Y pensez-vous!..."

Il se révolta, défendit le grillon en ami. Puis comme elle levait les sourcils d'un air dégoûté, il s'écria:

—"Vous prétendez aimer l'art, et vous igonrez la Nature!..."

Une sorte d'indignation l'agitait. Il se détourna. Marguerite le vit chercher quelque chose à terre, puis, une tige de graminée à la main, se diriger, en étouffant ses pas et avec mille précautions, vers l'endroit d'où partait la stridure aiguë et monotone. Brusquement tout se tut. Max, d'un geste muet, fit signe à Marguerite d'approcher, et, dans une sorte de minuscule clairière, entre les touffes d'herbe, elle eut le temps d'apercevoir la fuite soudaine d'un petit corps sombre, le preste engloutissement du grillon dans son trou.

—"Ah!" s'exclama-t-elle, déçue malgré tout, "je n'ai pas pu le distinguer."

—"Attendez, je vais le prendre."

—Comment? Oh! c'est dégoûtant... Max, ne faites pas ça!..."

Sans l'écouter, il introduisit la tige de graminée dans ce diminutif de caverne, et fouillait légèrement. Inquiété par cette manœuvre, qui cependant ne pouvait lui faire mal, le grillon devait sortir. Il n'y manqua pas. Max lui ferma la retraite en plaçant une main sur son trou, puis le saisit de l'autre. Alors le jeune homme se redressa, tenant le captif dans la cavité de ses deux paumes.

— "Faites voir," dit Marguerite, curieuse malgré sa répugnance.

—"Une minute..."

Soufflant dans l'écartement de ses

pouces, il envoyait sur son prisonnier une haleine tiède. La chaleur enveloppa d'illusion l'instinctif petit être. On entendit un bruissement d'élytres. Des modulations hésitantes partirent. Puis, tout à coup, le grésillement éclata, vif et perçant comme dans un sifflet de métal.

— "C'est trop fort!" chuchota Marguerite. "Voyons comment il fait tout ce tapage... Ça ne pique pas, au moins, cette horreur?"

Ayant entrevu, elle s'écria:

— "Tiens!... Mais il n'est pas laid du tout.

— Pas laid!... Une petite merveille tout simplement. Voyez..."

Il avançait les mains avec une circonspection presque tendre. Et Marguerite découvrait, en ce garçon violent, des côtés de grâce puérile, cachant peut-être quelque chose de plus profond, une affinité émue, apitoyée, avec toutes les formes éparses de la vie, avec toutes les créatures qui chantent, bondissent ou luttent dans la liberté de leur nature, hors des spécieuses entraves, sous le soleil.

Il souleva les doigts, découvrit l'insecte, qui, enivré de chaleur, sans songer à s'enfuir, continuait sa fanfare.

Tout le petit corps trapu, cramponné de ses six pattes, frémissait d'un effort extraordinaire. Les élytres rougeâtres aux nervures d'or, semblables à deux menues cymbales de cuivre damasquiné, se heurtaient et se froissaient suivant un rythme têtard, rapide, faisant crier l'air entre leurs lames frissonnantes. Le front carré de la bestiole, où palpaient deux antennes effilées, où luisaient les perles noires des yeux, semblait dire l'obstination de la tâche unique, la volonté éperdue de chanter sans cesse la gloire

de l'été, d'être, sous la caresse des cieux ardents, le soupir de la terre heureuse.

"Allez, petit," fit Max, en la posant délicatement sur l'herbe. "Maintenant que ma sœur Maggie vous connaît, peut-être songera-t-elle qu'avant de mépriser le prochain, il faut avoir su le prendre, et l'avoir vu hors de son repaire."

Cet après-midi même, Max eut l'occasion de se montrer "hors de son repaire" — c'est-à-dire, si tant est qu'il eût fait allusion à lui-même, de se manifester à Marguerite sous le vrai jour qui lui convenait, sans le déshonneur imprévu de son sang froid, de son dévouement, de sa foudroyante présence d'esprit.

Tous deux, remontés sur leurs bicyclettes se dirigeaient vers les étangs de Commelle. Un peu lassés par les perspectives uniformes de cette forêt au sol plat, aux charmilles taillées, dont les allées tracées au cordeau s'étendent toutes pareilles entre leurs régulières murailles de verdure, ils avaient hâte d'apercevoir un coin pittoresque. Enfin, du haut d'une pente, ils découvrirent le petit château de la reine Blanche avec ses deux tourelles.

— "Vous devriez quitter votre machine," fit Max. "La descente est rapide. Et, tout de suite en bas, le sentier est tellement envahi de roseaux qu'on ne sait pas au juste où finit la terre ferme".

Il lui montra, immédiatement au-dessous d'eux, une sorte de prairie, qu'elle eût prise pour du terrain solide, et qui n'était que des marécages. Un vol de sarcelles en partit tout à coup.

Marguerite haussa les épaules.

— "Je tournerai avant," dit-elle.

— "Méfiez-vous," répéta-t-il inquiet.

Jamais la hardiesse anglo-saxonne de la jeune fille n'eût cédé à celle d'un Français, quel qu'il fût. Elle ne pouvait cependant, malgré sa souplesse et son entraînement, se comparer à Max, qui avait, pour le plaisir, battu plus d'un record sous un nom de guerre. D'ailleurs, il eût mis pied à terre lui-même pour la ménager dans son amour-propre. Mais, la voyant partie, au contraire, il se hâta de la suivre.

La descente était assez longue. Et, sans l'avouer, Marguerite commençait à trouver dur l'effort de retenir sa machine. "Il faudra bien," pensait-elle, "que je me serve du frein." Elle s'obstinait pourtant. Quand, tout à coup, la chaîne, trop peu tendue, sauta hors de la roue dentée. Avant de savoir ce qui arrivait, surprise seulement par un ressaut, la jeune fille se sentit emportée à une vitesse vertigineuse.

L'impression la plus terrible, et qui la paralysa d'effroi, fut de trouver absolument nul son appui sur les pédales. Ses pieds devenaient le jouet d'une force indomptable et folle. Sous sa main, le frein, dont elle ne se servait jamais, ne fonctionna pas. Elle se jugea perdue.

Sa volonté, qui défaillait malgré l'énergie naturelle et acquise, se tendit en un sens unique: ne pas crier. Rien ne subsistait dans son être en désarroi, que son orgueil à l'égard de Max. Pourquoi?... Elle ne pensa qu'à lui... Oh! ne pas se montrer inférieure à ce quelque chose de tenace et de fort qu'elle devinait dans son âme fermée!

Ce furent deux secondes indicibles. Dans le riant paysage, une ombre

mortelle tomba sur cette jeune vie. Nulle aide au monde... Elle s'en allait, contractée d'horreur, vers l'anéantissement... vers le choc où les os éclatent, ou la chair se broie, ou bien vers l'ensevelissement hors de tout secours parmi les roseaux, les vases perfides.

Puis, soudain, se produisit la fulguration du miracle. L'étau atroce, autour de son cœur, se desserra d'une si brusque détente que ce fut tout d'abord comme une abomination pire.

Mais elle comprit. Une joie suffocante l'inonda... Max était à côté d'elle, et, par sa seule présence, il ralentissait l'élan de vertige. Du moins, elle l'avait cru dans l'éclair éblouissant de la délivrance. Tout de suite après, elle se rendait compte. Le jeune homme, l'ayant rattrapée, venait d'accrocher à sa selle, en arrière, une main puissante et désespérée. Aussitôt, renversant l'effort qu'il avait mis à l'atteindre, comme on renverse la vapeur dans les artères de feu d'une machine, il avait tendu formidablement toute sa vigueur jusqu'à contrebalancer leur double impulsion. Et telle était sa force, qu'il parvint à diminuer, d'abord un peu, puis davantage, l'effrayante vitesse. Au bas de la pente, à ce coude aigu de la route, qu'on ne pouvait tourner à l'allure de l'emballement, leur train était devenu suffisamment modéré, quoique bien rapide encore, pour que l'adresse de Max fit sans encombre virer les deux bicyclettes. Maintenant c'était le terrain plat. Le jeune homme stoppa, sauta à terre, sans lâcher la machine désemparée de sa belle soeur, et, d'un alerte mouvement, reçut Marguerite dans ses bras.

— "Allons," dit-il sans émotion apparente, "il n'y a pas de mal. C'est l'important."

Contre lui, elle chancelait. Il la soutint jusqu'au talus, et la fit asseoir.

— "Que c'est bête!... Que c'est bête!..." s'écria Marguerite, dans une explosion de rire convulsif.

— "Qu'est-ce qui est bête?..."

— "Mais... tout cela. Et voilà que j'ai des nerfs, maintenant..." dit la jeune fille, avec un battement de pied irrité contre le sol.

Mais elle eut beau se raidir... Sa volonté, ferme dans le péril, cédait dans la sécurité, et, plus encore peut-être en l'émotion de ce courage qu'on venait de déployer pour elle. Elle cacha son visage de son mouchoir, car elle ne pouvait retenir ses sanglots.

Max la considéra pendant un instant. Il était extrêmement pâle... De son effort surhumain, sans doute; et aussi de la peur qu'il avait eu pour elle. Peut-être aussi d'autre chose. Il constatait si évidemment chez Marguerite un orgueil en révolte contre lui, un regret ombrageux de lui avoir une obligation si grande et de lui reconnaître, sur sa faiblesse féminine, une mâle supériorité. Et voilà que, tout à coup, il se sentit embarrassé de son rôle, dont tout autre eût été fier. Se détournant, il s'approcha des bicyclettes, qui gisaient au milieu du chemin, les ramassa, examina celle de Marguerite.

Ce fut au tour de la jeune fille de l'observer, lorsque, ayant séché ses yeux, elle sentit peu à peu revenir son sang-froid. Elle le vit tout affairé après sa machine. D'une petite sacoche, il avait sorti une clef anglaise. Il desserrait des écrous, et il reculait la roue d'arrière afin que la chaîne, une fois replacée, fut suffisamment tendue.

Il leva la tête et dit gaiement:

— "Je crois que cela pourra mar-

cher. Mais, pour vous rassurer tout à fait, nous allons faire vérifier à l'auberge de la "Reine-Blanche". Il y a un homme qui s'y entend, et un petit atelier de réparations."

Marguerite se leva, s'approcha de lui.

— "Je ne vous ai pas remercié, Max. Maintenant je viens vous dire..."

Il s'interrompit, avec une bonne humeur gentille:

— "Me remercier, petite soeur?... Pour un si simple service... Allons donc!"

— "Vous m'avez sauvé la vie.

— "En ce cas, je serais déjà trop récompensé."

Il dit cela d'une voix si profonde qu'elle tressaillit. Mais tout de suite il reprit d'un ton léger:

— "Je n'ai pas une telle chance. N'en parlons plus.

— "C'est égal," dit-elle, dévoilant sa blessure d'orgueil, "vous devez me trouver bien petite fille, à présent,

— "Pourquoi donc?"

— "J'ai sottement pleuré."

Il posa sur elle un de ces regards dont, en dépit d'elle-même et comme elle l'avait laissé deviner à sa tante, Marguerite était impressionnée. D'abord un éclair vif et dur, puis un rayon très doux, d'une tristesse tendre et singulière.

— "Oh! ne le regrettez pas", murmura-t-il. "C'était si exquis de vous découvrir un peu femme!"

Elle regimba.

— "C'est-à-dire faible, nerveuse, ridicule."

Max eut un sourire silencieux, tout en secouant négativement la tête.

Cependant, avec une adresse manuelle et une entente de la mécanique qui lui étaient spéciales, le jeune homme avait raccommodé la bicy-

olette. Tous deux renfourchèrent leurs montures d'acier. Bientôt, après un goûter hâtif à l'auberge de la "Reine Blanche", ils roulaient de nouveau sur la route, qui, malgré leur train leste et aisé, ne les ramènerait que le soir à la villa du lac d'Enghien.

Ils se taisaient l'un et l'autre, absorbés en apparence par leur souple essor dans l'espace, par le charme de l'heure fraîchissante. Leurs jeunes corps frémissaient et se mouvaient, baignés par l'air fluide, avec l'ivresse d'action et l'élan qui doit griser l'hirondelle lorsqu'elle vole en criant d'extase dans la rose crépuscule.

C'était parfois, devant eux, une longue chaussée bordée d'arbres, entre des champs plats et vastes comme une mer apaisée, sur lesquels traînaient les rayons d'un soleil déjà bas. Ou bien un chemin de forêt, obscurci d'une ombre bleue, presque froide, tandis que là haut les feuillages palpitent dans une poussière d'or. Ou encore, c'était un village, pour la traversée duquel on ralentissait l'allure, afin de ne pas troubler la flânerie grave d'un troupeau d'oies, la rêverie étonnée d'une vache, le jeu de bouchon de la marmaille.

A un moment, comme ils longeaient un mur interminable de parc, Max approcha sa bicyclette.

— "Dites donc, petite soeur, si on ne le racontait pas à la maison.

— "Pourquoi?" fit Marguerite.

Elle n'avait pas demandé de quoi il parlait. Sa pensée aussi, à elle, ne se détachait pas de leur aventure. Par les calmes routes, une vision émouvante, un trouble infini poursuivaient follement ces deux jeunes coeurs. Tout à l'heure la mort les avait touchés. Oui... Mais était-ce seulement la mort?... En lui échap-

pant, à travers le danger, le dévouement, la délivrance, n'avaient-ils pas rencontré, insidieux et invisible, un passant plus fort que la mort?...

— "Pourquoi ne pas raconter ce qui est tellement à votre honneur?" demanda la jeune fille. "Mon père doit savoir ce que vous avez fait pour moi.

— "Il ne m'en aimera pas davantage," fit Max, "car il me considère comme son propre fils. Et ma mère ne serait plus tranquille. A moins que, pour ne pas l'inquiéter désormais, nous supprimions la bicyclette.

— "Supprimer la bicyclette!..." s'écria Maggie, avec une stupéfaction si drôle que son beau-frère éolota de rire.

Malgré la douceur subtile qui se coulait en elle depuis quelques heures, Marguerite subit la soudaine effervescence de ses sentiments américains: indépendance et dédain de toute pusillanimité. La petite Yankee s'insurgea.

— "Voilà ce qui me semble inconcevable chez vous, Max! Pour ménager une sollicitude vraiment déraisonnable, vous renoncerez à un exercice utile et sain.

— "Je renoncerais à bien autre chose," fit le jeune homme.

Elle fut saisie par la gravité mélancolique de son accent. La disposition où elle se trouvait, à la fin d'un tel après-midi, l'état vibrant de sa sensibilité, la rendit capable de pressentir chez son compagnon quelque chose de douloureux et de secret. Serait-ce possible?... Ce garçon insouciant, au cerveau léger, qui dépensait dans les sports la surabondance d'une vie oisive et de dons physiques exceptionnels, posséderait-il une activité intérieure, un domaine d'âme clos, où se livrait une lutte morale?

Mlle Fanteuil en éprouva la soudaine impression. Aussi, ce fut d'un ton changé, où se modulait une sympathie, qu'elle prononça :

—“Oui... Je sais combien vous aimez votre mère.”

Il se tut. Et, comme elle le regardait à la dérobée, tandis que leurs deux machines filaient roue à roue d'une allure égale, elle lui vit ce qu'elle appelait à part elle “son air d'aigle en cage,”—les prunelles fixes et comme pâlies d'une flamme trop ardente, les mâchoires contractées, le masque immobile. Déjà très expressif par les étranges yeux à la Giotto, trop étroitement et sombrement soulignés, et aussi par l'éloquence des lèvres sinueuses et fines, ce visage devenait beau alors de sauvagerie triste, de mystère. Du moins Marguerite en fut frappée, comme cela ne lui était pas arrivé encore. Et, ce qu'elle n'avait pas éprouvé non plus, la curiosité de ce que cachait cette physionomie, commença de lui harceler le cœur.

Après un instant de silence, elle dit à Max :

—“Est-ce à cause de votre mère que vous ne vous êtes pas marié?”

Il eut un sursaut de stupéfaction qui aurait détaché de sa selle un cycliste moins sûr que lui.

—“Perdez-vous la tête, Marguerite?... ”

—“Dame!... Vous faites allusion à un sacrifice... Vous prenez un air...”

Elle chercha le mot, et, ne voulant pas le flatter, ajouta malicieusement :

—“Un air élégiaque.

—“Moi?... ” fit-il en riant.

—“Oui... Et, d'autre part, papa m'a raconté...”

—“Qu'a-t-il raconté, ce bavard de père ?

—“Votre roman. C'est peut-être

pour ne pas affliger votre mère que vous avez laissé la femme que vous aimiez épouser un autre homme.

—“La femme que j'aimais!” s'exclama le fils de Rithé.

—“Ou que vous aimez encore, si vous avez du cœur... Car elle a voulu mourir à cause de vous.”

De quel ton elle avait dit cela! Max rougit, ouvrit la bouche,—peut-être pour expliquer ou protester. Mais il se contint et demanda seulement, d'une voix un peu tremblante :

—“Qu'est-ce que cela peut vous faire petite soeur ?

—“A moi?... Oh! rien du tout.”

Elle se tut résolument après ce mot-là. Même elle pinça les lèvres, car elle sentait par instants sur elle le regard de son beau-frère. Ne venait-elle pas de l'étonner, de le piquer sans doute? Il allait certainement se défendre contre l'opinion qu'elle semblait avoir de lui. Il se justifierait de son rôle, remettrait dans le vrai jour son aventure de Quartier latin. Était-il responsable des résolutions romanesques d'une grisette? Ne s'était-elle pas consolée? Avoir aimé sérieusement cette fleur de faubourg, lui, Max?... Jamais de la vie! Son escapade, qui faillit le faire passer pour déserteur, n'avait eu pour cause que la pitié. Voilà ce qu'il allait dire. Sans se rendre compte pourquoi, Marguerite avait hâte de l'entendre. Mais des minutes s'écoulèrent. La confidence qu'elle attendait ne vint pas. Max demeura muet.

Et longtemps encore, dans la paix des larges routes, où le soir descendait, tout rose, les deux bicyclettes filèrent, d'un roulement doux, glissant, comme un essor ailé, emportant l'ignorance inquiète de ces jeunes cœurs.

“Ainsi, le souvenir de cette femme lui reste cher. Ou, du moins, cela lui est indifférent que je le suppose,” réfléchissait Marguerite.

“Ah! pour rien au monde, je ne la laisserai regarder dans mon coeur,” songeait Max. “Ce qui y bat si fort lui semblerait la convoitise de son argent. Elle m’offrirait un chèque, si je lui parlais d’amour. Croirait-elle jamais que tout à l’heure, quand j’ai saisi sa bicyclette emballée, je pensais à m’engloutir avec elle au fond de l’étang?... Si je n’avait pu la retenir, je n’aurais pas lâché prise. Allons... mieux vaut qu’elle ignore tout cela que de le mettre en doute, cette soeur pour rire, que j’adore à en pleurer.”

VI

Le lendemain de la promenade à Chantilly, Marguerite s’enferma dans sa chambre pour écrire à sa tante Baxton. Elle y resta longtemps. Quand elle sortit, sa lettre à la main, son père qui la rencontra, lui prit en plaisantant l’enveloppe.

—“Comment!” dit-il avec gaieté, “elle ne pèse pas un demi-kilo et ne porte pas cinq ou six timbres de supplément?”

Il taquinait sa fille au sujet des épaisses missives qu’elle envoyait en Amérique. Au fond, il était un peu jaloux.

Comment ne pas sentir que, pour son enfant, la véritable famille se trouvait là-bas, dans ce pays, si olin-tain par la distance, plus lointain encore par les idées, les sentiments? Mais cette fois, il n’y avait pas à dire, la lettre, toute mince, ne pesait rien entre ses doigts. Qu’eût-il pensé s’il avait su que ces deux petites pages avaient été recommencées à plu-

sieurs reprises par celle qui les avait écrites? La plume alerte et décidée, qui jamais ne faisait de brouillons,— pas même de ratures,—venait de recopier, d’effacer, de corriger, presque interminablement. Et là même, sur ce palier, en reprenant la lettre des mains de son père. Mlle Fanteuil n’était pas encore bien sûre qu’elle la ferait mettre à la poste.

Elle pensa: “Bah! j’ai tout le temps. Je réfléchirai encore. Et comme je vais à Paris, je la glisserai moi-même dans une boîte.”

Puis, tout haut, elle dit, d’un ton plus vraiment câlin que d’habitude, sans cette ombre de condescendance qui gâtait ses effusions:

—“Dis-moi, papa chéri... Voudras-tu me faire le plaisir de m’accompagner?”

—“Où cela?” demanda-t-il, ravi.

—“Au Louvre.

—Bien entendu. Et avec joie, ma fillette. Tu as beaucoup d’emplettes à faire?...

—Oh! voyons... C’est au musée que je vais.

—Ah, pardon... dit-il, d’un air si confus, qu’elle le soupçonna d’avoir, auprès de sa Rithé, perdu la notion qu’il y eût, en dehors des Grands Magasins, un édifice qui portât ce nom.

—“Pourvu que je passe une heure à mon bureau, reprit-il, j’ai tout le temps. Ces messieurs Mandret me laissent absolument libre.”

Jacques Fanteuil avait la figure joyeusement animée d’un écolier qu’on vient chercher au parloir pour une partie de plaisir. Non seulement il trouvait délicieux de se promener dans Paris avec une charmante fille —la sienne, — que les regards des passants lui enviaient, mais il échappait à l’anxiété nerveuse qui ne le

quittait pas quand il la savait trottant toute seule par les rues. Or Marguerite, avec une décision absolument nette, inflexible, avait établi ce principe qu'elle irait et viendrait sans chaperon.

—“Je le fais à New-York, je le ferai à Paris,” avait-elle déclaré.

—“Ce n'est pas la même chose. Les Français n'ont pas le respect de la jeune fille.

—Comment sauront-ils que je suis une jeune fille? Si j'étais mariée, me respecteraient-ils davantage?

—Non.

—Alors?

—Si tu étais mariée, tu aurais plus d'aplomb, plus d'expérience.

—Quelle plaisanterie! J'en aurais d'autant moins que je me serais mariée plus tard et que j'aurais été tenue en lisières plus longtemps.”

Mme Fanteuil avait laissé échapper la raison véritable:

—“Ceux qui nous connaissent trouveront cela drôle.

—Moi, je les trouve inconséquents et niais. Ce sera donc partie égale.

—Une mère française aurait peur de toi pour son fils.”

Et Marguerite n'avait pas perdu cette occasion de déclarer:

—“Je ne compte pas me marier en France.”

Aujourd'hui, quelque chose de plus assoupli dans son accent, dans sa personne, dans ce svelte corps et ce visage fin, où s'épendait une grâce nouvelle, frappa Jacques Fanteuil.

—“L'air du pays te va bien,” observa-t-il. “Tu deviens plus jolie tous les jours.”

Elle ne lui interdit pas de tels compliments, comme à leur première entrevue, où elle avait parlé de la flatterie française. Elle sourit et se regarda dans une glace.

“On m'aurait donc changé ma petite Yankee?...” se dit le père. Il médita un instant. Son visage s'éclaira de malice. “Hé, hé!” murmura-t-il.

De longtemps il ne s'était senti aussi heureux. Et pourtant, il ne prévoyait pas que l'après-midi il lui réservait encore une surprise. Il voulut aller à pied de la gare St-Lazare, où ils avaient débarqué, jusqu'au Louvre, pour promener aux yeux de tous sa fierté paternelle. De loin, dans tous les passants, il croyait apercevoir quelqu'un de connaissance, tant il souhaitait de faire admirer sa fille à leurs amis. A le voir, d'ailleurs, fringant, rayonnant, la tournure jeune encore, à côté de cette jolie personne, d'une si évidente distinction, quelques-uns, parmi les gens qui les croisaient, le traitaient en aparté d’“heureux gaillard”, l'imaginaient en voyage de nocces.

—“Tu es toujours le beau Fanteuil. Tu me compromets,” disait la jeune fille en riant.

C'était, par l'hypothèse délicatement exagérée, une de ces grâces dont la génération qui décline sait tant de gré à celle qui lui succède. La jeunesse est tellement riche, qu'en prêtant un peu de soi, elle donne l'illusion de ses magnificences.

Cependant, à mesure qu'on avançait dans l'avenue de l'Opéra, Marguerite devenait plus silencieuse et s'enfonçait dans ses réflexions. Place du Théâtre Français, elle se décida brusquement. Sortant la lettre de sa poche, elle se dirigea vers le bureau de poste, et la glissa dans la boîte, au-dessous du mot: “Etranger.”

“Je donnerais quelque chose pour connaître ce qu'elle écrit à sa tante,” se dit le père.

Il ne se doutait pas que, pour cette

missive-là du moins, il saurait bien-tôt à quoi s'en tenir.

Dans le musée du Louvre, la joie de Fanteuil tomba un peu. De nouveau, il se sentit intimidé auprès de sa fille. Elle connaissait toutes les écoles de peinture, et semblait éprouver de mystérieuses impressions devant certaines toiles où lui, Jacques, ne distinguait que des bonshommes plus ou moins pittoresques ou bien des contrastes amusants de couleurs. Il la voyait s'enthousiasmer, s'animer, — elle si calme, — puis tomber brusquement dans des contemplations muettes, où elle restait figée, sans qu'il osât lui proposer d'aller plus loin.

“Est-il possible qu'on voie tant de choses dans ces machines-là?” se demandait-il.

Malgré son respect pour le discernement de Marguerite, il pensait qu'elle avait dû puiser dans des livres beaucoup des émotions qu'elle se figurait éprouver là, spontanément, et il se disait que les peintres ont bien de la chance qu'il y ait des littérateurs.

Mais sa velléité d'ironie intérieure, — bien légère, car l'excellent Jacques Fanteuil n'avait rien d'un ironiste, — se fondit dans un sursaut de félicité délicieuse, lorsque, tout à coup, il entendit cette réflexion:

—“Vois-tu, papa, c'est décidément ce tableau-là que je viendrai copier cet hiver, quand nous serons à Paris.

—Cet hiver?... Oh! fillette... que c'est gentil, ce que tu dis-là! Tu comptes donc passer l'hiver avec nous?”

Elle le regarda du coin de l'oeil et sourit.

—“Tu seras content?...”

—Si je serai content!... C'est-à-dire que j'ai une envie folle de t'em-

brasser ici... devant tout le monde.

—“Ne fais pas cela!” s'écria-t-elle gaiement. “Un jeune papa comme toi, encore... Quel scandale! Tiens, dis-moi plutôt ce que tu penses de cette “Sainte Anne” de Vinci. Tu comprends... je n'ai pas la prétention de reproduire toute la toile... Je copierai seulement le groupe de l'enfant avec l'agneau. Ne trouves-tu pas ce tableau exquis?”

—Pas mal...” répondit Fanteuil, absorbé par son bonheur.

—“Comment, pas mal?... Mais, père, c'est un incomparable chef-d'oeuvre!...”

—Je n'aime pas beaucoup cette façon de faire asseoir une femme sur les genoux d'une autre... Et la vieille a un sourire crispé comme si elle allait éternuer, “observa-t-il avec candeur.

—“What a shame!...” cria la pauvre Maggie, dont l'indignation suffoquante ne trouva que ces trois mots anglais signifiant littéralement: “Quelle honte!...” mais adoucis par une puérilité spéciale, une gaminerie écolière.

—“D'ailleurs,” continua son père, qui n'avait pas compris, “si tu peins l'enfant, méfie-toi d'une chose. Son genou se replie à la hauteur du genou de l'agneau, si bien que la patte de celui-ci paraît continuer la jambe du mioche, et ton Enfant Jésus a l'air d'un petit faune à pied de bouc.

—Viens, papa, allons-nous-en,” dit Marguerite découragée. “Dire que tu ne sens pas la poésie de ça!”

Non, il ne la sentait pas du tout. Et, devant le fanatisme de sa fille pour Vinci, les excuses qu'il avait sans même s'en douter, eussent pesé si peu qu'il n'eût pas été plus avancé de s'en prévaloir. Mais il était bien incapable de lui expliquer que le mys-

lère du maître florentin, tombant ici par certains traits dans le tendu et le bizarre, reste accesible aux seuls fervents de son génie, et s'impose plus difficilement aux profanes que dans ses autres oeuvres. Elle-même, Marguerite, malgré sa jolie pédanterie d'art, plus souvent avertie que personnellé et sincère, manquait de l'esprit critique indispensable pour s'en aviser. Ils firent donc ce qu'ils avaient de mieux à faire en parlant d'autre chose que de tableaux.

Fanteuil, d'ailleurs, s'abandonnait à une seule pensée. Sa fille restait avec eux, pour un temps indéfini, — qui sait? peut-être pour toujours. Et il avait hâte de rentrer aux "Marguerites" pour doner cette bonne nouvelle à sa femme. La satisfaction de Marie-Thérèse égalerait la sienne.

Il devinait quelles espérances elle en pourrait concevoir.

En effet, ce fut une heure de tendresse épanouie et de riantes chimères que partagèrent ce soir-là les vieux époux toujours épris, lorsque après le bonsoir de leurs enfants, ils se retrouvèrent seuls dans leur chambre.

— "Ah! Rithé, ne te monte pas la tête... Ce serait trop beau," disait Fanteuil presque effrayé par le ravissement de cette âme ailée, mobile, qui tout de suite, s'envolait au faite des châteaux en Espagne.

— "Bah!" chuchotait le joli pastel de La Tour, plus joli que jamais avec le rayonnement enchanté de ses yeux noirs, sous le nuage poudré de ses cheveux blancs," je t'ai toujours dit que ces enfants finiraient par s'aimer. Ils sont trop mignons l'un et l'autre. Mon Max est si beau, si bon!... Et ta Marguerite est la plus fine petite nature!... Ils ont dû s'expliquer, dans cette promenade à Chantilly... Sûr, il s'est pas-

sé quelque chose. Si Maggie nous reste ce n'est pas seulement pour copier cette bonne femme du Vinci..."

Marie Thérèse riait, en disant ces mots de sa douce voix de gorge, si roucouillante et prenante. Heureusement, Maggie n'était pas là pour l'entendre traiter de "bonne femme" cette sainte Anne, qui, dans son sourire attendri d'aïeule, trahit la mélancolique divination d'une destinée qu'elle appréhende pour l'enfant divin. N'était-ce pas assez d'avoir supporté que Fanteuil interprêtât ce pli amer des lèvres par un besoin d'éternuer? Mais peut-être ces hérésies artistiques eussent-elles moins effaré la jeune fille que certaines présomptions relatives à ses propres sentiments.

— "Je te le répète... Elle aime Max, affirmait Rithé avec l'assurance de son orgueil maternel. L'injustice qu'elle a mise à voir chez ce pauvre enfant des préoccupations d'intérêt, — lui, qui ne nous a jamais demandé d'argent que pour tirer les autres d'affaire, — pèse à Marguerite, maintenant qu'elle connaît mieux notre fils. De ce remords à l'affection, il y a peu de distance chez une âme droite, à sentiments nets et entiers, comme est celle de ta fille..."

— Elle a une volonté du diable. Et elle ne se livre pas. Comment savoir ce qui se passe en elle? observait le père.

— "Il faut être femme pour cela," disait Rithé, avec le conscience des intuitions où s'éclairait son coeur instinctif. "Certains symptômes ne nous trompent pas, nous autres. Et je te réponds que Marguerite ne dirait plus aujourd'hui cette cruelle parole, qui a fait bondir mon généreux Max..."

— Pourquoi la lui as-tu répétée?... Ah! c'est un grand tort que tu as eu là!

—C'est vrai. Mais tu sais bien que je ne peux rien cacher, ni à lui, ni à toi. Je croyais qu'il n'y avait pas d'espoir, et je voulais le préserver d'un chagrin plus grand, celui d'aimer sans retour. Car il se prenait au charme de cette jolie Marguerite, et d'autant plus qu'elle se tenait sur une très piquante défensive. N'importe!... Tout s'arrangera, vois-tu. Elle reste. Cela signifie plus que tu ne crois.

—Que le bon Dieu t'entende, ma Rithé!

—Ah! oui... Car il le sait, lui, le bon Dieu, que, si je souhaite un mariage heureux pour mon fils, et même un mariage riche,—je ne m'en cache pas,—c'est que j'y vois la seule compensation pour lui du sacrifice qu'il me fait, et la seule chance que ce sacrifice se prolonge. Max rêve toujours d'être explorateur... de partir pour des pays dangereux. Oh! je suis bien certaine qu'il nourrit toujours cette affreuse idée. Il prétend qu'il n'y a pas de place pour lui dans la vie civilisée, et qu'il mourra d'ennui dans un bureau, sur un rond de cuir. Mais moi, je mourrai de chagrin s'il s'en va. Ah! Jacques, je crains qu'il n'ait revu ces jours-ci ce camarade qu'il aime tant, Robert Darlon, qui s'est fait attacher à je ne sais quelle mission de malheur, et qui voudrait l'entraîner avec lui dans l'Afrique centrale."

Cette perspective,—terreur constante du faible cœur maternel,—suffit pour voiler momentanément à Marie-Thérèse les délicieuses sécurités entrevues tout à l'heure. Elle fondit en larmes.

Mais le rempart des deux bras fervents sembla s'interposer entre elle et l'indicible épreuve. C'était son mari, qui, à son tour, assumait pour la consoler, la foi dans des espérances aux-

quelles il n'osait s'abandonner tout à l'heure.

—“D'abord, si ce mariage ne se faisait pas, la seule présence de Maggie suffirait pour empêcher Max de partir. Tu as vu son mouvement de joie, ce soir, quand il a appris qu'elle passait l'hiver?... Robert Darlon quitte la France très prochainement. Nous n'avons rien à craindre de ce côté-là... Quand Marguerite retournera en Amérique,— si elle y retourne,— pourquoi ton fils n'irait-il pas faire un tour là-bas, à New-York?... Ce serait un dérivatif... Et qui lui plairait, sois-en sûre, même si sa petite soeur ne devait jamais être que sa soeur... Voyons tout s'arrangera. Je ne veux pas que ma Rithé ait des larmes dans ses beaux yeux...”

VII

Ce matin de septembre, il n'était encore que six heures lorsque Max descendit à pas de loup l'escalier des “Marguerites”. Il avait entendu le vent souffler, la nuit, et il voulait en profiter pour faire de la voile sur le lac. Si tôt que cela, il n'y aurait guère d'embarcations dehors. Nul danger de rencontrer de petits rameurs maladroits, les enfants des riverains, qui barbotent sans principes, au risque de chavirer ou de faire chavirer les autres. Max pourrait lancer son bateau comme un cheval qu'on entraîne, et, à force d'audace et d'adresse, se donner, sur ces quelques hectomètres carrés d'eau, les plus folles sensations d'espace et de vitesse.

Comme il sortait de la maison, il frissonna un peu et releva le col de son tricot de laine.

L'air était plus vif encore qu'il n'avait cru. C'était déjà presque une rafale d'équinoxe, cette brise galopante

qui faisait courir sur al pelouse les premières feuilles mortes, et tourbillonner sur la face plombée du lac des volutes des vapeurs bleuâtres.

— "Ça pique ce matin, Monsieur Max", dit une voix.

Le jeune homme se retourna, et vit le jardinier occupé à un bizarre travail. Une brouette chargée de débris de toutes sortes était au milieu de l'allée. Mais un coup de vent venait d'en enlever un paquet de papiers et d'épluchures, qui roulaient encore de tous côtés, et le journalier, une pelle et un balai à la main, donnait la chasse à ces singuliers fuyards.

— "Jamais je ne porterai mes ordures jusqu'à la grille à temps pour le passage des boueux," dit ce garçon, qui, étant jeune, riant tout en jurant. "Puis, si j'en sème comme ça tout du long, le jardin sera dans un bel état."

— "Et vous serez grondé, Silvestre," fit Max gaiement. "Car ma mère est aussi coquette pour ses pelouses que pour ses tapis. Des brins de papier rien n'est laid comme ça sur l'herbe." ajouta-t-il, en voyant s'élançer un essaim de petits carrés blancs, comme un vol de papillons.

Sans d'ailleurs s'inquiéter davantage des mésaventures de Silvestre, autrement que pour lui rappeler une des manies délicates de cette mère qu'il ne supportait de voir contrarier en rien, Max paarda dans la direction de la crique où il amarrait ses bateaux.

Tout en marchant, il s'amusa de voir s'acharner autour de lui quelques-uns de ces lambeaux de papier, qui semblaient le poursuivre avec une obstination volontaire, comme des choses douces de vie et d'une pensée secrète.

Deux surtout, un peu plus grands que les autres et à demi réfléchés,

qui donnait prise au vent, s'obstinaient sur ses pas. Parfois leur blancheur palpitante s'affaissait, comme découragée... Puis, sans qu'aucun souffle perceptible s'élevât brusquement ils s'élançaient et repartaient.

Par un jeu distrait, Max tenta de poser le pied sur l'un d'eux. Il n'y parvenait pas, et s'énerva. Enfin il réussit. Alors, sans même réfléchir, il se baissa et ramassa le papier.

C'était un fragment de lettre, et il reconnut l'écriture de Marguerite. Son cœur se mit à battre. Il regarda autour de lui comme s'il craignait d'être vu. Cependant, il n'avait pas l'intention de lire, car il froissa le chiffon en boule. Puis il se ravisa, s'enfonça sous les arbres, et le déplia. Tout de suite son nom lui apparut.

Alors, sans même déchiffrer davantage, il explora des yeux l'allée, pour voir s'il n'apercevait pas l'autre grand morceau. Il n'en distingua que deux tout petits, assez loin. Il alla les prendre, mais les rejeta désappointé. C'était l'en-tête d'une facture.

Max revint à son examen attentif du débris de lettre.

Evidemment un brouillon, car il y avait des ratures. Du moins une ébauche sacrifiée. Marguerite avait donc quelque chose de bien difficile à écrire? Car on connaissait sa facilité de plume. Combien de fois son beau-frère ne l'avait-il pas observée, alors qu'assise à l'ombre sous les arbres, par les chauds après-midi, elle griffonnait des douze à quinze pages pour sa tante.

Le morceau que tenait Max était une étroite bande en hauteur, qui contenait des fins de ligne. Il y distingua parmi des monosyllabes insignifiants, les mots "devoir" et "sauvé". Mais il lui fut impossible de reconstituer la lettre. Il échappait ainsi à un certain

sentiment de honte, que lui causait son indiscrétion. Puisqu'il n'avait rien surpris, il ne garderait pas de remords. Et, du moins, il posséderait cette relique. Pour lui, c'était une relique, ce chiffon de papier échappé aux balayures. Une main chère y avait écrit son nom... Une pensée qu'il aurait voulu connaître y avait évoqué son souvenir.

Max le glissa dans une poche et rejoignit enfin son bateau. Mais, au lieu de manoeuvrer les voiles et de partir, il s'assit sur le banc et se perdit dans une songerie.

Était-ce l'heure matinale et sa poésie d'éveil frileux, de silence, à travers un premier voile d'automne, dans ce coin de verdure et d'eau, qui retenaient sous un charme de mélancolie ce garçon bouillant d'activité physique? Marguerite l'avait d'abord jugé incapable de belles émotions parce qu'il restait froid devant certaines interprétations artistiques, de la Nature. Mais, cette Nature elle-même, il la sentait profondément. Il savait l'écouter, la regarder. Il communiait avec elle par toutes ses aspirations fougueuses vers l'inconnu, l'espace, le péril et la liberté. Son regard d'aigle en cage ne mentait pas. Il avait ce Max emprisonné dans la civilisation et l'intellectualité modernes, une âme aventureuse du jeune barbare, mais avec les subtilités de coeur d'un enfant de notre siècle. C'est pourquoi, ne trouvant pas sa place dans la hiérarchie des fonctions bourgeoises, il ne pouvait cependant suivre son penchant héroïque, par la crainte de désespérer sa mère.

Et maintenant, voici qu'à ce tourment d'un destin manqué s'ajoutait un autre tourment; celui d'un amour qui prenait dans cette âme, comme tous les sentiments, un double carac-

tere de violence emportée et de délicatesse farouche. Max venait seulement depuis peu de jours, de s'apercevoir qu'il aimait Marguerite, après avoir été bien près de la hair. Il lui en avait âprement voulu, et du dédain qu'elle témoignait pour son caractère sans s'être donné la peine de le pénétrer, de le comprendre, et surtout de l'atroce réponse par laquelle cette cruelle fille avait coupé court à tout projet de mariage entre eux. Comment se fût-il douté que des paroles si blessantes jaillissent elles-même d'une blesure, et que Marguerite avait rendu là, sans se l'expliquer d'ailleurs, le mal dont l'avait atteinte l'histoire des premiers amours de son frère par alliance?

Mais ces deux jeunes êtres, doués de naturels si différenciés plus encore à la surface par leur éducation, leurs souvenirs et leur vision des choses, avaient un point commun, qui, loin de les rapprocher, devait aggraver entre eux le malentendu. C'était leur fierté.

Celle de Max ne s'exerçait pas, du moins, vis-à-vis de lui-même. Il s'avouait qu'il s'était follement épris de cette petite Française américanisée, dont il ne goûtait guère l'infatuation d'exotisme, ni les partis pris offensants. Mais elle était si finement jolie, d'une crânerie si séduisante, et d'une si claire loyauté! Puis il y avait tant de douceur cachée sous l'armature de son sang-froid, et tant de saine vaillance dans sa décision!... Se rendait-il compte de tout cela seulement? Il en voyait peut-être moins... où davantage. Il aimait.

Avec quelle ardeur triste il pensait à elle, dans ce bateau dont il ne songeait même plus à tendre la voile! "Toujours se" disait-il, "je serai pour Marguerite, à cause de ce qu'on lui a dit là-bas, l'homme qui a basement

désiré son argent. Elle est riche... Par cette richesse, je serai même privé de la pauvre joie de lui laisser savoir combien je l'aime, elle qui ne m'aime pas. Car tout ce que j'aurais chance d'éveiller en elle, ce serait encore cet affreux soupçon."

Un rayon de soleil, glissant parmi les feuillages sombres, vint illuminer l'abri où rêvait le jeune homme. Tout près de lui, l'eau dormante et noire se tâcha d'or sous les fumées légères de la brume. La petite crique ne fut plus la caverne d'ombre bleue, dans le froid silence de l'eau et des arbres. Une gaieté y palpita, dissipant les impressions lugubres. Là-bas, là grande trouée grisâtre du lac se moira d'azur et se pailleta d'étincelles.

"Allons!..." se dit Max.

Dans le mouvement qu'il fit, il aperçut tout à coup quelque chose de blanc à ses pieds. Et il tressaillit d'un émoi bizarre en reconnaissant un des morceaux de papier de tout à l'heure, que le vent avait fait voltiger jusque-là. Singulière obstination du Hasard! Quel vouloir mystérieux animait les souffles de l'air pour qu'ils eussent apporté cela précisément dans son bateau?

Ce fut avec un léger tremblement du coeur, comme s'il l'eût pris de la main même du Destin, que Max ramassa le papier. Et c'était précisément le fragment de lettre qui s'adaptait à celui où il avait lu les mots "devoir" et "sauvé", avec des monosyllabes dont maintenant la signification se complétait. Deux phrases alors se détachèrent, sinon intactes, du moins faciles à reconstituer. Quand la portée tout entière en fut apparue au jeune homme, une rougeur envahit son masque brun, d'une sécheresse étonnante, et cerna ses yeux, aux prunelles claires, dont l'expression devint presque

féroce dure. Voici quelles étaient ces phrases:

"...ce mariage est désormais un devoir..."

Et:

"...Max Clériot m'a sauvé la vie..."

Ainsi Marguerite le considérait maintenant comme un créancier moral, songeait à payer une dette en l'associant à sa fortune—dont elle le supposait âprement envieux,— par le seul moyen acceptable, c'est-à-dire en se sacrifiant elle-même!... Tout, dans une telle pensée, et jusqu'à l'expression, jusqu'à cette façon d'ajouter son nom de famille au petit nom fraternel, le seul qu'il eût vu d'abord sur le premier débris de papier,— bouleversa, déchira Max. "Un devoir," se répétait-il, "un devoir!... Et quel devoir! Celui qui me donne son or. Car pour ce qui est de sa personne, avec le caractère de Marguerite, je sais bien qu'elle saura la soustraire à mon adoration, même si elle m'épousait. Qui sait si, le lendemain des noces, elle ne me dirait pas ce qu'elle a dit devant ma mère, mais avec une variante: "Vous enrichir, oui. Vous aimer, jamais. Je m'acquitte. Prenez la clef de ma caisse, mais ne touchez pas à mon coeur."

Maintenant, avec une sorte de fièvre froide, Max parait son bateau. Il l'amena à la godille jusqu'à l'ouverture de la petite anse, puis tâta le vent, largua la voile et partit. L'embarcation fila comme une flèche. Pendant une heure, le jeune homme usa la plus folle nervosité dans des exercices qui demandaient autant d'attention que d'adresse. Il manoeuvrait son canot comme un cavalier habile fait d'un cheval fougueux, le forçant à virer sur place et le dressant à de précises évolutions, pour le lâcher de temps à autre en un frénétique élan. Et il

avait la même sensation de dompter une chose impétueuse, dangereuse, vivante.

Quand il régagna les "Marguerites" il avait reconquis le calme extérieur, cette faculté de déploiement sur soi-même qu'il possédait à un haut degré. Il venait de se dire :

"Cela est mieux ainsi. Car, du moins, si je ne peux lui prouver mon amour, — qu'elle ne mérite pas de connaître, — je lui prouverai mon désintéressement. Ce garçon sans caractère et sans dignité qu'elle voit en moi, saura refuser le bonheur et la fortune qu'on prétend lui offrir par devoir."

Ce mot-là surtout faisait souffrir Max jusqu'à la furie. Il y voyait l'orgueil et la dureté d'un cœur, qui, ne l'aimant pas, ne pouvait même supporter envers lui une obligation de reconnaissance. Ah! comme Marguerite le supposait vénal! Qui sait si elle n'attribuait pas à la puissance d'une avide ambition la soudaine et incroyable énergie qu'il avait déployée pour lui porter secours? Lui qui, au moment où elle s'était emballée, se tenait un peu en arrière pour se donner le délice d'admirer sa svelte grâce, et la contemplait avec une émotion dont il ne se sentait plus maître. Lui qui, devant le danger de cette enfant impitoyable et volontaire, n'avait d'abord songé qu'à mourir avec elle, jusqu'à ce que, les muscles tendus dans un surhumain effort, il entrevit le salut possible!...

VIII

Marguerite, je voudrais te parler," dit Jacques Fanteuil.

— "Me voici, papa."

Le mince visage de la jeune fille, tout en finesse et en fraîcheur, venait de rougir légèrement. Son père tenait

une lettre à la main, et l'on distinguait sur l'enveloppe le timbre d'Amérique.

Ils s'en allèrent au jardin. Sans rien dire, ils gagnèrent le sentier qui suit la rive du lac, et ils y marchèrent d'un pas lent, tantôt dans l'espace ouvert des pelouses, tantôt sous les arbres, mais côtoyant toujours la palpitation mystérieuse et attirante de l'eau, les vibrances du miroir d'argent qui, aujourd'hui, s'oxydait un peu sous des reflets grisâtres d'automne.

La douceur ternie du paysage pénétra le père et la fille, parce qu'ils allaient y échanger des paroles graves.

— "Ta tante," commença Fanteuil, "m'écrit des choses tout à fait inattendues... Des choses qui pourraient me réjouir, n'étaient les expressions dont elle les accompagne.

— Quelles expressions, père?

— Tu ne me demande pas d'abord quelles choses?

— Non... Je suppose qu'elle vous parle de Max."

La jeune fille rougit encore plus que tout à l'heure. Mais elle garda toute sa droiture de regard et son assurance de physionomie.

— "Pourquoi," demanda Fanteuil plus troublé qu'elle-même, "n'as-tu pas eu confiance en moi?"

— C'est que je n'avais pris aucune décision, père. Ma tante n'était chargée de rien vous apprendre encore.

— Elle me le dit. Mais c'est dans l'excès de son inquiétude qu'elle me prévient. Madame Baxton m'écrit que tu t'es mis en tête un devoir chimérique. Sachant que nous désirons tous ici ton mariage avec Max, elle nous soupçonne de t'avoir influencée. Tu te croirais moralement obligée d'accepter ce mariage parce que Max t'aurait sauvé la vie. Tu as donc couru un danger, et tu me l'as caché?

— Pourquoi vous tourmenter après coup? C'était un accident de bicyclettes, qui risquait de tourner très mal. Je n'exagère rien, je pouvais être tuée. Max a été tout à fait extraordinaire de sang-froid, de courage. Mais il fallait aussi la force peu commune dont il est doué.

— Alors, c'est sérieux?... Tu consens à l'épouser?

— Du moins, j'y pensais. J'y préparais ma tante.

— Elle y est si peu préparée qu'elle m'a écrit une lettre fulminante. Ne connaît-elle pas ton caractère, cependant? Elle doit savoir qu'on ne t'impose pas facilement une volonté."

Maggie se mit à rire.

— "Ce qu'elle suppose," reprit le père, "c'est que tu as une façon romanesque de comprendre le devoir, et que tu te sacrifies à une idée de reconnaissance. Elle en paraît désespérée."

Il y eut un silence. Fanteuil attendit vainement un démenti, qui ne vint pas.

— "Mon Dieu," poursuivit-il en hésitant, "je préfère l'avouer tout de suite. Je serais si heureux de ce mariage, ma chère Rithé le désire si fort, que je suis bien mal placé pour faire ce que ta tante Baxton me demande et pour m'y opposer. Je ne puis pas croire que tu sois jamais malheureuse avec Max. Je le vois si bon fils que je ne l'imagine pas faisant un mauvais mari. Certes, ce n'est pas un garçon brillant..."

— Parce qu'il n'a pas l'occasion de mettre ses facultés en oeuvre."

L'interruption partit avec une si nette vivacité que Fanteuil en resta saisi.

— "Ah!" reprit-il, quand il recouvra la parole, "tu en es donc revenue de tes premiers préjugés? Je savais bien que tu finirais par reconnaître..."

Marguerite ne le laissa pas achever cette phrase maladroite. Elle lui coupa la parole avec une désinvolture qui manquait passablement de respect final.

— "Mon petit père, je t'en prie pas d'analyse psychologique. Tu souhaites que j'épouse Max, et je suis prête à l'épouser. Cela suffit, n'est-ce pas? Et surtout pour ma tante et mon oncle Baxton. Promets-moi que tu me laisseras m'expliquer avec eux dans mes lettres, et que tu t'abstiendras de rien leur dévoiler sur mes sentiments.

— Mais s'ils prétendent que tu es contrainte?

— Ils ne prétendront pas cela.

— Enfin, tu ne leur as pas dit que tu aimes Max, puisqu'ils te traitent en victime.

— Non," s'écria Marguerite, "je ne leur ai pas dit que j'aime Max, et je ne le te dis pas, en ce moment, à toi-même. Mais qu'est-ce que cela vous fait, à tous, du moment que je consens à l'épouser?"

Le père s'arrêta, se plaça en face de sa fille, prit les mains.

— "Qu'as-tu, ma mignonne?" fit-il "Quelle est ta pensée? Pourquoi me parles-tu ainsi? Voyons, dis à ton vieux père ce que tu as dans le coeur."

Elle détourna la tête et ne répondit pas.

— "Tu me fais beaucoup de peine," murmura Fanteuil. "Je vais croire comme ta tante, que tu te sacrifies à quelque scrupule de conscience."

Comme elle se taisait toujours, il l'entraîna vers un banc et la fit asseoir à côté de lui. C'était dans l'endroit le plus isolé du parc, loin de la maison, que cachait un épais massif d'arbres, véritable petit bois de sapins, de bouleaux et de peupliers de Virginie. A deux mètres devant eux, le bord du sentier tombait à pic dans l'eau lui-

sante, sur laquelle courait le reflet des nuages.

— “Ma chérie,” chuchotait le père, “je sens que tu as du chagrin.”

Elle appuya la tête sur son épaule et fondit en larmes. C'était la première fois qu'il la voyait pleurer. Il en demeurerait anéanti.

— “Voyons,” lui dit-il, “as-tu laissé une affection en Amérique?”

Elle secoua la tête.

— “Pourquoi épouserais-tu Max si tu dois être malheureuse?”

Cette question eut la vertu de rappeler la jeune fille à elle-même. Elle essuya ses yeux et reprit son air fermé, tranquille, pour affirmer qu'elle ne serait pas malheureuse, et que son intention était d'épouser Max.

Fanteuil se rendit compte qu'il n'aurait pas d'autre éclaircissement sur les soucis, imaginaires ou réels, de ce jeune coeur. Il se serait senti profondément triste, aussi bien des reproches de la tante Baxton que des réticences et de la mélancolie de sa fille, s'il n'avait eu l'idée fixe de la joie que le mariage de leurs enfants causerait à sa femme.

— “Quand puis-je parler à ta belle-mère? . . .

— fais, tout de suite, papa, si tu veux,” dit Marguerite, en se levant, très calme.

Ils revinrent vers la maison, où ils savaient ne pas rencontrer Max. Le jeune homme était parti le matin pour Paris. Depuis quelques jours, il y allait souvent. Ce n'était pas pour se rendre au bureau, car il n'avait pas encore pris son poste dans la maison de banque de MM. Mandret. A mesure que l'inévitable entrée en situation approchait, il manifestait un plus invincible éloignement pour ce genre de travail.

— “Je tremble qu'il ne médite de

nous quitter. Il est, de nouveau, en correspondance avec Robert Darlon,” disait la pauvre Marie-Thérèse, qui avait reconnu les enveloppes entre les mains du facteur.

Sans doute, c'était aussi la crainte de Marguerite, et ce qui l'avait décidée, d'abord à écrire à sa tante, puis à parler à son père, et enfin à s'en ouvrir sur le champ à la mère de celui qui allait devenir son fiancé.

Les allures un peu brusques et sauvages de Max étaient devenues récemment plus brusques et plus sauvages, surtout envers elle, la petite soeur, jadis assez distante et hautaine avec lui, et qui, maintenant, se serait adoucie et même humiliée en vain. Il n'avait plus à son égard les câlineries de voix ou de mots, qui, pour rares qu'elles eussent été, n'en avaient laissé qu'un plus captivant souvenir. Quand on avait, comme Marguerite, découvert quelle indomptable énergie morale et physique se cachait sous les nonchalantes apparences de cet étrange garçon, comment ne pas subir le charme de tendresse qui pouvait illuminer ces traits bronzés, d'une précision mâle et élégante, et ces yeux aigus, si clairs entre les cils noirs?

Mais lui reverrait-elle jamais cette expression ravie et affectueuse qui prenait le coeur? Chaque jour, il devenait plus sombre, restait plus longtemps hors de la maison. Il ne faisait plus de promenade à bicyclette avec elle et ne l'emmenait plus dans son canot. Trop fière pour risquer une avance ou demander une explication. Mlle Fanteuil subissait à présent l'oppression anxieuse de ce caractère, qu'elle avait dédaigné, et qu'elle devenait capable des plus âpres, et aussi des plus tenaces résolutions. Que méditait son beau-frère? De toutes façons, elle ne comptait pour rien dans

ses projets. Il l'écartait de lui, de son avenir, par une force tranquille d'indifférence. Elle se maintenait désespérément à la même hauteur. Car, n'est-ce pas, il n'était point question d'amour entre eux? Mais, sans manquer à sa propre dignité, elle pouvait entrer dans les vues de leurs parents, qui souhaitaient de les unir, puisqu'elle soldait ainsi, par le don d'une fortune, sa dette de reconnaissance.

Quand le père et la fille rentrèrent du jardin, ils trouvèrent Marie-Thérèse frileusement pelotonnée dans une bergère devant le premier feu de la saison.

— "N'êtes-vous pas gelés?" cria-t-elle. "Vous êtes restés si longtemps dehors!"

— "Rithé," dit Fanteuil, "embrasse notre fille, qui sera deux fois à nous maintenant, car elle consent à devenir la femme de ton fils."

Marie-Thérèse demeura un moment muette d'émotion. Mais quand elle vit Marguerite s'agenouiller câlinement auprès d'elle, quand elle l'entendit lui dire "maman", au lieu de "marraine" elle prit la tête de la jeune fille dans ses mains, la couvrit de baisers, puis éclata en sanglots convulsifs.

— "Tu me le rends," disait-elle. "Il va nous rester. Je sentais bien que sans cela il nous échappait... O ma petite Maggie!... ma fille!... mon amour!..."

Marguerite souriait sous un déluge de larmes et de caresses. Elle se laissait faire, dans un abandon, une détente, où elle trouvait du charme. Cette joie désordonnée ne lui semblait plus ridicule, — seulement un peu puérile dans ses manifestations... Mais il y a des moments où il est bon de déposer tout orgueil. La jeune fille était dans un de ces moments-là. Elle ne philosophait plus sur l'exubérance

française et le sang-froid anglo-saxon. Elle sentit un des bras de son père qui l'enveloppait, tandis qu'il plaçait l'autre autour de sa femme. Et elle pensa que, s'il est beau d'avoir du caractère, il est exquis de faire des heureux.

Même, son attendrissement lui suggéra des remords. Si, là-bas, à New-York, sa tante se tourmentait, si, tout près d'elle, son père dissimulait un souci, c'est qu'elle n'avait pas dit le mot qu'il fallait dire, c'est qu'elle n'avait pas été tout à fait franche avec eux. Mais elle recommençait seulement à cette minute de l'être avec elle-même.

— "Mon Max va être fou de bonheur!..." murmura Marie-Thérèse.

— "En êtes-vous sûre?..." demanda Marguerite à voix basse.

Et la tremblante intonation de ce mot trahit tout le chemin que son coeur avait fait pour descendre des hauteurs de l'impassibilité présomptueuse jusqu'à la craintive humilité de l'amour.

Pourtant les deux êtres qui l'entendaient, pas plus qu'elle-même, n'en devinèrent la portée véritable. Il fallait encore une épreuve pour que Maggie reconnut sous quelle douce et impérieuse puissance elle se pliait enfin.

C'était avec une impatience extrême que les trois habitants des "Marguerites" attendaient ce jour-là le retour de Maà. L'après-midi se passa sans qu'il revint. L'heure du dîner ne le ramena pas davantage.

Le soir, un télégramme arriva où le jeune homme priait qu'on ne s'inquiât pas. Il avait accepté une invitation et coucherait dans l'appartement, rue Auber. Même, il ne faudrait pas s'étonner s'il ne rentrait que tard le lendemain.

— "Ah!" soupira Marie-Thérèse,

"il était temps que cette chère petite fée intervint. Max est tout changé depuis quelques semaines. Il est repris par sa folie d'aventures. Je sens qu'il veut nous préparer à son départ pour cette affreuse expédition chez les sauvages.

— Pas de danger qu'il parte maintenant," dit Fanteuil, qui sourit et regarda sa fille.

— "Le méchant enfant sait pourtant que j'en mourrais," reprit la faible mère, que la seule idée d'une telle douleur rendait tout pâle sous le grésil léger de ses bouclettes estompées de poudre. "Faut-il que sa passion pour les entreprises dangereuses soit forte! Car il ne peut souffrir de me causer de la peine.

— Est-ce bien la passion des entreprises dangereuses?... " suggéra le père de Maggie.

Celle-ci détourna la tête. Non, pensait-elle, si Max la fuyait, ce n'était pas qu'il l'aimât. Elle avait si bien accentué le malentendu entre eux qu'il la détestait peut-être. Heureusement, elle possédait le talisman qui fait tomber toutes les barrières: cette fortune qu'il avait certainement convoitée, et qui, c'était probable, causait seule sa déception et le singulier dépit qu'il montrait.

Devant le silence préoccupé, soucieux de sa femme et de sa fille, Fanteuil prit une résolution:

— "J'irai demain matin à Paris," dit-il. Je surprendrai notre garnement au réveil, et je l'écraserai sous la félicité. Pour moi, ce garçon a le cœur malade, et puisque je tiens sa guérison, pourquoi la retarder d'une heure? Je vous le ramènerai, et nous nous réjouirons tous ensemble un peu plus tôt."

Le double regard que rencontra Jacques lui apprit qu'il proposait jus-

tement ce qu'on n'osait pas lui demander.

Il prit un des premiers trains, le lendemain.

La matinée parut longue aux deux cœurs de femmes qu'il laissait derrière lui. Marie-Thérèse et Marguerite ne s'avouaient pas quel pressentiment pénible les avait saisies devant cette absence inusitée de Max coïncidant avec la décision heureuse. Ce n'était qu'un hasard fâcheux, mais, pour la divination maternelle de l'une, comme pour la sensibilité inquiète de l'autre, un semblable hasard prenait des apparences de fatalité.

Le déjeuner de midi fut annoncé sans que le père ni le beau-fils eussent reparu. Comment était-ce possible? Comment Max au premier mot, n'était-il pas accouru près de sa fiancée?...

— "Jacques ne l'aura pas trouvée rue Auber," hasarda Marie-Thérèse. "Il était déjà sorti, ou pas encore rentré. Les jeunes gens ont le diable au corps, celui-là surtout."

Rithé s'efforçait d'être la plus brave des deux, parce qu'elle voyait le fin visage de Marguerite s'altérer d'heure en heure. Cette fois, la bonté native surpassait l'orgueil et l'éducation pour soutenir des nerfs en déroute. L'âme enfantine, impressionnable, de Marie-Thérèse, arrivait à la domination d'elle-même, pour ne pas laisser trop fléchir cette fameuse fermeté anglo-saxonne que sa belle-fille rassemblait en vain.

Les deux femmes quittèrent la table sans presque avoir mangé. D'un même mouvement, quand elles se retrouvèrent en tête-à-tête dans le petit salon, elles regardèrent la pendule. Il était plus d'une heure. Elles se blottirent l'une contre l'autre, comme pour ré-

sister à ce vague malheur inconnu qu'elles prévoyaient.

— "Dis-moi, Maggie," demanda tout bas Marie-Thérèse, "qu'y a-t-il eu entre toi et Max? Je sais bien qu'au début de ton séjour ici, tu as été très décourageante pour lui. Cependant il ne me paraissait pas en souffrir. Et voici qu'au moment même où ton coeur s'ouvre, il se dérobe comme un être désespéré, blessé. Ce que tu nous a dit, hier, ne le pressentait pas?"

— Non.

— Comment! Ce projet de mariage n'était pas arrêté entre vous?"

Maggie secoua la tête.

— "Vous ne vous êtes jamais dit que vous vous aimiez?"

— Jamais.

— Pourquoi?... Vous étiez seuls souvent ensemble. Vous aviez une liberté absolue. Vous saviez ne pas aller à l'encontre de nos désirs....

— Mais nous ne pouvions pas nous dire ce que nous ne pensions pas.

— Que dis-tu? Vous ne pensiez pas vous aimer?"

— Non.

— Par exemple!... Je suis bien sûre que Max....

— Non... non!..." s'écria Marguerite, qui, en lui coupant la parole s'écarta vivement d'elle. "Non, n'achevez pas. Comment pouviez-vous être sûre des sentiments de Max, quand vous l'aviez préparé à ce mariage avant même qu'il me vit?... Ah!" poursuivit-elle avec amertume, "tout le mal vient de là. A peine arrivée ici, j'ai deviné que la chose était décidée en dehors de moi, en dehors de ma personne. De l'amour, mais nous n'en avons que faire, puisque tout allait si bien sans cela!... C'est cette idée qui me révoitait, qui m'a rendue aveugle, injuste, presque hostile. Je me suis butée, tendue contre

Max. J'avais si mauvaise opinion de son caractère, de son coeur! Maintenant encore, même en l'épousant, un doute me reste, me torture. Et sa conduite actuelle le confirme, ce doute....

— Qu'est-ce donc?" demanda Marie-Thérèse, qui tremblait et qui dut s'appuyer à la cheminée.

— "Ah! pourquoi vous le dire?... Vous êtes sa mère... Vous l'adorez... Vous avez voulu son bonheur. Au moment où je le souhaite comme vous, ce bonheur, ne me donnez pas l'occasion d'être cruelle."

Marguerite s'assit et cacha son visage dans ses mains.

Et alors ce fut sa belle-mère qui vint prendre auprès d'elle l'attitude où la jeune fille avait trouvé, la veille, tant de douceur. Mme Fanteuil se laissa glisser à ses genoux sur le tapis. Puis, par ses caresses, elle tâcha de découvrir ce visage obstinément caché.

— "Regarde-moi, Maggie. Je crois que je te comprends. C'est vrai, tu as raison," murmurait-elle avec une humilité que rendait plus touchante le charme plaintif de sa voix, son joli accent roucoulant et mouillé. "Oui, tu m'as déjà bien punie de mon inconséquence en nous attribuant, à mon pauvre fils et à moi, des idées d'intérêt. Non, ne proteste pas... Je ne me défends pas... Je suis une mère qui commettrais des crimes pour que son enfant soit heureux... Alors j'ai bien pu commettre des sottises, des maladresses... et même pire... Tu étais fière. Tu m'en as voulu. Mais lui... Ah! tu ne le connais pas si tu le crois capable d'un calcul. Il est follement indépendant et ombrageux... Des mariages riches?... Mais il en a déjà refusé plus d'un, je t'assure. Ne sais-tu pas qu'il préférerait au luxe tranquille une vie de privations avec des

hasards émouvants, des chances de péril et de gloire. . . Je comptais plus sur ta tendresse et ta séduction délicieuse pour le retenir auprès de nous, que sur. . .

— Cependant," s'écria Marguerite, "il s'éloignait toujours davantage. Il n'a même pas daigné me faire la cour. S'il revient, ce ne sera donc pas parce qu'il m'aime.

— Et s'il ne revient pas? . . ." demanda Mme Fanteuil.

Elle était si vraiment femme, d'un instinct si sûr et si fin, dans l'indolence de sa séduction et l'enchantement tendre de sa vie, qu'elle avait tout de suite saisi le sens de ce cri involontaire, échappé des plus secrètes profondeurs: "Il n'a pas daigné me faire la cour!" Le ravissement de sa découverte éclata sur son visage.

— "S'il ne revient pas. . ." répétait Marguerite décontenancée. "S'il ne revient pas. . ."

L'âme inassouplie de la jeune fille résistait encore. Mais les yeux de Marie-Thérèse la pénétraient avec tant de clairvoyance, avec un si arde et confiant espoir, que Maggie sentit se disloquer son armature de froideur réfléchie, d'inflexible jugement, d'américanisme et d'orgueil. Elle laissa tomber sa tête sur l'accueillante épaule.

— "Je ne m'en consolerais jamais... maman.

— Tu l'aimes donc?

— Oui.

— Depuis quand?

— Est-ce que je sais? . . . Je m'en défendais encore hier. Je croyais l'épouser par devoir. . .

— Quel devoir?

— Je vous le dirai. Il a été si brave, si bon! . . . Il s'est si peu targué de ce qu'il avait fait. Alors j'ai écrit à ma tante. . . Elle se figure que je com-

metts un coup de tête, par générosité chevaleresque, à l'encontre de mes véritables sentiments. Je n'ai pas dit la vérité, ni à elle, ni à papa. . . ni à moi-même. . ."

C'était si doucement chuchoté que le silence où s'éteignirent ces paroles sembla prolonger la confidence émue. Puis Marguerite murmura encore:

— "Depuis quand je l'aime? . . . Je ne saurais le dire. Je commence à croire qu'il y a longtemps. N'est-ce pas, — maintenant que j'y pense, — depuis le jour où j'ai réclamé si peu gracieusement le portrait de ma mère? Vous rappelez-vous? . . . Je suis allée vous trouver dans le jardin. Max vous défendait contre les moustiques. Il m'a parlé presque avec rudesse. . . Mais, ensuite, il a voulu transporter lui-même le cher portrait, l'accrocher dans ma chambre. . ."

Les souvenirs de Marguerite, une fois éclairés par le sentiment qu'elle venait de découvrir en elle-même, lui apparaissait sous un jour tout nouveau. Elle les évoquait avec un étonnement charmé. Et sa belle-mère ne se fût pas lassée de les entendre. Mais leur causerie fut interrompue par l'arrivée d'une domestique:

— "C'est un télégramme pour Mademoiselle.

— Pour moi!" s'écria Maggie en bondissant vers le petit papier bleu. Elle fit sauter la bande gommée, et lut tout haut:

"Viens au plus vite. Je t'attends à tous les trains gare Nord. Tranquillise maman. — Fanteuil."

— "Tranquillise maman," répétèrent les deux femmes, dont les yeux se rencontrèrent.

Qu'est-ce que cela voulait dire? . . . Ces mots comportaient tous les sens depuis les plus alarmants jusqu'aux plus rassurants. Mais leur imprécision

même, si évidemment calculée, suscitait les pires inquiétudes.

— "Va vite rejoindre ton père," dit Marie-Thérèse en embrassant sa belle-fille. "Ne t'occupes pas de moi. Je vous attendrai en priant le bon Dieu."

Elle courut s'enfermer dans sa chambre, ne voulant pas retenir Marguerite par le spectacle de sa faiblesse. Mais là, elle s'abandonna au désespoir, car elle imaginait son fils mort ou parti pour toujours.

Ce n'était pas une moindre angoisse celle qu'emportait ce wagon de première classe, dans le trajet d'Enghien à Paris, — si court! et qui parut si long à une des voyageuses. Marguerite apparut à son père toute pâle, avec ses jolis traits crispés et ce frémissement de la lèvre entr'ouverte qui dénonce une intolérable oppression.

— "Eh bien?..."

— Je t'ai appelée parce que toi seule peux encore, — et ce n'est pas certain, — changer la détermination de Max.

— Quelle détermination?

— Il part pour l'Afrique centrale. Robert Darlon l'attend à Marseille. Il n'ose même pas revoir sa mère et m'a chargé de lui faire comprendre...

— Il part!... Et tu lui as dit?

— Que tu consens à l'épouser. Certes je lui ai dit.

— Et il me refuse?

— Et il te refuse, ma pauvre enfant.

— Ah! papa," fit Marguerite, avec une palpitation convulsive dont elle fut secouée tout entière, "que je suis contente!..."

Tous deux étaient déjà dans le fiacre qui les emportait vers la rue Auber. Fanteuil fut donc le seul témoin d'un bouleversement dont il aurait cru sa tranquille petite Yankee tout à fait

incapable. Elle riait et pleurait, la poitrine soulevée par un sanglot spasmodique.

— "Tu es contente!... Tu te forçais donc à l'épouser?... Mais tu souffres aussi, voyons. Ne vas-tu pas te trouver mal?"

— Non, père, c'est fini. Et je suis heureuse, je t'assure. Que Max parte ou qu'il reste, je puis être fière de l'aimer. Je sais maintenant qu'il n'a pas une pensée pour ma fortune.

— L'aimer?... Tu l'aimes donc?

— Oui, père.

— Mon Dieu!... les étranges enfants que vous faites!... Je ne vous comprends plus ni l'un ni l'autre. Hier, tu voulais l'épouser, et tu ne l'aimais pas. Aujourd'hui, il te refuse, et tu l'aimes. Et lui, qui t'appelait en riant sa "fiancée d'outre-mer" quand nous lui parlions jadis de nos projets, le voilà qui se sauve au bout du monde parce que ces projets se réalisent..."

Marguerite, maintenant calmée, rayonnante, éclata de rire.

— "Ne cherche pas à comprendre, mon petit papa. C'est un peu compliqué, j'en conviens. Mais dis-moi... Alors... Max nous attend?"

— Mais non, il ne nous attend pas. Il m'a fait ses adieux. Il écrit à sa mère. Pour elle, ce n'est qu'un court voyage d'agrément dont il sera bientôt revenu... La revoir... Il n'en aurait pas le courage... Et cependant il part, il faut qu'il parte... Un coup de folie enfin... dont il ne donne pas, j'en suis sûr, la véritable raison.

— Et tu as pensé que moi?..."

— Oui, car on ne m'ôtera pas de la tête... Enfin, suffit. Nous arrivons. Mais il ne se doute guère de ta présence. S'il savait que je t'ai télégraphié, nous ne le trouverions plus à la maison. Tiens, voilà... le fiacre s'arrête...

— Où te rejoindrai-je?" dit Marguerite précipitamment.

— "Mais... là-bas... à Enghien. Je cours auprès de ma Rithé. Je n'ai plus rien à faire ici."

Sa fille ne s'attarda pas à parler. Elle était déjà dans l'ascenseur. Voici l'étage. Un coup de timbre... Des pas qui s'approchent. La porte s'ouvre, Max et Maggie sont en présence.

— "Vous!..." s'écria le jeune homme.

C'était lui-même qui venait de répondre à la sonnerie. Il organisait tout seul son départ. Des malles, des paquets encombraient l'antichambre.

— "Oui, c'est moi," dit la jeune fille, qui se faufila prestement, dans la crainte que l'entêté ne lui barrât le passage.

Ils entrèrent dans la salle à manger, qui avait un aspect démeublé, poussiéreux et vide, avec ses tentures ôtées, sa suspension drapée d'une gaze, et le fin velours gris de la poussière sur les luisances du noyer.

Debout l'un devant l'autre, ces deux enfants se regardaient sans une parole. Mais l'éloquence de leur jeunesse, de leur sincérité, de leur prédilection tendre et de leur ardente soif de bonheur, clamait victorieusement entre eux dans le silence de l'appartement désert. Des bruits indifférents montaient de la rue. Des cristaux tintaient dans le grand buffet renaissance.

— "Vous êtes venue..." dit Max en posant sur elle l'impérieuse tristesse de ses yeux.

Leur force, leur brûlante résolution lui maîtrisa le cœur.

— "Je suis venue vous demander pardon."

— A moi?... Pardon?... Et pour quoi?...

— Parce que mon orgueil a joué un méchant rôle entre nous tous. Mon père et votre mère vont perdre leur fils sans que j'aie su vraiment leur rendre une fille. Mais si vous persistez à partir, Max, je tâcherai de réparer...

— Comment cela?

— En restant auprès d'eux... En les consolant... En étant, malgré vous, la fiancée qui vous attendra, et par pitié de qui, peut-être, vous abrégerez cette horrible absence..."

Tandis qu'elle parlait, avec une humilité tremblante, des larmes remplirent les yeux de Marguerite. Elle ne les cacha pas, comme ces larmes nerveuses et rageuses qu'elle avait versées après l'accident de bicyclette. Max put les voir perler, si limpides, si sincèrement désolées, contre les prunelles couleur de noisette. Il en éprouva un trouble inexprimable.

— "Vous savez donc pleurer?" demanda-t-il, avec un sourire et un regard disant quel charme il trouvait à ces pleurs.

— "Je sais aussi aimer, quoi que vous puissiez croire," prononça-t-elle.

La douceur désespérée de l'accent ôtait toute hardiesse à la phrase. Et chez cette pure jeune fille, la franchise était encore une forme de la dignité. Maintenant qu'elle voyait clair en elle-même et qu'elle rendait justice à Max, et surtout à cette minute critique, où tout malentendu pouvait causer d'irréparables désastres, aucune pudeur de convention ne retiendrait sur ses lèvres la vérité qui lui faisait battre le cœur.

A présent, elle était dite, cette vérité. Et son évidence apparaissait avec une magie si suave que tout se transfigurait, l'aspect des âmes comme celui des choses.

— "Ah! chère Marguerite, n'avez-

vous pas deviné que si je fuyais, c'est parce que je vous adore?

— Mais j'allais être votre femme...

— Par devoir. J'avais surpris cette parole atroce. Et vous ne me donniez pas votre coeur, je le sentais bien. Vous me donniez seulement...

— Quoi donc?

— Votre fortune.

— Chut!... Vous vous en ferez une à votre tour, avec votre esprit d'initiative. L'oncle Réginald vous montrera.

— Maggie, comment dit-on en anglais: Je vous aime?

— "I love you."

— "I love you, Maggie."

— "I love you, Max."

Ce soir-là, ce soir d'automne, la nuit était déjà presque tout à fait tombée que Jacques Fanteuil et sa femme attendaient encore dans une anxiété poignante.

Que se passait-il entre leurs enfants?... Les verraient-ils revenir ensemble, réconciliés, radieux d'amour et de bonheur? Ou bien l'incompréhension, l'orgueil, l'ironie, tout ce qui sépare et déchire, les aurait-il jetés à l'écart l'un de l'autre, par des chemins de hasard et d'amertume, l'un vers les dangers lointains, l'autre dans les larmes solitaires?...

Consternés, le père et la mère ne se parlaient plus. Ils auraient craint peut-être d'échanger des reproches. Mais ils ne pouvaient tenir en place, rester immobiles dans la maison. Et ils erraient dans le jardin, la frileuse Rithé emmitoufflée de lainages clairs, d'un floconneux châle blanc des Pyrénées qui faisait une tâche pâle dans la mélancolie et les noirceurs de l'ombre.

Pour la centième fois ils arpentaient l'allée qui longe la grille extérieure de la propriété. A travers le rideau de lierre, les buissons de lauriers et de

fusains, ils apercevaient de temps à autre, en une rapide palpitation de lumière, le passage du petit tramway à trolley qui vient de la gare. Mais chaque fois ce petit tramway filait sans stopper, car il ne leur ramenait personne.

Enfin, à une certaine minute, comme ils épiaient son approche, les deux promeneurs angoissés crurent entendre les roues patiner sur les rails comme sous la brusque morsure du frein, puis quelques secondes de silence indiquèrent un arrêt, avant que reprit le grondement de la course et le vol des lumières, papillons d'or aussitôt enfuis dans les interstices des feuillages.

Rithé, défaillante, s'immobilisait, incapable de faire un pas de plus, la main crispée sur le bras de Fanteuil.

Et alors ce fut le bruit de la petite porte en fer à côté de la grande grille, le froissement métallique du battant qui retombait.

Le père et la mère fixaient maintenant leurs yeux à vingt pas en avant, sur un espace clair, que franchiraient, en se dirigeant vers la maison, celui ou ceux qui venaient d'entrer. Qui donc allait traverser cette pâle trouée entre les masses obscures des arbres? Ah! ce serait sans doute une petite ombre isolée et chargée de chagrin, car nul murmure de voix ne troublait le calme infini de la campagne et du soir.

Et voilà que la brève vision sugit, glissa, disparut...

Elle avait passé, se hâtant vers la maison heureuse.

Maintenant, sous l'immobilité noire des vastes branches, deux êtres s'étreignaient en sanglotant de joie. Marie-Thérèse et Jacques venaient de reconnaître la double silhouette de leurs enfants, si unie que l'épaule de Maggie touchait l'épaule de Max.

— "Ah!" dit Fanteuil en baisant les cheveux gris de sa femme, "ils avaient de la vie tout ce que nous n'avons pas: la jeunesse, la force, l'intelligence, et cependant nous aurions eu la meilleure part s'ils n'avaient pas trouvé l'amour. Il nous le devront, vois-tu. Leur jeune orgueil a fini par entendre la chanson de nos vieux cœurs."

— F I N —

— 0 —

LANGUES MUSICALES ET CELLES QUI NE LE SONT PAS

Les langues latines: italien, espagnol, portugais et français, avec leurs dialectes, la langue grecque, sont les plus musicales parce qu'elles renferment un plus grand nombre de voyelles et de consonances ouvertes que les autres langues: l'allemand, l'anglais, le hollandais, le flamand, les langues scandinaves, les langues slaves, etc., qui renferment, elles, plus de consonnes et d'émissions sourdes.

Si l'on classifie chacun de ces deux groupes, on suivra à peu près l'ordre suivant: l'italien, l'espagnol, le français, le grec, le portugais, d'une part; l'allemand, le russe, l'anglais, puis les autres langues, d'autre part.

L'italien doit sa prééminence à son accent tonique, à la multiplicité des A, des O et des U (prononcés OU), et au chuintement. L'espagnol a aussi ces qualités, moins la dernière, mais il a d'autre part certaines consonnes d'une émission difficile, comme le J, les LI mouillés, le X. Le français a contre lui l'émission nasale une N. Le portugais ressemble à l'espagnol avec une certaine dureté en plus.

L'allemand semble rébarbatif à la lecture. Il faut cependant remarquer que le CH, presque dur et guttural dans le Nord, s'adoucit beaucoup dans le Sud et que, dans le chant, il est partout émis bien peu difficilement de ce qu'il est en français; que beaucoup de voyelles disparaissent que la double prononciation des voyelles A, O et U, selon qu'elles sont ou non surmontées du tréma, est toujours adoucie, que les sons en ING et UNG sont plus ouverts qu'en anglais.

Le russe, transcrit en lettres romaines, offre un aspect touffu de consonnes juxtaposées qui n'existent pas dans l'alphabet cyrillique ou plutôt qui n'y sont représentées que par un caractère unique doué d'une prononciation particulière. Le russe est à la fois sonore et doux.

L'anglais a toujours paru, de toutes les langues européennes, la plus dure à parler ou à chanter. C'est à un point qu'il faut masquer ou dénaturer certaines émissions pour les chanter. La multiplicité des prononciations de chaque voyelle, les chutes sourdes de mot, la disparition de l'E muet étymologique dans les mots tirés du français ancien ou nouveau, et bien d'autres défauts font que, seule, une gymnastique spéciale du camouflage peut rendre cette langue apte au chant.

Webster, dans la préface de son dictionnaire, expose d'une façon irréfutable ces défauts de la langue anglaise.

Au point de vue du chant, il faut remarquer que les tentatives faites, en Angleterre et aux Etats-Unis, pour donner de l'opéra en cette langue, d'une façon régulière, comme on chante en français en France, en italien en Italie, en allemand en Allemagne, ont toujours misérablement avorté.

Roman inédit

AU BORD DU GOUFFRE

Par PAUL DE GARROS

I

— Mademoiselle Yvette, quel bonheur de vous rencontrer ici! Il y a si longtemps que je n'ai eu cette joie.

La promeneuse à qui s'adressaient ces paroles s'arrêta et se retournant vivement, tendit la main à son interlocuteur.

— Bonjour, monsieur Paul, dit-elle d'une voix douce, tandis qu'une charmante rougeur montait à ses joues. Moi aussi, je suis contente de vous rencontrer. Vous êtes en vacances?

— Oui, mademoiselle, pour un bon mois.

Les deux jeunes gens marchaient alors très rapprochés l'un de l'autre dans un étroit sentier courant à travers bois et ils formaient un couple charmant.

Elle, à vrai dire, n'était pas extrêmement jolie, mais tant de bonté, de simplicité, de candeur rayonnaient dans ses yeux bleus, un si frais sourire errait sur sa bouche délicieusement dessinée qu'on était irrésistiblement entraîné vers elle dès le premier abord. Petite et plutôt mince, on la sentait cependant robuste, saine de corps comme d'esprit.

Lui, par contre, était ce qu'on peut appeler un beau garçon, grand, mince, distingué, brun aux yeux bleu foncé,

intelligents et tendres. Il était complètement rasé selon la mode du jour et vêtu d'un costume de flanelle blanche dont la coupe irréprochable mettait en valeur son élégance naturelle.

Les deux promeneurs firent quelques pas en silence, paraissant très troublés tous les deux.

La jeune fille se ressaisit la première et demanda:

— Madame votre mère a dû être surprise de votre arrivée, elle ne vous attendait pas aussitôt tôt, il me semble?

Un léger embarras se peignit sur les traits du jeune homme, qui répondit:

— Oui, j'avais dit à ma mère que je n'arriverais qu'aux premiers jours de septembre, mais j'ai changé mes projets et vous voyez, me voici à Nozières pour le 15 août.

— Alors, vous voulez passer toutes vos vacances ici? Que votre maman doit être contente!... Mais vous n'allez pas vous ennuyer? Il me semble que les autres années, vous faisiez toujours un voyage.

Paul Dormoy poussa un soupir et répondit:

— Oh! les autres années, ce n'était pas la même chose. Cette fois, je désire passer à Nozières le plus longtemps possible. Cela vous contrarie, mademoiselle Yvette?

— Monsieur Paul, quelle idée, voyons!

Brusquement, le jeune homme s'arrêta, puis saisissant dans un élan la main de sa compagne qui rougit mais se laissa faire, il s'écria :

— Voyons, Yvette, ne sommes-nous donc plus des amis?... Comment! nous avons passé notre jeunesse à jouer ensemble, nous sommes des camarades depuis quinze ans bientôt et, aujourd'hui, nous nous abordons comme des étrangers! Vous m'appelez : monsieur, je vous appelle : mademoiselle. Pourquoi Yvette? Pourquoi?

Elle essaya de protester :

— Mais, mon ami.

— Non, non, taisez-vous, laissez-moi parler, vous expliquer. Puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer seule au jourd'hui, je veux "tenter ma chance", comme disent nos amis américains. Tenez, asseyons-nous là, sur la mousse, et écoutez-moi.

Yvette s'était laissée faire docilement un peu étourdie et subjuguée par ce ton décidé.

— Oui, continua Paul Dormoy, je suis revenu à Nozières plus tôt que je ne comptais, et cela à cause de vous. Oui, de vous et justement pour que nous ayons ensemble le plus tôt possible cette explication nécessaire.

"Yvette, je vous aime et je vous ai toujours aimée. Il me semblait si simple, si naturel que vous soyez ma compagne pour toute la vie, que jusqu'à présent je n'avais même pas songé à vous faire cet aveu. A quoi bon?... Je vous aime de toutes mes forces, vous emplissez entièrement mon cœur, ma vie. Vous êtes la raison de tous mes efforts, le but de tous mes rêves depuis que je me connais et j'avais... j'avais cru, jusqu'ici... que vous partagiez mes sentiments... tandis que maintenant..."

Ici, la voix du jeune homme se brisa. Une violente émotion le bouleversait et cette émotion semblait partagée par celle à qui s'adressaient ces paroles véhémentes.

— Oh! Paul, s'écria-t-elle avec élan, je vous aime aussi, je vous aime de tout mon cœur, mais...

— Mais quoi? interrompit-il. Voilà le "mais" que je redoutais! Je vous aime, Yvette, vous m'aimez aussi, dites-vous. Je vous demande d'être ma femme. J'ai un peu de fortune. Ma situation de chirurgien est assez belle maintenant, grâce à quelques opérations heureusement réussies qui m'ont fait une petite notoriété. Je peux donc vous faire la vie douce et belle. Quel "mais" peut-il y avoir?

— Mon pauvre ami, murmura timidement la jeune fille, les yeux pleins de larmes, je ne suis pas libre... mes parents...

— Ah! voilà, nous y sommes! Vos parents ne veulent pas de moi, n'est-ce pas? Allons, dites-le franchement. Vous ne voulez pas répondre? Eh bien, je vais le faire pour vous.

"Jusqu'ici, M. et Mme Mireval n'avaient mis aucune entrave à notre intimité. Et je crois qu'ils auraient consenti à m'accepter pour gendre... si M. le vicomte Adhémar de Blignac n'était pas venu se réinstaller dans le pays. Voilà la vérité.

A ces mots prononcés avec une violente amertume, la pauvre petite éclata en sanglots et cacha son visage dans ses mains.

— Oh! pardon, ma chère petite amie, je suis un brutal et je n'aurais pas dû vous parler ainsi. Mais, voyez-vous, je souffre tant, j'ai tant de chagrin à l'idée qu'un autre... un Adhémar de Blignac pourrait... Non, non, cela me rend fou.

— Oh! Paul, croyez-vous que moi

aussi je ne souffre pas? Mais comment lutter contre mes parents? J'ai toujours obéi... je ne saurais jamais résister.

Elle avait l'air si jeune, si enfant au milieu de ses larmes, si douce et si peu faite pour la lutte, que le jeune homme eut pitié d'elle. Il se domina et reprit doucement:

— Voyons, ma petite Yvette, dites-moi la vérité, il faut que cette explication entre nous soit absolument claire et franche. Vos parents désirent que vous épousiez le vicomte, mais vous n'êtes pas fiancés encore?

Yvette baissa la tête.

— Non, murmura-t-elle, pas encore officiellement, mais M. de Blignac vient presque tous les jours à la maison et je crois qu'il a fait sa demande à mon père.

— Jusqu'ici, à toutes les sollicitations de ma mère, j'ai répondu que je ne voulais pas me marier encore.

— Et votre père quel est son avis?

— Papa? Il n'a qu'un objectif, c'est de ne pas se séparer de moi. Et, sous prétexte que je suis trop délicate pour habiter Paris, il veut que je choisisse un mari parmi nos voisins de campagne. A cela, je réponds qu'aucun de ceux-ci ne me plaît. Les choses en sont là...

— Cependant, depuis quelques jours... depuis votre retour, je pense, les persécutions ont recommencé et on ne me laisse pas une minute de répit.

— Mais, Yvette, si votre père vous ordonne d'épouser ce Blignac, vous obéirez?

La jeune fille frissonna.

— Vous connaissez mon père, Paul. Vous savez combien il est autoritaire. Tout tremble devant lui à la maison. S'il s'est mis dans la tête de me faire épouser le vicomte de Blignac, rien ne pourra le faire changer, et surtout rien

ne pourra le faire consentir à un autre mariage pour moi. Voilà ce que je me répète tous les jours et ce qui m'ôte tout espoir.

— Enfin, pourquoi cet engouement de votre père? Lui qui a travaillé toute sa vie, et qui, je dois le dire, est la droiture et la probité mêmes, comment peut-il désirer donner sa fille à ce désœuvré, à ce bellâtre, à cet homme qui a passé sa jeunesse on ne sait où ni comment? C'est inouï...

— Mon père est hypnotisé par l'idée de me voir vicomtesse. D'ailleurs, M. de Blignac l'a si bien flatté, enjôlé, qu'il ne voit plus que par ses yeux.

Paul Dormoy poussa un soupir et murmura à demi-voix: "Oh! vanité!" puis dit tout haut:

— Allons, Yvette, partons, il est tard et l'on pourrait remarquer votre absence. Il ne le faut pas.

Il aida la jeune fille à se lever et ils reprirent leur marche dans l'étroit sentier tapissé de mousse.

Au bout de quelques instants de silence, le jeune docteur dit avec calme cette fois:

— Ma chère petite amie, nous ne pourrions guère nous voir désormais, surtout seul à seule, pendant ce mois que je comptais hélas! passer presque tout entier en votre chère compagnie.

— Je comprends combien votre situation est pénible et difficile; et je vous aime assez pour ne pas vouloir aggraver vos ennuis. Je ne chercherai donc pas à vous voir et je n'imposerai pas ma présence à vos parents. Seulement, je vous prie de me dire sincèrement, loyalement, si vous m'aimez réellement et si, avec le consentement de vos parents, vous seriez heureuse d'être ma femme.

— Oh! Paul, s'écria la pauvre enfant qui était à bout d'émotion et que cette tendresse bouleversait, vous êtes

le meilleur de tous les hommes, et je serais si heureuse... si heureuse avec vous... Mais comment faire? Je le déteste, moi, cet Adhémar!

Paul Dormoy sourit et son visage crispé se détendit un peu.

— C'est bien, Yvette, cela me suffit. Promettez-moi encore quelque chose. Si votre père vous impose M. de Blignac comme fiancé, ne vous révoltez pas, demandez seulement du temps. Trois mois, par exemple... ce sera suffisant. Vous voulez bien faire, cela?

— Oui, Paul, je vous le promets, dit gravement Yvette.

— Merci, ma chérie. Maintenant, ne vous tourmentez pas et laissez-moi faire. Je trouverai bien le moyen d'écartier cet homme de votre chemin.

Le jeune homme prit la main de son amie et la baisa tendrement.

Puis, tandis qu'elle s'éloignait seule, il tourna les talons et se dirigea vers le village.

II

Mme Hermance Dormoy était une femme de cinquante ans, bien conservée, encore mince et gracieuse en dépit de l'âge, et dont le visage aux traits fins auréolés de cheveux blancs offrait de grandes analogies avec celui de son fils.

Restée veuve très jeune, n'ayant plus d'autre affection que ce fils unique, elle s'était entièrement consacrée à son éducation. Très intelligente, elle avait élevé l'enfant d'une main virile, comprenant bien que cette nature difficile devait être dirigée avec fermeté.

Le petit garçon était en effet admirablement doué sous tous les rapports, mais il avait un caractère violent, emporté, un entêtement irréductible. A force de soins, de douceur, de patience, grâce surtout à l'adoration qu'elle

avait su inspirer à son fils, Mme Dormoy était parvenue à le maîtriser complètement.

Quand il eut douze ans, elle eut le courage de se séparer de lui et de le mettre en pension. Il termina brillamment ses études, quitta le collège et vint avec sa mère habiter Paris pour y suivre les cours de la Faculté de médecine.

Ces quelques années passées à Paris, entre son fils si studieux, si charmant, et quelques rares amis qu'elle y avait retrouvés, avaient été pour Mme Dormoy la récompense de sa vie d'abnégation.

Mais lorsque, son doctorat conquis, Paul, installé définitivement, se trouva pourvu d'une clientèle suffisante, Mme Dormoy toujours énergique avait jugé que l'heure était venue pour elle de s'effacer.

Depuis deux ans, elle s'était retirée dans la modeste mais charmante petite propriété qu'elle possédait à côté du bourg de Nozières. Elle vivait là, paisible, servie par la vieille Perrine, nourrice de Paul, et ne pensant qu'au bonheur de ce fils chéri.

Elle désirait vivement le voir marié et rêvait souvent aux petits enfants qui pourraient venir un jour égayer sa solitude. D'ailleurs, ayant toujours été la confidente de son Paul, elle n'ignorait pas l'amour profond qu'il avait voué à Yvette Mireval.

En mère clairvoyante, ne s'illusionnant pas sur le caractère du jeune homme, elle n'avait pu qu'approuver ce choix et encourager ce sentiment.

Yvette, par sa douceur, sa bonté, son esprit calme, ses goûts modestes, était la femme rêvée pour le jeune docteur, dont le tempérament, resté en dépit de tout, entier, violent, dominateur, ne se serait jamais accommodé

dé d'une femme frivole et personnelle.

Depuis un an déjà, Paul Dormoy aurait épousé sa petite amie sans une circonstance fortuite.

L'année précédente, il avait accompagné son maître et ami le grand docteur Dunoyer dans un voyage d'étude aux Indes et cela avait retardé l'exécution de son dessein.

Il était si tranquille... si sûr d'Yvette... il recevait toujours un si aimable accueil chez ses parents, qu'aucun doute n'était venu effleurer son esprit.

Mais Mme Dormoy étant sur place avait remarqué, la première, les visites fréquentes d'Adhémar de Blignac chez les Mireval et s'en était inquiétée. Elle avait vite remarqué aussi la tristesse d'Yvette et senti également une légère contrainte dans ses relations, jusque-là si cordiales, avec ses voisins.

Elle n'avait naturellement rien laissé paraître de ses impressions, mais elle avait écrit à son fils de venir immédiatement. Ce que le jeune homme s'était empressé de faire.

Depuis huit jours, Paul était à Nozières, et angoissé, tourmenté, il n'avait pas osé se présenter aux Bruyères, propriété des Mireval, craignant une explication, un éclat qu'il voulait éviter à tout prix.

Avant de faire aucune démarche, il voulait se renseigner exactement sur la situation.

Sa rencontre et sa conversation avec Yvette, ce jour-là, l'avaient édifié et éclairé sur ce qu'il désirait savoir, mais ne l'avaient pas rassuré, hélas!

Sa mère le voyant rentrer, la tête basse, songeur, préoccupé, se douta immédiatement qu'il s'était passé quelque chose.

Tendrement, elle l'embrassa mais ne lui posa aucune question. Elle at-

tendait patiemment les confidences.

En effet, le jeune homme, après avoir fait avec agitation deux ou trois tours dans le salon où sa mère travaillait activement, selon son habitude, vint brusquement s'asseoir à ses pieds sur un petit tabouret et posa sa tête sur ses genoux, comme aux jours de son enfance, quand il voulait se faire consoler, câliner ou... pardonner.

La mère émue abandonna son tricot et, passant sa main fine sur le front brûlant de son enfant, dit doucement:

— Mon petit... tu souffres?

— Oui, maman. J'ai vu Yvette.

— Ah!

— Et nous avons causé longuement. Je lui ai dit que je l'aimais.

— Tu lui as dit?... Et elle t'a repoussé?... Oh!

— Non, maman, pas repoussé... pauvre petite.

— Mais alors, Paul, pourquoi as-tu cet air désolé? Je ne comprends pas. Explique-toi, mon enfant chéri.

— Oh! maman, vous êtes la plus délicieuse des confidentes, je le sais par expérience. Seulement, voyez-vous, j'ai été bouleversé par cette entrevue. Je me suis contenu tout le temps pour rester calme, en face d'Yvette, mais cet effort m'a brisé. Vous connaissez votre enfant, chère maman, la douleur n'est pas sa qualité dominante.

Mme Dormoy sourit sans rien dire.

Après quelques secondes de silence, le jeune homme continua:

— J'ai tenu également à ne pas avoir l'air découragé pour ne pas ôter à Yvette le peu d'énergie qu'elle possède, mais quand je réfléchis de sang-froid aux obstacles que j'aurai à vaincre, mon espoir me paraît de la folie.

Le jeune docteur raconta alors à sa mère toute sa conversation avec la jeune fille et il termina son récit en disant:

— Vous connaissez M. Mireval comme moi, maman, si sa résolution est bien arrêtée, il ne cédera pas. D'ailleurs, quels moyens employer pour évincer le vicomte? C'est un viveur, un désœuvré, il a certainement dévoré la plus grande part de sa fortune, mais cela n'est pas suffisant pour me permettre de tenter quelque chose contre lui.

— J'ai dit à Yvette: "J'écarterai cet homme de votre route". Ce sont des mots. Comment faire?

— Mon enfant, répondit Mme Dormoy qui avait écouté avec une grande attention, pour l'instant, tu ne peux rien faire en effet. D'après ce que tu me dis, ce mariage n'est pas encore décidé. On ne sait pas ce qui peut arriver. Prends patience. Rien ne prouve qu'il n'y a pas dans la vie de M. de Blignac quelque chose dont tu puisses tirer argument contre lui.

— Mais, dis-moi, j'y songe, ne m'as-tu pas annoncé que ton ami François devait venir ces jours-ci?

— Ah! mon Dieu, c'est vrai, je l'oubliais!... Mais, oui, il arrive le 14.

— Le 14!... C'est demain, Paul, et tu ne me préviens pas.

— Ne vous troublez pas, maman, il n'arrive que le soir. Vous aurez tout le temps de faire vos petits préparatifs.

— Certainement, j'ai le temps. Cependant, tu sais, Perrine n'aime pas à être bousculée.

A ces mots, le jeune homme se releva en souriant, mis en belle humeur par l'évocation de sa vieille nourrice courroucée.

* * *

* * *

François Lignerolles était au moral comme au physique tout l'opposé de son ami Paul Dormoy. Il était petit, mince, frêle, de santé extrêmement

délicate, d'allure timide. Mais, dans son visage irrégulier, au teint blafard, brûlaient deux yeux immenses, magnifiques, rayonnants d'intelligence, pétillants de malice, qui, à eux seuls, faisaient oublier toutes les imperfections de sa personne.

Fils de modestes commerçants qui gagnaient péniblement leur vie, François s'était livré à un travail acharné pour arriver à réaliser son rêve: être littérateur. Brûlant du feu sacré, se sentant doué pour les grandes choses, il s'était courageusement jeté dans la mêlée et, sans protection, sans intrigue, il était parvenu à ce résultat prodigieux: gagner sa vie avec sa plume.

Quelles luttes il avait soutenues, quelles misères il avait endurées, lui seul le savait. Mais maintenant, il était arrivé au but, s'était fait un nom et allait récolter le fruit de ses peines.

Dans les jours de misère, de découragement, l'amitié robuste de Paul Dormoy avait été un grand soutien pour le jeune littérateur; et l'aimable petit intérieur où rayonnait le doux sourire de Mme Dormoy avait été pour son isolement un précieux refuge. Aussi, il avait pour la mère de son ami un véritable culte.

Mme Dormoy, de son côté, tenait en grande affection et en grande estime ce garçon intelligent et sérieux, dont l'influence sur son fils avait été parfois très utile. Cela ne lui permettait-il pas d'espérer que sa présence auprès de Paul, soucieux et abattu, aurait cette fois encore, les plus heureux résultats?

— Eh bien, mon vieux, tu en fais une tête, ce soir! lança soudain François Lignerolles. Tu n'es peut-être pas content de me voir?

Paul haussa simplement les épaules sans répondre à cette insinuation.

François était arrivé depuis deux heures à Nozières et, tout en savourant l'excellent dîner que lui avait préparé dame Perrine, il n'avait pas été sans remarquer le visage tendu et préoccupé de son ami. Aussi dès le repas terminé, il l'avait entraîné dans le jardin pour tâcher de savoir la raison de cette attitude.

— Pas content de te voir, bougonnait Paul entre ses dents, comme c'est vraisemblable!

— Alors, pourquoi fais-tu cette vilaine figure? Je t'ai quitté si gai, il y a quinze jours!... Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?... Les amours?...

Paul poussa un douloureux soupir et baissa la tête.

— Quoi? reprit François; Yvette?... Elle est malade?... Elle ne t'aime plus?... Elle est infidèle?... Allons, parle donc, je bous d'impatience.

— Ne ris pas, mon cher. Je souffre.

— Non, c'est sérieux... Moi qui plaisantais, croyant simplement à une querelle d'amoureux.

— Hélas! mon pauvre ami, c'est très grave, et je ne sais pas si le bonheur de toute ma vie n'est pas sérieusement menacé.

— Allons donc!

— J'aime tendrement Yvette, mais nous nous connaissons depuis assez longtemps pour que je puisse la juger. Je ne me fais aucune illusion. Ma petite amie est angéliquement bonne, douce et sincère, mais elle n'a aucune énergie. Si sa famille met obstacle à notre union, elle ne luttera pas.

— Je reste stupéfait, balbutia François. Toutes les fois que j'ai été reçu aux Bruyères, il m'a semblé qu'on t'y faisait le meilleur accueil.

— Jusqu'ici, oui. Mais, maintenant, tout est changé... si changé que je

n'ai pas encore osé me présenter chez les Mireval.

— Le père d'Yvette n'est pas commode, tu le sais. Si ma présence lui déplaît, il est homme à le laisser voir sans ménagement... alors, tu comprends, je me connais, je serais capable de faire un éclat. J'aime mieux m'abstenir.

— Cependant, dans les termes où vous êtes, cette abstention pourra paraître bizarre.

— Oh! j'ai l'intention d'aller faire une visite de cérémonie aux Bruyères, avec maman et toi. Ce sera banal, pas compromettant, et les sujets brûlants seront plus facilement évités.

François réfléchit une minute, puis reprit:

— Dis-moi, Paul, si tu n'es pas allé aux Bruyères, qui t'a éclairé sur l'état d'esprit des Mireval?

— Ma mère d'abord, qui, depuis quelque temps, voit l'attitude de ses voisins changer vis-à-vis d'elle. Puis, Yvette elle-même; Yvette que j'ai rencontrée hier.

— Ah!

Paul Dormoy raconta alors tout au long la conversation qu'il avait eue avec Mlle Mireval.

Quand il eut fini, François demanda:

— Ainsi, tu crois que ce père Mireval, qui a pourtant l'air d'un homme sensé, a la tête tournée par son vicomte. Vicomte de quoi, au fait?

— Le vicomte Adhémar de Blignac! Lignerolles bondit.

— De Blignac!... Tu as dit: de Blignac?

— Oui. Tu connais?

— Je te crois que je le connais!... Il était membre de mon cercle... je le rencontrais tous les jours... autrefois.

— Et ton opinion sur lui?... Pas

fameuse, d'après la tête que tu fais! Moi, je le trouve antipathique. Mais moi, j'ai des raisons personnelles de le voir sous un jour défavorable.

François réfléchissait.

— Eh bien, reprit Paul étonné, qu'as-tu? . . . Si tu sais quelque chose contre cet homme, dis-le . . . Voyons, parle.

— Mon bien cher ami, ne te fâche pas . . . c'est que justement je ne peux pas parler.

— Tu ne peux pas parler? . . . En voilà une histoire! Tu sais quelque chose et tu ne veux pas le dire?

— Paul, il est inutile de me questionner. Tu as confiance en moi, n'est-ce pas?

— Naturellement. Pourtant . . .

— Je conviens que mon attitude est bizarre. Mais ce n'est pas d'ema faute. D'abord, ton Blignac est-il le même que le mien? Avant d'agir il faut se renseigner, réfléchir. Tu connais mon affection pour toi, mon cher. Tu sais que tu peux compter entièrement sur mon dévouement? Eh bien, pénètre-toi bien de cette idée: c'est que, s'il m'est possible de te débarrasser de cet homme, je le ferai.

— Maintenant, ne souffle mot, de tout cela à personne; et arme-toi de patience!

— De plus en plus bizarre! ronchonna Paul Dormoy très intrigué . . . Enfin, je m'en remets à toi, et j'attendrai, pas trop longtemps, hein?

— Sois tranquille.

Sur ce, les deux jeunes gens se serrèrent la main et se séparèrent pour la nuit.

III

Le vicomte Adhémar de Blignac était un homme d'une trentaine d'années. Les cheveux rares, d'un blond

fade, les yeux bleus à demi voilés sous des paupières lourdes et déjà bouffies, le regard fuyant, le teint terreux, l'attitude pleine de morgue, il était le type parfait du viveur décavé, et pour tout dire, franchement antipathique.

Sa grande habitude du monde dissimulait, aux yeux des indifférents, la pauvreté de son esprit et la sécheresse de son coeur, comme l'habileté de son tailleur revêtait d'élégance la veulerie de son corps usé. Mais, pour un observateur attentif, toutes les tares morales et physiques de sa personne n'étaient que trop visibles.

Comment M. Mireval, homme ordinairement sagace et pondéré, s'était-il laissé prendre au bagout de ce bellâtre? C'était l'éternelle faiblesse de l'esprit humain qui, lorsqu'il est obscurci par une passion, quelle qu'elle soit, ne sait plus juger sainement les hommes et les choses.

M. Mireval, qui sortait d'une honorable famille petits bourgeois probes et économes, était extrêmement vaniteux. Toute sa jeunesse, il avait considéré le château de Blignac comme un lieu de splendeur inaccessible à son humble personne.

Les allures de grand seigneur du père d'Adhémar — homme cependant affable et simple, à qui malheureusement son fils ne ressemblait en rien, — les chevaux, les chiens, les équipages du châtelain l'éblouissaient.

Maintenant devenu riche lui-même, bien plus riche que son noble voisin, il se rendait compte cependant que, à beaucoup d'égards, son argent ne le faisait pas l'égal de ces descendants d'une grande race.

Tous ces sentiments complexes et inavoués expliquaient pourquoi le père d'Yvette désirait vivement voir sa fille devenir vicomtesse de Blignac. La satisfaction qu'il entrevoyait pour sa

vanité était telle qu'elle l'aveuglait sur tous les inconvénients d'une pareille union.

De son côté, le vicomte Adhémar avait tout mis en oeuvre pour entortiller le père et séduire la fille. Malheureusement — et il s'en rendait compte — ses efforts, s'ils avaient pleinement réussi auprès du premier, n'avaient pas eu le même succès auprès de la seconde.

Et pourtant ce mariage était pour lui le salut, le salut à tous les points de vue.

Presque entièrement ruiné, la dot de Mlle Mireval lui permettrait de refaire sa vie!... Et quel autre père lui eût ainsi donné, les yeux fermés, sa fille et sa fortune?

D'ailleurs, en dehors même de la question d'argent, l'ancien viveur tenait à ce mariage. Le charme, la candeur, l'exquise douceur de la jeune fille avaient fait une violente impression sur ce coeur blasé. Adhémar aimait Yvette autant qu'il était capable d'aimer.

C'était en songeant à ce grave problème de l'avenir, en tournant et retournant dans sa tête ses pensées d'amour, d'intérêt, d'espoir et de crainte, que le jeune homme se promenait à travers bois par ce bel après-midi du mois d'août.

Tout à coup, sa chienne, une épagneule à la robe soyeuse, se précipita dans le fourré et se mit à aboyer furieusement.

— Ici, Diane!... ici!... cria le vicomte. Voyons, à qui en as-tu?

A ce moment, une femme qui, accroupie dans le taillis, s'était trouvée dissimulée jusque-là par le feuillage, sauta dans le chemin. C'était une belle fille d'une vingtaine d'années, très pauvrement vêtue, coiffée d'une simple bonnet, mais dont la grâce natu-

relle et les formes magnifiques embellissaient singulièrement l'accoutrement.

Ainsi posée, sa silhouette se détachant vigoureusement sur le fond des arbres, ses yeux bruns brillants et doux éclairant son visage régulier tout rose d'émotion, elle était vraiment superbe.

Le vicomte s'arrêta, frappé de cette apparition inattendue, puis reconnaissant la jeune fille, il s'écria:

— Ah! ah!... C'est toi, Célina?... Que fais-tu là dans le bois?... Est-ce que, à l'exemple de ton illustre père, l'incorrigible Morel, tu poserais, toi aussi, des pièges et des collets?

La paysanne rougit violemment et une ombre de souffrance passa sur son visage naïf et expressif.

— Oh! non, monsieur le vicomte, je ne pose pas de collets, mon père, non plus, du reste.

— Comment?... Comment?... poursuivit Adhémar impitoyable, sans se soucier de la gêne de son interlocutrice, Morel n'est plus braconnier?... Morel n'est plus le fléau du gibier?... Morel ne fait plus le désespoir des gardes. Que me racontes-tu là, petite?

— Oh! monsieur le vicomte, je sais que mon père a une mauvaise réputation, mais c'est un brave homme tout de même, allez!... Pour ce qui est des collets, non, non, il n'en pose pas. Il tire un coup de fusil de temps en temps, sans permis, c'est vrai!... mais nous sommes si pauvres!... et cela ne fait pas grand tort au monde, bien sûr!... S'il avait toujours du travail, il serait moins tenté. Malheureusement, il chôme trop souvent et moi aussi. Ah! si je n'avais pas notre bonne demoiselle.

— Quelle demoiselle, Célina?

— Mlle Yvette, pardi!... Quel au-

tre qui serait bonne et charitable comme elle?

A ce nom, Adhémar avait dressé l'oreille, soudain intéressé.

— Tu connais Mlle Yvette? interrogea-t-il.

— Oh! oui, que je la connais!... Tenez, je travaillais pour elle tout à l'heure.

Et Céline entr'ouvrant son tablier, dont elle tenait les deux coins relevés dans sa main, montra sa récolte: un gros paquet de mousse fraîche veloutée, luxuriante.

— Voyez si elle est belle, ma mousse, continua-t-elle. On n'en trouverait nulle part de la pareille, surtout au mois d'août où tout est desséché. Et Mlle Yvette l'aime tant pour garnir ses corbeilles! Aussi, je ferais des lieues pour lui en rapporter.

— Alors, tu la vois souvent, Mlle Mireval?

— Oui, assez souvent, surtout en été, car elle se promène presque tous les jours dans nos bois... et elle vient me voir quelquefois... là-bas dans ma cabane.

— Comment! s'écria le vicomte étonné, Mlle Yvette va vous voir?

— Oui, monsieur. Elle est si bonne, si compatissante!... Ah! je ne peux pas vous dire ma reconnaissance, je me ferais tuer pour elle. Songez donc! Moi, que tout le monde méprise, avec qui personne ne voudrait causer, elle m'appelle son amie!... Elle vient s'asseoir à côté de moi et me dit tant de jolies choses, que j'en ai le cœur tout joyeux pour des jours et des jours. Ce n'est pas tout: elle m'a appris à lire, à écrire, à travailler... à moi qui jusqu'ici n'avais su faire que des fagots. Elle me donne de l'ouvrage et maintenant, grâce à elle, je vais pouvoir gagner ma vie.

Un enthousiasme ardent, un amour

profond vibraient dans la voix de la jeune fille.

Adhémar de Blignac resta un instant songeur et silencieux. Puisque Mlle Mireval avait tant d'égards et d'amitié pour cette belle sauvageonne, ne serait-il pas utile de se mettre aussi dans ses bonnes grâces et de s'en faire au besoin une alliée?

Il reprit donc avec bonhomie:

— Oh! oh! quelle chaleur! Vous feriez un excellent avocat, savez-vous, mademoiselle Céline! Mais je n'avais pas besoin de votre plaidoyer pour être convaincu que Mlle Yvette est la meilleure comme la plus charmante des femmes. Puisqu'elle vous aime et vous protège, c'est que vous en êtes digne: j'ai grande envie de m'associer à sa bonne action.

— Monsieur le vicomte voudrait bien s'occuper de nous? balbutia Céline soudain intimidée.

— Parfaitement. Je retire mes mauvaises plaisanteries de tout à l'heure et je m'engage à donner du travail toute l'année à votre père... Cela vous vaudrait-il? Du travail régulier, bien payé et pas trop dur!

— Monsieur, c'est trop de bonté!... Ah! si c'était vrai, quel rêve!... Mon père gagnant bien sa vie, nous pourrions prendre un petit logement au bourg, je me mettrais à faire de la couture... et alors...

La jeune fille s'arrêta, confuse, les yeux baissés; dans son émotion, elle avait pensé tout haut et elle n'osait plus formuler son idée.

— Et alors? Quoi?... continuez donc, petite. Je ne vous fais pas peur, voyons?

— Je n'ai pas peur, monsieur le vicomte est si bon! Mais je dois vous ennuyer avec mes histoires.

Adhémar prit son air le plus gracieux et le plus cordial pour affirmer:

— Mais non, mon enfant, vous ne m'ennuyez pas. Parlez sans crainte.

— Eh bien, monsieur, je voulais dire que si nous étions sortis de notre misère, les parents de Florentin Landry n'auraient plus de raison pour empêcher leur fils de m'épouser.

— Ah! Ah!... nous avons un amoureux, mademoiselle? Peste! voilà un heureux gaillard, car, ma parole, vous êtes ravissante.

Les joues de Céline s'empourprèrent de nouveau.

— Ne rougissez pas ainsi. Je vous dis simplement ce qui est vrai. Le nommé Florentin à bon goût et ses parents sont absurdes. Une belle et brave fille comme vous, fera une excellente femme. Mais nous nous occuperons de cela plus tard. J'en parlerai à Mlle Yvette. En attendant, envoyez-moi votre père demain matin sans faute.

Et Adhémar, très satisfait de lui-même, s'éloigna en sifflant un air de valse.

Il avait trouvé là un admirable sujet de conversation pour ses entrevues avec Mlle Mireval et il n'en était pas fâché, car ses entretiens avec la jeune fille se traînaient toujours péniblement, roulant sur de désolantes banalités.

Le vicomte de Blignac s'en allait ainsi plein de confiance et d'espoir, sans se douter, le malheureux, que la destinée lui apprêtait la plus pénible des surprises.

* * *

Les bois de la Preugnette et de l'Homme, qui entourent les bourgs de Nozières et de la Férole, couronnent une colline qui domine la vallée du Cher, dont le cours fait à cet endroit un coude brusque.

Lorsque, par les sentiers qui courent à travers bois, on débouche sur le haut de cette colline, on a, au sortir des fourrés sombres, un délicieux panorama sous les yeux: c'est un paysage accidenté, mouvementé, un vrai paysage de France, clair, harmonieux, charmant.

Personne n'appréciait mieux que François Lignerolles la beauté de ce site. Presque chaque soir, il venait admirer là le coucher du soleil dont les derniers rayons faisaient étinceler les eaux du Cher, doraienent les sables de ses rives et mettaient un rayon lumineux sur les vieilles pierres de l'abbaye de Noirlac.

Ce soir-là, il avait fait particulièrement chaud et une véritable poussière d'or enveloppait la vallée. François allongé dans l'herbe, rêvassait en respirant voluptueusement la brise parfumée, quand un pas résonnant dans le voisinage lui fit relever la tête.

Un homme débouchait du sentier à dix mètres de lui. Au premier coup d'oeil, le romancier le reconnut: c'était fait le châtelain de Blignac. Brusquement, il sauta sur ses pieds. A ce moment, le promeneur tourna la tête, vit François et, sans hésiter, rebroussa chemin.

Mais cet essai de fuite fut inutile. François Lignerolles était bien décidé à ne pas laisser échapper cette occasion d'une conversation solitaire avec le beau vicomte. En deux enjambées, il eut rejoint celui-ci et, lui prenant le bras, le força à s'arrêter.

— Eh bien, monsieur de Blignac, vous ne me reconnaissez pas? Il me semble cependant que vous ne devriez pas avoir oublié si vite mon visage, j'avoue que pour ma part le vôtre m'est resté singulièrement présent à la mémoire depuis...

Adhémar était blême. On sentait

— Tu lui bouillait une colère folle. Mais l'attitude de Lignerolles imperceptiblement railleuse restait correcte: il fallait se contenir.

— Monsieur? Monsieur Lignerolles, n'est-ce pas? balbutia-t-il d'une voix blanche. Je m'attendais si peu à vous rencontrer dans ce bois.

— Ah! vous ignoriez ma présence dans le pays, monsieur de Blignac? Et vous ne saviez pas non plus peut-être que je suis ici chez Mme Dormoy, mère de mon meilleur ami, Paul Dormoy.

— Je l'ignorais, répondit brièvement le vicomte en se demandant intérieurement où son interlocuteur voulait en venir.

Il n'attendit pas longtemps la réponse à cette question. François Lignerolles s'était planté en face de lui et délibérément entraînait dans le vif de la question.

— Ecoutez, monsieur de Blignac, parlons franchement. Je ne me suis pas mis ainsi en travers de votre route dans le seul de vous être désagréable — car ma présence ne peut que vous être désagréable, je me rends cette justice. — J'ai quelque chose de grave à vous dire.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Adhémar crispé, mais n'osant regimber.

— Pour moi, je n'ai rien contre vous, naturellement. Nous nous sommes trouvés face à face dans une occasion particulièrement... délicate pour vous. Mais je n'étais là qu'un témoin... et en fin de compte, à tout péché miséricorde!... Malheureusement, si vous ne vous êtes pas trouvé sur mon chemin à moi personnellement, vous êtes sur celui de mon ami Paul Dormoy.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Oh! si, vous me comprenez bien! Mais, puisque vous désirez que je mette les points sur les "i", voici: Paul Dormoy aime Mlle Mireval et en est aimé. Retirez de bonne grâce votre candidature à la main de cette jeune fille...

Adhémar de Blignac avait bondi, incapable de contenir plus longtemps la fureur qui l'étouffait.

— Je vous interdis!... bégaya-t-il, en s'élançant sur François impassible.

— Vous n'avez rien à m'interdire, monsieur... Nous n'allons pas, j'espère, nous livrer à un pugilat... et comme, en aucun cas, je ne me battrai avec vous, il est inutile de m'injurier. Donc, écoutez-moi avec calme, tout le monde s'en trouvera bien.

— Je vous le répète, vous n'épouserez pas Mlle de Mireval, vous ne tenterez même pas de l'épouser, vous disparaîtrez du pays. Si vous ne le faites pas de bonne volonté, je saurai vous y contraindre.

— Vous avez fait le serment de vous taire, siffla le vicomte.

— Je le sais. C'est parce que j'ai fait ce serment que je m'astreins à vous parler comme je le fais et que je ne vous exécute pas immédiatement, comme vous le méritez. Mais mon amitié pour Paul Dormoy mise à part, je ne permettrai pas à un... voleur d'épouser l'innocente enfant qu'est Yvette.

De pâle qu'il était, Adhémar était devenu violent... positivement, il étouffait, mais le sentiment de son impuissance le muselait. Il se contenta de geindre.

— Mais je l'aime... je vous le jure.

— Je le crois et c'est ce qui me rend indulgent pour vous. Néanmoins, si vous aimez sincèrement Yvette, vous devez vous rendre compte que

vous êtes indigne d'elle. De plus, elle ne vous aime pas, ne peut pas vous aimer. Donc, renoncez à elle, croyez-moi. Sinon, je ferai appel à mon ami Maurice Ayrold. . . Lui a la preuve de votre indignité et le droit de se servir de cette preuve. Il ne vous a fait écrire cette lettre, par laquelle vous vous êtes reconnu coupable du vol commis à son préjudice, que pour vous tenir en cas d'une nouvelle vilénie de votre part. Et quelle action serait plus vile, plus basse, que de faire la malheur d'une jeune fille honnête et pure?

— Ceci dit, monsieur de Blignac, je vous donne huit jours pour disparaître, et je ne soufflerai mot à personne, même pas à Paul, de notre rencontre. Mais si, jeudi prochain, vous êtes encore ici, je vous exécuterai, je vous le jure. Adieu, monsieur!

Et François Lignerolles s'éloigna tranquillement, laissant le vicomte anéanti.

Au bout de quelques instants de prostration, Adhémar s'élança comme un fou à travers bois, sans savoir où il allait.

Des sentiments contradictoires agitaient violemment son âme, mais celui de ces sentiments qui dominait tous les autres, c'était la haine. . . une haine farouche, torturante, affolante.

Il haïssait Maurice Ayrold qui l'avait ignominieusement traité; il haïssait Paul Dormoy à cause de son humiliation présente; il haïssait surtout François Lignerolles, témoin de sa vilénie et qui s'arrogeait maintenant le droit de s'ériger en justicier.

Ah! pourquoi ne s'était pas jeté sur lui? . . . Pourquoi ne l'avait-il pas étranglé? Il eût été ainsi à l'abri de ses menaces.

Un nuage rouge passa devant les yeux du vicomte qui s'arrêta une mi-

nute, essoufflé par sa course désordonnée.

Puis, il repartit droit devant lui, les yeux hagards, en monologuant à demi-voix:

— Maurice Ayrold. . . encore un que je voudrais tenir là. . . sous ma botte! . . . Canaille! M'avoir contraint à écrire cette lettre! . . . Ai-je été assez stupide! . . . J'aurais dû refuser, me débattre. Il ne m'aurait pas dénoncé, il n'avait pas de preuve. Il est vrai que Lignerolles était là avec son air goguenard, il aurait témoigné contre moi, lui! . . . Quel guignon! . . . Ma perte au bac. . . et ce tiroir ouvert plein de billets. . . Si les autres n'étaient pas arrivés, j'étais sauvé! . . . Ah! j'aurais dû les tuer, les tuer tout de suite, tous les deux. J'aurais pris l'argent, tout l'argent, et maintenant je serais tranquille, tandis que. . .

Le misérable s'arrêta de nouveau, hypnotisé par son effroyable désir de vengeance et aussi par le souvenir du drame terrible qui s'était déroulé deux ans auparavant et dont le souvenir le brûlait encore comme le contact d'un fer rouge.

Hors d'haleine, épuisé, il finit par se laisser glisser à terre et, la tête dans ses mains, se prit à réfléchir aux cruelles conséquences de cette scène tragique.

Peu à peu, le soir était venu. Maintenant, il faisait presque complètement nuit sous la voûte des arbres. A l'endroit où le jeune homme s'était arrêté, le bois avait un aspect sauvage: d'énormes rochers s'entassaient, à demi cachés par des touffes de lierre et par d'inextricables fouillis de lianes et de ronces.

Brisé d'émotion, accablé par la chaleur, le vicomte finit par s'assoupir.

Soudain, un bruit de branches cassées à côté de lui le réveilla. Il dressa

l'oreille, se souleva avec précaution sur un coude et regarda attentivement.

Evidemment, un homme ou un animal était là, dans le fourré. Au bout de quelques secondes, Adhémar distingua une forme humaine accroupie devant un des rochers et vit tout à coup, à sa grande surprise, ce rocher osciller sur lui-même, mettant à découvert une sorte de niche.

De cette cachette, l'homme tira aussitôt un objet long et mince qu'il dépouilla rapidement des chiffons qui lui servaient d'enveloppe.

Aux dernières lueurs du crépuscule, le vicomte distingua le canon d'un fusil, en même qu'il reconnaissait le visage de l'homme: c'était Morel.

— Oh! Oh! pensa-t-il, voilà la fameuse cachette du fusil de Morel!... L'endroit est bien choisi, en effet. Et le gaillard peut se moquer des gendarmes! Allons, il s'appête à faire une tournée cette nuit, ne bougeons pas! Pourvu qu'il ne m'ait pas aperçu!

Effectivement le braconnier, après avoir soigneusement remis la pierre en place, cacha le fusil sous sa blouse et s'éloigna tranquillement, de son pas feutré de rôdeur de nuit.

Quand il fut bien certain que le paysan était à une certaine distance, Adhémar se décida à bouger; il se leva et chercha à s'orienter, car il avait marché au hasard et ne savait plus du tout où il était.

Quoiqu'il fit de plus en plus sombre sous le couvert, il retrouva le sentier qu'avait pris le braconnier et s'y engagea résolument.

Au bout de quelques minutes, il atteignit la lisière du bois, presque à la même place où il avait rencontré Lignerolles quelques heures auparavant.

Sans s'en apercevoir, il avait tourné en rond et était revenu à son point de départ.

Poussant alors un soupir de soulagement, comme s'il se fût imaginé sortir d'un affreux cauchemar, il reprit d'un pas rapide le chemin de sa demeure.

Tout en marchant, il s'aperçut tout à coup que sa chienne n'était plus à ses côtés.

— Tiens! fit-il, cette bonne Diane a profité de ma distraction pour me lâcher. Elle a eu là, d'ailleurs, une riche idée, car si elle avait été près de moi tout à l'heure, elle aurait certainement révélé ma présence à Morel.

De même que, si Faraud avait accompagné le braconnier, il aurait sans nul doute prévenu son maître que quelqu'un avait les yeux sur lui.

— Comme je préfère que personne ne m'ait vu, Diane et Faraud, soyez bénis! Vous m'avez rendu un fier service en vagabondant... d'un autre côté!

— Décidément, dans mon malheur, j'ai encore une certaine chance.

IV

— Madame! s'écria Adhémar de Blignac en dégustant en gourmet un excellent pâté, je vais vous demander la permission de vous envoyer mon cordon bleu pour que votre Antonine lui donne des leçons; je n'ai jamais rien mangé d'aussi délicieux que cette terrine. Fi de tous les "foies gras" des grands restaurants! rien ne vaut la cuisine des Bruyères.

— Oh! monsieur, vous exagérez, répondit en riant Mme Mireval.

— Comment! j'exagère? Non, certes... Il y a longtemps que j'ai renoncé à la cuisine épicée et malsaine du restaurant, mais je voudrais avoir chez moi une nourriture soignée et à mon goût, et je ne peux pas l'obtenir. Tandis qu'ici...

— Ah! Ah! mon cher, interrompit

M. Mireval, tandis qu'ici il y a une maîtresse de maison qui surveille sa cuisinière. Voilà le secret. Antonine est une perle, mais c'est ma femme qui l'a dressée. Donc, mon ami, c'est une maîtresse de maison qui manque surtout au château de Blignac.

Et l'ancien industriel termina sa phrase par un gros rire satisfait.

— Hélas! roucoula Adhémar en tournant vers Yvette silencieuse un regard langoureux. Je suis bien de votre avis, cher monsieur, les joies de la famille sont les seules que j'apprécie. Mais jusqu'ici je n'avais pas rencontré une femme à qui je fusse disposé à confier ma vie et l'honneur de mon nom. Vous savez les Parisiennes sont si frivoles.

— Vous exagérez encore, cher monsieur, interrompit Mme Mireval à qui l'élégant vicomte en imposait beaucoup moins qu'à son mari et pour qui la tristesse persistante de sa fille, dont elle rendait Blignac responsable, commençait à être un réel souci. Certes, il y a à Paris, comme partout, des femmes légères et frivoles, mais par contre quand on fréquente certains milieux bourgeois éclairés, que de vertus, de sagesse, d'intelligence l'on rencontre!

— J'ai passé à Paris une partie de ma jeunesse et je garde un souvenir ému et respectueux des familles que j'y ai connues.

— Vous avez sans doute raison, madame, murmura Adhémar d'une voix attendrie, mais moi, j'ai été privé de ma mère tout jeune, je me suis trouvé lancé dans le monde sans guide, et naturellement mes relations se sont ressenties de cette situation. Là, encore, la famille m'a manqué.

Le jeune homme parlait nerveusement, il était distrait, préoccupé, et ses essais d'amabilité sentaient l'ef-

fort. Lui, si maître de lui d'habitude, si souple, si insinuant, ne paraissait pas absolument en possession de tous ses moyens.

Il était d'ailleurs fort pâle et, en dépit de ses louanges à l'adresse de la cuisine d'Antonine, il ne touchait qu'avec réserve aux mets qu'on lui servait.

Yvette s'était fort bien aperçue de ce trouble et ne savait à quelle cause l'attribuer.

— Paul et le vicomte auraient-ils eu une explication? se demandait-elle avec angoisse.

Depuis sa rencontre avec son ami d'enfance, la jeune fille avait vécu des heures cruellement tourmentées.

L'amour profond, la tendresse inaltérable que lui avait témoignés le jeune homme avait ravivé son amour à elle, fortifié son courage et, par là-même, augmenté son antipathie pour le vicomte.

N'osant résister ouvertement à son père, elle avait donc fait le projet d'essayer, par son attitude hostile, de dégouter ce prétendant "indésirable". Ce déjeuner lui fournissait une première occasion de se montrer froide et revêche.

Et voilà qu'Adhémar lui-même paraissait tout changé, plus timide, moins sûr de lui! Il n'en fallait pas plus pour encourager Yvette à persévérer dans l'exécution de son plan. Mais cela ne pouvait pas contribuer à mettre entre les convives beaucoup de laisser-aller, d'entrain et de gaieté.

Aussi, ce fut avec un soupir de soulagement qu'ils quittèrent la salle à manger pour passer dans le salon où le café était servi.

— Dis donc, petite, bougonna M. Mireval, profitant d'un moment où sa fille était seule auprès de la table sur laquelle était disposé le plateau, as-tu

fini de nous faire une pareille figure? Qu'est-ce que tu as? Tu es malade?

— Non, papa. . .

— Alors, pourquoi es-tu grognon? Silence d'Yvette.

— Comme c'est aimable pour le vicomte! . . . Lui qui se met en quatre pour te plaire!

Un éclair de malice passa dans les yeux de la jeune fille, qui haussa imperceptiblement les épaules d'un air parfaitement détaché mais ne répondit toujours pas.

Quand elle eut terminé ses petits préparatifs sur le plateau, elle tendit une tasse de café à sa mère, une à son père, puis une au bel Adhémar, qui ne la quittait pas des yeux depuis un instant.

— Merci, mademoiselle, lui dit-il avec effort. Je suis confus de la peine que vous prenez pour moi.

— Oh! monsieur, il n'y a pas de quoi.

— Si, si, mais vous êtes si bonne que vous êtes toujours prête à vous dérangier pour les autres. Je sais cela.

— Vraiment! riposta Yvette assez lestement.

— Mais oui, j'ai justement rencontré hier quelqu'un qui ne tarit pas en éloges sur toutes vos aimables qualités.

— Quelqu'un qui vous aime beaucoup et vous apprécie, je le répète.

— Mais qui?

— Devinez. . .

— Comment pourrais-je savoir?

— Eh bien, j'ai rencontré hier dans le bois Mlle Céлина Morel votre amie.

— Ah! . . . soupira Yvette enfin rassurée, car elle se demandait, depuis une minute, où le vicomte voulait en venir et si la rencontre à laquelle il faisait allusion n'était pas la cause de l'attitude bizarre qu'avait le jeune homme ce jour-là.

— Certes, continua-t-elle, j'aime et j'estime cette brave fille. Belle comme elle est, ayant vécu dans la plus profonde misère, sans mère, sans éducation, sans instruction, livrée à ses seuls instincts, elle pourrait être excusable d'avoir tous les vices. Et bien, non, ma pauvre Céлина a l'âme la plus droite, le cœur le plus honnête, les sentiments les plus délicats qu'on puisse trouver. Sincèrement, je l'admire.

— Mademoiselle Yvette, s'écria Adhémar, qui contemplait avec une émotion visible le charmant visage de la jeune fille tout rayonnant de bonté et de générosité, vous avez un noble cœur et vous donnez volontiers vos propres qualités à ceux que vous aimez.

— Aussi, que n'aurais-je pas donné pour être de ceux-là! ajouta-t-il à voix basse.

— Ma fille a raison de s'intéresser à Céлина, intervint Mme Mireval, qui n'avait pas entendu la fin de la phrase du vicomte. Cette petite m'a souvent étonnée par son courage, sa sagesse, son bon sens. Les gens d'ici sont bien injustes à son égard. Ils la rendent responsable des méfaits de son mauvais sujet de père. Méfaits exagérés, d'ailleurs, j'en suis sûre. Mais c'est si commode de pouvoir dire toutes les fois qu'il disparaît une poule ou un lapin: "c'est Morel!"

— N'empêche, reprit à son tour M. Mireval, heureux de voir la conversation prendre une allure plus cordiale, que votre Morel est un fieffé braconnier, et les garnements de son espèce sont toujours capables d'un mauvais coup.

— Oh! papa, protesta Yvette, tu deviens féroce quand on touche à ton gibier. Si ce pauvre Morel tue un lapin

de temps en temps, cela ne te fait pas grand tort, voyons!

— Voilà bien les femmes!... Parce que ta mère et toi, vous vous êtes entichées de Mlle Céлина, faut-il donc que je laisse son père dévaster mes garennes? Jamais! Je suis et je serai toujours impitoyable pour les braconniers. Et je suis sûr que M. de Blignac est de mon avis.

— Il est certain, monsieur, que vous avez raison dans une certaine mesure. Mais, il y a braconnier et braconnier. et Morel a en sa fille un excellent avocat. Enfin, j'ai promis à cette charmante enfant de donner du travail à son père. Moyennant quoi, il renonce à la chasse.

— Oh!... ça!... je demande à le voir pour le croire. Vous savez: qui a bu boira.

— Je vais tout de même tenter cette conversion, reprit le vicomte. A partir de demain, Morel entre à mon service. Il m'a fait les serments les plus solennels. Jusqu'à preuve du contraire, je veux y croire.

— Merci, merci, monsieur! s'écria Yvette. Que je suis contente pour ma pauvre Céлина.

— Mademoiselle, la charité est une vertu contagieuse. On devient meilleur à votre contact. Pour en revenir à votre protégée, elles m'a aussi confié ses projets d'avenir. Vous voyez, nous sommes tout à fait bons amis. Et j'ai pensé que, si vous m'approuviez, je pourrais offrir à Florentin Lardy, la petite maison de garde qui se trouve inoccupée au bout de mon parc: il s'y installerait après avoir épousé Céлина. Le jeune ménage vivrait là, bien chez lui, complètement indépendant des vieux Lardy, qui ne sont, je crois, d'une humeur très sociable.

— C'est une excellente idée, approuva Mme Miréval. De mon côté, je

fournirai aux nouveaux mariés le linge et les objets de première nécessité.

— Eh bien, c'est convenu, conclut le vicomte. Nous marions Céлина et nous allons tous danser à la noce!

— Oui, oui, cria Yvette qui, dans sa joie, oublia le rôle qu'elle s'était imposé et reprit son visage rieur.

Adhémar de Blignac, lui aussi, avait oublié pendant une minute ses préoccupations.

Mais l'horreur de sa situation lui revint bientôt à l'esprit, assombrissant son front. Alors, brusquement il fit ses adieux à ses hôtes et se retira.

V

— Chère madame, ne croyez-vous pas qu'une visite aux Bruyères s'impose? dit, un matin, François Lignerolles à Mme Dormoy.

— Je suis de votre avis, mon cher enfant. Voilà quinze jours que vous êtes ici et notre abstention pourrait être mal interprétée... seulement, je sens que cette démarche coûte à mon fils... et je crains...

— Certes, je comprends que Paul n'éprouve pas beaucoup de satisfaction à se trouver en présence de M. et Mme Miréval... mais, enfin, il n'y a pas de rupture entre vous, n'est-ce pas?... Paul n'a pas renoncé à Mlle Yvette. Il ne faut donc pas avoir l'air de boudier, ce serait maladroit.

— Evidemment, murmura Mme Dormoy avec un soupir. Mais vous connaissez assez votre ami pour savoir combien il supporte mal une contrainte. Or, il lui est pénible de considérer comme des étrangers nos excellents voisins qui étaient, il y a si peu de temps encore, nos meilleurs amis. Moi-même, je souffre de cette situation. Car j'aime Yvette de tout mon coeur. Je crois qu'elle est la femme

révée pour mon fils et je m'étais habituée depuis des années à la regarder comme ma fille!

— Quel malheur que ce mariage n'ait pas été conclu il y a un an! observa François.

— Ah! oui, je le regrette!... C'est un peu de ma faute. D'abord, je trouvais Yvette bien jeune. Ensuite, je pensais que ce voyage aux Indes pouvait être utile à la carrière de Paul. Mais, qui eût pu croire que les Mireval changeraient d'avis si vite?

— Oui, qui eût pu croire que le sage M. Mireval tournerait comme une girouette?

— Je suis tourmentée, mon cher François. Je trouve Paul si sombre si nerveux! Je comptais beaucoup sur votre présence. Vous avez toujours eu une si heureuse influence sur mon fils.

— Chère madame, vous savez que j'aime Paul comme un frère. Comme vous, par conséquent, je suis navré de le voir malheureux. Mais enfin, pour l'instant, il n'y a pas encore lieu de se désespérer. Rien d'irréparable ne s'est produit. Attendons: on ne sait pas ce qui peut arriver. Et puis, voyons, nous n'allons pas nous laisser évincer sans lutter par ce vicomte de malheur. Je suis d'avis de commencer par exécuter une reconnaissance chez l'ennemi.

— Vous avez sûrement raison, mon ami. Moi, je suis toute prête, mais il faut décider Paul.

— Ça, je m'en charge.

Quelques heures plus tard, Mme Dormoy et son fils, François Lignerolles, M. et Mme Mireval et Yvette étaient réunis dans le grand salon des Bruyères. La pièce spacieuse, où les volets clos avaient conservé une relative fraîcheur, était agréable. La demi-obscurité qui y régnait estompait heureusement le luxe un peu criard du mobilier; et les fleurs ré-

pandues à profusion, arrangées avec goût par Yvette, mettaient dans l'ensemble une note gaie, vivante.

— Quel admirable bouquet! s'écria François Lignerolles en contemplant une botte de roses soufrées qui émergeaient d'un cornet de cristal. Vous aimez toujours autant les fleurs, mademoiselle Yvette?

— Toujours, monsieur Lignerolles, répondit simplement la jeune fille qu, ce jour-là, blonde, fraîche, rose, vêtue d'une modeste robe de toile bleue de la même teinte que ses yeux, était plus jolie que jamais.

Paul Dormoy, silencieux et morose, la contemplait avec amour, mais une telle angoisse lui étreignait le coeur, qu'il n'arrivait pas à se dominer et à prendre part à la conversation.

Heureusement, François était là qui, par sa bonne humeur et son esprit étincelant, sauvait la situation légèrement tendue.

M. Mireval se montrait cependant assez cordial et les deux dames discutaient amicalement des questions de ménage, comme elles avaient l'habitude de le faire depuis de longues années.

Ainsi, rien ne semblait changé aux relations des deux familles. Quel drame, pourtant, se jouait au fond des coeurs, caché sous l'apparence de la politesse mondaine!

Paul et Yvette surtout étaient très émus: cette dernière pour dissimuler son trouble, taquinait François Lignerolles et riait de tout son coeur aux réparties du jeune homme.

Paul Dormoy que cette gaieté, toute factice cependant, agaçait un peu, s'était éloigné de quelques pas et regardait dans le parc par l'entre-bâillement des volets.

— Tiens! s'écria-t-il soudain, qui

est-ce qui vient là-bas?... On dirait que c'est la fille du père Morel.

— Parfaitement, c'est Céline, répondit Yvette qui s'était approchée vivement de la fenêtre; elle doit m'apporter des fleurs. Je vais aller lui dire un mot.

— Oh! la belle fille! s'exclama Lignerolles qui regardait à son tour. Je ne me souvenais pas d'avoir vu à Nozières ce magnifique échantillon de la beauté féminine.

— Quel enthousiasme! dit Yvette en riant.

— Faites-la entrer ici, mademoiselle, je vous assure que cette fille vaut la peine qu'on la regarde.

— Je veux bien si cela vous amuse, monsieur le Parisien, mais modérez votre lyrisme et n'allez pas avec vos compliments, tourner la tête à ma pauvre Céline.

— Je serai sage comme une image et prudent comme un serpent.

— Céline!... Céline!... appela Yvette par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur la terrasse, viens par ici, je voudrais te parler.

Céline, qui s'apprêtait à faire le tour de la maison pour entrer à la cuisine, revint sur ses pas et pénétra dans le salon où elle croyait trouver Yvette seule. La vue de tant de monde l'intimida tellement qu'elle resta plantée sur le pas de la porte sans oser offrir à Yvette le gros bouquets de bluets qu'elle lui apportait.

La jeune fille vint à elle et lui prenant gentiment les fleurs des mains demanda:

— C'est pour moi tout cela?

— Oui, mademoiselle, balbutia Céline.

— Oh! merci, merci! Voyez, monsieur Lignerolles, quelle teinte ravissante ont ces fleurs des champs!

— Mademoiselle, ces bluets ont la

teinte de vos yeux et leur voisinage rend votre visage plus délicieux encore, si c'est possible.

— Bon!... C'est à moi qu'il fait des compliments maintenant!

— Mais, si vous le permettez, j'en ferai aussi à la charmante bouquetière. Mademoiselle Céline, avec votre gracieux bonnet, vous êtes jolie comme un coeur. Et je ne pense pas être le premier à vous le dire? Je suis sûr que vous avez un amoureux.

Céline devint pourpre et baissa les yeux sans répondre.

— Mais oui, mais oui, elle a un amoureux! s'écria M. Mireval. Ah! Ah! nous savons cela. A quand la noce, Céline.

La jeune fille releva la tête et, encouragée par la vue des visages sympathiques qui l'entouraient, répondit:

— Florentin m'a promis qu'on se marierait au printemps. Oh! je suis bien heureuse... et bien reconnaissante à M. le vicomte de Blignac. Car, c'est grâce à lui que nous pouvons enfin sortir de notre misère.

A ce nom inattendu pour eux, Paul Dormoy, sa mère et son ami eurent un sursaut d'étonnement. Yvette fit un geste d'embarras. Mais M. Mireval très à l'aise continua:

— Alors, ton père se range décidément, ma fille?

— Oh! monsieur, il a juré d'être raisonnable désormais.

— Hum! serment d'ivrogne peut-être...

— Monsieur, je vous assure que, ne manquant de rien, puisqu'il sera toujours occupé, mon père n'aura plus ni le temps ni l'envie de courir les bois. Songez que M. le vicomte nous a promis une maison où je pourrai élever des lapins et des poules. Et puis, on me donnera de l'ouvrage au château. C'est si beau que je ne peux pas y croire.

Aussi, maintenant, il y a dans mon coeur un nom à côté de celui de Mlle Yvette: c'est celui de M. Adhémar.

Mme Dormoy qui, depuis le commencement de cette visite, était sur des épines et épiait de loin le visage de son fils avec inquiétude, vit que cette dernière phrase, prononcée pourtant bien innocemment par la brave Céline, avait mis le comble à l'énervement du jeune homme.

Aussi, décida-t-elle de prendre, immédiatement congé de ses hôtes. Elle se leva et les deux jeunes gens la suivirent.

Le retour fut triste et silencieux, chacun suivait ses pensées qui n'étaient pas gaies pour aucun d'eux.

Paul, resté en arrière, flânait mélancoliquement dans le jardin, quand il rencontra la vieille Perrine qui revenait du potager, un panier de légumes au bras.

— Eh bien, mon garçon, dit-elle familièrement en contemplant le visage soucieux du jeune homme. Quelle vilaine figure vous nous faites-là! Quoi qu'il y a encore?... Mlle Yvette n'a pas été gentille?

— Ne me parle pas d'elle, nounou...

— Oh! Oh! ça va mal, alors?... Voyons, mon garçon, faut pas te ronger le coeur comme ça. Moi, je suis sûre qu'elle t'aime, cette enfant. Tu sais, les vieilles femmes comme moi, ça sait lire dans les yeux des jeunes. Eh bien, Mlle Yvette t'aime et cela depuis toujours. C'est le vicomte qui a tourné la tête à son papa. Mais, bah! tu sais, ce qu'une fille veut...

Paul sourit tristement et s'éloigna pendant que la vieille femme rentrait à la maison en maudissant tout bas: "c'vicomte de malheur" qui causait tant de chagrin à son garçon.

VI

A quatre jours de là, vers six heures du soir, une nouvelle tragique se répandit dans le village de Nozières... M. François Lignerolles avait été assassiné!

Un journalier nommé Verrier, en revenant de son travail, avait trouvé son cadavre encore chaud au lieu dit la Croix-aux-Cerfs dans le bois de l'Homme.

Le maire de Nozières, M. Saillard, prévenu peu après, se porta aussitôt vers le lieu du drame, accompagné du garde champêtre Grégoire et de quelques habitants, désireux de se rendre utile en même temps que de satisfaire leur curiosité.

Quelques minutes avant que le maire et sa suite arrivassent à la Croix-aux-Cerfs, Céline Morel et son père qui revenaient, eux aussi, de leur travail, se séparèrent à une petite distance du carrefour: Céline, pour regagner leur maisonnette et préparer la soupe, le braconnier, pour aller chercher son fusil dans sa cachette habituelle.

Tandis que la jeune fille prenait un étroit sentier qui la conduisait directement à la cabane bien modeste qui servait d'abri à son père et à elle, Morel s'élançait résolument à travers bois, courbait l'échine, se faufilait sous les branches, dans le fouillis des lianes et des ronces.

Après avoir parcouru ainsi une quarantaine de mètres, il s'arrêta, prêta l'oreille et, sûr que personne ne l'avait suivi, s'accroupit; puis faisant tourner sur elle-même une grosse pierre, il glissa son bras dans un trou dont l'orifice apparut béant et retira son fusil, non sans esquisser un geste d'étonnement.

Mais, comme il se disposait après une minute de surprise embarrassé, à rebrousser chemin, un bruit de voix parvint à son oreille, le clouant sur place, médusé.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Le bruit des voix se rapprochait, grossissait. Soudain, le murmure confus cesse et une seule voix s'éleva, que le braconnier reconnut aussitôt comme étant celle de M. Saillard.

— Hélas! messieurs, disait le maire, Verrier ne s'est pas trompé. Nous sommes bien en présence du cadavre de M. François Lignerolles, tué d'un coup de fusil par un bandit inconnu, quelque chemineau peut-être, quelque roulant qui s'est fait assassin pour voler impunément. Pauvre M. Lignerolles! Lui qui était si content de pouvoir passer ses vacances au bon air, dans le calme des champs! Qu'est-ce qui a pu faire ce sale coup?

— Rien n'indique qu'il y a eu lutte, observa Grégoire le garde-champêtre.

— Non, ajouta un autre, il a été tué par surprise... le coup de fusil l'a atteint dans le dos, probablement sans qu'il ait même entendu approcher le meurtrier.

— Il était assis au bord du talus en train de lire; son livre est tombé de ses mains pendant que lui-même roulait par là. Oh! il n'a pas dû souffrir, il semble que la mort a été instantanée.

— Mais qui?... qui a pu commettre ce crime monstrueux? répétait le maire, qui accuser? qui soupçonner?

Après avoir éprouvé un sentiment d'horreur en entendant ce que disaient M. Saillard et les gens qui l'accompagnaient, Morel s'était relevé avec l'intention de sortir de son fourré. Mais, à ce moment, une pensée lui traversa l'esprit, qui le glaça d'effroi. Comment expliquerait-il sa présence au milieu des épines, si près du crime? Allait-on

le soupçonner, lui qui avait une si mauvaise réputation?

Epouvanté il s'accroupit de nouveau et ne bougea plus.

La voix du maire continuait à donner des ordres:

— Grégoire, vous allez partir immédiatement pour prévenir les gendarmes. Ceux-ci préviendront à leur tour le médecin légiste et ces messieurs du Parquet. Allons, dépêchez-vous!

Morel, toujours immobile et retenant son souffle sous la morsure d'une angoisse atroce, poursuivait ses lugubres réflexions.

— Que dirait-on si on me trouvait là sous ces broussailles comme une bête traquée?... Bah! j'expliquerais ma présence en déclarant... la vérité. Reste à savoir si... on me croirait... Voyons, si j'étais parmi ceux qui examinent ce cadavre et si on venait me dire qu'un homme est caché à quelques pas de là, sous les ronces, un fusil à la main, qu'est-ce que je penserais de cet homme?

La réponse qui se présenta immédiatement à l'esprit du braconnier le fit frissonner.

Au même instant, une voix disait:

— Oui, il n'y a aucune doute, monsieur le maire, c'est d'un coup de chevrotines que la malheureux a été tué.

— Au fait, interrompit M. Saillard, y a-t-il quelqu'un qui ait entendu un coup de fusil?

— Oui, moi, monsieur le maire déclara quelqu'un. Je travaillais dans le grand champ, voisin du bois.

— A quelle heure avez-vous perçu la détonation?

— Il pouvait être quatre heures... j'y ai à peine pris garde... cela arrive si souvent!

— C'est vrai... approuva M. Saillard.

Et Morel eut l'impression qu'en prononçant ces mots, le maire pensait à lui. Il se rappela alors la surprise qu'il avait éprouvée quelques minutes auparavant en trouvant son fusil pas tout à fait à sa place habituelle.

Mais presque aussitôt, un geste de colère coupa sa réflexion :

— Mais ça sent la poudre ici. Parfaitement, c'est le canon de mon fusil. Oh! quel est le misérable?... Oui pas de doute, maintenant, c'est mon arme qui a servi à commettre le crime!... mais qui pouvait savoir?... qui pouvait savoir?

Morel était tellement bouleversé qu'il fit un mouvement inconscient comme s'il eût voulu fuir peut-être et ce mouvement eut comme résultat de casser quelques branches et d'attirer l'attention sur lui.

— Chut! cria une voix, quelqu'un est là, dans le fourré... l'assassin sans doute.

A ces mots, le braconnier perdit la tête. Sans songer qu'en fuyant il s'accusait du crime commis sur l'infortuné François Lignerolles, il bondit soudain hors des broussailles, brandissant son fusil.

— C'est lui, c'est l'assassin! crièrent toutes les voix ensemble.

Cinglé par cette injure, Morel, qui détalait déjà, s'arrêta brusquement et se retourna, prêt à se défendre :

— Braconnier, oui, je l'avoue, criait-il. Mais assassin, jamais!

— Rendez-vous, ordonna le maire.

— Je n'ai pas à me rendre, puisque ce n'est pas moi le coupable, répondit Morel.

— Abandonne toujours ton fusil, reprit le maire. Nous verrons ensuite à discuter.

— Comment! Vous avez peur de moi?

— Demande plutôt à ce pauvre M.

Lignerolles, insinua une voix gouailleuse.

Pendant quelques secondes, Morel perdit un peu de son assurance. Mais il se ressaisit vite. Jetant alors son fusil à terre, il se rapprocha de son accusateur.

— Voyons, tu oses dire que c'est moi l'assassin, bégaya-t-il d'une voix sourde... Pourtant, vous tous qui êtes ici, vous me connaissez depuis vingt, trente ans, vous savez tous que, si j'aime à braconner, je suis incapable de commettre une violence contre mes semblables.

Personne ne répondit.

— Alors, vous me croyez donc coupable? balbutia le braconnier.

— Même silence.

— Oh! c'est affreux... c'est affreux!

Quelqu'un qui avait ramassé le fusil de Morel le montra à M. Saillard.

— Il n'y a plus de doute, monsieur le maire, une cartouche a été brûlée récemment.

— Je le sais bien, protesta Morel, mais ce n'est pas moi.

— Qui, alors?

— Quelqu'un qui a découvert par hasard la cachette de mon fusil.

— En ce cas, que faisiez-vous caché dans ces broussailles?

— Je venais chercher mon fusil pour l'affût, quand vous êtes arrivés.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas montré tout de suite?

— J'ai été anéanti, médusé pendant quelques minutes.

— Pourquoi, ensuite, avez-vous voulu fuir?

— Je ne sais pas, monsieur le maire, j'étais fou.

Un murmure ironique accueillit cette déclaration.

— Morel, reprit alors M. Saillard, je n'ai pas qualité pour vous faire su-

bir un interrogatoire, cela regarde M. le juge d'instruction.

Morel chancela.

— Mais, en raison de votre présence difficilement explicable si près du lieu du crime, de votre tentative de fuite, de la cartouche brûlée dans votre fusil.

Il y eut un silence angoissant.

— Pour toutes ces raisons, acheva le maire après une courte hésitation, je vous garde à la disposition de la justice.

VII

Paul Dormoy revenait en voiture de Saint-Armand, où il était allé faire quelques commissions pour sa mère, lorsque, en approchant de Nozières, il rencontra un ouvrier agricole qui l'arrêta et lui apprit l'horrible nouvelle.

Bouleversé, affolé, le jeune homme jeta aussitôt à son domestique les rênes du cheval, sauta à terre et s'élança à travers champs aussi rapidement qu'il put.

— Rentrez vite à la maison, cria-t-il au domestique en s'éloignant, prenez un brancard, cherchez quelqu'un pour vous aider et venez sans retard me rejoindre à la Croix-aux-Cerfs.

— Bien, monsieur.

Un quart d'heure plus tard, Paul était agenouillé auprès du corps inanimé de son malheureux ami.

Le docteur Blaisot était déjà en train de l'examiner. On n'avait pas eu besoin d'aller le chercher, il passait par hasard sur la route, on l'avait appelé et il était accouru, mais pour constater, hélas! que son intervention était inutile.

— Il n'y a rien à faire? interrogea Dormoy après quelques secondes d'un silence poignant.

— Rien, machonna le médecin

d'une voix sourde. La mort remonté déjà à une heure et demie ou deux heures et elle a dû être, d'ailleurs, instantanée, car le coup de chevrotines tiré à une petite distance — dix ou quinze mètres sans doute — a percé de part en part la poitrine, broyant le cœur déchiquetant les poumons.

— C'est un crime odieux.

— Epouvantable et déconcertant.

— François, étranger au pays, n'avait pas d'ennemi. Qui soupçonner?

— Il paraît, expliqua le docteur, qu'on a déjà arrêté quelqu'un.

— Qui ça?

— Le braconnier Morel.

Dormoy secoua la tête pour manifester son incrédulité.

— Jusqu'à preuve du contraire, dit-il, je crois qu'on se trompe.

Un des hommes qui, par ordre du maire, était resté auprès du cadavre pour le veiller, intervint:

— Cependant, monsieur Paul, il y a bien des apparences contre lui. Morel cachait son fusil dans un endroit que les gendarmes n'ont jamais pu découvrir et qui se trouve à trente mètres d'ici à peine. Or, comme nous étions tout à l'heure à nous lamenter sur la mort de ce pauvre M. Lignerolles, le braconnier est sorti soudain du fourré, pâle, désorienté, son fusil à la main. Sur l'ordre de M. le maire, nous l'avons arrêté et nous avons constaté alors qu'une des cartouches de son fusil avait été tirée récemment. Hein! Il y a là de quoi faire supposer bien des choses.

— C'est une présomption, je veux dire: une apparence de présomption, répéta Paul en secouant de nouveau la tête avec énergie. Mais je crois connaître assez bien mon Morel pour pouvoir affirmer qu'il est incapable de commettre un pareil crime. Enfin, ce n'est pas à moi de découvrir l'assassin,

cette tâche incombe à ces messieurs du Parquet. Au surplus, quel que soit le meurtrier, le résultat est le même, hélas! pour mon pauvre ami, fauché à la fleur de l'âge.

— M. Lignerolles avait-il des parents? demanda le médecin.

— Son père et sa mère sont morts il y a six ans, dans un accident de chemin de fer. Il ne lui restait qu'une soeur mariée à un fonctionnaire actuellement en résidence au Tonkin. Il avait encore un vieil oncle, avec qui il n'était pas en très bons termes, et qui habite Saint-Raphaël sur la côte d'azur, d'où il ne bouge jamais, attendu qu'il est paralysé.

— Donc, pour le moment, conclut le docteur Blaisot, vous n'avez personne à prévenir d'urgence de la fin tragique de votre ami?

— Oh! absolument personne. J'écrirai un deces jours à sa soeur. Voilà tout. Pour l'instant, nous représentons, ma mère et moi, toute la famille de mon cher François. Je vais donc, pour commencer, faire transporter sa dépouille à la maison; et si une autopsie est jugée nécessaire.

— Là-dessus, je ne peux rien dire, je ne suis pas le médecin légiste.

— Eh bien, cette autopsie aura lieu chez moi.

— Pardon, interrompit le docteur Blaisot, vous n'avez pas le droit d'emporter ce cadavre, tant que le Parquet ne vous y aura pas autorisé.

— Et si le Parquet vient seulement demain dans la matinée!... ce qui n'est pas impossible.

— Il faudra attendre jusqu'à demain.

— Jamais de la vie, par exemple! Nous n'allons pas passer la nuit en plein bois à veiller ce corps. Tant pis pour ces messieurs du Parquet. Ils diront ce qu'ils voudront. Je prends sur

moi d'emporter le corps de mon ami. Il sera mieux chez moi qu'au milieu du carrefour de la Croix-aux-Cerfs, et les gens de la Justice y seront tout aussi bien pour faire leurs constatations.

A ce moment-là, des pas se firent entendre dans le sentier. C'étaient Baptiste, le domestique de Mme Dormoy, et Granju, un de ses voisins, qui arrivaient, chargés d'une civière.

— Voilà justement ce que j'attendais, reprit Paul.

Mais il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. A l'autre bout de la clairière, deux hommes à cheval venaient de déboucher.

— Ah! voici les gendarmes! Tant mieux! ils vont dégager ma responsabilité.

Après un rapide conciliabule, pendant lequel le brigadier jeta sur son calepin quelques notes au crayon pour pouvoir plus tard rédiger son rapport, les gens de la maréchaussée autorisèrent en effet M. Dormoy, à transporter chez lui le cadavre de son ami jusqu'à ce qu'une décision fut prise par la Justice.

Et une heure plus tard, la nuit étant déjà presque close, le lugubre cortège pénétrait dans la vieille maison familiale, d'où l'infortuné François était parti, si gai, si insouciant, au début de l'après-midi.

☆ * ☆

Les prévisions de Paul Dormoy étaient justes. Ce fut seulement le lendemain dans la matinée que les magistrats du Parquet de Saint-Armand arrivèrent, accompagnés du médecin légiste. Celui-ci pratiqua immédiatement l'autopsie, laquelle, naturellement, ne releva rien qui ne fût déjà connu, pendant que Juge et Procureur s'informaient auprès des habitants de

la maison des circonstances qui avaient précédé le drame. Mais Mme Dormoy et son fils ne possédaient là-dessus que des renseignements très vagues.

Force fut donc aux magistrats d'attendre pour se documenter que fussent arrivés le maire, l'adjoint, le garde-champêtre et aussi le présumé coupable, que les gendarmes étaient allés chercher au bourg voisin — tout proche d'ailleurs.

Le maire raconta alors la scène tragique, telle du moins qu'il avait cru pouvoir la reconstituer, car celle-ci n'avait pas eu de témoins. Puis, le juge d'instruction interrogea Morel, non pas avec l'idée préconçue de le convaincre de sa culpabilité, car il était sans parti pris, mais simplement pour se rendre compte si l'arrestation du braconnier, décrétée la veille par le maire un peu rapidement peut-être, pouvait être raisonnablement maintenue.

Morel déclina avec beaucoup de calme ses nom et prénoms, son domicile: une cabane dans les bois de l'Homme, sa profession: bûcheron. Quant à la mort de François Lignerolles, il répéta avec force et un grand accent de sincérité, semblait-il, il jura sur ce qu'il avait de plus sacré qu'il en était innocent.

— Cependant, lorsqu'on vous a arrêté à quelques pas du lieu où le crime avait été commis, vous aviez encore votre fusil à la main et on a constaté qu'une des cartouches avait été tirée récemment, l'odeur du canon le prouvait.

— C'est un fait que je ne peux pas nier, mais... mais... ce n'est pas moi qui ai tiré cette cartouche.

— Qui donc?

— Quelqu'un qui a découvert par hasard la cachette de mon fusil.

— Vous vous êtes vanté maintes fois d'avoir su dissimuler cette cachette à tout le monde.

— Je le croyais, mais la fatalité s'est tourné contre moi. Une trahison est si vite commise.

— Vous ne soupçonnez personne?

— Non, personne. Tout ce que je puis dire, c'est que celui qui s'est servi de mon fusil pour commettre ce meurtre est un habile coquin, car il a satisfait sa vengeance sans courir aucun risque: en me faisant endosser sa responsabilité de son crime.

— En somme, vous niez être pour quoi que ce soit dans la perpétration de cet assassinat?

— Absolument.

— Je ne demanderais pas mieux que de vous croire, mais de simples dénégations ne suffisent pas pour détruire les présomptions assez graves qui pèsent sur vous. Vous ne pourriez pas m'apporter des preuves, me fournir par exemple un alibi?

— Je ne crois pas.

— Pourquoi? C'est donc que vous étiez déjà dans le fourré, où vous étiez caché, une fois le crime accompli, lorsque M. le maire...

— Je vous répète, s'écria Morel avec feu, que je ne suis pour rien dans la mort de M. Lignerolles.

— Ne vous emballez pas, conseilla le juge d'instruction. Voyons, réfléchissez, rappelez vos souvenirs et répondez-moi avec calme. Si vous n'étiez pas dans le fourré lorsque M. le maire et sa suite sont arrivés auprès du cadavre de M. Lignerolles, quand vous y êtes-vous introduit?

— J'étais bien dans le fourré avant l'arrivée de M. le maire, mais j'y étais depuis quelques minutes seulement.

— Et avant, où étiez-vous?

— J'étais avec ma fille sur le chemin qui nous ramenait des bois de la

Preugnette, où nous avons travaillé toute la journée. Nous nous sommes séparés à cent cinquante mètres environ de la Croix-aux-Cerfs, elle, ayant pris sur la gauche un sentier qui la conduisait directement à notre maisonnette; et moi ayant continué jusqu'à ma cachette, où je voulais prendre mon fusil pour faire un tour.

— L'explication est ingénieuse, observa le magistrat, mais ce ne sont toujours que des affirmations sans preuve. Vous n'avez pas revu votre fille depuis votre arrestation?

— Non, monsieur le juge.

— Je l'entendrai aujourd'hui, si c'est possible.

Et après un instant de réflexion, le magistrat ajouta à demi-voix comme pour justifier sa conduite à ses propres yeux:

— Il faut bien que je me documente le mieux possible avant de décider si je dois ou non vous inculper du meurtre de M. Lignerolles.

Morel s'inclina sans mot dire et se laissa reconduire docilement à la chambre de sûreté municipale. Il eût, d'ailleurs, au moment où il franchissait le seuil de Mme Dormoy, une rude épreuve à soutenir. Il se trouva tout à coup nez à nez avec Céлина.

— Ma fille! Que viens-tu faire ici? gémit le braconnier.

— Mon devoir! répondit-elle simplement. Te défendre contre des gens qui t'accusent sans savoir, ou par vengeance. Ah! quelle nuit j'ai passée à l'attendre, rongée par l'angoisse! Mais maintenant que je sais que l'on voudrait te mettre sur le dos ce stupide assassinat, je saurai me faire entendre, va, je serai forte.

Céлина, en prononçant ces paroles, se retourna vers un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans qui l'accompagna, et qui la buvait des yeux:

— Et je ne serai pas seule, ajouta-t-elle fièrement. Florentin, que je viens de rencontrer tout à l'heure par hasard, m'a promis de lutter avec moi jusqu'au bout, jusqu'à la victoire.

— Merci, merci, mes enfants, balbutia le braconnier attendri.

Pendant que les gendarmes l'entraînaient, Céлина, escortée de Florentin Lardy franchissait la grille qui fermait la cour. Mais déjà Paul Dormoy l'avait aperçue par une fenêtre. Il sortit pour aller à sa rencontre.

— Vous arrivez à point, lui dit-il. Je crois que le juge d'instruction désire vous entendre.

— Et moi, je viens justement pour lui parler, déclara la jeune fille d'un ton ferme.

Quelques secondes plus tard, le magistrat et la fille du braconnier étaient en présence. Florentin fut invité à rester dans le vestibule.

Mais au lieu de répondre avec calme aux questions qu'on lui posait — qu'on lui posait sans malveillance, pourtant — Céлина tout de suite s'emballa. Elle était outrée de voir son père accusé d'un crime odieux, qu'il n'avait pas commis, qu'il ne pouvait pas avoir commis, et elle était impuissante à contenir son indignation.

Elle se borna donc, au lieu de s'expliquer posément, à protester, à gémir, à proclamer l'innocence de son père, et à crier sa colère contre les envieux qui avaient lancé contre lui pour le perdre cette accusation monstrueuse.

Ce débordement de violence, qui pouvait pourtant se justifier jusqu'à un certain point, impressionna fort mal le juge d'instruction. Néanmoins, se défiant de son premier mouvement, il se garda de prendre des mesures de rigueur contre cette fille qui défendait son père avec trop d'ardeur. Mais,

dès qu'il l'eut invitée à se retirer et qu'il se retrouva en face de Paul Dormoy, il murmura :

— Cette Céлина Morel fait tant de tapage que je serais presque tenté de croire qu'elle n'a pas la conscience tranquille.

— Oh! je pense, monsieur, répondit Paul, que vous êtes complètement dans l'erreur. Céлина ressent violemment l'injure faite à son père par une accusation qu'elle estime injustifiée, abominable, odieuse, et elle exprime son indignation en termes véhéments. Voilà tout. En vérité, peut-on lui en faire un grief? Mais, pour ce qui est de sa participation au crime, je crois que ce serait une aberration d'en admettre l'hypothèse.

— Hé! Hé! cette hypothèse n'est peut-être pas aussi invraisemblable que vous le prétendez. Tenez, il me venait tout à l'heure une idée. Cette Céлина a un amoureux, paraît-il?... un amoureux dont elle voudrait bien faire son mari. Mais les parents du jeune homme s'opposent au mariage parce que Céлина n'a pas le sou.

— C'est exact, monsieur le juge. Mais comment connaissez-vous ce détail?

— Vous savez, nous devons, par profession, avoir des yeux et des oreilles partout; et puis les confidences s'offrent à nous spontanément.

— Les confidences qu'on vous a faites, monsieur le juge, sont pour une fois, je le répète, conformes à la réalité, mais...

— Eh bien, interrompit le magistrat, ne peut-on pas, dès lors, supposer que Céлина, séparée de son amoureux par le manque d'argent, cherche à s'en procurer?

— S'en procurer par un crime?

— Dame! une passion contrariée est capable de tout.

— Oh! monsieur, si vous connaissiez Céлина, vous ne parleriez pas ainsi.

Le juge d'instruction regarda son interlocuteur d'un air étonné, puis, se levant, conclut :

— Enfin, pour aujourd'hui, je veux bien ne pas inculper Mlle Céлина Morel. Je me contenterai de garder son père à ma disposition jusqu'à plus ample informé. Je verrai sous peu s'il y a lieu d'opérer d'autres arrestations.

Et se dirigeant vers la porte, après s'être incliné devant son hôte, il ajouta :

— Il me reste, monsieur, à vous remercier de votre obligeance. Je ne vous dérangerai pas de nouveau avant quelques jours. Vous pouvez dès maintenant vous occuper des obsèques de votre malheureux ami. Je vais vous remettre le permis d'inhumer après un dernier entretien avec le médecin.

VIII

La mort de François Lignerolles avait soulevé dans tous les alentours de Nozières une émotion considérable.

Si le jeune littérateur était personnellement peu connu des habitants de ce joli coin du Berry, la famille Dormoy dont il était l'hôte jouissait dans toute la contrée d'une notoriété honorable et sympathique, qui avait accru singulièrement le gros émoi causé par ce drame sanglant. Et tous avaient senti leur curiosité violemment éveillée par le mystère enveloppant ce drame, par l'arrestation, l'incarcération, la mise au secret du braconnier Morel n'avait satisfait personne. Chacun sentait, d'instinct, que la justice se fourvoyait, que ce "n'était pas cela".

Les imaginations s'étaient donc mises à travailler et les soupçons s'étaient égarés sur l'un, sur l'autre, au petit bonheur, sans l'ombre d'un com-

mencement de preuve, simplement au hasard des impressions ou des rancunes.

Au bout d'un mois, l'énigme de cet inexplicable crime restait impénétrable. Et Morel naturellement affirmait avec plus d'énergie que jamais son innocence.

L'imbroglio restait inextricable.

Pendant ces quelques semaines, Adhémar de Blignac avait continué son petit train de vie habituel, sans sortir cependant aussi fréquemment que d'ordinaire.

Subissait-il une crise d'hypocondrie? Avait-il un besoin soudain de solitude?

Mystère. Toujours est-il que les rares personnes qui l'avaient rencontré depuis un mois l'avaient trouvé grave, soucieux. Et ces personnes en avaient conclu qu'il avait sans doute des peines de coeur.

Des peines de coeur? Pourquoi donc? M. Adhémar de Blignac n'était-il pas riche, élégant, séduisant, en un mot un parti extrêmement brillant? Et ne ferait-il pas, quand il le jugerait bon, le mariage qui lui plairait?

— Hé! Hé! C'était peut-être là pourtant que le bât blessait le jeune châtelain. En fait de mariage, un seul lui plaisait, c'était celui qui l'unirait à la délicieuse Yvette Mireval, d'abord parce qu'il l'aimait; ensuite, parce que sa dot lui était indispensable à brève échéance pour éviter une catastrophe.

Or, rien n'était moins sûr que ce mariage, en dépit de l'attitude chaudement sympathique du père Mireval. On ne peut rien prévoir avec certitude, n'est-ce pas? quand il faut compter avec les coeurs féminins si fantasques!

Depuis l'assassinat de François Lignerolles, qui avait violemment ému Yvette, d'abord parce que son ami Paul avait été cruellement frappé par

cette mort, ensuite parce que l'arrestation de Morel avait plongé dans la plus profonde douleur son amie Céline. Mlle Mireval n'avait revu que deux ou trois fois, et quelques minutes seulement, M. Adhémar de Blignac.

Ce dernier n'avait donc pas pu se rendre compte si les dispositions de la jeune fille à son égard étaient devenues plus bienveillantes. Et l'ignorance dans laquelle il se morfondait à ce sujet était l'unique cause de son humeur chagrine. Oui, l'unique cause ou presque, car depuis un mois, M. le vicomte n'avait ou du moins croyait n'avoir aucune autre raison de se tourmenter.

Mais cette cause presque unique... c'était encore trop pour sa patience. M. le vicomte n'était pas homme à rester longtemps dans un doute aussi angoissant. Il résolut donc un jour, quand l'émotion soulevée dans le pays par l'assassinat de Lignerolles fut calmée, il résolut de frapper un coup décisif, dont, à vrai dire, il espérait au fond de lui-même les meilleurs résultats.

Le hasard favorisa le jeune châtelain. Lorsqu'il se présenta aux Bruyères, sans cérémonie, en voisin, comme cela lui était arrivé si souvent, M. Mireval était seul chez lui, sa femme et sa fille étant allées passer la journée à Bourges. Adhémar en profita pour éblouir une fois de plus l'ancien industriel par l'étalage de ses millions, de ses relations, de sa situation pécuniaire et mondaine, après quoi, il posa carrément la question capitale:

— Monsieur Mireval, j'offre tout cela à Mlle Yvette, si elle veut l'accepter. Vous savez combien je l'aime, vous êtes même peut-être la seule à le savoir, car Mlle Yvette n'a jamais voulu me permettre de le lui dire, mais je ne désespère pas de le lui faire enten-

dre, et de la convaincre de la pureté de la force de mon amour. Vous m'y aidez, n'est-ce pas?

— Certainement, mon cher ami, certainement, je vous aiderai autant que possible, répondit le châtelain les Bruyères. Cependant, il eût mieux valu peut-être que la conquête d'Yvette fût commencée et menée à bien par vous seul; et je me demande si vous avez fait pour cela tout ce qu'il fallait faire.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais l'attitude de Mlle Yvette m'a si peu encouragé.

— Alors, où vous avez échoué, vous voulez que je réussisse? Vous savez pourtant que, dans les affaires de coeur, les parents ont sur leurs enfants une bien petite influence.

— Je n'ai pas échoué absolument, nous sommes toujours sur le terrain des possibilités, si je puis m'exprimer ainsi. Et il suffit peut-être d'un mot, d'un mot de vous, pour que jaillisse la lumière qui éclairera Mlle Yvette sur le véritable état de son coeur.

— Pourquoi ne chargez-vous pas ma femme de dire ce mot à sa fille? objecta l'ancien industriel.

— Parce que... parce que... ce mot ne serait peut-être pas dit par Mme Mireval avec autant de conviction, avec autant de chaleur que par vous, s'exclama l'amoureux.

— Ah! Ah! cela signifie, si je ne m'abuse pas, que papa Mireval vous semble plus disposé que sa femme à vous confier le bonheur de la chère Yvette.

— Je l'avoue, c'est mon impression. Suis-je dans l'erreur?

— Non... peut-être... je ne sais pas... Si cela était, d'ailleurs, ce ne serait pas un gage de succès pour vous, car seul contre deux femmes...

— Vous ne sauriez pas faire prédominer votre volonté.

— Je ne dis pas cela. Mme Mireval me traite souvent de tyran; ce doit être vrai. Mais vous ne voudriez pas devoir votre femme à un acte de violence?

— Certes non! Je ne veux la devoir qu'à l'amour.

— Alors?

— Mais cela ne vous empêche pas de parler en ma faveur?

— C'est convenu, je ne rétracte pas mes promesses.

— En ce cas, je crois pouvoir compter sur le succès.

— Tiens! Tiens! auriez-vous donc déjà, monsieur le présomptueux, des indications sur les dispositions de ma fille?

— Non, hélas! rien de précis. Mais on espère si ardemment ce qu'on désire, que... que...

— Allons, c'est bon, beau chevalier! Nous tâcherons de faire de vos espérances des réalités.

— Bientôt?

— Le plus tôt possible, parbleu!

— Oh! monsieur, quelle reconnaissance je vous aurai! Quelle joie vous me procurerez!... Pouvoir passer au doigt de Mlle Yvette l'anneau des fiançailles!... Pouvoir me dire que je posséderai bientôt ce trésor!... Ah! tenez, laissez-moi vous embrasser, car les mots me manquent.

— Allons, allons, grand enfant, calmez-vous. Et réservez ces manifestations pour le jour, prochain, j'espère, où vous pourrez effectivement passer la bague au doigt d'Yvette!

IX

Yvette et Céline étaient assises côte à côte sur un banc rustique, devant la maisonnette de cette dernière. Les

deux jeunes filles étaient tristes et se laissaient, pensives, mais sans se parler, se comprenaient.

Alors, Céline, dit enfin Yvette, répondant tout haut à ses propres pensées, tu veux absolument rester ici toute seule? Ce n'est pas prudent, je te le répète, et cela m'inquiète. Viens à la maison, rien que pour la nuit, voyons.

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle, je vous remercie de tout mon cœur; mais non, je ne puis accepter.

— Pourquoi?

— Parce qu'ici je peux pleurer, crier, me lamenter, à mon aise, personne ne me voit, personne ne m'entend... et puis...

La fille du braconnier hésitait.

— Et puis, tu as encore une autre raison? Laquelle?

Les larmes montèrent aux yeux de Céline: larmes amères, comme elle en avait tant versé depuis un mois, sans hélas! en tarir la source.

Yvette, attendrie, se pencha vers elle et, lui prenant les mains, murmura doucement:

— Allons! Voilà que tu pleures encore! Tu me désoles, ma pauvre petite. Qu'y a-t-il de nouveau, voyons?

— Il n'y a rien de nouveau, mademoiselle, c'est toujours pareil.

— Hélas! oui, c'est toujours pareil, mais cela ne me dit pas pourquoi tu ne veux pas venir aux Bruyères.

— Eh bien, mademoiselle, parce qu'aux Bruyères il y a trop de monde et que, dans un malheur comme le mien, on aime mieux être seul.

— Cependant, je t'assure que tu serais bien reçue. Maman elle-même m'a répété dix fois de te ramener; et moi, je serais si contente...

— Oh!... vous, mademoiselle, vous êtes mon bon ange; sans vous, je serais morte, bien sûr. Mme Mireval est très

charitable aussi; grâce à elle, j'ai eu à manger depuis un mois... mais... mais vous n'êtes pas toutes seules, il y a vos domestiques, les gens du bourg qui vont et qui viennent. Enfin...

— Enfin? insista Yvette étonnée des réticences de Céline, habituellement si ouverte et si expansive.

— Enfin, mademoiselle, il y a M. Mireval, qui doit sûrement partager la mauvaise opinion de ses amis, et si j'étais obligée de l'entendre, lui aussi, condamner mon père, cela me ferait trop de chagrin.

— Comment? Il y a de nos amis qui condamnent ton père? Qui donc? D'abord, personne n'a le droit de le condamner, tant que la justice ne se sera pas prononcée.

— Ah! tout le monde ici l'appelle assassin! Quand j'entends cela, j'ai les sangs tournés! Il n'y a que vous, mademoiselle et M. Paul Dormoy, qui ne l'accusiez pas. Et pourtant, M. Paul a eu un bien grand chagrin de la mort horrible de son ami. Mais il est juste et bon, lui... comme vous.

Yvette baissa la tête, le cœur serré en songeant à la peine de celui qu'elle aimait et qu'elle n'avait même pas le droit d'aller consoler. Céline continua:

— Oui, M. Paul est bon. Je l'ai rencontré l'autre jour dans le bourg en allant chercher du pain, il était pâle et triste! En l'apercevant, j'ai voulu me sauver. Mais lui m'a appelée et m'a dit avec douceur: "Qu'est-ce que vous devenez, ma pauvre Céline?" J'étais tellement émue que je me suis mise à pleurer. Il y avait là des gamins qui ont commencé à rire et à m'injurier. Si vous aviez vu comme il les a secoués! Ah! ils ont eu vite fait de détalier. Les gens sont bien méchants ici et pourtant, moi, je n'ai jamais fait de mal à personne.

— Oui, les gens sont méchants,

soupira Yvette. Ah! qu'il est donc difficile d'être heureux!

Céline regarda sa protectrice avec des yeux attentifs et tendres. Elle n'osait pas la questionner sur les causes de sa tristesse, mais peut-être son esprit simple entrevoyait-il la vérité.

Après une courte hésitation, elle poursuivit:

— Il y a même des gens qu'on croyait bons et qui sont méchants. Ainsi, M. de Blignac, qui m'avait fait tant d'amitiés, tant de promesses. Oh! comme il a été dur et cruel!

— Ah! dit simplement Mlle Mireval, cela ne m'étonne pas trop.

— La dernière fois que je l'ai vu, mademoiselle, il avait l'air si mauvais qu'il m'a fait peur! Il était tout rouge et quand je lui ai juré que mon père n'était pas coupable, j'ai cru qu'il allait me battre. Il a crié que le braconnier était certainement l'assassin et qu'on lui couperait le cou.

— Comment! Il t'a dit cela? balbutia Yvette indignée. Ce n'est pas possible!

— Il a même ajouté qu'il saurait bien vous ôter votre goût pour une paresseuse et une voleuse comme moi. Voilà pourquoi je ne veux pas aller chez vous, mademoiselle. J'aime mieux me cacher, ne voir personne, plutôt que d'entendre des choses pareilles.

— Ma pauvre petite Céline, tu es bien malheureuse, mais cette épreuve passera. Je suis sûre qu'on finira par découvrir le meurtrier de M. Lignerolles. Dans tous les cas, c'est impossible que ton père soit condamné sans preuve absolue.

— Je voudrais vous croire, mademoiselle. Mais songez qu'il est en prison depuis un mois déjà, le pauvre homme, et qu'on ne veut même pas me

le laisser voir. Doit-il être triste et découragé!

— Tu as vu son avocat?

— Oui, mademoiselle, mais il m'a dit que pour l'instant, mon père était au secret et qu'il n'y avait pas moyen de le voir. Ah! si vous pouviez du moins me faciliter une entrevue avec lui!

— Tu sais, moi, je ne puis pas grand'chose. Mais j'irai, cette semaine, avec maman à Saint-Amand et je tâcherai de parler à ton avocat, dont je connais la fille, que je rencontre quelquefois chez des amis.

— Merci, mademoiselle, vous êtes toujours dévouée et prête à vous déranter pour les autres.

— Cela ne me dérangera pas et je serai heureuse de t'être utile. Que puis-je faire, hélas!

A ce moment, on entendit des pas dans le sentier qui conduisait à la maisonnette et une grande ombre se profila tout à coup au milieu de la clairière.

— Tiens! c'est Florentin! dit Céline en levant les yeux vers l'arrivant. Qui ça pourrait-il être, d'ailleurs? Qui viendrait ici voir la fille d'un assassin?

— Allons! Allons! dit le jeune homme de sa bonne voix tranquille après avoir respectueusement salué Mlle Mireval, te voilà encore avec tes idées noires, ma pauvre Céline! Qu'as-tu donc besoin de répéter toujours la même chose? Tu te manges les sangs et ça ne t'avance à rien.

— Vous avez raison, Florentin, approuva Yvette. Elle n'est pas raisonnable. Voyons, elle devrait être heureuse de vous voir ainsi dévoué et fidèle. C'est tout à votre honneur, du reste, et je vous félicite.

— Mademoiselle, moi, je mettrais ma main au feu que ce n'est pas le père Morel qui a fait le coup. Alors,

puisque je suis sûr de ça, pourquoi que j'abandonnerais Céлина dans son malheur?

— Certes, ce serait injuste et cruel, mais il y en a beaucoup qui n'auraient pas votre courage.

— Ceux qui ne feraient pas comme moi seraient des lâches. J'aime Céлина qui est une brave fille et je l'épouserai.

— Même si mon père est condamné?

— Surtout si ton père est condamné. Nous quitterons le pays. Mes bras sont bons et je nourrirai ma femme n'importe où. Là!

— A la bonne heure, voilà de l'amour sincère et vrai. Ma petite Céлина, malgré ton épreuve actuelle, je t'envie presque. Avec une affection comme celle-là, tu n'es pas tout à fait malheureuse. Allons, je vous quitte, mes amis, ajouta la jeune fille en se levant. Courage! Et à bientôt!

Céлина reconduisit Yvette quelques pas dans le sentier et, tout en marchant, murmura tout bas à son oreille:

— Je vois bien que vous êtes triste aussi, mademoiselle. J'ai peur que vous ayez un chagrin, un gros chagrin. Malheureuse, je ne peux rien pour vous, moi, et c'est ce qui me désole. Enfin, si vous avez besoin de la pauvre Céлина, elle est prête, vous le savez, à donner sa vie pour vous.

Yvette serra avec émotion la main de la brave fille, sans prononcer un mot, et s'éloigna lentement à travers bois, le coeur bien gros.

X

— Alors, tu es bien décidé et rien ne te fera changer d'avis, même si je t'affirme que tu prépares le malheur de ma fille? lança Mme Mireval d'un ton ferme, presque agressif.

L'ancien industriel, qui écoutait sa femme avec une certaine inquiétude, riposta aigrement:

— Ta fille!... Ta fille!... elle est peut-être la mienne aussi et j'ai bien le droit...

— Il ne s'agit pas de droit ici, il s'agit de régler le sort de cette enfant, non selon nos goûts à nous, mais selon les siens. Ceci n'est que du bon sens et de la justice. Et tu as beau être son père, tu n'as pas le droit de faire son malheur, non, tu ne l'as pas.

— Où vois-tu, ma bonne amie, que je veuille faire son malheur?

— Une femme est toujours malheureuse quand elle épouse un homme qu'elle n'aime pas. Or, Yvette...

— Ta, ta, ta, Yvette ne sait pas qui elle aime ou n'aime pas. C'est une enfant et c'est pourquoi je crois de mon devoir de la guider dans son choix.

— Il me semble que le choix de son coeur était sage et raisonnable. Paul Dormoy est un charmant garçon, plein d'avenir, dont nous connaissons toute la vie... tandis que ton vicomte!

— Mon vicomte! Quel ton! Naturellement, il suffit que ce garçon me plaise pour qu'immédiatement tu l'aies en horreur. Ah! tu peux dire que tu l'as, l'esprit de contradiction, ma pauvre femme! Mais, tu sais, cela ne me trouble pas et je ferai tout de même ce que je crois devoir faire.

— Quel égoïsme! et quel entêtement! s'écria Mme Mireval outrée.

Habituellement douce et passive, habituée à plier devant le caractère autoritaire de son mari, qu'elle aimait et estimait cependant, l'excellente femme, qui voyait sa fille de plus en plus triste, avait trouvé dans son angoisse maternelle le courage de tenir tête à son époux.

Mais celui-ci paraissait inflexible. Furieux, d'ailleurs, de rencontrer en

face de lui cette résistance inattendue, il prit son ton le plus cassant pour répondre :

— Ma chère amie, cette discussion est inutile. Je ne reviens jamais sur une décision prise, tu devrais le savoir. Naturellement, Yvette n'épousera le vicomte que si elle y consent. On ne marie pas les filles de force. Mais si elle n'épouse pas Blignac elle n'épousera pas non plus Paul Dormoy. J'ai réfléchi à tout cela longuement. Ce garçon a toutes sortes de qualité, je te le concède. Mais la vie d'une femme de médecin à Paris n'est pas celle qui convient à notre fillette. Crois-moi, j'ai plus d'expérience que toi, Yvette souffrirait vite moralement et s'épuiserait physiquement dans l'atmosphère parisienne, respirée surtout dans le cabinet d'un chirurgien à la mode.

— Non, non, cette enfant a besoin d'une existence douce, saine, paisible, qui sera sans heurt, la continuation de celle que nous lui avons faite jusqu'ici. Or, le vicomte de Blignac...

M. Mireval interrompit brusquement sa tirade, la porte du salon s'était ouverte et Yvette, son chapeau sur la tête, entra dans la pièce. Mme Mireval, en la voyant apparaître, s'éclipsa et laissa le père et la fille face à face.

— Bonsoir, petite, dit M. Mireval, prenant le premier la parole. Tu as fait une bonne promenade?

— Oui, papa, répondit mélancoliquement la jeune fille.

— Tu es toute pâlotte, tu es fatiguée peut-être?

— Non, papa.

— Oui, papa... Non, papa... Tu n'es pas bavarde, ma fille, ce soir!

— Oh! c'est que j'ai été voir la pauvre Céлина, et cette visite m'a fort attristée.

— Pauvre Céлина! Pauvre Céлина! Je

ne suis pas certain, moi, qu'elle soit si à plaindre que cela. Je ne mettrais pas ma main au feu pour attester l'innocence du père Morel, que j'ai toujours considéré comme une vieille fripouille.

— Oh! papa, peux-tu dire une chose pareille!... Dans tous les cas Céлина est innocente, elle!

— Je n'en sais rien et je ne suis pas seul à être de cet avis.

— Le vicomte de Blignac peut-être! répondit avec amertume Yvette. Je ne sais pas pourquoi il se montre tout d'un coup si acharné contre ces malheureux Morel! C'est bizarre.

— Ce n'est pas bizarre, c'est juste. M. de Blignac est un homme sensé et pondéré, qui ne s'emballe pas pour des chimères et ne s'engoue pas des gens sur des "on-dit". C'est, d'ailleurs, un garçon qui a les plus éminentes qualités, une situation superbe, un beau nom... pourquoi as-tu toujours l'air de le mépriser?

— Je ne l'aime pas.

— Tu ne l'aimes pas!... Sais-tu pour quelle raison au moins? Non. Tu es une petite sotte qui te montes la tête. Moi, ton père, j'ai le devoir de te guider et de t'éclairer. Puisque nous en sommes sur ce chapitre mettons les choses au point une bonne fois. Le vicomte de Blignac m'a demandé ta main.

Yvette poussa un gémissement, et cachant sa tête dans ses mains, se mit à pleurer. Mais M. Mireval, sans s'émouvoir, continua:

— M. de Blignac m'a donc demandé ta main et dans les termes les plus flatteurs pour toi. C'est à tous égards, un parti magnifique, qui réunit tout ce que je pouvais rêver pour toi. J'ai, par conséquent, répondu au vicomte que pour mon compte, j'agréais sa demande avec joie, mais que la réponse

définitive dépendait de toi et de toi seule... Je ne suis pas aussi tyrannique que ta mère le prétend.

Yvette releva la tête et murmura timidement :

— Alors... papa... je t'assure que je n'aime pas M. de Blignac et qu'il me fait peur.

— Ta! Ta! Ta! Enfantillages! Il ne te fera plus peur quand il sera ton mari.

— Il t'adore, il te fera une existence délicieuse.

— Non, non, papa.

— Comment Non? s'écria M. Mireval qui, déjà excité par sa discussion avec sa femme, se montait de plus en plus. Il n'y a pas de non qui tienne. Tu seras vicomtesse de Blignac et tu me remercieras plus tard. Maintenant, entre nous, j'ajoute ceci: Tu peux refuser ce parti qui me plaît, tu es libre. Tu me causeras un grand regret, une profonde désillusion. Mais, comme dit ta mère, ce n'est pas moi qui me marie. Donc, tu peux refuser. Seulement, ne compte pas, après cela, épouser Paul Dormoy. Je ne le veux pas.

— Pourquoi?... Pourquoi? sanglota Yvette en se cachant de nouveau le visage dans ses mains.

— Parce que ce parti ne te convient pas. Tu es beaucoup trop frêle, trop délicate, pour que je te lance ainsi dans la fournaise parisienne, seule sans expérience, sans défense.

— Mais Paul m'aime!

— C'est possible et je regrette de l'avoir involontairement encouragé. Je ne conteste aucune des qualités de notre jeune voisin mais je n'en veux pas pour mon gendre.

— Mon Dieu! Mon Dieu! que je suis malheureuse!

— Tu te rends malheureuse par ta faute. Ecoute ton père qui a de l'expérience, qui t'aime; et tout ira bien.

Accepte Adhémar et, dans six mois, tu me béniras et tu riras au souvenir de ton désespoir ridicule. Sinon, résigne-toi à attendre ta majorité pour te marier sans mon consentement, ou à rester vieille fille... Choisis.

Yvette se leva brusquement et s'essuyant les yeux s'écria :

— Si je n'épouse pas Paul, que ce soit le vicomte ou un autre, ça m'est bien égal. Etre malheureuse avec lui ou avec un autre, qu'importe! je serai toujours malheureuse!

— Alors, tu consens?

— Je m'incline simplement devant la volonté de mon père! jeta la jeune fille en s'enfuyant, désespérée.

— Ouf!... murmura le père Mireval tout étourdi de sa victoire. Ce n'est pas commode à mener, des femmes! Bah! son petit accès passera : dans quinze jours, elle sera ravie.

Et séance tenant, il écrivit à M. le vicomte de Blignac un mot qu'il fit porter par un domestique, dans lequel il le priait de venir aux Bruyères le plus tôt possible.

Le lendemain, Adhémar, muni d'un splendide bouquet, déposait aux pieds d'Yvette impassible ses hommages, ses protestations, ses serments. Malgré l'attitude glacée de la jeune fille et le visage passablement renfrogné de Mme Mireval, l'heureux fiancé étala de nouveau ses millions, ses titres, ses relations, fit mille projets et déclara enfin qu'il allait passer vingt-quatre heures à Paris, afin d'y quérir un anneau de fiançailles digne de la main délicieuse qui devait le porter.

Cet anneau, il le passerait au doigt d'Yvette lors du dîner de fiançailles qui aurait lieu huit jours plus tard.

M. de Blignac était pressé et ne voulait pas laisser au temps la possibilité de lui jouer quelque mauvais tour.

XI

Vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis que M. Mireval avait arraché à sa fille l'engagement qui faisait d'elle la quasi-fiancée du vicomte de Blignac. Et déjà tout le village de Nozières en était informé.

En pénétrant chez les Dormoy, cette affreuse nouvelle jeta le pauvre Paul dans un profond désespoir. Plongé déjà dans un sombre marasme par la tournure que les événements avaient pris depuis quelque temps, cruellement affligé par la fin tragique de son cher François, dont l'assassinat demeurerait pour lui inexplicable, Paul Dormoy était depuis quelques semaines dans un état de dépression lamentable. En apprenant qu'Yvette était presque fiancée à Blignac, qu'Yvette était probablement perdue pour lui, il fut littéralement accablé.

Son excellente mère fit de son mieux pour le remonter.

— Tant que l'irrévocable n'est pas accompli, il ne faut jamais désespérer. Qui le prouve qu'au dernier moment Yvette ne trouvera pas un moyen de se dégager?... Elle y sera peut-être aidée par sa mère, qui, je crois, ne partage pas absolument l'enthousiasme de son mari pour le vicomte. Et, dame! quand deux femmes sont ligées contre un homme...

— Yvette est si faible, ma chère maman! Ne m'avait-elle pas promis, au début de ces vacances, qu'elle saurait faire traîner les choses en longueur de telle façon que j'aurais le temps...

— Le temps de quoi? De mener à bien un complot qui obligerait M. de Blignac à disparaître du pays?

— Hé oui! Et pourtant quelques semaines ont suffi, tu le vois, pour avoir

raison de sa résistance. La voilà bien soumise aux volontés de son papa et toute disposée à subir le joug qu'on veut lui imposer.

— Mets-toi à sa place. C'est très difficile de tenir tête indéfiniment.

— Il est vrai, interrompit Paul, que de mon côté, je n'ai pas rempli les engagements que j'avais pris. J'avais promis de trouver rapidement un moyen de la débarrasser de M. Adhémar de Blignac. Je comptais pour cela sur le concours de mon cher François, lequel m'avait laissé en tendre d'une façon discrète mais assez claire tout de même qu'il me fournirait ce moyen à très brève échéance. La mort soudaine, lamentable, de mon pauvre ami m'a privé de ce concours. Voilà pour quoi je suis tout désespéré.

— Il faut réagir, mon cher enfant. Quelque douloureuse que soit pour toi la situation actuelle, je suis convaincue que ce n'est qu'une épreuve... Oui, oui, une épreuve qui se terminera à ton avantage.

— Mais enfin, maman, c'est vouloir espérer contre toute espérance, contre toute évidence. Yvette est presque liée maintenant à ce Blignac maudit. Il faudrait un miracle pour lui rendre sa liberté. Et les miracles sont rares, hélas!... Tu ferais mieux de m'exhorter à la résignation. Je n'écouterai peut-être pas mieux tes exhortations, mais je leur trouverais au moins une apparence de logique.

— Je crois, mon ami, que tu les accueillerais encore plus mal.

— C'est possible. Et c'est ce qui prouve que rien ne peut me consoler de perdre Yvette.

Mme Dormoy esquissa un geste évasif et ne répondit pas.

— Peut-être, poursuivit le jeune homme, agirais-je sagement en m'éloignant. Rester ici pour assister au

triomphe de mon rival, c'est vraiment trop dur.

— En t'éloignant, tu perds tout espoir.

— En restant, je me condamne à un supplice atroce... Cruelle alternative... Que faire? C'est à se casser la tête contre les murs.

Tout en parlant, Paul arpentait avec force gesticulations la chambre de sa mère où avait lieu cet entretien. Soudain, il s'arrêta, les yeux fixés par la fenêtre sur un point du parc où il se passait quelque chose.

— Je ne me trompe pas? C'est bien le facteur?... Sapristi, pour la première fois de sa vie, il est en avance! Je vais au-devant de lui, je trouverai peut-être dans le courrier quelque chose qui me changera les idées.

En prononçant cette phrase d'un optimisme hésitant, Paul Dormoy ne prévoyait pas, certes, que la surprise qui l'attendait pourrait changer le cours de ses idées au point de lui faire voir sous les couleurs les plus riantes l'avenir qu'il voyait jusque-là si sombre.

En apercevant le jeune homme, le facteur avait d'avance groupé les correspondances de toutes sortes — lettres, journaux, imprimés — destinées à la maison.

— Voilà la paquet, monsieur Paul, dit-il.

— Merci! C'est tout?

— C'est bien tout... Ah! non, au fait, j'ai encore une lettre pour ce pauvre M. Lignerolles. Qu'est-ce qu'il faut en faire?

— Donnez, je vais voir.

Paul saisit l'enveloppe, constata qu'elle provenait de Baltimore (Etats-Unis) et lut tout haut la suscription:

M. François Lignerolles.

chez Mme Dormoy, à Nozières... etc.

— Je ne sais pas de qui peut prove-

nir cette missive, murmura-t-il; François, à ma connaissance, n'avait pas d'amis aux Etats-Unis, et, cependant, le fait d'écrire ici prouve que le correspondant de mon cher François le savait en villégiature chez moi. C'est incompréhensible... incompréhensible pour moi, du moins, je n'ai jamais entendu parler de ça. Laissez-moi toujours la lettre. Je la ferai parvenir à la soeur de mon ami, à qui je dois écrire ces jours-ci.

Le facteur s'inclina et se retira pendant que le jeune homme continuait à considérer d'un oeil attentif et curieux l'enveloppe timbrée de Baltimore.

— De qui diable peut venir cette communication? répéta-t-il. Si la suscription portait l'adresse personnelle de François, je dirais que c'est une circulaire, une réclame quelconque, mais ici!... Je vais demander à maman son avis; elle aura peut-être une idée.

Il rentra dans la chambre de Mme Dormoy et la mit au courant en quelques mots.

— Mon cher enfant, répondit alors la vieille dame, je suis aussi perplexe que toi, mais j'estime que nous pouvons sans scrupule prendre connaissance de cette lettre. Nous la brûlerons aussitôt, si elle nous semble être compromettante pour qui que ce soit.

Après une courte hésitation, Paul se décida. Avec une pointe de ciseau, il fendit l'enveloppe et en tira une feuille de papier du format commercial sur laquelle étaient tracées les lignes suivantes que le jeune homme lut tout haut:

“Mon cher François,

“Tu dois t'étonner de mon long silence. En voici la très simple explication. Lorsque la lettre que tu m'as

écrite de Nozières est arrivée à la Forêt, j'étais parti depuis trois jours pour les Etats-Unis, où j'étais invité à faire une tournée de conférences. Ta lettre m'a suivi tant bien que mal, plutôt mal que bien, car, dans chaque ville où je passais, elle arrivait quelques heures après mon départ. Elle m'a enfin atteint ici, à Baltimore, après plus de quinze jours de pérégrinations. Je te réponds aussitôt, mais ma lettre ne peut pas te parvenir avant une douzaine de jours en mettant les choses au mieux. De sorte que tu auras attendu un mois une réponse que tu aurais voulu recevoir immédiatement. Ton impatience me semble, d'ailleurs, tout à fait légitime, mon pauvre vieux, car je me mets à ta place et je comprends qu'il te garde de pouvoir confondre ce gredin, qui reste bien le gredin qu'il était, qu'il a toujours été.

"Voleur d'argent jadis, il poursuit le cours de ses exploits et cherche maintenant à voler un coeur, en mettant du même coup la main sur une dot. Le procédé est toujours le même. Il faut l'empêcher à tout prix d'abuser de la candeur de cette jeune fille et de sa faiblesse. Il faut dessiler les yeux de ses parents, qu'il a su éblouir, aveugler. . . il faut, en un mot, que ce coquin ne puisse pas ajouter ce nouveau crime à tous les méfaits, à toutes les vilenies qu'il a déjà sur la conscience.

"Bien entendu, je te délie du serment par lequel tu t'étais interdit de révéler ce que tu sais du passé de l'honorable vicomte de Blignac. Nous ne devons pas, me semble-t-il, nous laisser arrêter par un scrupule de délicatesse, dès l'instant qu'il s'agit d'arracher une innocente victime des griffes de ce monstre.

"Mais cela ne suffira peut-être pas. Le drôle peut nier ton témoignage,

contester tes déclarations, qu'aucune preuve n'appuiera. Pour le confondre, il faut lui mettre sous le nez la lettre qu'il a écrite lui-même sous ma dictée, le jour où je l'ai poncé en flagrant délit de vol et par laquelle il avoue son ignominieuse conduite.

"Cette lettre, je ne l'ai pas sur moi, naturellement, elle est chez moi, à la Forêt. Mais mon retour en France est imminent, je quitterai les Etats-Unis dans trois ou quatre jours et après une très courte halte chez moi (juste le temps de renouveler ma provision de linge de glisser la fameuse lettre dans mon portefeuille) je filerai sur Nozières, car je serai heureux d'assister à l'exécution de ce brigand et de te secourir au besoin.

"A bientôt donc, mon cher François! je pense que tu peux compter sur moi très peu de temps après la réception de ma lettre.

"A toi en toute cordialité,
Maurice Ayrold."

Paul avait eu quelque peine à achever sa lecture, car il suffoquait d'émotion, d'indignation. . . et de joie. Lorsqu'il se fut ressaisi, comme Mme Dormoy atterrée, bouleversée, ne soufflait mot, le jeune homme conclut:

— Hein! le voilà le secret terrible dont parlait à mots couverts mon brave François!

"Patience, Patience! me répétait-il, sans cesse, je te promets de te débarasser du vicomte de Blignac, mais il faut savoir attendre!

"Un concours de circonstances infiniment regrettable a retardé l'événement qu'il espérait. Et le pauvre ami n'est plus là maintenant pour m'apporter la surprise qu'il me ménageait. Malheureux François! Il est peut-être la première victime de ce retard. Hé! Hé! qui sait? Si Maurice Ayrold avait

répondit immédiatement à sa lettre ou était venu lui-même apporter la réponse. François n'aurait pas eu l'occasion d'errer seul dans les bois le jour où il y a trouvé la mort. A quoi tient la destinée!

— Il me semble, observa Mme Dormoy que tu te perds, mon cher enfant, dans des hypothèses bien risquées, bien invraisemblables.

— Non, non, ma chère mère, j'ai le pressentiment que François serait encore parmi nous bien vivant s'il avait pu exécuter le sire de Blignac dans le délai qu'il avait escompté.

— L'insinuation est grave, murmura Mme Dormoy.

— Elle te semble grave, mais... Enfin, qui vivra verra!... En attendant, nous pouvons, je crois, fonder de grands espoirs sur l'arrivée prochaine de M. Ayrold qui nous apportera la preuve décisive.

XII

Yvette, brisée par toutes les émotions qu'elle avait traversées depuis quelques jours, s'était levée ce matin-là beaucoup plus tard que d'habitude. Après avoir procédé à sa toilette lentement, nonchalamment, elle se disposait à aller cueillir des fleurs, lorsqu'on vint la prévenir que Céline Morel désirait lui parler.

— Qu'elle entre! s'écria aussitôt Mlle Mireval. Qu'elle entre tout de suite. Ou plutôt non, je vais au-devant d'elle, nous ferons ensemble un tour dans le jardin.

Elle sortit immédiatement, se dirigeant vers la terrasse où, quelques secondes plus tard, la fille du braconnier la rejoignit.

— Eh bien, ma bonne Céline, comment ça va-t-il aujourd'hui? demanda Yvette.

— Oh! mademoiselle, bien triste-ment. J'ai eu pourtant, grâce à vous, une consolation: j'ai obtenu de voir mon père hier matin.

— Ah! je suis bien heureuse que ma démarche ait abouti... Et tu as trouvé ton pauvre papa bien désolé, bien abattu?

— Non, exaspéré, mademoiselle, mais pas abattu. Il ne se résigne pas du tout à son terrible sort. Il crie plus haut que jamais son innocence, et il entend bien se défendre jusqu'au bout.

— Le tout est de pouvoir, ma chère petite. Et avec les présomptions graves que l'accusation a réunies contre lui, ce ne sera pas facile.

— Il est pourtant bien convaincu qu'il y parviendra.

— D'abord, déclare-t-il, je proclamerai mon innocence avec tant de force, tant de foi, qu'on sera bien forcé de m'écouter et de me croire, car la sincérité impose la conviction. Ensuite, d'ici que je passe aux Assises, le hasard fera peut-être découvrir quelque indice qui mettra sur la trace du coupable, car tu entends, Céline, je le répète pour la centième fois, je te le jure à toi, ce n'est pas moi qui ai tué M. Lignerolles.

— Pauvre homme! il n'a jamais eu que des bontés pour moi! Pourquoi donc que je l'aurais tué?

— Non, celui qui a fait le coup avait tout bonnement découvert par hasard la cachette de mon fusil, il en a profité... c'est avec mon arme qu'il a exécuté cet assassinat, et, par ce moyen, il m'a fait endosser son crime.

— Ce n'est pas parce qu'on a trouvé dans le trou où je cachais mon fusil le portefeuille de M. Lignerolles que ça prouve quelque chose contre moi; car, évidemment, celui qui a eu l'idée d'utiliser mon fusil pour qu'on m'accuse à sa place, a pris les mesures

pour donner à cette accusation la plus grande vraisemblance possible.

— Tout cela n'empêche pas, petite, a conclu papa, que ma conscience ne me reproche rien. L'avenir, je l'espère, fera éclater mon innocence. En attendant, agis, discute, défends-moi, fais parler les gens, tu entendras peut-être un jour un mot qui éclaircira le mystère, et continue aussi à fureter aux alentours de l'endroit où M. François a été tué. Qui sait? Tu y trouveras peut-être un objet oublié par l'assassin au moment du drame.

Yvette, qui écoutait avec une religieuse attention le récit de la fille du braconnier, l'interrompit.

— Je crois, ma brave Céлина, que ton pauvre papa se fait des illusions. Dans son désir d'établir son innocence par la preuve de la culpabilité d'un autre, il s'imagine que cette preuve peut être faite par des moyens... enfantins.

— Voyons, réfléchis. Il y a plus de quatre semaines que l'assassinat a été commis. Le carrefour de la Croix-aux-Cerfs est accessible à tout le monde, et des centaines de promeneurs et d'ouvriers agricoles l'ont traversé depuis un mois. Si tu trouvais aujourd'hui sur le lieu même du crime un objet ayant appartenu à... M. Paul Dormoy, par exemple, pourrais-tu en conclure qu'il est l'auteur du meurtre? Non, ce serait absurde.

— C'est bien ce que j'ai dit à papa, répondit Céлина. Cependant, pour lui faire plaisir, j'ai continué mes recherches. Mais, aussi, je n'attache aucune importance à la découverte que j'ai faite hier soir.

— Ah! tu as fait une découverte?

— D'abord, poursuivit la fille du braconnier, je serais bien embarrassée pour dire à qui appartient ces brelo-

ques... il n'y a pas de nom, pas d'initiales.

— Qu'est-ce que c'est, voyons?... Montre un peu.

— Voici, mademoiselle.

Céлина tira de sa poche un petit paquet qu'elle tendit à Yvette. C'étaient, réunis par une chaînette, un portemine en or et un cachet qui ne portait en effet aucune initiale, mais sur lequel étaient gravées des armoiries. Après y avoir jeté un rapide coup d'oeil, Yvette, incapable de réprimer un frisson, murmura:

— Ça, ma bonne Céлина, ce sont les armoiries de M. le vicomte de Blignac. Tu ne pouvais pas savoir. Moi je sais, je suis payée pour les connaître, ces armoiries, puisque mon père exige...

La jeune fille, retenue par un scrupule, n'osa pas achever sa phrase. Mais Céлина la regarda, plongea ses yeux dans les siens... et les deux amies se comprirent.

— Alors, reprit Yvette après un long silence, plein de réticences amères, alors, tu as trouvé ces breloques ou carrefour de la Croix-Aux-Cerfs?

— Oui, mademoiselle, hier au coucher du soleil. Depuis combien de temps étaient-elles là? Huit jours ou un mois? C'est impossible à préciser. En tous cas quelqu'un avait dû marcher dessus sans les voir, car elles étaient à moitié enfouies dans les feuilles mortes. Le bout du crayon était seul apparent. Si je l'ai aperçu, c'est qu'au moment où je passais, un rayon de soleil est venu le faire briller.

Tout en bavardant, les deux amies étaient arrivées au bout du parc, à l'endroit où il est longé pendant une centaine de mètres par la route de Saint-Amand à Nozières.

Soudain, Yvette qui, depuis un instant, écoutait de plus en plus distrai-

tement son interlocuteur, rongée, semblait-il, par une préoccupation intense, Yvette parut s'éveiller d'un songe et, prêtant l'oreille, balbutia :

— Je crois reconnaître le roulement de cette voiture et le trot de ce cheval.

— Moi aussi, approuva Céline en se penchant pour mieux voir au-dessus de la petite barrière blanche qui formait la clôture du parc. Parbleu! c'est M. Paul... Il n'est pas seul... Il ramène un de ses amis... un monsieur que je crois bien pourtant n'avoir jamais vu dans le pays... Oh! il nous a aperçus, mademoiselle... il modère l'allure de son cheval, il veut sans doute s'arrêter pour vous parler.

Le premier mouvement d'Yvette, prise tout à coup d'une incompréhensible timidité avait été de faire volte-face et de reprendre, au bras de Céline, la direction du château. Une rapide réflexion la convainquit qu'il lui était impossible de tourner le dos à son ami d'enfance, à qui elle n'avait rien à reprocher.

Elle demeura donc courageusement debout, les coudes appuyés sur la barrière blanche, et, lorsque Paul Dormoy, ayant arrêté son cheval et sauté à terre, s'avança pour la saluer, elle n'eut qu'à étendre le bras pour que le jeune homme serrât sa main longuement, pieusement.

Il paraissait, d'ailleurs, très ému et tout frémissant d'une joie contenue. Il présenta cependant d'une voix assez calme son compagnon qui avait sauté à terre à sa suite.

— M. Maurice Ayrold, ami intime de mon vieux camarade François Lignerolles.

Et comme Yvette s'inclinait, sans pouvoir dissimuler un peu d'émotion, il ajouta d'une voix ferme :

— M. Maurice Ayrold, qui vient à Nozières pour éclaircir le mystère de

la mort de François Lignerolles et démasquer le vrai coupable!

De plus en plus troublée, la jeune fille fit un geste de perplexité en balbutiant :

— Quelle délivrance pour ce pauvre Morel, qui se morfond depuis un mois en prison!... Tu entends, Céline?

— Mademoiselle, insista Paul, ce ne sera pas une délivrance pour Morel seulement. Pour beaucoup d'autres encore, ce sera un véritable soulagement.

— Vous parlez par énigmes. Pourquoi?

— Parce que je ne peux pas faire autrement, mais je crois que vous connaîtrez avant ce soir la clef de ces énigmes. Cela dépend un peu de vous, d'ailleurs, ou plutôt de votre père.

— Ah! je ne comprends pas!

— Vous comprendrez plus tard. M. Mireval est-il aujourd'hui chez lui et n'a-t-il pas l'intention de s'absenter? Et s'il est chez lui, pourra-t-il nous recevoir, M. Ayrold et moi?

Yvette, que ce langage mystérieux déroutait passablement, hésita quelques secondes à répondre. Enfin, elle murmura :

— Je n'ai pas entendu dire que papa eût l'intention de s'absenter aujourd'hui. En tous cas, s'il avait eu des velléités de sortir, il restera pour vous attendre, maintenant qu'il est prévenu de votre visite.

— Cela m'ennuierait de contrarier en quoi que ce soit ses projets. Cependant, vu le cas d'extrême urgence...

— Oh! mais décidément, vous m'intriguez fort... Qu'y a-t-il donc?

— Vous le saurez ce soir... Permettez-moi de vous demander encore un renseignement, quelque pénible qu'il soit pour moi de le demander et, pour vous peut-être, de le donner.

— Dites.

— M. Adhémar de Blignac doit-il venir cet après-midi aux Bruyères?

— Je ne pourrais pas le garantir, balbutia Yvette en rougissant, mais c'est plus que probable, puisqu'il vient tous les jours.

— Bon. S'il est chez vous, quand nous arriverons, pourrez-vous faire en sorte que notre présence — qui le ferait fuir probablement — reste ignorée de lui jusqu'au moment où nous jugerons utile de la révéler. Au surplus, nous désirions entretenir d'abord M. Mireval seul.

— Tout cela est un peu compliqué, observa Yvette, et je me demande, d'ailleurs, si ma... situation actuelle vis-à-vis de M. de Blignac ne m'interdit pas de jouer à son égard un double jeu sans connaître la raison de vos agissements.

— Nous agissons pour votre bien, mademoiselle, pour vous sauver d'un grand danger, affirma Maurice Ayrold avec gravité.

— Je ne doute pas de la pureté de vos intentions, monsieur, mais... mettez-vous à ma place.

— Bah! gronda sourdement Paul Dormoy, vous n'agirez pas déloyalement envers votre... fiancé en le retenant dans une pièce écartée ou dans quelque coin solitaire du parc pendant que nous soumettrons à M. Mireval la grave communication que nous voulons lui faire. Loin de vous en vouloir, M. de Blignac ne pourra que se réjouir de cette aubaine qui prolongera votre tête-à-tête.

— J'avoue que vous m'effrayez avec vos réticences et vos insinuations mystérieuses, poursuivit Mlle Mireval, qui dominait avec peine un trouble profond. Cependant, si ce que vous me demandez est d'une importance capitale...

— Capitale pour vous d'abord, in-

sista Paul.

— Eh bien, je le ferai. A quelle heure serez-vous aux Bruyères?

— Je crois, dit Maurice Ayrold, que nous ne pourrons pas y être avant quatre heures, car nous devons, après le déjeuner, retourner d'abord à Saint-Amand; c'est indispensable.

— Très bien. A partir de quatre heures moins le quart, je manoeuvrerai pour que vous trouviez place nette, c'est-à-dire papa seul au salon.

— Seul ou avec Mme Mireval.

— Entendu, je ferai de mon mieux.

Paul remercia Yvette encore plus des yeux que de la voix et lança à Céline un amical "au revoir". Puis, Mlle Mireval et tous les deux remontèrent en voiture, tandis que les deux jeunes filles reprenaient, pensives et fort troublées, le chemin du château.

XIII

Mme Dormoy, comme on peut le supposer, attendait avec une impatience fébrile le retour de son fils et de Maurice Ayrold.

Non pas qu'elle escomptât un coup de théâtre de la providentielle intervention de l'ami de François, puisqu'elle savait déjà que le romancier possédait les moyens d'exécuter le vicomte de Blignac. Mais, il planait tout de même sur cette affaire un peu de mystère, qu'il lui tardait d'éclaircir.

Et, d'autre part, sous l'influence des suggestions de Paul, elle se berçait de l'espoir que l'arrivée du voyageur contribuerait peut-être à faire glisser un peu de lumière dans l'inexplicable assassinat de Lignerolles.

Aussi, l'excellente femme, en ne voyant pas arriver la voiture qui devait ramener de Saint-Amand son fils et leur hôte, manifestait-elle une extrême

me agitation. Sans cesse, elle consultait sa montre.

— Voilà plus de trois heures que le train de Paris est arrivé! Qu'est-ce qu'ils font, mon Dieu? Qu'est-ce qu'ils font?

Et elle passait du salon au jardin, du jardin à la cuisine, de la cuisine à sa chambre, surveillant tous les mouvements de la route, prêtant l'oreille à tous les bruits lointains.

Enfin, un roulement sourd se fit entendre. La voiture pénétra dans la cour et, après une savante évolution, vint se ranger au bord du perron.

Maurice Ayrold eut sauté à terre en un clin d'oeil.

— Soyez le bienvenu sous mon toit, monsieur, dit la vieille dame. Vous n'y trouverez pas l'ami fidèle et loyal qui fût aussi le nôtre...

— Ah! madame, interrompit le romancier, vous me voyez inconsolable. La mort horrible de mon cher François me laisse désespéré, bouleversé, anéanti. François était pour moi plus qu'un ami, c'était un frère, un autre moi-même. Nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre et nous savions que nous pouvions compter l'un sur l'autre pour tout, en toutes circonstances. Vraiment, j'ai été atterré, lorsque, tout à l'heure, à l'arrivée du train, M. Dormoy, devant ma surprise de ne pas voir Lignerolles sur le quai, a cru devoir m'en donner tout de suite l'explication et m'a appris la cruelle vérité. Oui, j'ai été atterré, et je n'ai pu contenir mes larmes.

— Comme je comprends votre chagrin! murmura Mme Dormoy. Mais vous le vengerez, n'est-ce pas?

— La vengeance ne le ressuscitera pas, hélas! Mais je veux, oui, je veux que justice soit faite et que le misérable qui a commis ce lâche attentat soit puni comme il le mérite. Je

ferai pour cela tout ce que je pourrai.

— Et je crois que vous pouvez beaucoup, approuva Paul en entraînant sa mère et le romancier vers le salon, dont il referma la porte. Là, maintenant, causons, car nous avons de graves décisions à prendre aujourd'hui même.

— Il faut vous dire, madame, ajouta Maurice Ayrold, que nous n'avons pas perdu notre temps depuis ce matin et que, si nous arrivons aussi tard, plus de trois heures après ma descente du train, c'est que nous avons déjà bavardé beaucoup... nous nous sommes même entretenus longuement avec M. Hubert, juge d'instruction à Saint-Amand, de questions très graves.

— Si nous commençons par le commencement! observa Paul.

— Mais le commencement, vous le connaissez, répondit le romancier, puisque vous avez lu — ce en quoi je vous approuve — la lettre que j'écrivais à ce pauvre François. Vous savez donc dans quelles circonstances le vicomte de Blignac a commis chez moi le vol abject, odieux, crapuleux, dont je l'ai obligé à me laisser l'aveu écrit.

— Lorsque j'ai exigé cette reconnaissance, je ne songeais qu'à le corriger en le tenant sous la menace d'une sanction à la première récidive. Je ne pensais pas que cet aveu écrit me servirait un jour à arracher une innocente jeune fille aux griffes de ce bandit. Mais c'est une raison de plus pour que je me félicite d'avoir pris cette sage précaution.

— Tenez, voici la reconnaissance écrite de la main même du noble vicomte, ajouta Maurice, en tirant de son portefeuille un papier qu'il tendit à ses hôtes.

Paul lut à haute voix:

— Je soussigné, Adhémar de L'ignac,

“reconnais avoir été pris en flagrant délit de vol d'une somme de cinq mille francs chez M. Maurice Ayrolé dont j'étais l'hôte.

“La Forêt, le 18 septembre 1910.
“Vicomte A. de Blignac”

— C'est clair et précis, ponctua Mme Dormoy. Avec ça, vous pourrez, quand vous voudrez, écraser votre homme.

— Je suis d'avis, madame, qu'il ne faut pas retarder cette exécution d'un seul jour. Il est nécessaire qu'elle soit faite aujourd'hui même. Demain il serait peut-être trop tard.

“Mais ce n'est pas tout. Ce n'est pas tout de mettre M. de Blignac en face de sa vilénie et de le faire chasser d'une maison où il s'était introduit sournoisement sous les apparences de l'honnêteté pour voler un coeur et une dot.

“Il faut encore le convaincre d'assassinat pour cela, nous n'avons qu'un raisonnement. Il est vrai que ce raisonnement a de la valeur. Vous savez par la lettre que j'ai écrite à François que ce dernier avait été, comme moi, témoin du vol commis par Blignac.

“Or! après avoir obtenu la reconnaissance que vous venez de voir, j'ai fait jurer à Lignerolles de garder le silence sur cette triste affaire. C'est de ce serment que François m'avait prié de le délier, de façon à ne pas être gêné dans son action contre le vicomte.

“Blignac était présent quand j'ai imposé à Lignerolles ce serment. Mais il a pu craindre, en le retrouvant, que mon ami ne se fasse délier de son serment ou n'en tienne aucun compte en raison de la gravité des circonstances. En tous cas, la présence dans le pays — dans le pays où il préparait son mariage — de ce témoin de son abomi-

nable passé a dû l'affoler. De là à commettre un crime pour faire disparaître ce témoin gênant, il n'y a qu'un pas.

— Evidemment, ce n'est qu'un raisonnement, observa la vieille dame. La justice l'admettra-t-elle?

— Madame, je viens de vous dire que nous avons eu ce matin un long entretien avec M. le juge d'instruction de Saint-Amand, et nous avons constaté qu'il entraînait tout à fait dans nos vues. En d'autres termes, à son avis qui est aussi le nôtre, personne dans le pays n'était aussi vivement intéressé que le vicomte de Blignac à la disparition de François Lignerolles, témoin gênant. Donc, en vertu de l'adage que le crime doit être imputé à celui qui en profite, Adhémar de Blignac est certainement l'assassin de François.

— Il ne s'agit que de le lui prouver, répéta Mme Dormoy.

— Ce n'est pas impossible. Nous avons d'autres moyens et une attaque brusquée peut d'ailleurs provoquer un aveu ou du moins un trouble profond qui équivaut à un aveu.

— Qu'a conclu le juge d'instruction? interrogea Mme Dormoy.

— Il a conclu qu'il convenait d'attendre un peu. D'abord, avant de prendre une décision, il tenait à consulter le Procureur de la République qui était absent ce matin. Puis, il désirait réfléchir encore. Mais, après le déjeuner, nous retournerons le voir et j'espère bien que nous aurons alors son adhésion pleine et entière. S'il en est ainsi, nous ramènerons immédiatement M. Hubert aux Bruyères, où le père de Mlle Yvette doit nous recevoir vers quatre heures.

— Oh! puisque vous avez tant de choses à faire cet après-midi, déclara Mme Dormoy, il s'agit de ne pas vous

mettre en retard. Excusez-moi. Je vais prier Perrine de presser le déjeuner.

XIV

Depuis que sa fille lui avait annoncé que Paul et M. Maurice Ayrold avaient exprimé le désir d'avoir avec lui le plus tôt possible un entretien particulier, M. Mireval était troublé et inquiet.

“Que peuvent-ils bien avoir à me dire? répétait-il sans cesse... surtout pour être si pressés?... et pour faire tant de mystères?”

Et le bonhomme avait beau se raisonner pour essayer de se tranquilliser, il sentait peser sur lui la menace d'une catastrophe.

Néanmoins, il ne songea pas un instant à se dérober. Et dès trois heures et demie, il s'installa dans le salon, prêt à recevoir le choc.

Quelques minutes plus tard, il vit, par la fenêtre, apparaître le vicomte de Blignac, empressé comme chaque jour à venir faire sa cour. Et cette apparition lui mit un peu de baume au cœur. Le fiancé d'Yvette ne fut pas, d'ailleurs, introduit au salon. Le domestique qui le reçut le conduisit directement auprès de ces dames, qui se tenaient dans un petit boudoir situé à l'autre extrémité du château.

Enfin, à quatre heures et quelques minutes, le sable des allées cria sous des roues légères. C'était la voiture de Mme Dormoy qui amenait les visiteurs annoncés. Mais le châtelain, constata avec étonnement qu'au lieu de deux, ils étaient trois. Et il eut vite fait de reconnaître dans l'un des arrivants M. Hubert juge d'instruction à Saint-Amand, ce qui contribua singulièrement à augmenter sa surprise.

Les trois hommes furent bientôt au salon. Paul Dormoy s'avança le pré-

mier, la main tendue, l'air dégagé et présenta “M. Maurice Ayrold, un grand ami du pauvre François Lignerolles”, puis il ajouta:

— Je n'ai pas besoin de vous présenter M. Hubert; que vous connaissiez certainement.

De plus en plus intrigué et troublé, M. Mireval fit cependant bonne contenance. Il serra avec affabilité les mains tendues vers lui, prononça quelques mots de bienvenue et offrit des sièges. Après quoi, il y eut un instant de silence terriblement gênant. Ce fut le romancier qui le rompit:

— Monsieur, commença-t-il d'une voix grave, je vous fais toutes mes excuses de venir troubler votre sérénité et la tranquillité de votre foyer en vous apportant une nouvelle douloureuse. A première vue, vous me jugerez peut-être bien outrecuidant. Ensuite, vous me remercierez, oui, j'en suis sûr, vous me remercirez chaleureusement. Soyez bien convaincu, dans tous les cas, que je ne fais en ce moment qu'obéir à ma conscience.

Le châtelain se contenta de hocher la tête, ne sachant que répondre, car ce langage énigmatique ne lui indiquait rien de précis.

Le juge d'instruction crut alors devoir ajouter:

— Moi aussi, monsieur, j'ai à m'excuser de venir vous déranger et ma présence ici vous semble probablement incompréhensible. Mais, moi aussi, je n'agis en ce moment que pour obéir à ma conscience, pour remplir mon devoir; car, après avoir entendu les explications de ces messieurs, après avoir longuement réfléchi, j'ai acquis la conviction que mon intervention s'imposait.

M. Mireval hocha de nouveau la tête, l'air ahuri, désorienté.

— Monsieur, reprit Maurice Ayrold,

je ne veux pas que vous vous torturiez plus longtemps l'esprit à chercher le mot d'une énigme que vous ne pouvez pas trouver tout seul. Je viens donc tout de suite au fait. Vous connaissez très bien, n'est-ce pas? l'écriture de votre voisin et ami, le vicomte de Blignac, qui est depuis quelques jours l'heureux fiancé de Mlle Yvette.

— Oui. Pourquoi?

Le romancier tira un papier de sa poche et le tendit au châtelain.

— Eh bien! puisque vous connaissez parfaitement l'écriture de votre futur gendre, voulez-vous avoir l'obligance de lire ces quelques lignes que M. de Blignac a écrites sous ma dictée. Il y a quelques années, certain soir qu'il était mon hôte à ma propriété de la Forêt, dans l'Oise.

M. Mireval déplia le papier d'une main tremblante, car il commençait à comprendre qu'il allait faire une découverte très grave, très pénible; et à demi-voix, il lut la déclaration par laquelle Adhémar de Blignac avouait lui-même être un coquin.

"Je soussigné, Adhémar de Blignac, reconnais avoir été pris en flagrant délit de vol d'une somme de cinq mille francs chez M. Maurice Ayrold dont j'étais l'hôte.

"La Forêt, le 18 septembre 1910.

"Vicomte A. de Blignac".

Le châtelain put à peine achever sa lecture. Ses mains agitées de tremblements fébriles laissèrent tomber le papier sur le tapis; et il devint si pâle que ses interlocuteurs crurent qu'il allait s'évanouir.

Puis la réaction se produisit, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, tandis qu'une soudaine colère s'allumait dans son regard.

— Le misérable!... balbutia-t-il.

Avoir abusé de ma bonne foi! Avoir trompé ma confiance!... Voilà donc l'être abject à qui j'allais livrer mon enfant, ma douce et charmante petite Yvette!... Il est ici en ce moment... Je vais le faire appeler. Il comparaitra devant vous, messieurs, et vous le jugerez. Après quoi nous le chasserons.

— Pardon, interrompit Maurice Ayrold, nous avons encore quelques explications à vous donner, à la suite desquelles M. le juge d'instruction formulera ses conclusions.

— Soit! Je vous écoute.

Le romancier poursuivit:

— Mon ami François Lignerolles fut témoin en même temps que moi du vol commis par Adhémar de Blignac. Lorsque le voleur eut écrit et signé l'aveu que vous venez de lire, je pria Lignerolles de garder le silence sur cette lamentable affaire; et il me jura de n'en jamais souffler mot. Ce serment fut prononcé en présence de Blignac..

"Dependant, lorsque, il y a cinq ou six semaines, François Lignerolles arriva chez son ami Dormoy et qu'il apprit que M. de Blignac était candidat presque agréé à la main de Mlle Yvette, il fut révolté, indigné et résolut d'empêcher à tout prix ce mariage. Il m'écrivit donc aussitôt pour me prier de le délier de son serment, afin qu'il pût agir en toute liberté contre le vicomte. Mais sa lettre ne me parvint qu'au bout de quinze jours en Amérique et, dans l'intervalle, hélas! mon cher François avait été assassiné.

"Or, à qui, dans le pays, l'excellent François Lignerolles pouvait-il porter ombrage sinon à M. de Blignac, qui devait craindre que mon ami ne révélât son odieuse conduite pour sauver Mlle Yvette? Conclusion; l'assassin de

François ne peut être que le sire de Blignac.

— Maintenant, monsieur, ajouta le juge d'instruction, vous pouvez faire appeler le personnage en question, vous connaissez nos intentions à son égard.

Le père Mireval, ahuri, désorienté, resta quelques secondes inerte et muet. Enfin, il se décida à presser un bouton électrique; et lorsque le domestique parut, il dit:

— Voulez-vous chercher M. de Blignac, qui doit être avec ces dames, et le prier de venir au salon.

Quelques minutes plus tard, le vicomte, légèrement surpris et un peu inquiet, faisait son entrée. Mais, dès qu'il eut reconnu les visiteurs, son inquiétude se changea en angoisse et il eut instinctivement un mouvement de recul, comme s'il allait tourner les talons.

Il se ressaisit pourtant, et payant d'audace, fit à la ronde un salut d'homme du monde, plein d'élégance et de désinvolture. Mais M. Mireval lui dit aussitôt d'un ton cassant:

— Connaissez-vous ce papier, monsieur?

Blignac, affreusement pâle, courba le front, puis balbutia, les dents serrées:

— Je n'essaierai pas de nier ma signature. Mais je sais ce qu'il me reste à faire: je n'ai plus qu'à déguerpir.

Il se dirigeait déjà vers la porte. Le juge d'instruction intervint.

— Pardon, monsieur, je voudrais, puisque l'occasion s'en présente, vous poser quelques questions.

— A propos de quoi?

— A propos de l'assassinat de M. François Lignerolles. Pourriez-vous me donner quelques détails sur l'altercation qui se produisit entre vous

et l'ami de M. Dormoy, quelques jours avant la mort de ce dernier.

— Monsieur, cela n'a aucun rapport...

— Qu'en savez-vous?

— Vous ne prétendez pas, je pense, m'inculper maintenant du meurtre de M. Lignerolles? glapit le vicomte ironiquement.

— Je le prétends, au contraire... si vous ne voulez pas répondre à mes questions.

— Je n'ai rien à dire là-dessus.

— Soit!... Alors, je vous arrête, et je crois que vous aurez du mal à nous démontrer que vous n'aviez aucun intérêt à la disparition de M. Lignerolles. J'espère, d'ailleurs, que vous me dispenserez d'employer la violence, et que, pour éviter tout esclandre, vous voudrez bien vous constituer prisonnier vous-même, sans m'obliger à requérir les gendarmes.

Le vicomte hocha la tête sans répondre.

Le juge d'instruction allait renouveler sa question, lorsque cette scène pénible fut interrompue par l'arrivée de Mme Mireval et de sa fille.

— Vous partiez? dit Yvette à Blignac, comme si elle eût entendu la conversation précédente. Alors, permettez-moi de vous remettre ceci.

Elle lui tendait un porte-crayon et un cache en or, réunis ensemble par une chaînette.

— Où avez-vous trouvé cela? demanda le vicomte avec reine.

— Où vous l'avez perdu.

— Mais encore... Dans le parc peut-être?

— Non, au carrefour de la Croix-aux-Cerfs, à quelques pas de l'endroit où Morel cachait son fusil.

— En ce cas, mademoiselle, déclara le juge d'instruction, c'est à moi qu'il faut remettre ces objets. Voilà

une pièce à conviction... et sérieuse. Merci!

— Je dois avouer, monsieur, reprit la jeune fille, que ces breloques ont été trouvées, non par moi, mais par Céлина Morel. Ah! c'est qu'elle y tient, la brave fille, à établir l'innocence de son père!

— Je pense que celle-ci éclatera bientôt et qu'ainsi la justice sera pleinement satisfaite.

Le vicomte de Blignac a passé aux assises au mois de novembre suivant.

Habilement cuisiné par le juge d'instruction, il avait fini par avouer son crime.

Mais le jury, montrant une indulgence déconcertante, ne l'a condamné qu'à vingt ans de travaux forcés.

Morel, bien entendu, a été libéré dès le lendemain de l'arrestation de M. de Blignac. Il habite maintenant une jolie maisonnette au milieu du bourg de Nozières, avec ses deux enfants, car Céлина et Florentin ont tenu à faire consacrer leur union sans retard.

Quant au mariage de Paul Dormoy et d'Yvette Mireval, on en parle pour le courant de l'hiver. Mais ils jouissent dès maintenant d'un bonheur parfait, puisqu'ils sont sûrs d'être l'un à l'autre.

COMMENT AVOIR TOUJOURS DE L'EAU SANS PAYER DE TAXES ET MALGRE LES GREVES

Dans notre âge d'électricité et de progrès, les moulins à vent se font de plus en plus rares, et le temps n'est pas éloigné où nos petits enfants se demanderont tout ahuris contre quelle "espèce de bêtes" pouvait bien se battre le brave et classique Don Quichotte, flanqué de son confident Sancho Sancho Pança?



Mais, il en reste tout de même des moulins à vent, et il en restera encore, — malgré le progrès, — pour ceux qui ne sont pas pressés et qui songent à se faire aider par la nature elle-même, économisant ainsi une dépense d'énergie qui finit toujours par enfamer un budget. Au fond, ceux-là ne sont-ils pas les vrais sages?

Mais, combien plus sage entre les sages doit être Senor Jose Albusu, de



Saladillo, République Argentine, puisqu'il trouva le moyen de se faire aider "directement" par les éléments et non seulement "indirectement".

Jusqu'ici on se servait du vent qui faisait tourner les ailes des moulins pour actionner un moteur, lequel, à son tour, actionnait une pompe ou toute autre mécanique dont on voulait profiter.

Senir Jose Albisu songea à supprimer le moteur, autrement dit l'intermédiaire, et à actionner sa pompe hydraulique directement à l'aide des ailes de son moulin à vent.

Il s'agissait alors, non seulement de faire mouvoir une roue par la simple force du vent, mais bien d'emmagasiner assez de vent pour actionner un bras faisant fonction de levier direct, influençant immédiatement le piston.

Pour arriver à ce résultat, il imagina un immense éventail fixé à l'extrémité d'une bras mobile et sensible à la moindre pression, selon que le fait voir la vignette ci-contre. Le vent, frappant sur l'éventail force celui-ci à descendre jusqu'au bas de sa course possible, pour être de nouveau projeté en l'air jusqu'à ce qu'il rencontre un nouveau courant d'air propice. L'éventail ne descend ou monte qu'avec le bras, et le bras à son tour actionne le piston servant de moteur.

C'est donc le vent qui fait tout, sans qu'il y ait la moindre déperdition, en énergie électrique ou autre.

Cette invention économique et réalisable avec un moulin à vent ordinaire, est de nature à rendre service à de nombreux propriétaires qu'une chose si ancienne put leur être plus tard d'un secours financier plus qu'appréciable.

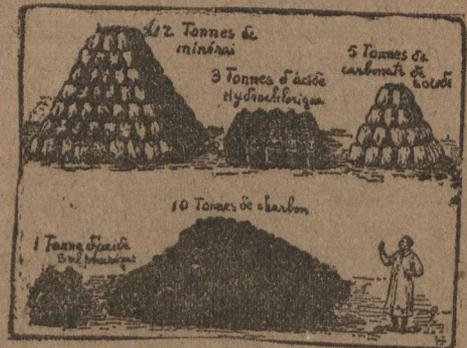
Le moulin à vent de Senor Albisu pompe l'eau, lorsqu'il vente et cette eau s'en va dans le réservoir qui lui est destiné. Elle le remplit, sans dépense

et sans effort, et pendant les jours de sécheresse ou de grève, il y a toujours de l'eau en abondance, pour les besoins de la ferme ou autres. Dernier et consolant détail, cette eau bienfaisante ne sert pas de motif à de nouveaux impôts.

— 0 —

IL FAUT 31 TONNES DE SUBSTANCES POUR OBTENIR UN TUBE DE RADIUM

Il y en a qui s'étonnent que le radium coûte cher. Cela les étonnerait moins s'ils songeaient que pour remplir de radium, un tube, gros comme un crayon de mine ordinaire, comme en ont les médecins, il a fallu exactement 31 tonnes de substances diverses.



Soit en détail :

- 12 tonnes de minerais, ou environ 280 sacs ;
- 3 tonnes d'acide hydrochlorique ;
- 5 tonnes de carbonate de soude ;
- 1 tonne d'acide sulfurique ;
- 10 tonnes de charbon qui se consume au cours de l'opération, durant un mois et nécessitant 500 cristallisations successives.

Ajoutez à cela le prix de la main-d'oeuvre, et vous aurez une faible idée de la somme fabuleuse que coûterait une fraction de livre de radium.

COMMENT FABRIQUER SOI-MEME ET DRAPER SES RIDEAUX AVEC ART

Les rideaux sont certainement le facteur principal de la décoration d'une pièce. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient toujours d'un tissu rare et d'un prix fabuleux. Si la jeune ménagère a du goût, elle saura d'abord les choisir d'une couleur susceptible d'appareiller les teintures morales ou le ton des boiseries, puis elle s'occupera de leur donner une forme gracieuse et nouvelle.

Il arrive parfois qu'on ne peut se procurer, même en offrant de payer ce que ça vaut et même audelà, les étoffes coûtant la combinaison des nuances voulues. Il est cependant facile de remédier à cet inconvénient en achetant plusieurs étoffes nuances variées, et en les cousant ensemble.

Les lignes de couture se dissimulent aisément à l'aide de galons en rabais de même teinte. Si l'étoffe n'est pas reversible, rien n'est plus facile que d'acheter double quantité, afin d'appliquer dos à dos les étoffes voulues.

Enfin, si l'on désire des étoffes à dessins, fleurs ou ornements spéciaux et qu'il soit impossible de se les procurer, il est encore facile d'acheter d'autres étoffes contenant ces dessins fleurs et ornements. On n'a alors qu'à découper et à les coudre à l'endroit désiré, sur le rideau.

Les illustrations ci-contre démontrent clairement la possibilité de faire soi-même, à la maison, toute la décoration des fenêtres que l'on désire.

Si vous avez décidé par exemple (Fig. No 1) d'avoir des rideaux verts et de couleur lavande, et que vous ne puissiez trouver cette combinaison d'étoffe, quoi de

plus facile que d'acheter une étoffe verte et une autre couleur lavande. Vous taillez ces étoffes de la largeur voulue et vous les cousez parallèlement en les alternant. Pour cacher les coutures, vous

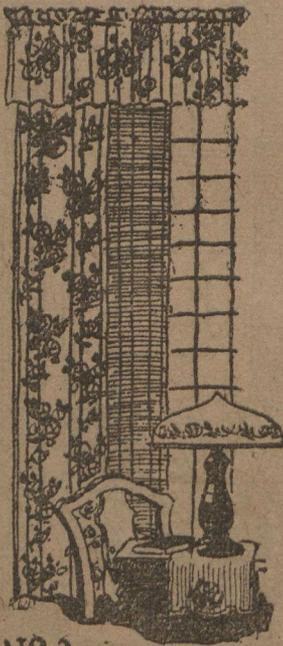


faites un galon avec les retailles, et vous appliquez soigneusement ce galon sur les coutures. Dans le dessin numéro 1, les bandes alternées ont chacune six pouces largeur, et le galon qui cache les coutures est de satin crème. C'est du plus ravissant effet.

Le No 2 nous montre une autre combinaison de deux couleurs.

La draperie et la suspension du haut sont d'une étoffe à ramages, pas trop voyante. De la belle cretonne est tout à fait l'article. Mais pour varier l'effet, on coud à droite de la draperie, une pièce d'étoffe unie, disons vert pâle, ce qui fait "trancher" le reste sur le fond de la draperie. Quand le rideau est suspendu d'un seul côté de la fenêtre, on donne de l'effet aux teintes, en lui donnant des plis plus ou moins profonds, selon l'effet désiré. Pour arriver à ce résultat, il est bon de le faire de toute la largeur de la fenêtre.

les étoffes en bandes de différentes largeurs. Plus larges pour le centre des



N° 2



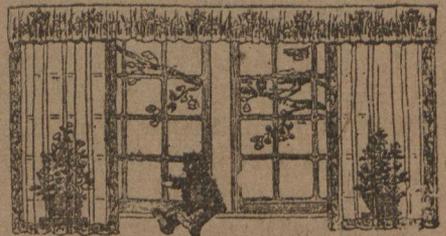
N° 3

deux rideaux et étroites pour les bords. On a cousu le tout ensemble, et dissimulé les coutures sur des galons ou rubans, tel qu'indiqué plus haut. Quant aux ornements qu'on voit au bas du dessin, on les a découpés dans une autre étoffe ramagée, et on les a cousus soigneusement au bas des rideaux, de manière à ce qu'ils produisent l'illusion de larges vases de fleurs. Ceci est encore d'un superbe effet.

Que dites-vous de la grande baie du No 4 ? N'est-ce pas ravissant. Ces rideaux et cette horizontale au sommet

On n'a ensuite qu'à le pousser à gauche, ou à droite, et à le draper artistiquement.

Le No 3 est une autre combinaison possible, fort attrayante pour salle à manger. On s'est trouvé dans l'impossibilité de se procurer une étoffe unie sur toute sa longueur, avec fleurs et ornements au bas. Alors on a acheté deux étoffes différentes : l'une pâle, pour le centre du rideau, l'autre sombre pour les côtés. On a taillé



N° 4

ont été obtenus par le même procédé que pour le No 3, avec la seule différence

qu'on a choisi une étoffe presque transparente pour le milieu de chaque rideau. A travers cette transparence, la lumière du soleil pénètre gaiment, et toute la pièce prend alors un aspect joyeux. C'est en plein l'article pour un vivoir ou un boudoir.

Le No 5 est toujours une résultat de la combinaison des procédés cidessus, seulement le rideau est ici disposé de manière à marquer les extrémités d'un élégant divan, sous une fenêtre haute.



Ce ne sont là que quelques combinaisons indiquées en passant, mais elles peuvent être variées à l'infini. Tout ne dépend que du goût de la jeune ménagère.

NETTOYAGE DES OBJETS EN VERRE OU EN CRISTAL

Broyez dans vos mains des coquilles d'oeufs; introduisez-les avec de l'eau dans les carafes ou dans les bouteilles et agitez fortement jusqu'à ce que l'intérieur en soit bien net.

LA GREVE QUI SERAIT LA PLUS DESASTREUSE

Celle des intellectuels

On voit partout les ouvriers se mettre en grève pour obtenir plus de salaires ou de moindres heures de travail. Aux savants, aux génies de la médecine, de l'invention et de la pensée, qui eux travaillent nuit et jour et la plupart du temps sans rémunération.



Et pourtant si le chimiste, si l'ingénieur, si l'écrivain, si tous les travailleurs de l'Intelligence se révoltaient un jour, se mettaient en grève, qu'arriverait-il?

Sans doute, on ne verrait pas d'effet immédiat, car le travail de l'intellectuel est de longue portée, n'a qu'une influence lente sur la vie courante.

Mais oublie-t-on que tous les comforts, tout le bien-être de la vie moderne, sont le résultat de patientes et laborieuses recherches de savants, parfois ignorés, et qui ne se sont pas mis en grève.

Qu'en doit-on conclure?

De tout cela, que suit-il? Il s'ensuit que le besoin pressant où l'on est d'un

travail n'est pas du tout la mesure de son importance. C'est donc par un singulier abus de mots qu'on réserve le nom de "travailleur" aux ouvriers, manipulateurs, ou autres metteurs en oeuvre des conceptions des savants, alors que, sans ces savants, leur travail même et leur emploi n'existeraient pas. S'il n'y avait pas eu un Edison ou un Gramme, non seulement les ouvriers aujourd'hui appliqués à diriger les mécanismes inventés par eux ne pourraient produire les forces électriques, mais ils n'en auraient même pas l'idée.

On se moque donc de nous nous, quand on nous dit, pour excuser les brimades des grévistes: "C'est eux qui ont créé toutes les merveilles de l'industrie moderne!" Ils n'ont rien créé, du moins tout seuls. Si, voici quelque soixante ans, on avait rassemblé les ouvriers des fabriques de stéarine et si on leur avait dit: faites une lampe électrique; ou si, voici quarante ans, on avait rassemblé des ouvriers métallurgistes et si on leur avait dit: faites une tour de trois cents mètres, ou plus récemment: un pont traversant le Saint-Laurent, l'auraient-ils fait? Si, aux employés du télégraphe, voici un demi-siècle, on avait demandé de construire un appareil qui fit entendre la voix humaine au bout de leur fil, de longues distances, l'auraient-ils construit? Non, ils ne l'auraient pas construit, pas plus qu'aujourd'hui tous les syndicats et confédérations réunis de travailleurs ne nous donneront le remède qu'attendent anxieusement tant de mères, le remède à la tuberculose.

Il ne faut donc pas attribuer les merveilles de l'industrie moderne aux manipulateurs de la matière: ils n'auraient rien fait sans les intellectuels. **Sans eux, pas de télégraphe sans fil,**

pas d'aviation, pas de phonographes, pas de cinéma, etc.

Que l'ouvrier veuille améliorer sa situation, soit. Mais qu'il se croit un déshérité, exploité par la société, cela est excessif. Qu'il prétende assommer l'intellectuel en s'imaginant qu'il peut se passer de lui, c'est de la folie. Et le savant? et le penseur? Et tous ceux qui travaillent et qui préparent patiemment l'avenir?

S'ils allaient, eux, se mettre en grève? cesser de chercher le remède à tous les maux?

Oui, ce serait une grève désastreuse, la pire des grèves, que celle des intellectuels.

— o —

LA PENURIE DE MARIS EN EUROPE

Le problème des maris est devenu très sérieux en Europe comme conséquence de la guerre. Même avant la guerre, il y avait 2,788,373 femmes de plus que d'hommes en France, en Angleterre et en Allemagne. L'Allemagne seule avait un surplus de femme de 845,661 et la France de son côté avait un surplus de 645,211 femmes. La Grande-Bretagne avait, avant la guerre, 1,927,501 femmes et jeunes filles de plus que d'hommes. La guerre a accru l'excédent de femmes dans le royaume-uni de 2,100,000.

La France possède à l'heure actuelle un million de femmes de plus que d'hommes.

Voilà le grand problème qui se pose à l'Europe si elle veut conserver sa suprématie mondiale.

— o —



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



Petitesses de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

(Pour enfants de 15 à 90 ans)

La guerre a économisé \$25,000,000 qu'on payait en salaires royaux. — La Démocratie est enfin venue à bout des extravagances du passé.

Spécial à la "Revue Populaire".

Ils sont rares les salaires qui n'ont pas augmenté, depuis quelques années ou qui ne cherchent pas à augmenter, comme partout ailleurs.

Cependant, il s'en trouve et non moins des moindres: ceux des rois, reines, souverains, souveraines.

Depuis cinq ans, aucun de ces souverains n'a menacé de se mettre en grève si l'on n'augmentait pas de 10, 20, 50 p. c. sont traitement annuel, afin de lui permettre de faire face au coût élevé de la vie.

Au contraire, la liste de pays de toutes les têtes couronnées d'Europe a été considérablement diminuée par le bifrage définitif des noms de tout un assortiment de rois, de grands et petits ducs, de princes et de prétendants.

Avant la guerre, les monarques européens touchaient annuellement, environ \$35,000,000 ou \$40,000,000 en salaires, revenus, enfin ce qu'on appelait la liste civile. Le prince régnant d'un état du vieux monde, grand comme mouchoir de poche, ne recevait pas un salaire. On appelait cela sa "bourse

privée"; au fond c'était la même chose, mais cela figurait mieux sur la liste civile.

La guerre vint et alors, pour une raison ou pour une autre, par suite de tel ou tel incident que nous n'entreprendrons pas de relater ici, la liste des salaires royaux subit une diminution de \$25,000,000. Et, aujourd'hui, les monarques qui ont surnagé reçoivent à peine une somme totale de salaires de \$10,000,000 à \$12,000,000. Même que s'ils essayaient de convertir ces salaires en papier monnaie, ils en toucheraient réellement à peine la moitié, selon les pays qu'ils habitent, par suite de la diminution en valeur de ce papier monnaie.

Un roi s'aventurerait à demander de nos jours, une augmentation de salaire, risquerait d'être fort mal reçu, même s'il prétendait que le coût de la vie est de 120 à 150 p. c. plus élevé pour lui qu'avant la guerre. S'il veut joindre les deux bouts, il n'a qu'une chose à faire: pratiquer l'économie comme le plus humble de ses sujets.

Ainsi, le roi Alphonse, d'Espagne, ne visite plus la France et l'Angleterre

que sous le nom du duc de Tolède, et il loge dans les hôtelleries, comme les touristes ordinaires. Faisant ainsi des visites non officielles, il dépense beaucoup moins; il n'a plus besoin de toute une suite de secrétaires et de domestiques. En pratiquant ainsi l'économie, il tâche d'irriter le moins possible ses fidèles sujets.

Le Chah de Perse a visité récemment l'Angleterre, et ce fut à peine s'il fut reconnu par ceux qui avaient jadis sorti avec lui. On l'a même vu voyager en taxi comme le commun des mortels. Le chef des Basutos, qui s'est rendu à Londres, en mission diplomatique, pour y féliciter le roi Georges V d'avoir gagné la guerre avec ses amis les Alliés, n'avait emmené avec lui que quelques ministres, et tous s'étaient fait habiller, avant leur départ, dans un magasin "semi-ready"; même que tous durent s'acheter des paletots et des cache-nez en arrivant à Londres, la température n'étant plus la même que dans leur lointain pays.



Guillaume, qui achetait autrefois 500 habits sans qu'on le sache, ne peut se faire faire aujourd'hui, un pantalon à la cachette.

Cette absence voulue d'ostentation de la part des chefs d'état plaît au républicanisme égalitaire et victorieux des masses et au prolétariat, mais elle

plaît moins aux profiteurs, qui, nouveaux riches auraient aimé à s'afficher en compagnie de souverains dorés sur toutes les coutures. On ne saurait contenter tout le monde et son curé.

Il nous semble que c'était hier encore, que le sire Hohenzollern d'Amerongen alors connu sous le nom du Kaiser Guillaume II d'Allemagne, achetait ses habits par lots de 500 à la fois. Aujourd'hui il ne peut se commander un pantalon neuf chez son tailleur hollandais, sans que le monde le sache.

Que doit dire dans sa tombe, ce roi de France extravagant qui, ne pouvant transporter chez lui les "quelques arpents de neige" qu'il céda à si bon compte à l'Angleterre, afin de pouvoir promener dans les jardins de son palais, ses invitées et invités, dans des voitures d'hiver, dépensa une fortune pour se procurer de la neige artificielle, — que doit-il dire dans sa tombe, de toute cette économie royale actuelle, ce bon Louis XV?

Décidément les profiteurs de la grande guerre, les nouveaux riches n'ont pas de veine. Ils s'attendaient d'être invités aux grandes réceptions royales dans des palais de féerie, et voilà que les souverains qui restent ont décidé de ne plus recevoir ou de ne recevoir que comme le plus modeste bourgeois.

Dans sa grande séance de jonglerie avec des diadèmes et couronnes de 18 carats, garnis de pierreries, le Vieux Monde a jeté les spectateurs dans un profond ébahissement. Ainsi l'Allemagne a jeté par-dessus bord un empereur retirant le joli salaire de \$3,698,-260 annuellement, à part un revenu immense provenant d'un grand nombre de propriétés, servant à faire briller à la cour toute la famille royale et un grand nombre de parasites.



Ce roi de France qui avait dépensé une fortune pour se donner l'illusion qu'il avait transporté dans ses jardins, nos "misérables arpents de neige", en plein été.

L'Autriche-Hongrie s'est fatiguée de payer à son empereur, afin de lui permettre de jouer aux soldats et de donner des bals viennois, l'énorme salaire annuel de \$4,520,000.

Le Tsar Ferdinand, ce Bulgare, n'aurait retiré qu'un salaire de famine, un peu plus de un demi million par année, s'il avait eu d'incalculables revenus personnels, provenant des sursurs de son peuple.

Quant au "bon petit père", l'empereur de toutes les Russies, d'avant le bolshévisme, il avait de fortes dépenses, et il lui fallait un salaire d'au moins \$5,000,000 par année, sans compter tous les revenus de propriétés agraires couvrant une superficie cultivée d'un million de milles carrés; cela suffisait à peine à empêcher tous les Romanoff de mourir de faim.

Le Sultan de Turquie, malgré l'état de délabrement financier de son pays exigeait et obtenait un salaire annuel de \$5,000,000.

Tels sont quelques-uns seulement

des énormes items que la guerre mondiale a réussi à effacer de la liste de paye des souverains.

Mais, il y avait aussi un nombre fort respectable de rois secondaires ou tributaires, de grands ducs ou de princes régnants, qui, pour parler dans le style noble "ne se mouchaient pas avec des quartiers de terrine":

| | |
|--|-------------|
| Le roi de Bavière, salaire annuel | \$1,296,300 |
| Le roi de Saxe, salaire annuel | 898,056 |
| Le roi de Wurtemberg, salaire annuel | 513,916 |

Quant au menu fretin, aujourd'hui détrôné, touchant environ \$500,000 par année, plus ou moins, ne se composait-il pas du duc d'Anhalt, du grand duc de Bade, du duc de Brunswick, du grand duc de Hesse, du grand duc de Mecklenbourg-Schewerin, du grand duc de Mecklenbourg-Strelitz, du grand duc d'Oldembourg, du duc de Saxe-Altembourg, du duc de Saxe-Cobourg et Gotha, du duc de Saxe-

Meininghen, du grand duc de Saxe-Weimar et du prince Waldeck-Prymont.

Remarquons qu'il ne s'agit ici que des cours germaniques qui avaient leurs frais de réception, de grandes fêtes, l'énorme dépense de l'entretien de leur personnel, etc., tout cela à même la caisse de l'état, à part les salaires des souverains régnants. On ne doit pas être surpris de voir que le peuple a fini par trouver que tout ce luxe inutile coûtait bien cher d'entretien, surtout pour n'en pas profiter d'une parcelle.

Naturellement, il fallait bien que quelques-uns souffrissent de ce grand balayage européen: petits nobles à rentes, courtisans, fournisseurs royaux et propriétaires des grands hôtels des cours, etc., mais, on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte, c'est le cas de le dire.

En Russie, on a coupé les gros salaires des têtes à blason d'une manière plus que cavalière, il faut l'avouer, et parmi les gros bonnets affolés par la révolution, et réfugiés dans le sud de la Russie que des navires anglais recueillirent en hâte et transportèrent à Malte, se trouvaient: l'impératrice douairière de Russie, soeur de la reine Alexandra, qui, après avoir passé quelques semaines à Londres, s'en est allée au Danemark, son pays natal; le grand duc Nicholas, oncle du Tsar, qui s'est trouvé trop heureux de pouvoir atteindre l'Italie, où il s'occupe d'agriculture; le prince Youssopoff, impliqué dans l'assassinat du sinistre moine Raspoutine, actuellement réfugié à Londres. Du reste Londres et Paris sont devenus les refuges de presque tous les anciens nobles de l'empire des Tsars; quelques-uns se sont réfugiés en Scandinavie, mais c'est la minorité. Quant à tous les petits souverains dé-

posés d'Allemagne, ils se sont enfuis pour la plupart en Suisse où ils vivent aussi modestement et bourgeoisement que possible, se contentant de réfléchir sur la grandeur et décadence des trônes, même les plus dorés, et sur l'influence du système des coups de talons de bottes dans le dos de la plèbe infime et mercenaire.

Quoiqu'il en soit en dépit de la sanglante économie pratiquée dans la liste des salaires royaux en Europe, il n'en reste pas moins vrai que les souverains actuellement régnant, à cause de leur neutralité ou de leurs idées devenues profondément démocratiques, de par le bon vouloir de leurs sujets et des alliés victorieux, touchent encore des salaires infiniment supérieurs aux émoluments d'un simple président de république.

La famille royale d'Angleterre touche encore annuellement une somme de 3,210,000 partagés comme suit:

| | |
|---|------------|
| Leurs majestés, le roi George et la reine Marie, bourse privée.... | \$ 550,000 |
| Salaires, dépenses du personnel de la maison royale et autres revenus pour leurs majestés | 1,800,000 |
| (Cependant, le roi George paie sa taxe sur le revenu à même sa cassette privée.) | |
| La reine douairière Alexandra | 350,000 |
| Allocation pour les autres membres de la famille royale: | |
| Le prince de Galles, salaire annuel | 50,000 |
| Le prince Albert | 50,000 |
| La princesse Marie | 30,000 |
| Total: \$3,210,000 | |

A leur mariage, le prince de Galles et son frère verront leur salaire augmenté à \$125,000 par année.

A part les sommes qui lui sont payées par sa liste civile, le roi Georges touche les entiers revenus du duché de Lancaster, et ces revenus s'élevaient à \$297,000 en 1917. Ce n'est tout de même pas à dédaigner. Cette même année là, le prince de Galles retirait du duché de Cornouailles, un intéressant revenu de \$250,000.

C'est à dégoûter d'être journaliste, on l'avouera.

Le prince héritier de Danemark: \$41,500.

Le roi de Grèce (?): \$260,000.

La reine Wilhelmine, à part ses immenses revenus personnels: \$250,000.

La famille royale de Hollande: \$62,500.

Le roi de Norvège: \$185,000.

Le roi de Roumanie: \$227,000.

On prétend que la maison royale d'Angleterre est conduite sur un admirable pied d'affaires. Ainsi, on se souvient encore du comité que nomma la Chambre des communes anglaises



C'est le mauvais temps pour les rois de demander une augmentation de salaire.

Les trois souverains les mieux payés en Europe, actuellement, sont les rois d'Angleterre, d'Italie et d'Espagne. Le roi d'Italie touche comme salaire annuel \$3,910,000, mais il est obligé d'en consacrer \$360,000 pour l'entretien de sa famille. On lui a laissé assez d'argent de poche, comme on voit.

Le roi d'Espagne touche pour lui seul, à l'exclusion de la famille royale: \$1,373,000.

Le roi-héros de Belgique, beaucoup plus modeste, seulement \$633,000.

Le roi de Danemark: \$262,500.

pour faire enquête au sujet d'une augmentation d'émoluments demandés par feu la reine Victoria. Cependant, comme cette dernière vivait plutôt dans la retraite, à cause de son grand âge, et n'apparaissait presque jamais à la cour, on crut que les principaux fonctionnaires de la maison royale se livraient à un gaspillage honteux. C'est depuis ce temps que la maison royale d'Angleterre fut administrée sur un pied d'affaires. Chacun sait la réputation bien établie d'économie de la reine Marie. On prétend même qu'elle

fait confectionner ses robes et toilettes, sous ses yeux, au palais de Buckingham. Au cours de la guerre, le roi et la reine d'Angleterre donnèrent l'exemple de la frugalité, en bannissant tout le superflus de la table royale. L'exemple, parti de si haut, fut suivi et les grandes familles anglaises s'accoutumèrent à la ration.

Au cours de la guerre toutes les grandes fêtes de la cour royale furent suspendues. Il en fut du reste ainsi, dans les autres cours d'Europe.

Ils sont du reste bien finies les fêtes extravagantes de l'avant-guerre, alors qu'un Guillaume II ou un Tsar de Russie dépensaient d'immenses fortunes en banquets, bals, réceptions, excursions en yacht ou en courses et chasses. Les rois et les princes ont eu une terrible leçon, et les seuls gaspillages que l'on voit encore rarement, dans le genre, sont faits par des roturiers devenus millionnaires par le fait de la guerre et ayant une fille à pousser et à caser..

L'été dernier, le roi George et la reine Marie donnèrent un "garden-party" qui fut un modèle de sobriété et de cordialité égalitaire: de simples bourgeois coudoyaient des ducs et des membres de la famille royale. Au grand dîner donné à Buckingham, en Wilson, on remarquait des représentants de toutes les classes de la société. Ainsi, les rois ne vivent plus dans un inaccessible Olympe; ils apprennent à frayer avec leurs sujets, à les connaître, et c'est tant mieux, parce que cela pourra éviter bien des révolutions à venir. C'est l'évolution attendue antidote contre les révolutions latentes. C'est la vraie démocratie enfin victorieuse dans l'univers.

Les souverains qui ont conservé leur trône sont devenus plus humains, plus

généreux, plus charitables; ils ne sont plus ce qu'ils étaient.

Le roi George et la Reine Marie ont à coeur l'amélioration des logements pauvres dans la ville de Londres. Le prince de Galles voit lui-même à donner plus de confort et plus de salubrité, aux locataires de ses immeubles. La reine visite hebdomadairement les quartiers les plus pauvres de Londres, apportant le soulagement aux misères cachées, partout où elle le peut.

Le roi d'Italie vient de faire don à la nation d'un de ses plus vastes châteaux pour en faire un hôpital moderne. Le roi Albert, de Belgique, fut toujours le plus démocrate des souverains, et depuis la guerre il a conquis l'amour enthousiaste de tous ses sujets.

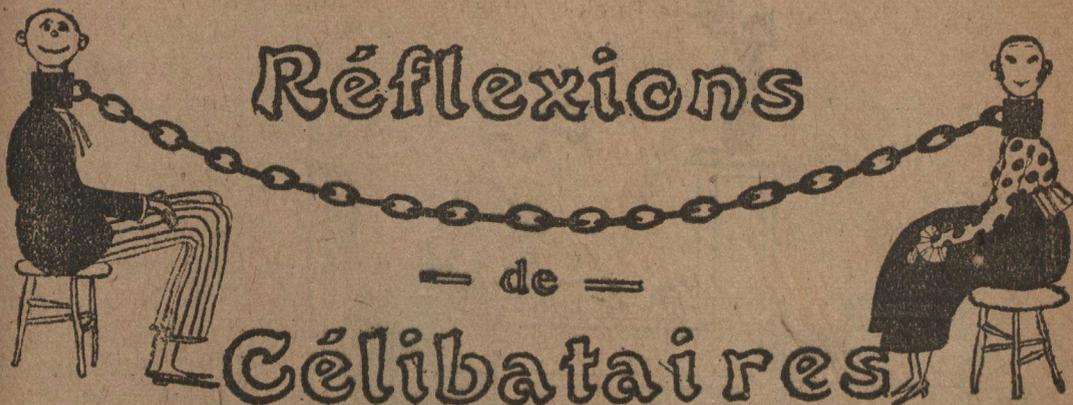
Enfin, la guerre aura donc eu le bienfaisant effet de débarrasser le monde des souverains les plus autocrates, les plus gaspilleurs, les despotiques et les plus débauchés, et c'est vraiment là la signification de la grande et définitive victoire de la civilisation sur la barbarie.

Il y aura encore de jolies fêtes et manifestations dans les grandes cours européennes, mais on n'y déploiera plus un luxe insensé et démoralisateur, et le peuple, le peuple qui peine et travaille pour le bien être de la nation, sera convié à ces fêtes égalitaires et humanitaires.

— o —

NETTOYAGE DES EPONGES

On fait une forte solution de sel et d'eau; on y laisse tremper les éponges pendant 12 heures. On les frotte ensuite dans cette même solution. Il ne faut pas suspendre les éponges dans des sacs; mieux vaut la boîte de porcelaine trouée et couverte.



HOMMES

Il est quelquefois difficile de se persuader qu'une femme a été jadis une "briseuse" de coeur lorsqu'on regarde le père de ses enfants.

* * *

Il n'y a pas moyen de comprendre les femmes, il y en a qui ne sont pas contentes par que leur mari n'est pas jaloux et d'autres qui sont fâchées parce que leur mari l'est.

* * *

Vous n'avez pas besoin d'avoir des histoires bien drôles pour faire rire une jeune fille qui a de jolies dents.

* * *

Lorsqu'un jeune homme commence à être blasé des amusements ils les appellent alors des folies.

* * *

Lorsqu'un jeune homme essaie de prendre la taille d'une jeune fille il court toujours le risque de caresser une pointe d'épingle.

* * *

La plus vilaine chose que vous puissiez dire d'une jolie femme est de n'en rien dire.

* * *

En amour la plupart des hommes n'ont foi que dans les chiffres impairs et ce n'est jamais dans le chiffre un.

FEMMES

La femme est une étrange petite créature qui change son coeur aussi souvent que ses gants.

* * *

La seule chose qu'une femme regrette c'est lorsqu'elle a perdu une occasion de se faire aimer.

* * *

Lorsque trois femmes causent entre-elles, chacune ne sait que ce qu'elle dit, mais le monsieur placé dans la chambre à côté et qui entend la conversation sait ce que chacune d'elles a dit.

* * *

Le jardin dans la vie d'une femme n'est jamais complet sans quelques "coeurs sanglants".

* * *

La flatterie plaît à une femme même lorsqu'elle sait que c'est une flatterie.

* * *

C'est lorsqu'une femme commence à réaliser que le noir lui va bien, qu'elle commence à pleurer son mari défunt.

HOMMES

Lorsqu'un jeune homme s'assied à dix pieds d'une jeune fille et lui déclare ingénument qu'elle est son premier amour; ce jeune homme doit être orû.

* * *

Aucun homme ne peut connaître la force ou la faiblesse de son caractère tant qu'il n'est pas venu se buter sur une négative féminine.

* * *

Etrange! Lorsque nous ne sommes pas liés à une femme nous sentons de "l'attachement" pour cette femme et dès que nous sommes liés à elle nous ne sentons plus aucun "attachement".

* * *

Lorsque vous épousez une femme ou que vous louez une maison, fermez les yeux et recommandez votre âme à Dieu.

* * *

Un homme ne peut jamais savoir si deux femmes s'aiment parce qu'elles sont amies ou ennemies l'une de l'autre.

* * *

L'homme qui peut gouverner une femme peut gouverner une nation.

Le mariage a ses grands hommes inconnus tout comme la guerre a ses Napoléons et la philosophie ses Descartes.

* * *

Il n'y a rien qui change les habitudes d'un célibataire comme le mariage et le voisinage continuel d'une bonne femme.

* * *

La plupart des hommes sont toujours prêt à céder leur place au sexe faible, excepté en tramway.

FEMMES

Le hasard vient toujours en aide aux jeune filles qui portent des bas de soie.

* * *

Un homme est aussi vieux qu'il lui plaît qu'on lui dise qu'il est jeune.

* * *

L'amour est la plus belle chose sur la terre... après l'argent.

* * *

Les baisers qu'un jeune homme nous vole avant le mariage sont toujours meilleurs que ceux qu'on lui donne après.

* * *

Lorsqu'un jeune homme nous invite, nous et nos six soeurs, à prendre une crème à la glace, nous pouvons être persuadé que ses intentions sont sérieuses et qu'il a de l'argent.

* * *

La plupart des jeunes filles de nos jours s'imaginent que l'amour est comme une automobile qui ferait le tour du monde avec un gallon de gazoline.

* * *

Une jeune fille peut refuser un jeune homme, parce qu'elle est certaine qu'il deviendra, refaire sa demande, mais une veuve, même jeune, ne prendra pas la chance.

* * *

Une femme ne défendra jamais à un homme de fumer son cigare excepté si cet homme est son mari.

* * *

Les femmes emploient les mêmes méthodes en amour que dans leurs achats; plus elles vieillissent plus elles cherchent les occasions.



ETERNEL FEMININ

L'homme d'une seule femme a besoin de toutes les femmes, pour flatter sa vanité, tandis que la femme d'un seul homme se sert de son cerveau et est décidée aux plus grands sacrifices.

Au cours d'une de nos récentes réunions où l'on cause au lieu de passer le temps à démolir le prochain, — il y en a encore, en dépit de l'invasion de l'horrible jazz, — on discutait devant moi un problème si intéressant que j'ouvris toutes mes oreilles.

On se demandait la différence qu'il y avait entre l'homme d'une seule femme et la femme d'un seul homme?

Or, lorsqu'il s'agit d'amour, les opinions sont à la fois partagées et multiples.

Et, entre autres choses l'on disait :

“L'homme d'une seule femme est celui qui a besoin des femmes, qui a concentré tout son aspect, tout son cœur, toutes ses facultés à leur service, et qui sait s'arranger pour qu'on le sache; c'est celui qui peut attirer l'attention de toute une salle de balle en

s'imaginant qu'il n'existe que deux êtres au monde: elle et lui.”

“La femme qui n'a qu'un amour, ou la femme d'un seul homme, est celle qui a besoin d'admiration et dont tout l'intérêt, dans la vie, est de subjuguier, hypnotiser tout son entourage, afin de passer pour supérieure aux yeux de celui qu'elle aime entre tant d'autres.

Paul Bourget, Marcel Prévost, Alfred Capus et compagnie sont sans doute de grands psychologues, et leurs analyses du cœur humain sont sans doute admirables, mais, n'en déplaise à toute leurs psychologie, ils ne seraient probablement pas parvenus à expliquer aussi brièvement et aussi clairement la différence cherchée que la petite Madame P. . . , qui, pour une fois, voulut bien consentir à exposer devant nous son état d'âme propre et

celui de ses compagnes, ainsi que le résultat de son commerce presque quotidien avec nos plus réputés coureurs de bal ou hommes de salon.

La petite Mme P... ne manque pas d'originalité ni d'audace, c'est pourquoi elle eut vite fait de mettre de son côté tous les rieurs et pseudo-sceptiques, en disant :

— Mon Dieu, chers amis, l'homme d'une seule femme, au fond, ne diffère guère de l'homme à conquêtes. Il n'existe guère par lui-même, et sa réputation, il la doit à toutes celles d'entre nous qui veulent bien la lui faire. Il aime d'abord sa mère, puis vient le tour de la petite actrice qu'il prend pour une ingénue et que, dans son enthousiaste timidité, il se contente d'aimer de loin, par billets doux ou à coups de bouquets de fleurs, s'il en a les moyens. Puis, vient la femme plus âgée que lui, célibataire ou veuve, dont l'expérience perce dans la conversation et qui le subjugué littéralement. Alors, il se calme et revient à la bonne et naïve petite ingénue qu'il épouse, quitte, s'il croit s'être trompé plus tard, à revenir aux flirts sentimentaux avec les toutes jeunes filles qu'il aurait "sûrement" enlevées, s'il avait été plus jeune et plus libre.

— "Et maintenant, si l'on me demande pourquoi ce papillon, cet inconstant qui, — le temps qu'il aime, n'aime qu'une seule femme, — est le préféré des jeunes mondaines, je réponds immédiatement que c'est à cause même de sa quasi irresponsabilité morale, de sa bonne humeur, de son besoin de faire la cour à quelqu'une. Les femmes découvrent vite le point faible chez un homme, et lorsqu'elles s'aperçoivent que ce point faible est précisément une sorte d'égoïsme et de besoin de se faire encenser et dorloter, elles ne demandent pas mieux que de

le choyer au point de pouvoir exiger de lui les réels sacrifices. En un mot, l'homme d'une seule femme devient la coqueluche de tant de femmes qu'il ne peut éviter, en amour, toute une succession d'aventures amoureuses, lui qui n'en demandait qu'une seule.

Alors, l'homme d'une seule femme, sans s'en apercevoir, a besoin de l'attention de toutes les femmes. Cela flatte sa vanité; il cherche leur encouragement et les émotions qu'elles lui procurent. Il devient le type d'homme du monde ne trouvant de charme dans un tête-à-tête qu'à la seule condition que tout le monde le sache, et son irresponsabilité va jusqu'à le porter à se croire seul avec l'élue de son cœur, du moment que tout un salon ou une salle de bal a les yeux sur lui. Cependant, à ce moment là, il est sincère avec lui-même; il est fermement convaincu qu'il n'existe pour lui qu'une femme au monde, celle qu'il a choisie et qu'il n'en saurait être autrement, fût-ce dans un million d'années. Une telle conviction entraîne forcément l'éloquence et, en amour, l'éloquence, c'est encore ce qui prend le plus auprès des femmes.

Celles qui ne sont pas présentement l'objet de cette éloquence passagère peuvent, par dépit, se moquer du Lovelace malgré lui, mais viennent leur tour d'être "victimes" et vous les verrez aussi éprises de celui dont elles riaient tantôt que celles dont elles enviaient, au fond, le sort. Heureusement qu'elles ne vont pas jusqu'à exiger la constance de leur flirt; elles savent que par la force même de la loi des compensations, on ne saurait être à la fois éloquent et constant, en public surtout. Le véritable amoureux constant n'a pas besoin de l'excitation des foules.

Il sait attendre le moment où l'on

peut causer sans l'abat-jour, loin des yeux indiscrets et des jolies langues felleuses. Trop de lumière nuit à l'éloquence sincère, ce qui n'empêche pas de rechercher parfois l'excès de lumières.

— C'est assez compliqué, dit l'un des invités, mais puisque vous êtes en train de franchise psychologique, dites-nous donc maintenant ce que vous entendez par la femme d'un seul homme? Quelle est la caractéristique de cette intéressante personne?"

La petite Madame P... ne se laissa pas désarçonner par cette question directe, et elle répondit:

"La principale caractéristique de la femme d'un seul homme c'est la volonté mentale, le désir d'hypnotiser de subjuguier. Rappelez-vous la parole d'un penseur, Thackeray, je crois, à l'effet que toute femme, à moins d'être un monstre de laideur ou une harpie, pouvait se payer le luxe de se faire aimer par l'homme de son choix, même de l'épouser. J'ajoute même que la beauté a bien peu à voir dans cette question, et que même dépourvue de charmes physiques, une femme peut arriver au même résultat, si elle a suffisamment de volonté hypnotisante. Les exemples, du reste, ne sont pas rares, et presque à tout coup, l'intelligence l'emporte sur la beauté.

"A cette catégorie de femmes, il faut aussi l'hommage, la considération et l'admiration de l'homme. Il leur faut l'émotion intime et un peu égoïste qui fait qu'elles se sentent aimées plutôt par elles-mêmes que pour des avantages purement physiques et passagers. La femme d'un seul homme est le type idéal d'amoureuse parce qu'elle tient tant à ne rien perdre du terrain acquis, de la conquête commencée, qu'elle est prête à se dévouer

jusqu'au sacrifice d'elle-même; parce qu'elle ne recherche pas l'éclat, ni la lumière, et parce que les hommages des autres la laissent froide. La femme d'un seul homme n'est pas nécessairement cajoleuse, mais son amour est profond sincère, désintéressé; car, on trouve souvent les pires déceptions sous les plus osentatoires cajoleries. Enfin, il n'est pas nécessaire que la femme d'un seul homme soit tout le temps une amoureuse; elle sait aussi être bonne camarade; elle sait aimer, consoler, plaire et garder ce qu'elle a pu conquérir surtout au prix d'efforts patients et de sacrifices. C'est surtout celle-là que je voudrais être le plus."

Et, la petite Madame P... obtint l'approbation, non seulement de ses compagnes, mais aussi de plusieurs hommes présents qu'elle n'avait pourtant pas ménagés.

Manon

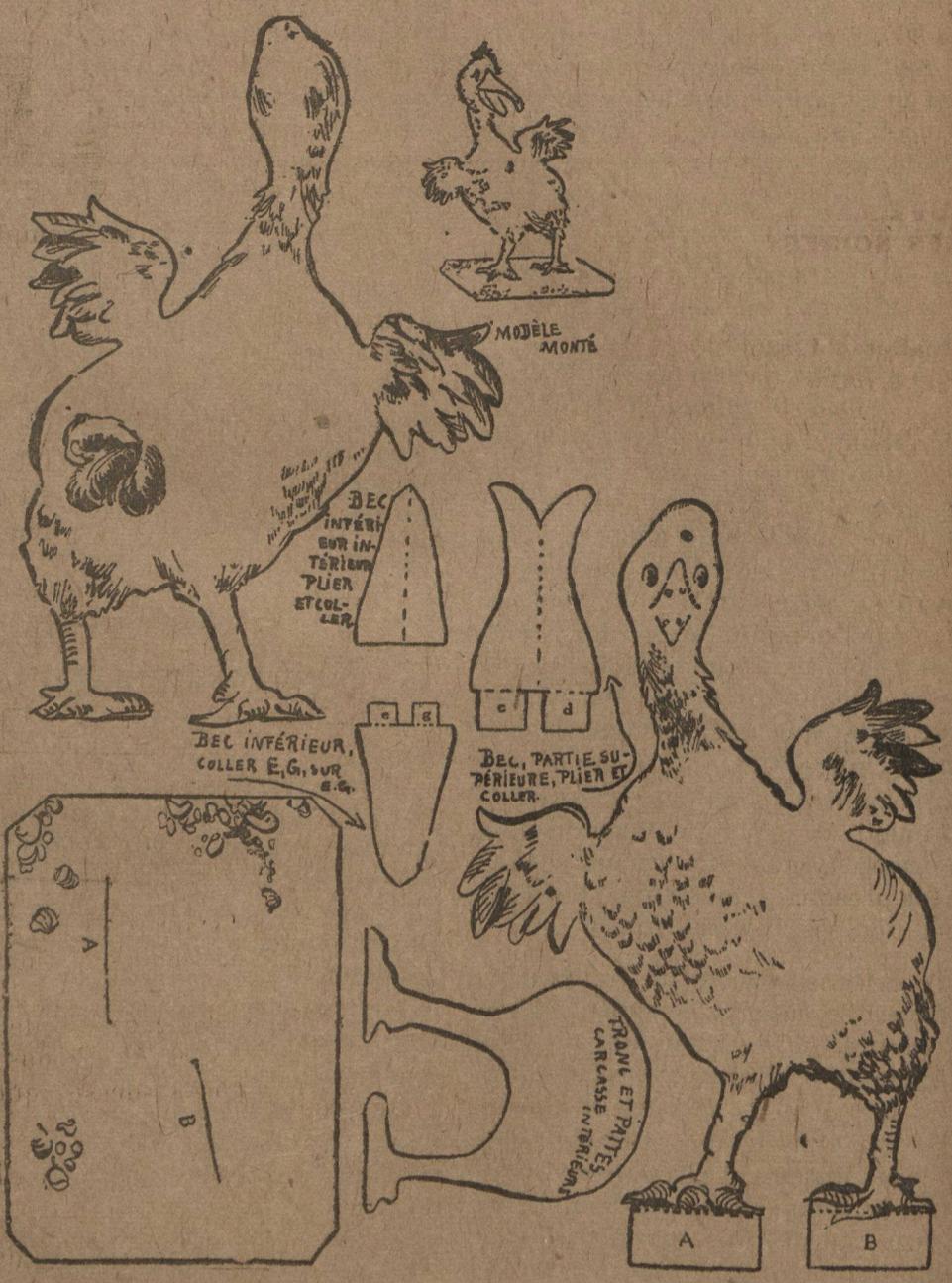
NETTOYAGE A SEC

La farine de maïs ou l'amidon s'emploient pour nettoyer à sec les lainages blancs ou de couleurs claires, aussi si pour les tricots de laine blanche. Placez l'article à nettoyer dans un récipient quelconque, couvrez de farine de maïs, ajoutez pour dix sous de borax en poudre, et maniez comme si vous blanchissiez l'article dans l'eau, secouez et brossez en plein air.

Répétez le procédé si c'est nécessaire; mais, ordinairement, les objets sont parfaitement nettoyés du premier coup.

Il y a d'autres procédés pour nettoyer les habits, qu'on appelle procédés de ménage, et qui donnent souvent d'excellents résultats.

PAGE A DECOUPER POUR LES ENFANTS





**NOUVELLES RECREATIONS POUR
LES SOIREES AU SEIN DE LA
FAMILLE**

L'escalier.—L'examen du géomètre—
Le quadrilatère brisé.—Le Taquin Ja-
ponais.—Les engrenages.—
Case-tête géométrique.

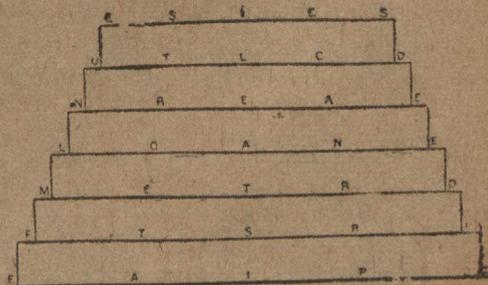
Ces pages où l'on trouve des diver-
tisements à la fois honnêtes, nou-
veaux et à la portée de tous, semblent
de plus en plus du goût des nombreux
lecteurs de la "Revue Populaire", s'il
faut en croire les appréciations et
suggestions qui nous parviennent de
partout. Nous ne demandons pas
mieux que d'en continuer la série, et
nous espérons que les problèmes d'au-
jourd'hui auront pour tous le même
attrait que les précédents. On remar-
quera que la plupart de ces problè-
mes ont un attrait littéraire ou éduca-
tionnel et que l'on peut, en en cher-
chant la solution, avant même de se
renseigner du premier coup, s'ins-
truire, tout en s'amusant. Nous pu-
blions les solutions, en même temps
que les problèmes, afin de permettre
à nos lecteurs d'amuser chez eux
leurs connaissances qui ne reçoivent
pas encore notre magazine. Cela peut
leur donner le goût de se la procurer,
alors qu'ils seront à même de cons-
tater que notre revue contient mille
autres choses susceptibles de les in-

téresser, à part un roman complet et
inédit.

I—L'ESCALIER

Problème

Voici un escalier sur lequel nous
avons placé 35 lettres, qui sont celles
composant un vers célèbre de Cor-
neille.



Pour arriver à lire ce vers, il fau-
dra monter et descendre les marches
plusieurs fois.

Nous prions nos lecteurs de nous
dire quel est ce vers, et de nous indi-
quer sur la figure ci-dessus quel est
le chemin suivi?

Solution

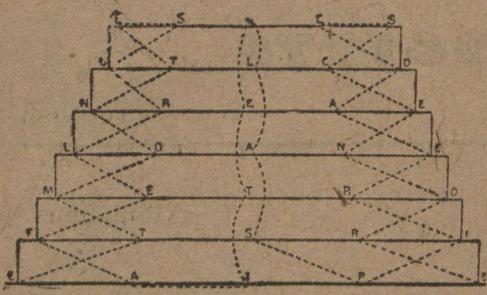
Le vers qu'il s'agissait de décou-
vrir se trouve dans la belle tragédie
de Corneille, "Cinna".

Le dessin ci-dessus montre que nul
vers n'était plus qualifié pour s'éche-

lonner sur les marches d'un escalier.

Le voici, en effet:

Et monté sur le faite, il aspire à des-
[cendre.

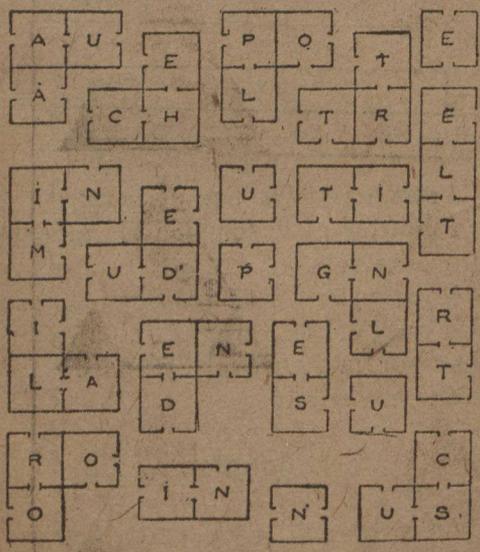


En partant de la lettre E, en bas et à gauche, et en suivant la ligne pointillée, on trouve, l'une après l'autre, les lettres composant ce vers célèbre.

II—L'EXAMEN DU GEOMETRE

Problème

Jadis, à Rectilignopolis, ville célèbre par les géomètres qu'elle fournissait au monde entier, on procédait



ainsi à l'examen de celui qui aspirait au titre d'élève-géomètre.

On lui soumettait le tableau ci-con-

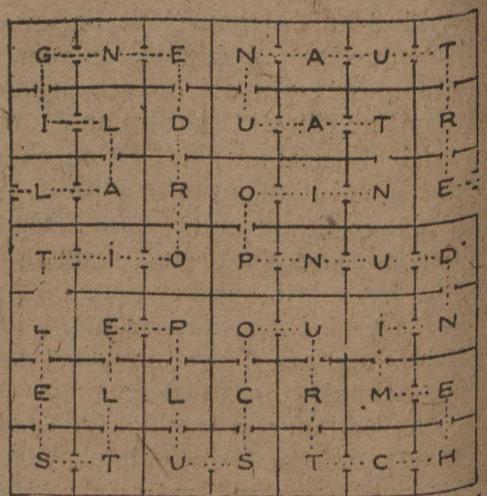
tre où sont représentés, soit isolés, soit groupés par 2 ou par 3, des carrés, ouverts sur une ou deux faces et contenant chacun une lettre.

Le candidat devait alors reconstituer un grand carré formé des 49 petits (en laissant groupés, naturellement, ceux qui le sont); puis, y pénétrant par une ouverture, la seule qui doive se présenter sur le côté, parcourir successivement tous les carrés, sans jamais passer deux fois par le même, et en passant par les ouvertures qui les font communiquer.

La solution devait s'opérer exactement en face de l'entrée par l'ouverture unique qui se trouvait sur ce côté. La suite des 49 lettres parcourues ainsi devait former un axiome géométrique bien connu. Mais lequel? Là est le problème que nous posons aux chercheurs en les invitant à reconstituer à leur tour le grand carré et à y tracer le chemin qui donnera la phrase en question.

Solution

Comme on le voit, une fois le grand carré reformé convenablement, il n'y



avait qu'une entrée et qu'une sortie possibles, et la suite des lettres par-

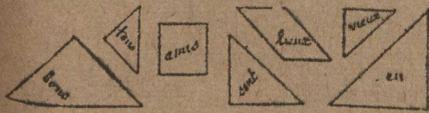
courbes de l'une à l'autre donnait cette vérité géométrique:

"La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre".

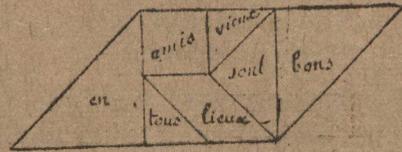
tuer un quadrilatère dans lequel apparaîtra un maxime connue:

Solution

III—LE QUADRILATÈRE BRISE
Problème



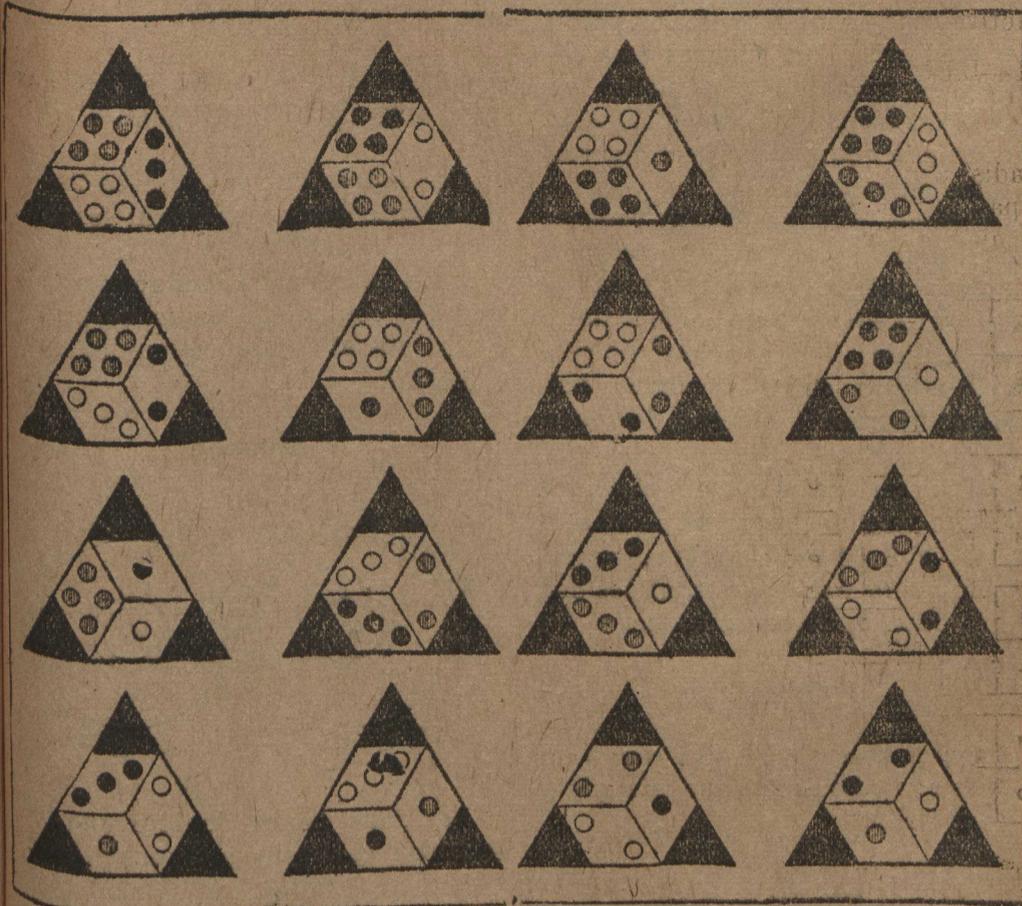
Avec ces sept morceaux reconstituer un quadrilatère dans lequel apparaîtra un maxime connue:



Voici comment il fallait reconstituer le quadrilatère. Cela permet alors de lire la maxime ci-dessous:

"Amis vieux sont bons en tous lieux."

IV — LE TAQUIN JAPONAIS — Problème



Un nouveau jeu vient d'être inventé. Il est très amusant et prête à de très nombreuses combinaisons tout à fait curieuses et qui dérivent toutes d'une méthode scientifique. Il s'appelle le "Taquin Japonais".

Nous donnons plus bas quelques solutions, mais il compte un nombre infini de combinaisons qu'on peut inventer soi-même.

Le jeu du Taquin Japonais se compose de seize triangles sur chacun desquels sont inscrits trois groupes de points, les uns sont verts, les autres rouges, les autres noirs. Comme il nous est impossible de reproduire ici les couleurs, reprenez bien ceci : sur nos triangles les noirs sont noirs; les points rouges sont blancs; les points verts sont gris. Vous n'aurez qu'à découper les triangles, à les coller sur de petits cartons et à les colorier au crayon ou à l'aquarelle. Ceci dit, voici notre question.

Problème.—En ne faisant toucher une pièce à une autre (un triangle à un autre) que par des points bien pareils (exemple: un 2 de couleur noire avec un autre 2 de couleur noire), former quatre petits triangles distincts de chacun 4 pièces, de façon que, dans chaque triangle, les six points qui restent sans contact soient de même valeur. Précisons : dans le premier triangle les 6 points sans contacts ou points extérieurs sont des un; dans le second, des quatre, etc.

Solution

Le point noir et le point rouge de la pièce centrale de chaque triangle à trouver étaient:

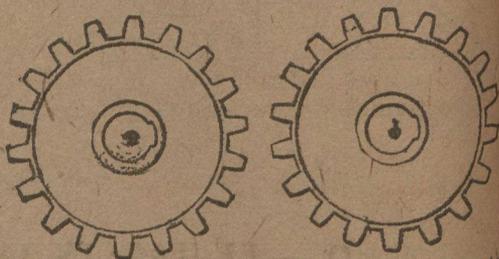
- 1°—1 noir et 4 rouge.
- 2°—2 noir et 3 rouge.

- 3°—3 noir et 2 rouge.
- 4°—4 noir et 1 rouge.

V—LES ENGRENAGES

Problème

Voici deux roues dentées pouvant être engrenées.

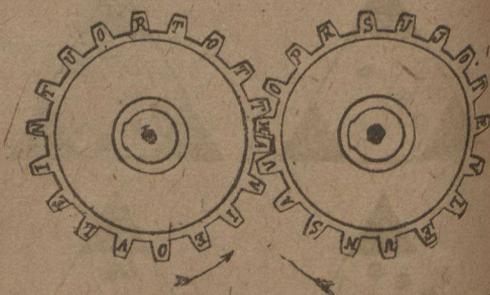


Ecrivez sur chacune de leurs dents une des lettres ci-après:

AA EEEE II J LL M NN OOOO P RR
SS TTTT UUUU VVV

Ces lettres doivent être écrites de telle sorte qu'en engrenant les roues et en leur faisant faire un tour complet on puisse lire couramment, au point de contact des dents, un proverbe, au fur et à mesure que les roues tournent.

Solution



Les deux roues dentées que nous donnons ci-dessus indiquent d'abord comment il fallait exactement placer toutes les lettres.

En faisant tourner les deux roues, nos lecteurs verront ensuite qu'on lit au fur et à mesure le proverbe suivant: "Mauvaise nouvelle vient toujours trop tôt."

VI.—CASSE-TETE GEOGRAPHIQUE

Problème

Dans cette phrase: "Le Louvre fut commencé au treizième siècle", trouver:

- 1° L'assassin du duc de Berry.
- 2° Une ville française devenue allemande en 1870.
- 3° Une presqu'île de l'Asie.
- 4° Un chef-lieu de département connu par son doux climat (France.)
- 5° Un département baigné par la Manche.
- 6° Une île de la Méditerranée où fut enfermé un grand orateur.
- 7° Une capitale de l'Amérique du Sud.
- 8° Un adjectif qualificatif.
- 9° Deux pronoms personnels.

Solution

Les noms à trouver étaient les suivants:

- 1°.—Louvel.
- 2°.—Metz.
- 3°.—Corée.
- 4°.—Nice.
- 5°.—Eure.
- 6°.—If.
- 7°.—Lima.
- 8°.—Sec.
- 9°.—Me.
- 10.—Tu.

LE TRUC DE L'ALLIANCE ET LES ANNEES BISSEXTILES

Il ne s'agit pas d'un truc de société, mais bien d'un phénomène amusant et surtout intéressant, au cours des années bissextiles comme 1920. Il vous faut d'abord un anneau assez pesant, une alliance en or assez massive, par exemple, un bout de fil de soie d'environ 15 pouces, quelques pièces de monnaie, de préférence des pièces de 50 sous, et une jeune personne fort sympathique qui consentira à s'asseoir à vos côtés et à vous tenir la main que vous aurez libre.



Attachez une extrémité du fil de soie autour de l'anneau d'or et laissez la jeune personne sympathique attacher l'autre extrémité autour de l'ongle de votre index, de telle sorte qu'en appuyant votre coude sur la table, comme le montre notre gravure, l'anneau soit suspendu à environ un pouce au-dessus de la surface de la table. Votre index doit être maintenu droit et immobile, parallèle à la surface de la table, et votre pouce doit être aussi éloigné que possible de la main. Si vous tenez votre main immobile, l'anneau cessera d'osciller. Au moment

où l'anneau est immobile à son tour, votre partenaire introduit au-dessous les trois pièces de monnaie. Alors, l'anneau commence à balancer seul, vers vous et en s'éloignant. Si vous mettez votre pouce en contact avec votre index, les oscillations deviennent latérales, c'est-à-dire de votre gauche à votre droite.

Lorsque le balancement de l'anneau est assez considérable, demandez à votre compagne de saisir et de presser votre main gauche. Alors, surveillez bien l'anneau; vous verrez qu'il change encore la direction de ses oscillations. Des savants prétendent que c'est là un effet du magnétisme animal.

En tout cas, ça ne fait pas de mal d'essayer, ne serait-ce que pour avoir le plaisir de se faire demander sa main, par une jeune et intéressante personne. Ne sommes-nous pas dans une année bissextile?

— 0 —

GRANDE PIÈCE A SPECTACLE EN DOUZE TABLEAUX

1er tableau.

Un naufragé aborde sur une île et sauve une jeune fille blanche que les sauvages ont l'intention de faire cuire.

2ème tableau.

Le héros et la jeune fille sont pris par un navire-marchand.

3ème tableau.

La jeune fille se trouve être la fille du capitaine enlevée dans sa tendre enfance.

4ème tableau.

Le capitaine meurt subitement. On enterre. Il laisse à sa fille une grosse fortune.

5ème tableau.

Le traître accuse le héros d'avoir assassiné le capitaine.

6ème tableau.

Le héros est arrêté.

7ème tableau.

On exhume le corps du capitaine.

8ème tableau.

On découvre des petits trous dans l'abdomen du capitaine. Il a été poignardé.

9ème tableau.

On trouve un poignard ensanglanté dans la malle du traître.

10ème tableau.

Son crime est prouvé.

11ème tableau.

Le héros est libre.

12ème tableau.

Le héros épouse l'héroïne.

— 0 —

POUR NETTOYER UN POÊLE A GAZ

Un moyen d'enlever les taches de graisse, c'est de laisser les parties affectées dans la lessive chaude pendant plusieurs heures.

Cette lessive doit être composée de 9 parties de soda caustique, dans 108 parties d'eau.

Vous pouvez aussi laver votre poêle au moyen de ce composé, le laver dans l'eau chaude pure.

La graisse sera dissoute et le poêle prendra son lustre original.



COURRIER --- ARCHE DE NOË

Nouvelles locales de Ste. Décoction de Pavot, P. Q.

(Spécial à la "Revue Populaire")

Il nous fait plaisir d'annoncer que l'ancien bar de Ste. Décoction de Pavot vient d'être vendu à un éleveur de vaches et de poulets.

* * *

Une nouvelle famille vient de s'établir à Ste. Décoction. Ce sont des gens très comme il faut, la preuve en est que sur les cordes, après le premier lavage de la famille on a remarqué 3 chemises et un pyjamas.

* * *

Abraham Ephraïm Solopinsky, le seul fils d'Israël vivant à Ste. Décoction, a été vu la semaine dernière, en train de manger du cochon, derrière sa grange.

* * *

Ildephonse Latulippe, qui a étudié la peinture, à l'école des Beaux-Arts de Montréal, vient d'obtenir le contrat pour peindre le bureau de poste qui n'avait pas été peinturé depuis 1896.

Polycarpe Laframboise qui doit se marier prochainement avec Eugénie Lachique, cherche un homme marié assez fort pour le dissuader de faire une bêtise.

* * *

Alphétus, le mendiant de Ste. Décoction, refuse les aumônes au-dessous de cinq sous. Il prétend qu'il ne peut pas vivre à moins de cela.

* * *

Monsieur le maire Bellavoine a donné un banquet dernièrement avec la boisson qu'il a confisquée à la gare de Ste. Décoction-Jonction.

* * *

Moïse Ladouceur a été frappé, la semaine dernière, par une automobile de la ville. L'automobile n'a pas été endommagée.

* * *

Evaseline Lafélicité vient d'arriver de Montréal où elle est allée se faire photographe.

* * *

Alphonse Otoncasse, notre populaire entrepreneur de pompes funèbres, s'attend de faire une grosse saison l'année prochaine.

Monsieur le maire Bellavoine a été victime des voleurs la semaine dernière. On lui a pris plusieurs objets de valeur, entr'autres : le piano, sa femme et une belle jument de deux ans. Le matin du vol on a trouvé... les pistes des pas des voleurs.

* * *

Oscar Lourson a quitté son travail à l'épicerie du village. Il prétend que son travail lui prend tout son temps.

* * *

Le Palace Hotel a eu deux voyageurs cette semaine. La servante du populaire Hôtel (réc) de Ste. Décoction de Pavot ne savait où donner de la tête.

* * *

L'été s'approchant, le barbier du village de Ste. Décoction, vient d'acheter une autre chaise. Cela lui en fera deux. Décidément les affaires vont bien à Ste. Décoction.

* * *

Le Grand Cinéma de Ste. Décoction a donné une représentation dimanche dernier. Douze vues en cinq rouleaux ont été données en trois quarts d'heures.

* * *

Baptiste Quientoében, qui tient le magasin général à Ste. Décoction, avait placé dans sa vitrine, il y a quatre ans, des feuilles de papier à lettres. Il vient d'augmenter le prix de son papier sous le prétexte que le soleil a donné une teinte jaune khaki au papier et que cette couleur est très à la mode actuellement.

* * *

Le professeur Sapojio, actuellement dans nos murs, vient d'inventer un nouveau tonique pour faire pousser les cheveux. Ce tonique remplace avantageusement le gin et le whisky de l'ancien bon temps.

La semaine dernière il n'y a pas eu de semaine à Ste. Décoction, car M. le curé était en voyage à Montréal.

* * *

Nézime Lapincette a fait mettre une poche intérieure à son vieil habit de l'année dernière.

* * *

Moïse Lépicier a l'intention d'acheter un nouveau poêle pour l'hiver prochain.

* * *

La fanfare de Ste. Décoction (hourra pour elle) s'est fait entendre dans les meilleurs morceaux de son répertoire devant le bureau de poste dimanche après-midi.

P. C.

Rédacteur en chef du
"Petit Ste. Décoction",
Ste. Décoction de Pavot, P. Q.

— o —

LA BALEINE FRANCHE

La baleine franche est de la plus grande espèce qui existe dans les océans.

Sa bouche est d'une telle largeur que douze hommes peuvent s'y tenir debout facilement, par contre sa gorge n'a seulement que neuf pouces de diamètre.

Une autre particularité frappante au sujet de ce même poisson est que sa nourriture principale consiste dans l'absorption de petits crustacés pas plus long que trois quarts d'un pouce.

— o —

CONSEIL

Moyen de reconnaître si les étoffes de soie sont de bonne qualité:—Pliez et appuyez sur le pli. Si le pli s'efface ensuite, c'est que la soie est de bonne qualité.

LA MORT PAR LA DROGUE

Les Etats-Unis perdent chaque année \$150,000,000 par la perte de travail des adeptes de la drogue. — Chaque année il se dépense \$61,000,000 pour l'achat des drogués.

misère et les souffrances des individus qui usent de la drogue. Tout homme, même le plus faible, fuirait la drogue s'il savait tous les malheurs qu'elle peut lui apporter.

Aux Etats-Unis les adeptes de la drogue dépensent chaque année la somme fabuleuse de soixante et un millions pour satisfaire leur besoin sans cesse renouvelé, ceci en dehors des drogues nécessaires aux hôpitaux, aux médecins et aux dentistes. On a trouvé dans la république américaine entre un et deux millions d'adeptes des drogues narcotiques.

Si nous prenons comme base le chiffre de un million, nous trouvons que 250,000 individus ou 25 pour cent ne travaillent pas ou s'occupent des situations secondaires qui ne leur rapportent presque rien.

Un comité spécial institué par le gouvernement américain, en mars 1918, pour étudier le trafic des drogues prétend, dans son rapport au gouvernement, que le pays perd annuellement en gages la somme de 150,000,000 dû au fait que 25 pour cent des drogués ne travaillent pas.

Ce rapport ne comporte pas, bien entendu les mille et une dépenses encourues par l'état, du fait des drogués: par exemple, les pertes par les vols, les dépenses des tribunaux et les frais

d'entretien dans les hôpitaux ou les prisons des drogués.

Voici le prix payé pour avoir le privilège d'endurer des tourments que Dante n'avait pas prévu dans son Enfer.

Une fois que la drogue tient son homme, cet homme devient la chose de la drogue qui le tue. Il ne peut se défaire de ce vice sans le secours d'autrui. Et si l'on savait comme il est facile de devenir cocaïnomanie ou morphinomanie?

Se droguer tous les jours pendant dix jours est quelquefois suffisant; dans d'autres cas cela demandera trente jours. Après, la drogue est devenue indispensable à l'adepte, pour lui enlever les douleurs physiques qui le possèdent ou qu'il ressent. Dès que l'effet d'une drogue a fini de se faire sentir, il lui en faut une autre, puis une autre encore.

L'usage de la drogue est un vice secret qui atteint toutes les classes de la société moderne depuis le millionnaire jusqu'au plus humble ouvrier. Tous les adeptes ne sont pas des criminels, mais 95 pour cent seraient capables de tuer pour se procurer la drogue indispensable qui calmera leurs tourments. Quelques drogues comme la cocaïne et l'héroïne poussent leurs victimes aux tendances criminelles.

Le docteur M. Lichtenstein de la

prison des Tombs, de New-York, a fait des observations sur plus de 12,000 patients, tous adeptes de la drogue. Il a fait des études approfondies sur les effets physiques des drogues sur les individus. Il a remarqué que le premier signe des drogués est un manque de souci complet; le malade ne s'habille plus et ne s'occupe plus de sa toilette. Il perd tout besoin de propreté.



La drogue renflée.

Toute personne dans son état normal fera tout en son possible pour que ses difformités ne paraissent pas, pour que son visage ne devienne pas un objet d'horreur pour ceux qui l'entourent. Mais l'adepte de la drogue continuera à renifler sa cocaïne et son héroïne quoiqu'il sache parfaitement que son nez finira par devenir hideux et un sujet de répulsion pour les autres.

Les premiers jours que l'on renifle la cocaïne ou l'héroïne on ressent une sensation de froid dans le nez. Plus tard cette sensation de froid monte jusqu'au cerveau et procure des maux

de tête. Le nez devient embarrassé. La drogue produit un premier effet sur les tissus sanguins du nez. Ils se rétrécissent. Dès que cette sensation s'éloigne les tissus sanguins irrités se dilatent et le nez se gonfle. Alors le malade ne peut plus respirer par le nez. La victime, pour combattre ce mal, retourne de nouveau à la drogue qui lui procure un soulagement momentané pour le laisser ensuite plus mal et plus malheureux.

Celui qui aspire par le nez de la cocaïne peut s'attendre à une perforation du nez en moins d'un an. Celui qui, à la cocaïne joint l'héroïne, aura le nez rongé en moins de temps encore. L'action de l'héroïne seule, est plus lente que celui de la cocaïne, mais le résultat est le même.

Les trois quarts des adeptes de la drogue qui furent amenés devant le docteur Lichtenstein souffraient de bronchites et plusieurs de tuberculose.

L'abus des drogues rend la respiration difficile. Si les poumons ne reçoivent pas la quantité d'air suffisante, ils faiblissent et des lésions apparaissent sur leurs parois. Souvent l'usage de drogues affecte à tel point le système respiratoire que les poumons malades ne respirent plus que le quart de l'air qu'ils devraient respirer. Les tissus du poumon ainsi affecté sont une proie facile pour les microbes de la tuberculose.

L'adepte de la drogue finit par devenir insouciant. Il n'y a guère plus que sa drogue qui l'occupe. Il passera des journées entières sans manger. En agissant ainsi, il diminue sa vitalité et sa force de résistance, il devient alors une proie facile à la tuberculose.

La cocaïne stimule le corps et l'esprit. L'adepte de la cocaïne lorsqu'il subit l'influence de la drogue se sent

capable des actions les plus héroïques. Il oublie tous ses tracas et rien ne le préoccupe. Il ne peut dormir. On a vu des cocaïnomanes passer 72 heures sans sommeil. Après ce temps l'homme est complètement exalté, physiquement et moralement. Il cherche le repos qu'il ne trouvera que dans une autre dose de cocaïne. Lorsqu'il sent le besoin de prendre sa cocaïne il a la sensation d'insectes se promenant tout le long de son pauvre corps.

L'adepte des drogues narcotiques, principalement s'il prend de la morphine, de l'héroïne, de la cocaïne ou s'il chique du y'en shi, maigrit très rapidement; ceci est dû au fait qu'il ne mange presque plus et qu'il n'ingurgite pas la quantité nécessaire d'aliments.

Comme l'opium et ses dérivatifs, ces drogues ont une tendance à faire décroître les sécrétions et à arrêter les fonctions du corps.

Le coeur est sévèrement affecté par ces drogues. Elles finissent toujours par causer la paralysie des muscles du coeur.

La plupart des individus qui se droguent ont des hallucinations. Ils se sentent persécutés et de ce fait deviennent persécuteurs à leur tour. Plusieurs drogués ont commis des crimes sur des personnes tout à fait innocentes.

Les drogués qui se servent de l'aiguille hypodermique ont des taches sur le corps. Quelquefois la peau apparaît comme couverte d'éruptions; quelquefois des abcès se forment. Ceux qui se servent de l'aiguille d'un autre attrapent les maladies de leurs confrères. Quelquefois dans leur hâte fébrile de se donner une piqûre, ils passeront l'aiguille à travers leur linge risquant ainsi de se contaminer à tout jamais.

Si un adepte de la drogue ne peut se procurer immédiatement la drogue dont il a absolument besoin, il endure le martyre; ses yeux cherchent partout, ses narines se dilatent, il ne peut s'empêcher de renifler; il se déchirera même la peau avec ses ongles. Quelquefois la crise ira plus loin encore, et le malade vomira, il se roulera par terre, écumera.



La piqûre.

L'abus des drogues conduit à la stérilité. Mais si une mère nourrissant son enfant fait usage de la drogue, le bébé deviendra un adepte de la drogue qu'il aura prise dans le lait de la mère. Plusieurs cas analogues ont été étudiés par les médecins.

Les fumeurs d'opium montrent une perversion complète du sens moral. Ils souffrent d'une manière similaire

aux adeptes de la morphine et de l'héroïne, quoique l'action de la morphine soit plus forte que celle de l'opium et que l'action de l'héroïne soit plus forte que celle de la morphine. L'héroïne est plusieurs fois plus puissante que la morphine.

La cocaïne, dérivé des feuilles de coca, diffère dans ses effets de l'opium en ce sens qu'elle n'apporte pas le sommeil, mais au contraire cause l'insomnie.



Un grain de morphine.

La vente de la drogue a pris des proportions considérables depuis quelques années. Dans les grandes villes surtout ce mal fait des ravages considérables.

Le rapport du "Special Committee of Investigation" aux Etats-Unis, entre autres choses, dit:

"Plus la prohibition sera rigoureuse, plus les adeptes de la drogue seront nombreux. Ceux qui autrefois prenaient l'alcool prennent maintenant comme substitut la cocaïne et la morphine.

"Notre enquête dans les Etats qui ont la prohibition depuis longtemps prouve que la vente des drogues dans

ces états a été beaucoup plus forte que dans tous les autres Etats n'ayant pas la prohibition.

"A savoir si la situation ne deviendra pas générale lorsque tout le pays aura adopté la prohibition est une question à laquelle nous ne pouvons répondre pour le présent."

Les Etats-Unis consomment annuellement 470,000 livres d'opium.

L'opium fait des ravages considérables à Montréal et dans la plupart des grandes villes canadiennes. Ce vice de la drogue a pris des proportions tellement considérables que nous ne pouvons plus fermer les yeux.

Il est temps d'étudier la situation et de la regarder bien en face.

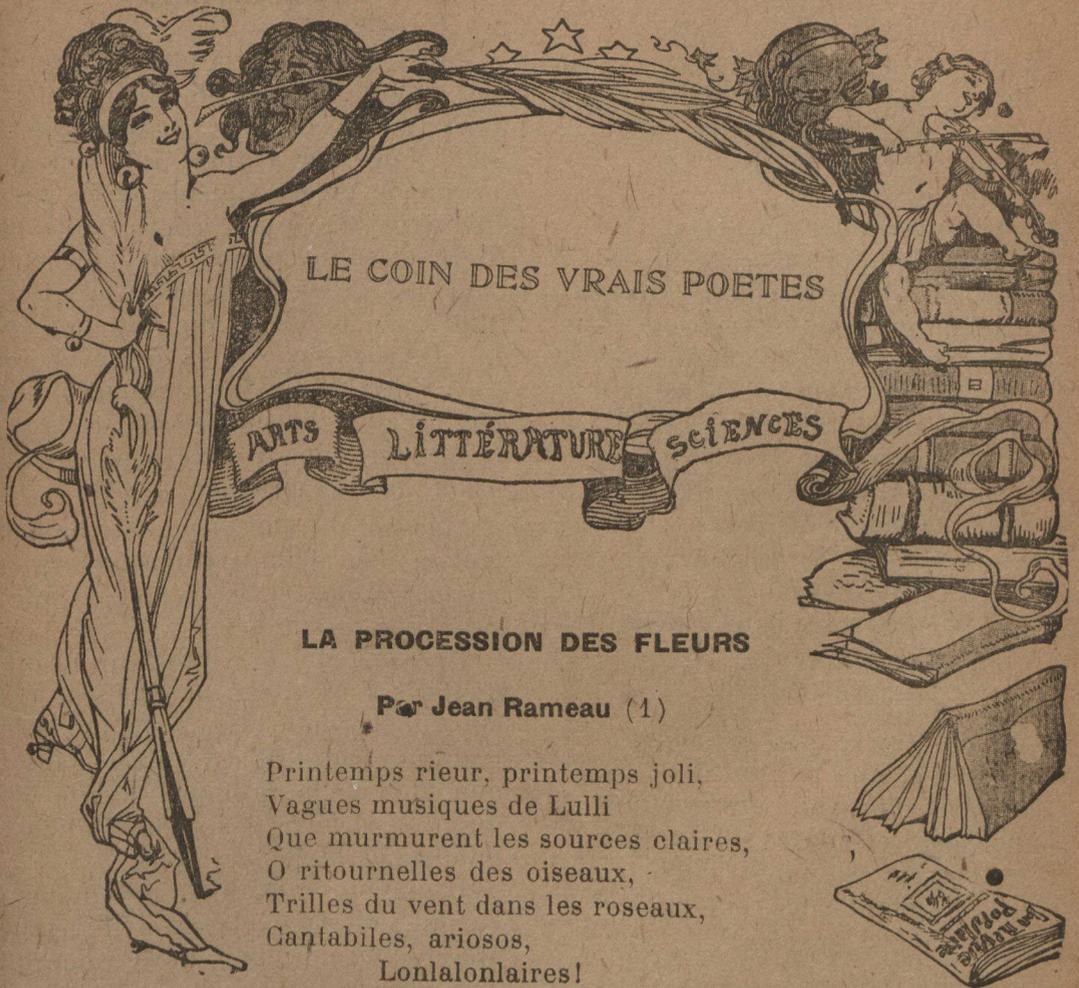
POUR GRIMPER AUX ARBRES

Tout enfant peut se faire lui-même cette paire de grappins qui lui permettra de grimper aux arbres du jardin ou du parc.

Procurez-vous deux tiges de fer de 17 pouces de long et 1½ pouce de large. Prenez 8 pouces de long et recourbez la pièce à angle droit afin de faire un repos pour le pied de 4 pouces de large, recourbez encore la petite extrémité. Tournez sur lui-même le petit bout après y avoir inséré un anneau de ouivre.

Pour les éperons proprement dits, prenez deux petites tiges de fer que vous aurez époinçonnées au préalable et que vous adapterez dans la tige la plus longue et que vous ferez tenir à l'aide de deux petits rivets.

A chaque extrémité, placez des tiges de cuir qui devront s'enrouler autour de la jambe. Tout forgeron pourra vous vendre le matériel requis pour faire ce grappin. Le tout ne vous coûtera pas 60 sous.



LA PROCESSION DES FLEURS

Par Jean Rameau (1)

Printemps rieur, printemps joli,
Vagues musiques de Lulli
Que murmurent les sources claires,
O ritournelles des oiseaux,
Trilles du vent dans les roseaux,
Cantabiles, ariosos,
Lonlalonlaires!

O'est le printemps! c'est fête aux
L'azur semble un baiser joyeux [cieux,
Du soleil tendre à la terre ivre.
O'est le printemps, c'est la clarté!
Et Flore, et Faune, Humanité,
Titubent dans la volupté
Sainte de vivre!

Et, comme mille pétards verts,
Elles éclatent à travers
Les ramures émerveillées,
Les petites feuilles d'un jour,
Tendres, informes, sans contour
En de vagues sueurs d'amour
Encor mouillées!

Les plantes aux suçoirs gonflés
Pompent, sous les gazons velus.
L'âme des feuilles abolies,
En font leur sève, en font leur sang.
Et, sous le ciel resplendissant.
Ces feuilles vont renaître cent
Fois plus jolie.

Avec des bras plus amoureux,
Le lierre étroit les murs poudreux
Le long des vieilles avenues;
Tout s'étire, s'allonge, croît,
Le peuplier s'en va plus droit,
Et le dernier brin d'herbe croît
Crevre les nues!

Et, comme le soleil lui rit,
Soudain un arbre ému fleurit
Et de pompons coquets s'attife,
Et les autres, se stimulant,
Vite, s'habillent tout de blanc
Comme des grands prêtres allant
 Voir un pontife.

Pêchers, pommiers, acacias,
En fredonnant des glorias,
Font pleuvoir leurs pétales vierges;
Près d'un marronnier reposoir,
Un tournesol tient l'ostensoir,
Et des lis flambent dans le soir
 Comme des cierges!

Et, voici venir, dans les prés,
Les fiers coquelicots parés
De leur pourpre cardinalice;
Voici les jacinthes mouvant
Leurs cloches roses dans le vent,
Et les tulipes élevant
 Le Saint calice!

Voici des croix, voici des dais,
Voici des ajoncs portant des
Bannières d'or, voici des psaumes
Lancés par les merles siffleurs;
C'est la procession des fleurs,
C'est le triomphe des couleurs
 Et des arômes!

Gloire au soleil! Gloire au soleil!
Et lui, le monarque vermeil,
Père des hommes et des choses,
Levant son doigt fait de rayons,
Bat la mesure aux oisillons,
Et fait valser les papillons
 Autour des roses!

(1) Jean Rameau (Laurent Lebalgt) naquit à Gras, dans les Landes, le 19 février 1859. Il débuta comme élève pharmacien, à Bordeaux, puis vint à Paris, où après une lutte opiniâtre, il décrocha le prix de poésie du "Figaro". Il publia de nombreux volumes de vers et vit son roman "Moune", couronné par l'Académie française, en 1890. Il a le souffle d'un grand poète, selon que le prouve ce chant au printemps d'une si prenante actualité, en avril, alors que Pâques fait éclore les fleurs, les toilettes et les serments.

RECEVRIONS-NOUS DES SIGNAUX DES MARTIENS ?

Nous avons parlé à plusieurs reprises dans la "Revue Populaire" de la planète Mars et de ses habitants possibles, de leur culture intellectuelle présumée et des signaux qu'ils sembleraient faire à la terre. Or, voilà que Marconi, l'inventeur du télégraphe sans fil, vient d'informer le "Daily Mail", de Londres, du fait que l'on fait des recherches sur l'origine des signaux mystérieux qui auraient été reçus récemment sur ses appareils. Il espère faire une déclaration à ce sujet à une date rapprochée.

Marconi dit que "personne ne peut encore dire définitivement si ces signaux viennent de la surface de la terre ou d'autres mondes.

De son côté, le professeur Branly, de Paris, l'inventeur du cohéreur (récepteur des ondes, grâce auquel la télégraphie sans fil est entrée dans le domaine de la pratique) doute fort que l'on reçoive des ondes radiographiques de la planète Mars.

L'opinion de Branly a été donnée à la suite de la déclaration du signor Marconi disant qu'il avait remarqué des signaux mystérieux, d'une très grande distance, reçus à certains intervalles sur les appareils Marconi.

"Si ces signaux étranges sont causés par des troubles solaires, comment pouvez-vous expliquer le fait qu'ils correspondent aux lettres de l'alphabet Morse?" a dit le professeur Branly.

"S'il y a des messages des planètes, présumant que ces planètes sont habitables, il doit s'en suivre que l'espèce qui les peuple a atteint un degré de civilisation comparable au nôtre, que ces peuples possèdent le don de la parole et que le progrès de leur science

a réussi à construire un appareil en quelque sorte semblable au nôtre. Ce serait une série de coïncidences improbables. Des troubles solaires peuvent causer des secousses à des intervalles plus ou moins longs — et non pas des lettres”.

Enfin, le général Ferris, chef du service de télégraphie sans fils de l'armée, dans une déclaration, dit: “Je puis vous assurer que rien de normal n'a été reçu à la tour Eiffel. Nous avons constamment des troubles sur les courants parisiens, comme on les appelle. Ils sont attribués à des perturbations atmosphériques ou au soleil dont le champ magnétique puissant a une formidable influence sur notre planète.”

Comme on lui demandait s'il serait possible d'envoyer un message à Mars, le général Ferris a répondu: “Bien que la télégraphie sans fil soit fort perfectionnée sur la terre, il serait impossible d'accomplir ce prodige, car les ondes éprouveraient une grande difficulté à franchir les ultra-stratta de l'air qui deviennent conducteurs par l'aimantation de la planète solaire. Certains savants maintiennent que les ondes non seulement ne peuvent traverser pendant le jour, mais sont même retournés à la terre.

“On ne peut nier la priorité à ce sujet des Martiens, si cela existe; mais nous ne pouvons tenter la même chose. En tous cas, pour être sûr d'une telle émission d'une autre planète, tous les postes du globe devraient recevoir des ondes de la même longueur à la même heure.

Vous pouvez être sûr, quand cela nous sera démontré, que nous nous mettrons au travail pour élucider une question si absorbante.”

UN FAMEUX TRUC DE CONTRE-BANDIERS

Toute une mise en scène de funérailles pour introduire de l'alcool dans une localité, malgré la prohibition

Nos voisins, les Américains, qui prétendent pouvoir monopoliser tout ce qui est monopolisable, n'ont pas oublié, depuis presque toujours, d'annoncer au monde entier, que leur sol était le sol par excellence de toutes les libertés. Et, afin de mieux faire comprendre à tous la profonde vérité de cette déclaration de principe, ils ont, dans le port de New-York, une gigantesque statue de la Liberté éclairant le monde, cadeau de la République Française à sa prospère soeur d'Amérique.

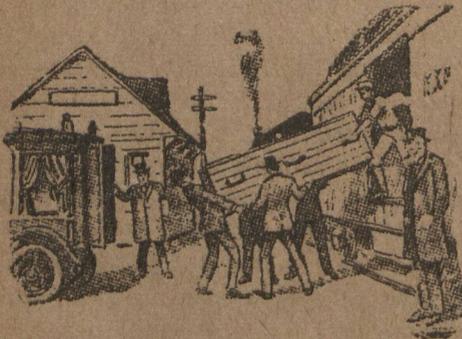
C'est sans doute en application de ce principe de liberté, que les citoyens de la République voisine, devenus, dé par la loi, ultra secs, n'ont plus le droit de garder en leur domicile, un seul verre d'alcool, même si ce verre devait les préserver de la grippe meurtrière. Afin de punir une minorité d'ivrognes, le législateur américain a décidé, dans sa logique, que le contribuable de l'oncle Sam n'était plus libre de faire usage d'une chose bonne en elle-même, mais dont l'abus seul était pernicieux. Mais, il devait arriver ce qui arrive toujours en l'occurrence, lorsqu'il s'agit du fruit défendu, à savoir qu'on inventerait toutes sortes de moyens pour se procurer de l'alcool, à la barbe même des douaniers et des fonctionnaires de l'état. Tant il est vrai que la contrebande ne fleurit jamais aussi bien que dans les pays où les lois sont le plus restrictives et le plus contraires à la liberté individuelle.

Bien des trucs de contrebande ont été éventés jusqu'ici par les agents de la prohibition totale américaine, mais ces derniers ne sont pas encore rendus au fond du sac des contrebandiers, malgré leur zèle, et il sera toujours possible à ceux qui veulent absolument boire, de se procurer de l'alcool clandestin.

Parmi les plus récentes manières de pratiquer la contrebande de l'alcool, celle que nous illustrons ci-contre démontre une rare fertilité d'invention chez les contrebandiers.

La scène se passe dans une petite ville du Massachusetts.

Plusieurs hommes, tout de noir vêtus, l'air triste, visiblement émus, se présentent à la gare avant l'arrivée d'un train. Ils attendent quelques minutes, et le train s'avance et stoppe.



Sur le quai de la gare, un corbillard entouré de crêpe est amené près du wagon aux bagages. Le chef du groupe s'avance et réclame de l'employé préposé aux colis, le cercueil de M. X... venant de la ville de Z... Il produit sa réclamation écrite, le talon de la consignation du cercueil ainsi que tous les certificats nécessaires.

Les douaniers et officiers du gouvernement chargés de faire observer, dans toute sa rigueur, la loi de prohibition, sont témoins passifs de la scè-

ne, mais ils n'ont qu'à s'incliner devant l'air grave du groupe en deuil, devant la mort.

Ils n'ont pas mission d'ouvrir les cercueils, les cadavres n'étant pas ordinairement, marchandise de contrebande.

L'entrepreneur de pompes funèbres et ses aides, assistés du contrôleur des bagages, sur le train, s'emparent de la lourde caisse contenant le cadavre, la chargent sur leurs épaules et vont la déposer dans le corbillard.

Ça pèse. Il est évident que le défunt devait être un homme de poids!

Une fois le cercueil placé dans la voiture funèbre, on installe dessus les couronnes et tributs floraux envoyés par la famille, et le funèbre cortège se met en marche, escorté des porteurs et de la famille. On remarque même qu'un monsieur à la mine élégante, bien que sombre, porte souvent son mouchoir à ses yeux, lorsque de nouveaux venus viennent lui serrer la main. Ce doit être un des fils ou un très proche parent du défunt.

Et le cortège défile ainsi, lentement à travers les rues de la ville, jusqu'au cimetière où, une fosse a été creusée, sur le terrain de la famille. A vrai dire, cette fosse n'est pas aussi profonde que les autres, mais comment s'inquiéterait-on d'un détail aussi insignifiant, en face de l'émotion poignante qui s'empare de tous les assistants?

Il est évident que le citoyen disparu que l'on enterre ainsi, jouissait d'une grande estime, tant est grave et attristée l'attitude de tous ses amis. A peine même, la dernière pelletée de terre est-elle jetée sur la fosse, que le fils du défunt, comprimant mal ses sanglots, s'empresse d'orner le tumulus formé par la terre non battue, de

toutes les fleurs envoyées à la famille en deuil, par les parents et les amis.

Puis les parents se retirent lentement, comme à regret de laisser tout seul, là-bas, au champ des morts, celui qui fut leur protecteur et leur compagnon des bonnes et mauvaises fortunes.

Mais, la nuit suivante, des ombres silencieuses envahissent le cimetière. Elles marchent presque en rampant, et arrivées à la tombe fraîchement creusée du matin. L'une d'elles, armée d'une bêche, enlève la terre, après avoir écarté les fleurs. Ces vampires nocturnes ouvrent le cercueil toujours en silence, y plongent les



bras, et retirent... des barriques, des autres et des bouteilles contenant des liqueurs prohibées qu'on vendra en secret, au poids de l'or. On remplit la fosse de terre et l'on emporte le tout, vers une destination inconnue, dans le camion automobile le plus silencieux qu'on a pu trouver.

On nous informe que ce truc a réussi à plusieurs reprises, mais les douaniers ont fini par ouvrir l'oeil, à force de voir trop souvent le même cérémonial et les mêmes figures en deuil, à la gare et au cimetière. Un beau jour ils se sont avisés de faire ouvrir le cercueil, à la gare même, et ils ont découvert le pot au rose.

Les contrebandiers en seront quittes pour changer de truc et de mise en scène, mais on peut être certain qu'ils trouveront bien d'autres moyens de se procurer l'alcool qu'on tente en vain de faire disparaître, chez nos voisins.

— 0 —

LE TRUC DES BRISEURS DE MENOTTES DEVOILE

Nombreux sont ceux de nos lecteurs qui ont été témoins dans le passé, des exploits du fameux Robert Houdin, et tout récemment du non moins fameux Oudini, lequel est en train de se tailler une petite fortune, dans le cinéma. Le dernier a le mérite d'avoir saisi les principaux trucs du premier, tandis que Houdin a droit à la "gloire" de les avoir trouvés lui-même.

Tous deux n'en sont pas moins les rois de la mystification. On leur met les menottes et les fers les plus solides et les mieux cadencés aux mains et aux pieds, et quelques secondes après, sans s'être cachés, sans être disparus de sous vos yeux, ils vous apparaissent les quatre membres libres et vous tendent, en souriant leurs chaînes. Il y a plus, ainsi ligotés, ils se laissent enfermer dans un coffre-fort, et ils en sortirent aussi libres qu'avant. Pourtant vous avez examiné le plancher, afin de voir s'il ne contenait pas de trappe; vous avez étudié le coffre-fort et sa serrure à combinaison et vous vous êtes assurés que les cadenas aussi bien que la combinaison du coffre-fort étaient bien absolument fermés. Et pour être plus certains qu'il n'y aurait pas de supercherie, vous avez mis la clef dans votre poche, dans le cas des menottes, et

vous n'avez pas perdu de vue le moindre geste du fameux prestidigitateur.

Alors, vous êtes bien en droit de vous demander si réellement, il n'entre pas un peu de sorcellerie dans tout ceci.

D'autre part, pour peu que vous ne soyez pas superstitieux, ni naïf, vous vous demandez au moins si Houdin, Oudini et leurs imitateurs ne sont pas des êtres privilégiés aux os petits et élastiques, capables de se passer mains et pieds à travers tous les anneaux en se les rappetissant.

D'autre part, vous avez constaté de vos yeux que les anneaux ou les chaînes adhéraient presque à la peau et aux os, ne laissant aucun jeu possible pour les jointures les plus souples et les mieux exercées. Enfin, le prestidigitateur, lorsqu'il vous montre ces liens métalliques, ne vous les montre pas encore fermés à clef, mais bien ouverts, l'un après l'autre, alors que vous aviez la clef dans votre poche. Du reste, il n'aurait pas pu retirer ses membres emprisonnés sans les meurtrir, ou sans couper les menottes ou les anneaux de fer. Et dans le cas du coffre-fort il n'y a aucune double trappe ni effraction.

Enfin, chacun sait que les menottes sont faites de telle sorte qu'il est impossible qu'elles passent pardessus le poignet ou la cheville qu'elles emprisonnent.

Alors, que penser ? Comment s'y prend ce prestidigitateur ?

Au fond, s'il voulait être bien sincère, il vous dirait que n'importe qui d'entre vous, lecteurs, homme, femme ou enfant, pourrait en faire autant que lui, le temps de le dire, tellement le truc est enfantin, et ne demande que peu de pratique. Et s'il se défaisait de ses liens tout près de vous et

non derrière un écran ou à une distance respectable, dix, vingt, trente ou quarante spectateurs comprendraient tout de suite le truc que nous allons tâcher de vous expliquer, cette fois.



Le prestidigitateur vient de prendre la double clef caché sous son talon.

Disons tout de suite que ce truc est impossible à réaliser sans la complicité d'un gardien ou d'un tourne-clef, ou

enfin d'un aide quelconque, pour ce qui a rapport aux évasions des cellules. Car, il faut bien remarquer qu'au cours de toutes les exhibitions de ce genre, on amuse le public invité et les "reporters", tandis que l'homme enchaîné et enfermé commence par se défaire de ses menottes et de ses chaînes, et aussi tandis qu'un geolier que le public n'a pas vu auparavant, s'en va tranquillement ouvrir la cellule. Et lorsqu'on parvient à amuser suffisamment longtemps les invités à la démonstration, il arrive parfois qu'on retrouve le prestidigitateur enfermé et enchaîné avec d'autres menottes et d'autres fers, dans une autre cellule, alors que les premiers liens gisent à vide dans la première cellule. Ceci n'a d'autre but que de corser le spectacle et d'embrouiller les naïfs. Mais vraiment, c'est par trop enfantin. Passons au truc qui s'accomplit fort souvent sous nos yeux et qui nous paraît si mystérieux et si incompréhensible.

Le prestidigitateur commence par vous déclarer qu'il n'existe pas de double clef, et s'il voit que cette déclaration ne semble pas produire son effet, il va parfois jusqu'à offrir de se laisser lier avec des menottes et des fers fournis par le public même.

C'est qu'il sait que la plupart des menottes s'ouvrent facilement avec une clef perfectionnée, dont il a un exemplaire caché quelque part sur lui, une clef capable d'ouvrir toutes les combinaisons de menottes qui, du reste, ne sont pas très nombreuses.

Si quelqu'un insiste pour qu'il soit fouillé, il ne s'y objecte pas, car il sait bien que personne ne s'avisera d'aller examiner le talon de sa chaussure. C'est dans le talon même qu'une ouverture a été pratiquée pour y loger

la clef qui lui servira à ouvrir ses chaînes.

Aussi, voyez de quelle manière il se tient les deux mains liées. Etudiez les diverses positions de son corps et vous constaterez qu'il finit toujours par atteindre le talon de chaussure recéleur de la clef. Mais, s'il croit qu'on pourrait exiger de lui qu'il enlève tous ses vêtements, il n'est pas plus embarrassé pour cela. Il a une autre clef semblable à celle qui est dans son ta-



Le célèbre Houdin a maintenant sa clef, et face au public, c'est un jeu pour lui de se délivrer.

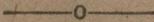
lon de chaussure, au-dessous des ortels et maintenue là par des bandes superposées de taffetas gommé collées ensemble et adhérant à la peau.

Chacun sait qu'il est facile de se

procurer de ce taffetas couleur de chair, et alors il ne vient à l'idée de personne d'aller regarder sous la plante des pieds nus, voir si le démonstrateur a réussi à cacher une clef.

Tout le reste n'est qu'affaire d'habillement et d'entraînement à s'atteindre le pied, y prendre la clef libératrice et s'en servir à l'insu des spectateurs.

Voilà donc mis à jour un truc qui a semblé faire partie du domaine du merveilleux pour un très grand nombre de profanes. Il étonne toujours, cependant, même les plus sceptiques.



L'APPETIT D'UN MILLIARDAIRE

Les quatre repas de M. Pierpont Morgan

En février 1904, j'eus l'occasion de frôler à plusieurs reprises, dans l'ascenseur du Château Frontenac, à Québec, un homme que je croyais fort ordinaire alors que je ne le connaissais pas, mais que je trouvai plus qu'intéressant quand on m'apprit son nom. Je puis même dire que mon compagnon d'ascenseur était plutôt laid et n'avait rien de bien distingué, dans sa personne. Sa figure s'illuminait d'un nez énorme sillonné d'une infinité de petites veines et de boutons rouges.

Aussi, je sursautai d'étonnement lorsque le gardien de l'ascenseur me dit: "Savez que cet Américain que dit: "Savez-vous que cet Américain que vous rencontrez si souvent ici n'est autre que Pierpont Morgan, le fameux milliardaire, l'empereur des trusts?"

Ça me faisait quelque chose de songer que moi, pauvre journaliste, ayant tout juste en portefeuille, de quoi

payer sa note d'hôtellerie, j'habitais sous le même toit que ce monsieur qui nageait dans l'or et les banknotes. Vous savez, ça ne me donna rien du tout, je ne fus ni plus riche ni plus pauvre pour cela. Or, j'apprends aujourd'hui, qu'au contraire de John. D. Rockefeller, Pierpont Morgan était une terrible fourchette et qu'il mangeait et buvait comme quatre. Il devait peut-être à l'excès de bonne chair la tomate qui lui servait de nez.

Or, voici ce qu'à cette époque, ce que mangeait Pierpont Morgan, en une seule journée. Il y a de quoi faire rêver un "Canayen" solide et bien constitué:

A son petit déjeuner du matin, à neuf heures, le milliardaire américain mangeait, un gros melon sucré ou deux petits (ces melons lui sont envoyés, toute l'année, de la Floride);

Quatre oeufs crus ou à la coque;

Un morceau de jambon ou de lard légèrement grillé;

De la viande froide;

Un léger plat de poisson;

Trois tasses de café noir avec de nombreuses tartines de pain grillé.

A une heure de l'après-midi, lunch sérieux, comme on va le voir.

D'abord, hors-d'oeuvre: tomates rafraîchies dans la glace; céleri en branche, radis, petits oignons;

Rosbif froid avec salade de pommes de terre;

Fromage de Roquefort;

Café.

A ce deuxième repas, M. Pierpont Morgan buvait uniquement du vin du Rhin.

A cinq heures de l'après-midi, légère collation, deux ou trois sandwiches à la langue ou au cervelas, avec deux verres de vin de Hongrie rouge.

Enfin, à huit heures, l'"empereur" — pour ne pas dire gargantua — pre-

nait pour son dîner, son principal repas:

Une douzaine d'huîtres;

Du bouillon;

Un poisson, — généralement truite des lacs des montagnes Rocheuses ou saumon;

Une aile de faison ou de coq de bruyère ou de chapon;

Du rôti de boeuf;

Un gibier rare, par exemple rosbif d'ours ou de cerf;

Un homard;

Dessert: fromages et fruits café.

Le tout arrosé de chablis, sauternes, saint-julien, médoc, vin de Hongrie, xérés et amentillarde.

Ajoutons que M. Morgan fumait, par jour, pour faire sa digestion, de cinq à huit cigares fabriqués spécialement pour lui avec les meilleures tabacs de La Havane, et payés cinq dollars pièce.

Les intimes de M. Pierpont Morgan affirmaient alors qu'ils n'avaient jamais entendu ce dernier se plaindre d'une sensation de vide dans l'estomac. C'est assez probable, en effet.

— o —

NOUVEAU SYSTEME DE SIGNAUX RADIOGRAPHIQUES

Comment un navire en détresse est renseigné automatiquement par les phares

Il est probable que dans un avenir fort rapproché les phares côtiers n'auront plus besoin de lancer continuellement les stridents et lamentables cris de leurs sirènes, en temps de tempête, de brouillard et par les nuits trop sombres, afin de prévenir les navires des dangers de la navigation. Le bureau américain des inventions navales, a fait de récentes recherches

qui ont abouti à la découverte d'un nouvel appareil de signaux maritimes et aériens, par radiographie, et ce système, croit-on, sera de beaucoup plus efficace que tous les systèmes de signaux employés jusqu'ici.

D'abord, il n'y aura plus de crainte que le son de la sirène soit couvert par la grande voix des éléments déchaînés, mais il y a plus. Les navires seront désormais mis au courant, automatiquement, de l'endroit exact où ils se trouvent, et ils apprendront du même coup, qu'à telle distance, dans telle direction, se trouve un phare, des récifs, des bas-fonds ou autres dangers immédiats. Il ne restera plus au capitaine que de stopper immédiatement ou faire machine en arrière. Le même système de radiographie préviendra également un navire de l'approche d'un autre navire, et cela automatiquement, sans qu'il soit besoin de sonner continuellement la cloche d'alarme, de faire manoeuvrer les sirènes ou de lancer des feux de détresse.

Il existe aujourd'hui un système de signaux radiographiques, mais le capitaine d'un navire est d'abord obligé d'envoyer un message et d'attendre la réponse, avant de savoir s'il doit avancer, reculer ou stopper. Et pendant tout ce temps, l'accident appréhendé peut se produire.

Avec le nouveau système à l'étude, il n'aura plus besoin de s'informer, il sera prévenu à temps, automatiquement, et de plus il connaîtra, malgré la tempête et le brouillard, l'exacte position de son navire.

Le nouveau système radiographique perfectionné ne rendra pas service qu'aux navigateurs, mais aussi aux aviateurs qui se sentiront perdus au milieu d'un tourbillon céleste. Grâce à un fil conduisant à un appareil con-



Comment un capitaine peut repérer l'endroit exact où il se trouve à l'aide du nouveau système radiographique de signaux maritimes.

tenu dans leur aéroplane, ils apprendront, en plein milieu de l'espace qu'ils se trouvent à telle distance d'un phare ou d'un endroit d'atterrissage propice.

Le bureau américain des recherches scientifiques navales a décidé de commencer dès ce printemps une série d'expériences du nouveau système, à la baie Chesapeake. On a choisi trois phares pour y installer les transmetteurs. De ces stations navales, des machineries perfectionnées expédieront des signaux par télégraphie sans fil, à un navire portant aussi un récepteur perfectionné. Ces sortes d'instruments perfectionnés sont complètement différents de ceux actuellement en usage, et si l'expérience démontre, selon qu'on s'y attend, que tout le système est un succès, on verra à ce que les nouveaux transmetteurs et receveurs radiographiques soient installés dans tous les phares et sur tous les navires. La confection de ces instruments a été commencé en 1915, mais le travail fut interrompu par la guerre.

Grâce au tube-électron transmetteur perfectionné on pourra envoyer des messages, par étincelles ou vagues modulées ou brisées à haute fréquence sans sacrifier une parcelle de la possibilité d'accès du receveur. Le receveur lui-même pourra automatiquement parcourir l'échelle de ses différents tons et fractions de tons, au cas où les deux instruments ne se trouveraient pas accordés au même diapason: et cela dans l'espace d'une fraction infinitésimale de seconde. C'est en un mot un système perfectionné de compas radiographiques dû aux recherches de M. F. A. Kolster du bureau américain des recherches navales.

Le capitaine du navire en détresse n'a qu'à regarder les mouvements de son compas magnétique, puis à écouter les messages aériens venus des phares environnants. Ces messages sont continuels et fort distinct et il est toujours bon d'en saisir un au vol. Une fois qu'il a compris le message, il regarde de nouveau l'échelle de son compas, et celle-ci lui donne l'angle entre le nord et le sud ainsi qu'une ligne tracée depuis le phare en question et son navire. S'il obtient ainsi un angle de 45 degrés, il répète l'opération avec un autre des phares en communication avec lui, et il obtient un autre angle: disons de 60 degrés. Il trace alors les lignes entre les deux phares et au point d'intersection il trouve la position exacte de son navire, sur la carte. Enfin, s'il se met immédiatement en communication avec un troisième phare il obtient la preuve que la position qu'il vient de trouver est exacte. La vignette que nous reproduisons ci-contre donne une idée suffisante du fonctionnement du nouveau système de signaux radiographiques, dont nous nous contentons de ne donner qu'une explication générale, sans entrer dans les détails techniques.

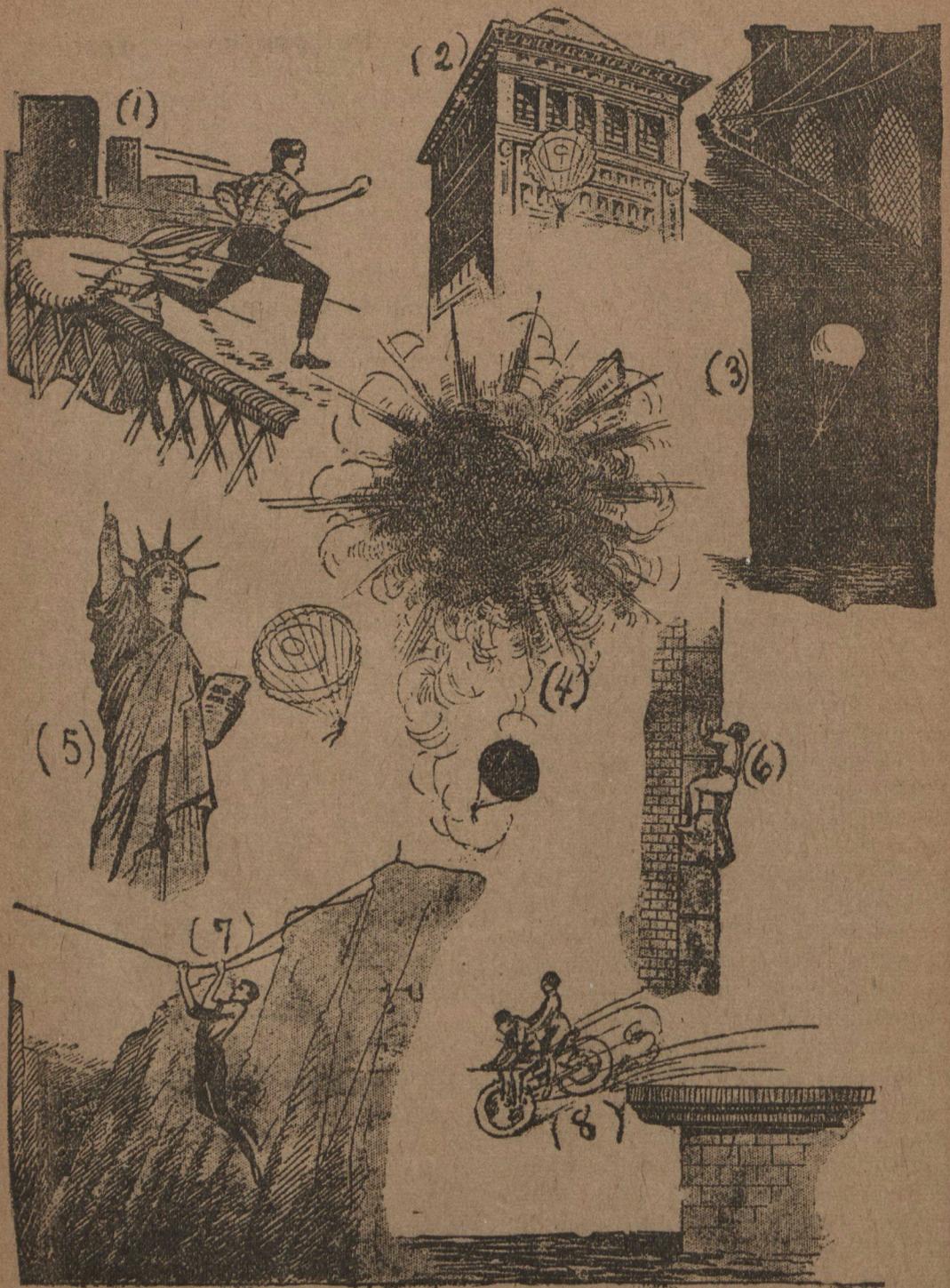
—o—

TACHES GOMMEUSES

—

Sous ce nom sont comprises les taches de sucre, de sirop, de confitures, de café, et des couleurs à la colle. Pour les enlever, on les frotte avec un linge mouillé dans l'eau, puis on dessèche avec un linge sec.

—o—



(1) Rodman Law saute du pont de Williamsburg avec parachute. (2) Il saute d'un 41^e étage. (3) En bas du 9^e pont de Brooklyn. (4) Ascension en ballon, suivi d'explosion et descente en parachute; (5) Descente en parachute de la Statue de la Liberté; (6) Mouche humaine, il escalade les gratte-ciels; (7) Traversée d'un abîme, suspendu par les mains; (8) Avec une compagne, il franchit en motocyclette, une écluse ouverte.

LES DEFIS A LA MORT

Rodman Law qui sauta de la statue de la Liberté, qui a grimpé aux murs de la plupart des grands gratte-ciels de New-York, qui s'est plusieurs fois jeté du pont de Brooklyn, vient de mourir dans son lit.

Monsieur Rodman Law, l'homme sans contredit le plus intrépide et le plus audacieux de ces derniers temps, vient de mourir dans un hôpital de Greenville dans la Caroline du Nord, d'une tuberculose pulmonaire.

Parmi les nombreux exploits qui l'ont rendu célèbre, citons : Le saut périlleux qu'il fit de la statue de la Liberté; il a sauté d'une douzaine d'aéroplanes, quelquefois à des hauteurs dépassant un mille; il a conduit des motocyclettes lancées à des vitesses vertigineuses sur des ponts ouverts; il a descendu du sommet de l'édifice Flatiron à New-York jusqu'à la rue à l'aide de ses mains en se maintenant aux pierres de l'édifice; il fut envoyé dans les airs enfermé dans une fusée; il a sauté plusieurs fois du pont de Brooklyn; il est monté en ballon et a fait exploser le ballon au-dessus de sa tête.

Des milliers de fois cet homme a exposé sa vie à la recherche d'une mort sensationnelle sans y jamais réussir.

Il est mort dans son lit comme vous et moi.

UNE PERLE DE \$30,000

La plus belle perle qui ait jamais été pêchée dans la mer qui entoure les Iles Soulou, a été vendue à Singapour pour soixante mille pesas, soit environ \$30,000. Ses dimensions sont celles d'une petite bille et sa couleur est parfaite. Cette perle précieuse fut trouvée par un pauvre pêcheur et saisie par le sultan de Soulou, mais le gouverneur américain Steever prit le parti du pêcheur et le sultan fut obligé de restituer.

En vertu de l'ancienne loi qui était en vigueur quand les Américains s'établirent à Jolo toutes les perles d'une dimension extraordinaire devaient être remises au sultan qui, en retour, faisait un "cadeau" à qui l'avait pêchée. Ce dernier pouvait bien vendre secrètement sa trouvaille à un commerçant, mais il risquait sa vie en essayant de le faire, car si le commerçant ne s'accordait pas avec lui sur le prix, il pouvait le dénoncer au sultan qui avait le droit de le faire exécuter.

Les Américains ont annulé cette loi, ce que n'ignorait pas le pauvre pêcheur qui, quand sa perle fut saisie par le sultan, se rendit en toute hâte à Jolo pour se plaindre au gouverneur américain. Il y eut un procès et le sultan fut forcé de rendre la perle.

Celle-ci est, croit-on, la plus grosse qui ait été trouvée dans la mer de Soulou. Il y a quelques années une autre, pêchée au sud de Jolo, fut vendue à Batavia pour \$18,000 à un Européen.

Récemment, à une exposition, à Jolo, on pouvait voir une magnifique perle noire évaluée à \$7,000.

IMPRESSIONS VECUES DE DINERS-CAUSERIES



Il fut un temps, surtout pendant la guerre, où les diners-causerie étaient une véritable rage.

Sous couleur de patriotisme, on nous en imposait de toutes sortes. diners sévères, pour hommes chauves, où l'on ne buvait que de l'eau claire en mangeant froid, tandis qu'un compilateur, venu de loin, entassait les chiffres et les équations, afin de prouver à son auditoire qu'il fallait exactement 21,977 obus pour occire un défenseur de la patrie, en devoir sur le front; diners de clubs ou de coteries, où les convives se permettaient parfois de rougir leur eau, tout en se montrant de plus en plus disposés à applaudir l'hôte d'honneur, en frappant sur leurs verres, avec leur couteau; diners mixtes, pour hommes et femmes, toilette de rue de rigueur, ou grand diner, sous les lustres, parmi les fleurs, les toilettes basses et les pierreries. Prétextes à flirts!

On payait cher, on mangeait peu ou mal et les digestions étaient fort peu laborieuses. Mais, il y avait toujours un conférencier, parfois deux, et il fallait de plus subir le discours du

président et ceux de quelques autres invités "à soigner".

Puis, la paix est venue, si longtemps après l'armistice, et l'on semble enfin nous avoir "fiché la paix" avec tous ces "lunchs" et gueuletons, sous le fallacieux prétexte de couvoyer une "célébrité" de l'heure.

Oh! il y a bien encore quelques-uns de ces repas (?) conférence, dans certains milieux, mais le nombre en est tellement diminué que l'on se sent infiniment soulagé, comme au sortir d'un cauchemar hideux.





Vous trouvez ça drôle, vous, un dîner causerie?

Moi, pas!

Supposons un moment que vous êtes le conférencier, l'invité d'honneur, le savant décoré, la bête curieuse, vous aimeriez-ça l'obligation de "jaser" sur un thème donné, tandis que vos auditeurs s'occupent à s'empiffrer, à boire, à se curer les dents, à digérer ou... à dormir?

Vous aimeriez ça?

Je ne sais pas quel fut l'inventeur des lunchs-causerie, mais c'est à coup sûr un dyspeptique qui a voulu se venger sur les autres des malaises continuels qu'il endurait.

Dans un repas ordinaire, on attend l'heure des santés pour les discours, mais comment voulez-vous prononcer une santé avec de l'eau claire en guise de vin?

Le meilleur orateur ne saurait jamais trouver l'atmosphère sympathique qu'il s'attendait d'avoir, faute de "combustible", pour le chauffer.

Maudite prohibition!

Je demande pardon aux dames de la licence de mon langage, mais lorsqu'on nous coupe l'inspiration, il faut bien trouver des substituts.

D'autre part, si vous n'êtes que convives, êtes-vous mieux partagés?

Invariablement, vous trouvez que le phénomène invité est bien pressé de parler, d'étaler sa science; qu'il ne vous a pas donné le temps d'avaler votre potage ou de mordre dans voire sandwich". Votre estomac crie famine et voilà que la bienséance vous force à écouter un monsieur qui donnerait gros pour ne pas être obligé d'ouvrir la bouche, autrement que pour se caier quelque chose sous la dent. Tout ça, c'est folâtre à faire pleurer!

Or, il existe un moyen authentique de faire contre fortune bon coeur, et je vous le "transvase" en cinq sec, dussé-je me faire horripiler par tous mes, s'amuse avec la salière, tandis

C'est d'étudier les physionomies qui se trouvent autour de vous.

Avez-vous jamais tâté de ce divertissement?





Tâtez-en et vous m'en direz des nouvelles.

Il y a d'abord l'inévitable table d'honneur, où l'invité; le "phénomène", flanqué de deux chroniqueuses dont le "talent" remplace les charmes, s'amuse avec la salière, tandis que le président de la fête lui bourre le crâne de monceaux de fadaïses, tout en poussant son "ours", la Société philanthropico-financière dont il est le principal directeur. Le conférencier du jour, pendant ce temps, songe avec désespoir, à ce qu'il pourra bien dire pour intéresser tous ces badauds dont il se sent le point de mire.

Un peu plus loin, cette petite femme en rose, c'est l'épouse de l'invité d'honneur, qui fait des efforts surhumains pour ne pas commettre un meurtre, lorsque la soixante-quatorzième personne lui demande pour la soixante-quatorzième fois comment on se trouve lorsqu'on a le "bonheur" d'être la femme d'un homme de génie.

A une table adjacente, j'écoute ce fragment de dialogue:

—Ma chère, vous ne me dites pas? C'est ça le conférencier?

Quel désappointement! Il a l'air si commun!

Car ces dames ont eu le malheur de voir en face Son Altesse le prince de Galles, alors qu'il avait oublié de leur décocher son sourire si "dévastateur!" Pensez donc! Allez donc trouver quelqu'un de distingué après semblable aventure!

Quant à la plantureuse madame Flacon-Bouché, l'épouse du riche fabricant de cornichons en conserves, ne s'est-elle pas empressée de gazouiller à l'oreille du phénomène? (L'Académie vient de décider qu'on doit désormais dire "un conserveur.")

—Oh! cher maître, que ça doit être agréable de pouvoir écrire et parler! Comment faites-vous pour penser à toutes les choses que vous écrivez et que vous nous répétez si bien? Dieu, que cela doit être difficile de toujours se montrer si original!!!





Et, le petit avocat d'avenir, protégé du premier ministre, s'occupant de sciences abstraites et de littérature avancée, ex-collaborateur de "Nigog", qui parle pendant une heure, sur l'influence des symphonies chromatiques alternées sur le cerveau humain.

Et, l'invité d'un invité, qui, les bras croisés sur la poitrine, prépare ses plus scintillants épigrammes, au cas où l'on s'aviserait de lui demander son opinion sur les fluctuations de la farine et du prix du pain.

Et M. et madame Dupoignon, qui, d'avance, détestent tous les genres de célébrités et se sont composés une attitude spéciale, immuable et frigidifique. Cette attitude date du jour où une célébrité de l'époque oubliée de



se rendre à l'invitation de madame Dupoignon, d'orner son salon de ses saillies et de ses aperçus nouveaux. Quand on leur demande s'ils désirent être présentés à l'invité d'honneur, ils répondent invariablement: Non, merci!

Enfin, après la conférence et tous les discours, quel consolant spectacle que de voir les deux jeunes débutantes de la banlieue, déambuler sous l'égide maternelle, non vers le conférencier d'honneur, mais vers le jeune Roméo Dumilliard, dont le papa vaut bien sept ou huit cents mille dollars ou trois ou quatre millions, à ce que l'on dit.

Non, voyez-vous, les dîners où l'on pontifie, — pardon, — où il y a un conférencier d'honneur et tout le tremblement, ça n'est vraiment intéressant qu'à condition d'avoir des yeux pour regarder autour de soi et faire de l'observation sur le vif.

A part cela c'est la "vraie barbe!"

Gustave Comte.

UN CHEVAL DE 60 ANS

Les amateurs de chevaux se souviennent-ils d'un cheval qui aurait travaillé jusqu'à l'âge de 51 ans?

Nous ne voulons pas parler du fameux cheval ailé, Pégasse, dont parle quelque part Boileau, encore moins du fameux cheval, qui joua un si grand rôle dans la prise de Troie, et dont l'histoire est relatée par Virgile dans son *Enéide*, mais simplement du fameux Dubby, d'Alton, Etats-Unis.

Jusqu'à l'âge de trente ans, cet animal faisait partie d'une écurie de louage, mais étant devenu trop vieux pour faire du service actif, il fut ven-

du à un charretier qui le conserva pendant 14 ans.

Il fut alors acheté par son premier propriétaire qui décida de lui faire terminer son existence dans un pâturage.

Durant cette période de repos, qui fut courte, Dubby semblait reprendre ses forces et dans un cas d'urgence on l'attela à un carosse et pendant dix années, il fut le cheval favori de l'écurie.

Il avait alors 54 ans et passa ses six dernières années dans un pâturage, jouissant d'un repos bien mérité.

On peut croire qu'à sa mort, Dubby fut l'objet d'un enterrement convenable et digne de mention.

—o—

DES ENVOLEES MANQUEES

Dans le passé, un grand nombre d'hommes ont tenté des envolées aériennes qui se sont terminées d'une façon tragique.

Au temps de Louis XVI, un danseur sur fil de fer, du nom d'Allard, tenta une envolée d'une terrasse à St-Germain. Il en fut quitte en se fracturant une jambe.

Un serrurier français, M. Besnier, réussit à voler au-dessus du toit d'une maison, mais un bateleur qui acheta ses ailes, se cassa le cou, peu de temps après.

En 1742, le marquis de Becqueville tenta de faire une envolée au-dessus de la Seine, mais se fractura une jambe en tombant sur une barque qui avait jeté l'ancre, à quelques verges du rivage.

Letter et Vincent de Groof, "l'homme volant" belge, se tuèrent en es-

sayant leurs ailes; Lilienthal, âgé de 14 ans, alors qu'il volait à une hauteur de soixante pieds, perdit l'équilibre et fut précipité sur le sol. Il avait été tué instantanément.

—o—

LE VILAIN TRUC DE L'ANGORA

C'était une très jolie chatte angora; elle avait le poil blanc, long et soyeux, sa queue était touffue comme celle d'un écureuil et elle aimait à la faire reposer sur son dos où elle l'enroulait. Elle se plaisait particulièrement à la cuisine où l'on confectionnait toutes sortes de plats au fumet délicieux. Les petits pâtés à la viande l'intéressaient surtout et elle cherchait le moyen de s'en procurer au moins un...

Or, très observatrice, elle avait remarqué que, quand une certaine clochette sonnait, la cuisinière sortait de la cuisine et n'y rentrait pas avant quelque temps. Le cordon de ladite clochette pendait dans un endroit hors de vue de la cuisinière et la chatte pouvait l'atteindre en se dressant sur ses pattes de derrière.

Elle l'atteignit et la tira. La cuisinière sortit, la chatte dévora un pâté en toute hâte, puis alla se coucher dans un coin, feignant un profond sommeil.

Plusieurs fois la voleuse renouvela son petit manège qui réussissait si bien. Mais elle fut un jour prise en flagrant délit. Et ce fut la fin de sa carrière.

—o—

Les assiettes et les plats trop chauds laissent parfois des traces blanches sur la table. Pour les enlever on fait un mélange suivant, à parties égales: d'alcool, d'huile d'olive et de cidre sûr.

UN CASSE - TETE IDIOT DE LABARRIERE

Labarrière, qui est à la fois un profond penseur et un grand savant, disait un jour: "La caractéristique des plus grandes idées, c'est leur merveilleuse simplicité.

"Ainsi que dites-vous du problème illustré ci-contre?"

"Tant que les chats seront dans l'arbre, le chien qui est au pied dudit arbre ne saurait attendre à ce qu'il en descende un ou deux, tant qu'il y aura des oiseaux autour des branches.

"De leur côté, les chats ne peuvent s'attendre à ce qu'un ou deux oiseaux viennent se poser sur les branches, tant qu'ils seront là eux-mêmes.

"Enfin, les oiseaux ne peuvent s'attendre à ce que les chats s'endorment tant qu'ils voleront autour de l'arbre, ni qu'ils en descendent, tant que le chien qui est au bas restera là enchaîné et éveillé.

"Renversez, si vous voulez, les propositions. Donnez aux oiseaux l'espoir de voir déguerpir les chats, aux chats l'espoir que le chien songera à s'endormir, et au chien l'espoir que les chats, incapables d'attraper les oiseaux, songeraient à descendre de l'arbre.

"Tous ces espoirs additionnés pro-

duisent un état de guet et de veille se prolongeant indéfiniment chez le chien, les chats et les oiseaux.

"Alors, vous avez comme résultante de ce problème, un parallélogramme



parfait d'émotions dominantes se neutralisant les unes les autres.

"Je ne sais pas si vous saisissez bien, ajouta Labarrière, mais ce problème est limpide comme du cristal, à force d'être simple. Aussi, tandis que chiens chats et oiseaux entretiendront leurs émotions neutralisantes simultanées, j'ai le temps de m'étendre béatement sur un moelleux divan pour

songer à d'autres problèmes aussi traçant et aussi simples que celui que vous étudiez actuellement.

"N'est-ce pas que c'est beau la déduction, la psychologie et la science?"

L'ORIGINE DE L'ALPHABET

Personne n'a jamais pu expliquer d'une façon satisfaisante l'origine de l'alphabet parce qu'il s'est formé très lentement. On sait qu'il a commencé, cependant, sous forme de dessins.

Comme les enfants lisent ou étudient en examinant des images longtemps avant de pouvoir lire les lettres, les hommes ont commencé à lire et à écrire au moyen de dessins. Peu à peu ces dessins ont été simplifiés jusqu'à former les lettres actuellement en usage.

Nous savons que la lettre O représentait un oeil avant de devenir ce qu'elle est aujourd'hui. La lettre I fut d'abord le dessin d'une maison et, très probablement l'A représentait une pyramide.

Il y a bien des siècles, en Egypte, on se servait des deux mains pour écrire. L'écriture sacrée des prêtres se composait de dessins, mais le peuple connaissait déjà les lettres.

Il n'y a pas bien longtemps on essayait en vain de lire l'écriture sacrée des Egyptiens. Puis on trouva la pierre Rosetta sur laquelle était répétée trois fois la même phrase; une fois en dessins, une autre fois en lettres et enfin en une autre sorte de lettres, ce qui donnait la clef de l'écriture dessinée qu'on déchiffre maintenant facilement.

LA POMPE A VAPEUR

La première pompe à incendie que l'on ait vue aux Etats-Unis est arrivée à Boston en 1679 et venait d'Angleterre où elle avait été fabriquée. Il fallait trois hommes pour la manoeuvrer, un de chaque côté pour la maintenir d'aplomb et diriger la lance, et le troisième pour pomper.

Cet appareil n'était guère préférable aux "siphons employés dans les conflagrations" et décrits par Hers d'Alexandrie, vers l'an 150 avant J. C. A la fin du XVIIe siècle une légère amélioration était opérée avec la pompe Nessham, brevetée en Angleterre. Celle-ci consistait en une solide citerne en chêne montée sur roues et en un tuyau de succion en acier.

On a commencé à employer la pompe à incendie à vapeur, en Angleterre, en 1830, date à laquelle Braithwaite construisit une pompe 6 chevaux-vapeur pesant 5,000 livres et qui donna d'assez bons résultats. La pompe Hodges, construite à New-York en 1841, n'est également qu'un modeste succès, à cause de son poids considérable. Enfin M. A. B. Latta, de Cincinnati, construisit une pompe bien préférable aux précédentes et c'est en cette dernière ville qu'en 1853 la pompe à incendie à vapeur supplanta définitivement les anciens appareils que les pompiers employaient.

Nettoyage des bijoux.—Plonger les bijoux à nettoyer dans de l'alcool à 90° et les y laisser tremper pendant quelques heures. Les retirer alors et les mettre à sécher dans la sciure de bois chaude.

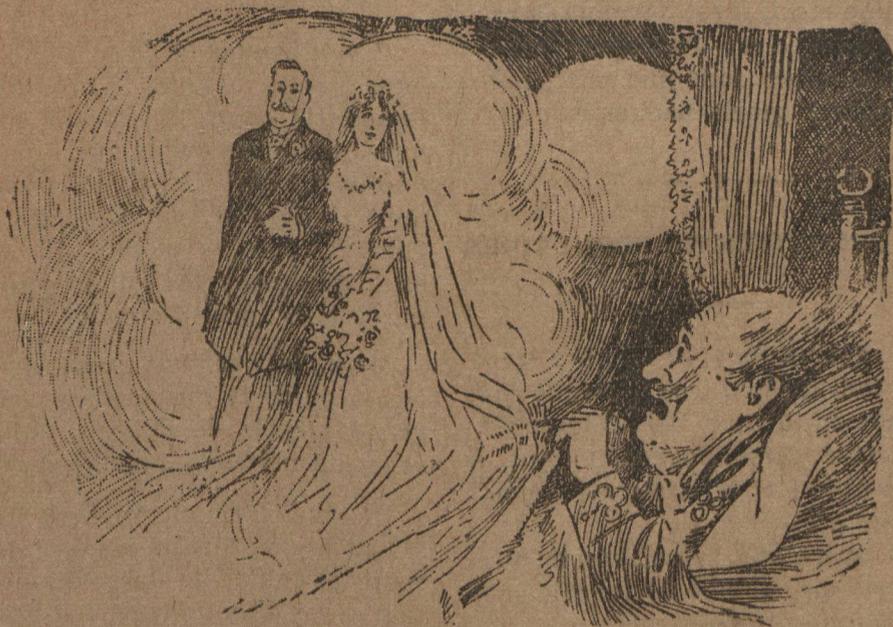
LE CELIBATAIRE

Le célibataire est un homme qui vit dans un état singulier et surnaturel, c'est un boucanier de salon, poursuivi constamment par les gens qui aiment la tranquillité, recherché et adulé par les jeunes filles.

Ce type dans tous les âges a été considéré comme un être dangereux, comme un danger pour la société, une menace à la civilisation, un homme

riant, sarcastique, qui finit toujours un jour ou l'autre par tomber dans un des pièges qu'il a tendu lui-même.

Le célibataire, genre papillon, est toujours poursuivi par une multitude de femmes qui considèrent l'état dans lequel il vit comme une insulte à leurs charmes, et leur plus ardent désir est de s'en emparer et de le conduire pieds et poings liés en captivité.



demandant à être chassé, capturé et purifié.

Il existe deux catégories de célibataires; le troglodyte et le papillon. Le troglodyte a son repaire dans les clubs et les cercles d'hommes, il aime à vivre dans une atmosphère enfumée, alcoolisée et cynique.

Le papillon se rencontre surtout dans les boudoirs, c'est un fervent des thés de cinq heures, c'est un être sou-

Pour vivre longtemps en liberté, un célibataire doit être doué d'une force de résistance à toute épreuve, car la gente féminine dirigera toutes ses batteries sur lui, elle lui sourira, lui ventera ses talents, sa beauté, son éternelle jeunesse. Si le célibataire est faible il sera vivement hypnotisé par toutes ces flatteries qui lui tomberont sur le crâne; sa bouche s'ouvrira comme celle du corbeau de Lafontaine et il

laissera tomber sa liberté qui est le fromage de tout célibataire.

Une fois dans les filets, il se laissera conduire docilement à l'autel, il se laissera passer le noeud autour du cou. E finita la comédia.

D'un seul coup toute sa gloire s'est envolée, évanouie.

La chasse est finie l'oiseau est en cage, l'ancien célibataire n'est plus qu'un homme que l'on trouve lorsqu'il y a des factures à solder ou des blouses à boutonner.

Comme célibataire il était l'envie de son sexe, le désir et la convoitise des femmes.

Comme mari, il est devenue la nullité absolue, c'est un boeuf sous le faix, une ombre dans une procession.

Sic transit gloria bachelorum.



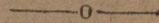
DES SUPERSTITIONS POPULAIRES

Les superstitions du nombre treize et du vendredi sont très en vogue dans le monde du théâtre. En effet une pièce à treize personnages ou dont le nom compte treize lettres est vouée à un échec certain.

D'un autre côté, plusieurs théâtres n'ont pas de cabinet de toilette portant le numéro treize, parce que l'acteur superstitieux ne consentirait pas plus à l'occuper qu'il accepterait de loger dans une maison qui porterait ce numéro fatidique.

En outre, c'est de mauvais augure pour un acteur d'entrer en pourparler avec un gérant de théâtre ou de signer son engagement un vendredi. A plus forte raison, une troupe d'acteurs ne commence jamais une tournée le sixième jour de la semaine.

Un costume jaune ou brodé de jaune porté un soir d'ouverture mène une représentation à un fiasco inévitable. Dans les cabinets de toilette, il n'est pas permis de déposer les souliers sur une table, tandis que le chapeau ne doit pas être placé sur une malle. Ce sont deux signes de désastre.



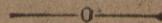
LE DANGER DES POUDRES, COSMETIQUES, ETC.

Il y a beaucoup de matières vénéneuses dans nombre de produits pour la toilette et de soi-disant cosmétiques. L'une de celles que l'on trouve le plus souvent est l'alcool méthylique dont l'emploi est autorisé aux Etats-Unis. Il entre du plomb, du mercure et du zinc dans des lotions pour la figure, dans l'émail, etc.

Mais c'est surtout dans les cosmétiques qu'on fait usage de poissons au grand mépris de la santé humaine, selon un médecin américain.

De son côté, le "Medical Record" dit qu'il y a plus de fraudes dans les remèdes contre le cancer, la consommation et les affections particulières aux femmes et il ajoute que l'alcool méthylique et les sels métalliques devraient être défendus par la loi pour les préparations de toilette.

On vend \$5 la livre, dit encore le même journal, du sel d'Epsom comme poudre de toilette, quand ce sel se vend 5 cents la livre; 75 cents pour un "shampoo" qui coûte 1½ cent, etc.



LES NOUVEAUX PRODUITS POUR LA FABRICATION DU PAPIER

Deux savants ont étudiés un problème qui préoccupe à bon droit les fabricants de papier... et les journalistes et écrivains: celui des nouvelles sources de pâte à papier.

La pâte de bois a augmenté de prix, l'exploitation intensive et souvent destructive des forêts des Etats-Unis et du Canada a raréfié les ressources auxquelles on pourrait s'adresser, tandis que la consommation a cru dans des proportions inquiétantes.

Aux Etats-Unis, le coût de la pâte de bois de pin ou de peuplier a augmenté de moitié depuis dix ans et varie entre \$24 et \$38. pour la pâte à sulfite.

Le service des forêts aux Etats-Unis s'est intéressé à la question et a essayé diverses essences de bois: tremble, cyprès chauve, pins de diverses espèces, aulne, érable, sycomore. Les papiers obtenus ont la résistance et l'apparence des papiers de journaux. Il y a parfois quelque difficulté pour la couleur.

On a essayé, vers 1839, d'introduire le bambou pour la fabrication du papier. La consommation d'alfa pour cet usage est d'environ 200,000 tonnes par an.

En 1905, le gouvernement des Indes envoya une mission pour étudier l'emploi du bambou, et en 1908 le gouvernement de Birmanie en expédia 9 tonnes afin de le consacrer à des essais.

La principale difficulté réside dans le blanchiment de la fibre. On a récemment construit en Chine un moulin pouvant produire 18 à 20 tonnes de pâte de bambou par jour.

Depuis 1887, on a pensé à employer la coque de la graine de coton, dont

la fibre, après avoir été rebouillie et blanchie, est utilisée pour la préparation des papiers supérieurs analogues aux papiers de chiffons. La fibre a la longueur voulue pour la fabrication du papier et n'a ni à être broyée ni à être coupée.

On a essayé, mais sans résultat appréciable jusqu'à présent, l'emploi de la bagasse, qui est la tige de la canne à sucre dont le jus a été retiré.

Parmi les plantes qu'on pourrait cultiver, l'une des plus intéressantes est l'*Hedychium coronarium*, originaire de l'Inde, où on la rencontre de l'Himalaya à Ceylan et Malacca. On la trouve également dans l'Amérique centrale, les Antilles et l'Afrique occidentale ainsi que dans différents Etats du Brésil.

Le diamètre de 1 à 2 verges varie de 1 à 2 pouces, et la hauteur de 1 à 2 verges. On trouve de 100 à 150 tiges par verge carrée, ce qui donne par 40,000 verges carrées 14 tonnes de fibres sèches d'où l'on peut retirer 8 tonnes de papier très résistant et très élastique, quelle que soit son épaisseur.

Il peut être employé comme isolant au même titre que tout autre papier; l'accroissement de résistance obtenu en laissant vieillir la pâte après battage est plus marqué qu'avec les autres pâtes.

Enfin c'est l'*Hedychium* qui donne, paraît-il, le rendement maximum par 10,000 verges carrées; ensuite vient le bambou.

Pour nettoyer vos éponges n'employez pas le carbonate de soude qui les durcit toujours un peu. Laissez-les tremper pendant 24 heures dans une limonade éuite. Votre éponge sortira de ce bain propre et souple.

LES ALLIGATORS DANS L'AMERIQUE DU NORD

L'emploi de plus en plus considérable que l'on fait du cuir d'alligator dans la production des articles en cuir de fantaisie explique ce présent article dans lequel sont étudiées les habitudes de cet animal, la manière de le chasser, etc. D'ailleurs, on a fait dans ces dernières années une telle chasse aux alligators des Etats-Unis, que l'on se préoccupe sérieusement de trouver le moyen d'alimenter encore longtemps les usines qui se sont fait une spécialité de la production de ce cuir.

Il y a vingt ans à peine, on trouvait des alligators dans tous les cours d'eau des Etats du sud; de nos jours, ils sont devenus tellement rares, que les seuls qu'on voit sont tenus en captivité.

On trouve les causes de cette grande diminution dans les chasses sans merci qu'on leur fait, soit pour les plaisirs eux-mêmes que procure ce sport, soit pour les profits qu'on retire de leur peau. En outre, beaucoup d'oeufs de jeunes alligators ont été capturés et expédiés au loin à titre de curiosités.

Déjà en 1855, la demande se porta quelque peu sur les cuirs d'alligators; cette vogue ne dura pas pourtant. En 1869, il y eut un retour sur cette mode; on en fit des pantoufles de fantaisie, des porte-cartes, des rouleaux à musique, des sacs de voyage, etc. Depuis lors, la mode s'est de plus en plus continuée jusqu'à présent; des milliers d'animaux ont été tués pour

la satisfaire, donnant du travail à des centaines d'ouvriers.

On compte que les tanneries des Etats-Unis produisent annuellement une moyenne de 275,000 peaux, valant environ 425,000 dollars, dont une partie provient de l'Amérique centrale et du Mexique. De 1880 à 1909, on estime à 4 millions environ le nombre des animaux tués dans la Floride, dont 20,000 dans la seule année 1908.

Les premiers colonisateurs des Etats-Unis nous ont transmis des documents d'après lesquels les alligators ou crocodiles étaient très abondants dans tous les cours d'eau; on racontait à leur sujet toutes sortes de légendes, qu'ils aimaient surtout la chair de chien ou de porc, mais que la chair de nègre était leur morceau de choix.

On battait l'eau des cours d'eau pendant plusieurs heures afin de les effrayer avant de se hasarder à les traverser. Depuis lors, les recherches scientifiques ont démontré qu'il ne pouvait en être tout à fait ainsi et que beaucoup de pores considérés engloutis par les alligators furent plutôt le menu d'esclaves échappés qui avaient évidemment tout intérêt à rejeter leurs larcins sur les crocodiles.

L'alligator est plus actif dans la nuit que dans le jour; pendant la plus grande partie de la journée, il reste étendu sur un banc de sable ou sur un rocher dominant le cours d'eau, d'où il peut jouir de la chaleur, du soleil et

se replonger au plus vite dans son élément en cas de danger. Très peu agile sur terre, il le devient beaucoup au contraire dans l'eau; il est capable de prendre à la nage le poisson le plus rapide. Son mets de prédilection est le rat musqué ou la loutre.

Quand l'alligator a atteint sa proie, il l'entraîne au fond de l'eau et l'y maintient jusqu'à ce qu'elle ait cessé tout mouvement; il peut alors la dépecer à son aise. Pendant qu'il est ainsi immergé, un bourrelet spécial qu'il a à la base de sa langue empêche l'eau de pénétrer jusqu'à ses poumons.

L'alligator femelle cherche en avril ou mai un lieu isolé, sur la rive du cours d'eau où il vit pour y pondre ses oeufs. Son nid est formé d'herbes et de vase. Une fois pondus, les oeufs sont recouverts d'une couche d'herbes et de vase, sur laquelle elle pond encore de nouveaux oeufs. Elle procède ainsi et pond de 25 à 60 oeufs. Ceux-ci sont couvés par le soleil. Dès qu'ils sont éclos, la mère entraîne ses petits dans l'eau où elle les nourrit avec des aliments qu'elle dégorge.

Elle doit surtout écarter le mâle qui aime beaucoup les petits pour sa nourriture et qui ne regarde pas si ce sont les siens ou ceux du voisin. Peu après qu'ils sont dans l'eau, les jeunes peuvent se tirer d'affaire; ils ont alors à redouter l'attaque des gros poissons qui plus tard constitueront leur propre nourriture.

Quand il a atteint toute sa grosseur, l'alligator a environ 16 pieds de long. Il a alors perdu les bandes jaunâtres qui rayaient la peau dans son jeune âge et est devenu d'un noir verdâtre. La croissance de cet animal est très lente; à un an, il n'a guère qu'un pied de long. Ils mesurent 2 pieds quand ils ont de 12 à 15 ans; à 75

ans et plus, ils ont 12 pieds environ. Leur vie moyenne est évaluée de 100 à 150 ans.

Commencée comme simple sport, la chasse à l'alligator est devenue une occupation très rémunératrice. Elle offre de plus un attrait très pittoresque étant le plus souvent faite la nuit.

Généralement, les chasseurs ont tous une lanterne de bicyclette fixée à leur coiffure; on emploie quelquefois des torches. Quand les alligators arrivent attirés par la lumière, les adroits chasseurs leur tirent une balle dans l'oeil.

Ils emploient aussi le procédé du téléphone. Pour cela, ils plongent sans bruit l'extrémité d'une perche dans l'eau, puis ils grignotent l'autre extrémité entre leurs dents; l'eau transmet au loin le grincement ainsi produit. Les vieux alligators sont attirés parce qu'ils supposent que ce bruit est provoqué par de jeunes sauriens dont ils sont très friands. Les chasseurs profitent de leurs recherches pour les tuer à leur aise.

On peut les prendre en vie, soit au lasso, quand ils sont étendus sur la berge, soit en les enfermant dans leurs repaires, sur les flancs des rives; en voulant regagner le fleuve, ils se pressent d'eux-mêmes dans un lasso préalablement tendu en noeuil coulant à l'ouverture.

Il arrive fréquemment que le chasseur emmène sa capture en l'utilisant comme cheval de selle; il monte sur son dos et le dirige en se servant des membres antérieurs comme rênes. Cet exercice demande beaucoup d'adresse et un grand sang-froid. On cite des chasseurs qui ont payé de leur vie un moment de distraction survenant ainsi après une heureuse capture.

Les alligators mesurant au moins 3 pieds de long sont immédiatement tués et dépecés. La peau est salée pour être ainsi vendue aux ramasseurs qui la payent d'ordinaire en provisions de bouche ou en munitions. Les prix moyens, payés par ces ramasseurs, sont de 20 cents pour les peaux de 3 pieds; \$1.30 pour les peaux d'au moins 7 pieds. Les plus recherchés sont celles de 5 à 6 pieds; celles qui sont plus grandes ont en leur milieu une partie très dure, presque osseuse et qui ne peut être facilement cousue. A peu près toutes les peaux d'alligators des États-Unis sont tannées à Newoork, dans l'île de Neu-Jersey.

On prend souvent de jeunes alligators qui se vendent en moyenne 8 centins pièce. Les oeufs sont également vendus environ 3 sous à des marchands de curiosités. Les jeunes animaux sont empaillés et vendus de 40 cents à \$2.00 l'un.

Certains sont expédiés en vie comme cadeaux de founistes, mais ils meurent d'habitude bientôt parce qu'on ne sait pas les soigner comme il le faudrait. Pour vivre, il leur faudrait de la chaleur; comme nourriture, des petits morceaux de viande fraîche, des insectes et des vers. Ils mangent volontiers des vers de terre et ne veulent souvent pas d'autre nourriture. Les gros alligators vivant en captivité n'exigent d'autre soin, en dehors de la chaleur, que trois repas de viande par semaine.

On trouve des personnes qui mangent la chair et les oeufs d'alligator; il faut un solide estomac pour résister à la forte odeur musquée de cette nourriture. Quelques connaisseurs affirment cependant que l'extrémité de la queue est un mets excellent, de

couleur crèmeuse, semblable à des cuisses de grenouille, mais avec un fumet très prononcé.

L'alligator fait une grande consommation d'oiseaux des rizières; pour les prendre, il se plonge dans la vase, de manière que son dos en est recouvert; les oiseaux croient que ce'est là une petite éminence sur laquelle ils vont se reposer. Quand l'alligator les juge assez nombreux, il se retourne brusquement; les oiseaux surpris se débattent sur l'eau pendant un instant qui suffit à leur bourreau pour les happer d'une seule bouchée.

Aux États-Unis se trouvent deux établissements où l'on fait l'élevage des alligators, l'un à Sainte-Augustine et l'autre dans le Hot Springs, dans l'Arkansas.

—o—

LES FIANÇAILLES EN HOLLANDE

Pour leurs fiançailles les Hollandais et les Hollandaises échangent des bagues qui sont de simples anneaux d'or sur lesquels sont gravés, à l'intérieur, les initiales des fiancés et le jour des fiançailles. Ces bagues se portent à la main gauche avant le mariage et à la main droite après.

Les fiançailles durent de deux à cinq ans et, pendant ce temps, la jeune femme renonce à tout amusement auquel son fiancé ne prend point part. Si celui-ci n'aime pas la danse elle ne va pas au bal; elle ne va dans aucune réunion où il ne se trouve pas, et s'ils sont au bal ensemble, elle ne danse avec personne sans que le danseur en ait obtenu la permission du futur mari.

—o—

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES; VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO-KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

CASIER POSTAL, 19,

ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
 : : EN 25 JOURS GRACE AU : :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace, aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1864

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du **TRAITEMENT DENISE ROY**, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, **MONTREAL.**





EXAMEN DES YEUX. GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires* de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à *l'abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir, de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

Comment j'ai guéri mon rhumatisme

PAR PIERRE SAVALA.

Je mis de côté mes béquilles dans l'espace de sept jours, et dans deux mois, j'étais guéri, et je n'ai plus eu la moindre trace de rhumatisme depuis. Et cela, grâce au traitement que m'a donné mon oncle, en Grèce.

Je m'en retournai en Grèce, tout perclus, découragé, malade. Deux mois plus tard, je revins en ce pays, complètement guéri du rhumatisme.

Je me ferai un plaisir de vous envoyer, GRATIS l'histoire entière de ma vie en Amérique—comment je devins perclus par le rhumatisme, et comment j'ai trouvé le traitement qui a déraciné le mal, et l'a chassé de mon système.

Quelque déformées ou enflées que soient vos jointures, quelques grandes que soient vos douleurs, quelque abattu que vous soyez, je suis convaincu que je puis vous aider à vous soulager dans l'espace de quelques jours et vous guérir d'une manière permanente, dans quelque semaine à peine.

Ne m'envoyez pas d'argent. Ecrivez-moi simplement ceci: "Dites-moi comment vous avez guéri votre rhumatisme, et comment je puis guérir le mien."

Adressez votre lettre ou carte postale à Pierre Savala, 59 rue St-Pierre, D. 54, Montréal, P. Q.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perse.



ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer les creux des angles, disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angéla V. écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée!"

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

DESIREZ-VOUS DEVENIR ACTRICES DE VUES ANIMÉES ?
SI OUI, LISEZ

LE PANORAMA

D'AVRIL 1920

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$2.40 pour 1 an ou \$1.20 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :

| | |
|---|--|
| { | SEPT ou HUIT chansons; |
| | DEUX ou TROIS morceaux de piano; |
| | Aussi Musique de Violon ; |
| | Conseils et Renseignements sur les Disques. |

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50

— Un an. —

Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est,

— Montréal.

☞ Demandez notre catalogue de primes. ☜

LA VERITE SUR LE CATARRHE

Dite d'une manière simple



Vous qui avez l'expérience des attaques insidieuses du catarrhe, comprendrez facilement l'importance de chacune des **TROIS** parties dont se compose ce traitement, si vous espérez enrayer complètement le mal. **JAN-O-SUN** n'est pas complet sans ces **TROIS** parties. Il fait tout ce qu'il est censé faire, depuis le fait d'enlever la congestion de la tête, jusqu'à diminuer les germes du système,

PAS D'APPAREILS, DE RESPIRATEURS, D'ONGUENTS, DE LOTIONS, DE BROQUES MALFAISANTES, DE FUMÉES OU D'ELECTRICITE.

AGIT NUIT ET JOUR

Une méthode toute nouvelle et absolument différente de toutes les autres. Pas de lotions, de vaporisateurs, ou d'onguents et de crèmes dont la senteur seule vous rend malade, ni d'appareils d'aucune sorte. Rien que vous devez fumer ou respirer. Pas de vapeur, de frictions ou d'injections. Pas d'électricité, de vibration, de massages, de poudre, de plâtre, et vous n'êtes pas obligé de rester enfermé à la maison. Absolument rien de la sorte. **C'est quelque chose de nouveau et de différent**, quelque chose de délicieux et de bienfaisant, quelque chose qui agit sur-le-champ. Point n'est besoin d'attendre, de languir, ou de dépenser des sommes considérables d'argent. Vous pouvez vous soulager du catarrhe du soir au matin, et je serai heureux de vous dire comment, **GRATIS**. Je ne suis pas médecin, et ce traitement n'est pas une prescrite prescription de médecin, mais il m'a guéri du catarrhe, et il en a guéri mes amis. **Vos souffrances vont cesser comme par enchantement.**

Débarrassez-vous du catarrhe!

Le catarrhe est une maladie malpropre et repoussante, qui obscurcit les facultés, mine la santé et affaiblit la volonté. Il est la cause d'habitudes dégoûtantes, telles que cracher, tousser et grillonner, qui vous font éviter—secrètement—même par ceux qui vous sont le plus chers. Il vous empêche de jouir de la vie et ruine vos facultés. Vous savez aussi qu'il abrège la vie, parce que, jour et nuit, il saps, lentement mais sûrement, votre vitalité. Cependant, j'ai découvert un remède, et je suis prêt à vous en donner, **GRATIS**, tous les détails. Ecrivez-moi dès maintenant.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT

Ecrivez-moi simplement ceci, dès aujourd'hui: "Je désire essayer Jan-O-Sun." C'est tout ce que vous avez à dire—je comprendrai, et je vous enverrai immédiatement tous les détails **GRATIS**. Ne tournez pas la page avant de m'avoir écrit, me demandant ce que j'ai à vous dire au sujet de ce traitement merveilleux qui vous fera, à vous, ce qu'il a fait à tant d'autres.

JAN-O-SUN—59, rue St-Pierre, Dept. 212., Montréal, P.Q.

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an ou \$1.75 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier, Bessette et Cie,

181, rue Cadieux, - - Montréal.

**Ce teint rose,
tendre et velouté**

GUÉRISON RAPIDE ET PERMANENTE DE TOUTE IMPERFECTION DU TEINT

Votre teint rehausse votre apparence ou lui nuit.



Pearl La Sage, ancienne actrice.

Vous aussi—pouvez avoir ce teint rose, tendre et velouté. Ce merveilleux traitement pour la beauté a fait sensation. Des cas obstinés, embarrassant les médecins depuis des années ont été guéris. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions comme par magie. Nulle crème, lotion, émail, pommade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux", que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude ou poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous défaire de ces maux: Ce merveilleux traitement, en 10 jours seulement, embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraissiez des années plus jeune. Il donne à la peau la fraîcheur et la pureté d'une rose épanouissante. En dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une folle admiration de vos amies, quels que soient votre âge et votre santé. Toutes les méthodes connues sont abandonnées. Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir, dans 10 jours. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes chaque jour suffisent.

Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que vos nom et adresse sur le coupon ci-dessous et vous recevrez tous les détails—Gratits.

COUPON GRATUIT

PEARL LA SAGE, Inc. Dept. 265
59 rue St-Pierre, Montréal.

Veuillez me dire comment embellir mon teint en dix jours et m'envoyer le "Livre de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout gratuit.

Nom.....

Rue.....

Ville..... Province.....



ENEZ VOIR NOS JOLIES BLOUSES POUR

LE PRINTEMPS

MODELES EXCLUSIFS

GANTS PERRIN

NOTRE SPÉCIALITÉ

LA GANTERIE ROYALE

483 STE-CATHERINE EST

TEL. EST 3341

MONTRÉAL.

UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

Le LAIT
Condensé

Borden's EAGLE BRAND

**LE SOUPER DE BÉBÉ
EST PRÊT !!**

Préparé facilement avec du lait de vaches frais, de choix, de haute qualité,

BORDEN EAGLE

Après le lait naturel, c'est celui que bébé préfère. Il dormira bien parce que cet aliment se digère facilement. Il profitera avec ce lait, deviendra robuste et en santé.

La marque Eagle est reconnue comme la meilleure de toutes les nourritures de l'enfant, depuis soixante ans. C'est la même qualité aujourd'hui qu'autrefois; examiné dans les laboratoires et garanti pour sa pureté.

Désirable particulièrement pendant les canicules.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

The Borden Company, Ltd.
Montréal.

